LES PETITS FILS DE L'ONCLE SAM



DE ION GHEORGHE

LES PETITS FILS DE L'ONCLE SAM

Ce livre évoque, irrésistiblement, "La vingt-cinquième heure". Comment pourrait-il en être autrement ? Leurs auteurs, Roumains tous deux, poussés ensemble par le destin sur les mêmes rudes chemins, ont connu les mêmes camps de concentration, s'y sont rencontrés, y ont vécu le même drame.

Leur expérience fut la même. Seules, leurs réactions diffèrent.

C. Virgil Gheorghiu, journaliste, écrivain, a écrit un roman. Et quel roman ! Mais un roman tout de même, dans lequel il faut bien faire la part — si petite soit-elle — de la fiction.

Le général Gheorghe s'en est tenu volontairement à la relation des faits. Il a décrit ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu. Aussi, "Les petits-fils de l'oncle Sam" est-il le contraire d'un roman. C'est un témoignage, un constat, un réquisitoire même, aussi sévère que "La vingt-cinquième heure". Avec cette différence que son auteur ne désespère pas, lui, de l'humanité, qu'il croit que tous les lapins blancs ne sont pas morts, qu'il peut encore y avoir des HAPPY END.

20.

ION GHEORGHE

LES PETITS-FILS DE L'ONCLE SAM

Diffusion :
SOCIÉTÉ MÉTROPOLITAINE D'ÉDITION, IMPRIMERIE, PUBLICITÉ
7, rue du Hanovre — PARIS

L'auteur de ce livre est un ancien diplomate...

Le général Ion Gheorghe, en activité dans l'armée roumaine, fut envoyé par son pays en mission diplomatique à Berlin. Il devait y rester en qualité de ministre de Roumanie en Allemagne du 1er Avril 1943 jusqu'à la fin de la guerre.

En 1945, l'Allemagne vaincue était occupée par les armées alliées. C'est alors que le général Ion Gheorghe fut emprisonné par les Américains, qui l'internèrent dans des camps et prisons de fortune.

Les pages qui suivent constituent le témoignage émouvant et sincère d'un homme qui a vécu de très près les phases successives de l'expérience américaine en Allemagne. L'auteur commence son livre en 1945. Nous sommes alors à un moment de rigidité américaine envers l'Allemagne vaincue. Les Américains veulent inculquer aux Allemands les principes d'une démocratie dirigée de Washington.

EN GUISE D'INTRODUCTION...

Ce doit être à l'intention des curieux de mon espèce que Benjamin Franklin affirmait, il y a un siècle et demi, que « l'expérience de la vie ne profite qu'à ceux qui sont incapables d'aller à une autre école ».

Le vieux démocrate américain avait-il tort ? Avait-il raison ? Aujourd'hui encore il m'est difficile de me prononcer. Ce que je sais, c'est que de me heurter tant de fois la tête en passant la porte par laquelle on accède à « l'expérience de la vie » ne m'a jamais guéri de ma curiosité, laquelle me pousse, à chaque nouvelle occasion, à en franchir le seuil.

C'est sans doute cet irrépressible désir de voir ce qui se passait de l'autre côté de la porte qui explique la hâte avec laquelle je répondis au nouvel appel du destin qui dirigeait mes pas vers l'école américaine de « rééducation démocratique ».

Le nazisme venait de s'effondrer. Nous étions quelques dizaines de millions d'individus à nous poser la même angoissante question : « Et maintenant, que faire ? Sur quelle voie nouvelle s'engager ? » Le choix était restreint, les chemins incertains. J'envisageai les rares possibilités qui se présentaient. Je n'en discernai que trois : le nazisme, le communisme et la démocratie.

J'écartai immédiatement les deux premières ; me rallier au nazisme, à l'heure même de son écroulement, alors que je n'avais jamais éprouvé la moindre sympathie à son égard, pas même à l'époque de ses succès les plus retentissants, ne pouvait m'apparaître que comme un acte totalement dépourvu de sens. Donc, rien à faire « pour » ou « avec » le nazisme.

Pas davantage avec le communisme. J'éprouvais certes une vive curiosité à l'endroit de cette religion nouvelle. Mais la nature même du prophète et de sa prophétie la dépouillait pour moi de tout attrait. Comme le nazisme, le communisme se flatte d'être une des formes de la démocratie, la seule valable. Cette prétention commune — il est bien d'autres points de ressemblance entre les deux régimes — m'avait amené à placer les deux doctrines sur le même plan. Aussi m'écartai-je résolument de la route de l'Est.

Restait la démocratie, la seule vraie, à mes yeux, la démocratie américaine. Je précise américaine parce que la démocratie britannique me semblait trop étriquée, trop engoncée dans le vêtement suranné de traditions encombrantes.

Et puis, les Américains n'avaient-ils pas pris l'engagement de rééduquer à l'école de la démocratie tous ceux qui s'étaient laissé politiquement égarer ou qui n'avaient jamais reçu une éducation politique ? Je croyais fermement réunir les conditions requises pour être admis à cette école. Ma qualité de général, et qui plus est — horribile dictu — de général d'état-major, constituait un symptôme évident de « militarisme chronique ». Circonstance aggravante, j'étais un soldat vaincu, enfin, j'avais occupé les hautes fonctions d' « envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire » de la Roumanie fasciste (?) auprès du grand Reich nazi. N'offrais-je pas un terrain de choix pour l'expérimentation des méthodes de rééducation démocratique ?

Loin de considérer cette épreuve comme une punition, je me félicitais de l'occasion qui s'offrait à moi d'apprendre quelque chose de nouveau. J'optai donc pour le chemin qui menait à la plus démocratique des démocraties, à la démocratie américaine.

Le lecteur verra, dans les pages qui suivent, ce qu'il advint....

PREMIÈRE PARTIE

I

INTERMEDE A L'HOTEL DE L'OURS BRUN

Après de nombreuses péripéties et au milieu de l'affolement général qui marqua les derniers jours du régime nazi, je me trouvais en plein milieu du Tyrol dans la pittoresque vallée d'Oetz.

Oetz, où j'étais décidé à demeurer en attendant l'arrivée des « libérateurs américains », était une petite ville bondée de réfugiés chassés des villes rendues inhabitables par les bombardements. Vieillards impotents, jeunes femmes avec leurs bébés, enfants ayant perdu leurs parents, s'entassaient dans les caves des maisons et dans les salles de cabaret. Ils étaient constamment en butte aux tracasseries mesquines dont les harcelaient les habitants du pays, pour lesquels cet afflux soudain de malheureux en détresse constituait un véritable fléau. A demi morts de faim et de fatigue, ils attendaient la fin de cet interminable cauchemar. Parfois, l'un d'eux s'écriait :

— Quand vont-ils donc arriver, ces Américains ? Cette misère a assez duré !

Une femme, à bout de patience, clamait sa révolte. Elle répétait à qui voulait l'entendre :

— Je préfère retourner à Berlin plutôt que de rester un jour de plus avec ces salopards !

— Allez-y donc, dans votre Berlin ! lui jeta un jeune officier autrichien qui avait déserté depuis peu et portait encore l'uniforme de l'armée allemande. Retournez-y dans votre Berlin, et allez au diable si vous préférez. Il n'y a plus de place pour vous ici. L'Autriche n'est pas l'Allemagne. On vous a assez vus, retournez chez vous.

.. ..

Recru de fatigue, épuisé par un voyage de plusieurs jours qui m'avait amené depuis Berlin, en passant par Bad-Gastein,

jusque dans cette si inhospitalière localité, j'arrêtai sous un verger, à la lisière du village, notre petit convoi composé de deux autos personnelles et d'une troisième appartenant à notre légation. Notre groupe comprenait ma femme, mon fils, deux chauffeurs, dont l'un avait amené sa femme, ainsi qu'une jeune réfugiée de Berlin que nous avions rencontrée en cours de route et qui nous avait suppliés de l'emmener. Nous nous étions installés comme nous l'avions pu, parmi les valises, les caisses et les paquets dont les autos étaient bondées. Nous étions pâles, exténués, sales, et très abattus.

— *Herr Exzellenz* (*sic*) *Ich sehe schwartz !* ne cessait de répéter Kapon, notre chauffeur, ancien officier tsariste réfugié en Allemagne depuis l'époque de la Révolution.

J'allai voir le maire du village dans l'espoir d'obtenir une chambre quelconque, au moins pour les femmes. Le maire était un gros paysan borné, bouffi et congestionné par l'abus de l'alcool. Je le trouvai affalé sur la table qui lui servait de bureau. A ses côtés se tenait une fille maigre et âgée qui tapait sur une vieille machine à écrire. Je me présentai au maire. A l'énoncé de mon ancien titre, il fit mine de se lever pour me saluer, mais il se ravisa. A quoi bon déplacer son gros corps ? Le moindre signe de politesse à l'égard des « anciens seigneurs » n'était-il pas désormais superflu ? L'hébergement des réfugiés faisant partie de ses attributions, je le priai de m'indiquer une chambre, si modeste fût-elle. Il bougonna sans que je puisse rien comprendre à ce qu'il disait. Finalement, il se décida à me délivrer un billet de logement pour une seule pièce. Je n'en attendais pas davantage. Je me rendis à l'adresse indiquée.

C'était une petite maison au fond d'un jardin. Il y régnait un silence de mort. Ayant trouvé la porte, j'y frappai par trois fois avec force. Le silence persista. Je tapai plus fort ; toujours rien. Je me mis à secouer le battant. Alors seulement une voix désagréable me parvint, probablement du fond de la cave :

— Qui est là ? Que voulez-vous ?

— Une chambre. Le maire m'a dit de venir ici.

— Allez au diable, vous et le maire ! Ma maison est pleine à craquer de fauchés de ton espèce ! Que le maire donne une chambre, s'il en a une. Moi je n'ai plus rien de libre ! »

J'insistai :

— Ouvrez donc ! Je ne peux pas continuer à vous parler ainsi.

— Si tu veux m'attendre jusqu'à ce que j'aie pris une matraque, je vais ouvrir.

A quoi bon insister davantage ? Je me retirai. En conséquence, nous continuâmes à dormir dans les trois autos où nous avions déjà passé tant de nuits.

.. ..

Nous n'eûmes pas d'autres déboires jusqu'à l'arrivée des Américains, si ce n'est la tentative de trois Tyroliens barbus et armés jusqu'aux dents, qui avaient formé le dessein de nous voler nos trois autos et leur contenu. Sous prétexte qu'ils étaient les sujets d'une nation devenue du jour au lendemain l'ennemie de l'Allemagne, ils prétendaient avoir le droit de « réquisitionner » tous les biens des Allemands ou des ressortissants de pays alliés de l'Allemagne, même si ces ressortissants avaient cessé de l'être. J'essayai de parlementer.

— Mais enfin, vous-mêmes, Autrichiens, vous avez été les alliés de l'Allemagne ?

— Jamais ! L'Autriche a été occupée par l'Allemagne ! Les Américains eux-mêmes le reconnaissent !

— Mais qui êtes-vous et quelle est l'autorité qui vous a délégués ?

— Nous sommes les représentants de la libre nation autrichienne.

— Et c'est sans doute au nom de la liberté que vous êtes devenus bandits de grands chemins ?

— Donnez-nous les clés des autos !

Je refusai.

Voyant que je ne cédais pas, même sous la menace de leurs revolvers, ils s'éloignèrent pour délibérer entre eux.

A ce moment, quelqu'un annonça que les Américains approchaient du village. A cette nouvelle, nos courageux Tyroliens s'enfuirent à toute vitesse dans une auto qu'ils avaient dû voler précédemment. Nous ne les revîmes jamais.

Un peu plus tard, les premiers soldats américains firent en effet leur apparition et traversèrent le village au pas de course. Je regardais avec la plus grande curiosité ces représentants de la grande démocratie américaine que je voyais pour la première fois.

Soldat moi-même — on ne se refait pas ! — j'examinais d'un œil critique leur comportement, leur tenue, et jusqu'à leur moindre geste.

Ma première impression fut favorable. C'étaient tous de beaux gars, solides, bien bâtis, agiles, bien habillés et très propres. Leurs visages et leurs silhouettes, d'aspect très varié, trahissaient une grande diversité d'origines. En un instant ils eurent entouré mon petit convoi, lequel se trouvait parqué à

la lisière du village. Leur attention à tous était attirée par la Buick de la légation. Visiblement, sa présence en ce lieu les intriguait. Ils ne tardèrent pas à me poser des questions :

— C'est une auto américaine, n'est-ce pas ?

— En effet. Elle est même très bonne.

— D'où l'avez-vous ?

Je regardai autour de moi. J'étais entouré de soldats. Il n'y avait aucun officier parmi eux. Je me rendais compte qu'ils ne comprenaient pas grand-chose à ce que je leur disais, et qu'ils admettaient difficilement qu'on pût être Roumain et non nazi.

— C'est bien vrai que vous n'êtes pas nazi ? insista l'un d'eux.

— Je vous répète que non !

La sincérité de mon accent sembla les ébranler. Devenus plus confiants, ils s'étendirent sur l'herbe ensoleillée. L'un d'eux m'offrit une cigarette, tandis qu'un autre faisait passer à la ronde une bouteille de « schnaps ».

— Et cette femme, qui est-ce ? demanda tout à coup un autre soldat.

— C'est ma femme.

— Et l'autre, à côté ?

— Une Allemande, réfugiée comme nous.

— Beau brin de fille ! On dirait une girl de chez nous !

— Quoi de neuf ? demandai-je, préférant changer de sujet de conversation.

— Pas grand-chose ! Les bonzes sont à San-Francisco ; ils se tapent tous la cloche, bouffent du caviar et de la vodka, et nous, on continue le boulot par ici...

Il aurait sans doute continué à bavarder avec moi, si un de ses compagnons, au teint foncé, ne lui eût coupé brusquement la parole. Il parlait un jargon auquel, sur le moment, je ne compris goutte. Je n'en saisis le sens que lorsque le premier me demanda, d'un air soupçonneux, cette fois :

— C'est bien vrai que vous n'êtes pas nazi ?

J'eus beau protester de toutes mes forces, l'atmosphère avait changé. Elle s'était soudain refroidie. Ils se remirent debout, et s'éloignèrent.

Quelques jours s'écoulèrent, mais aucun des soldats qui occupaient le village ne revint bavarder avec nous.

⁂

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir je vis une jeep s'arrêter devant notre petit groupe. Deux soldats américains s'y trouvaient. Ils me firent signe d'approcher, et me demandèrent mon identité. Je leur dis mon nom ainsi que mon ancien titre.

— Avez-vous des papiers ?

— Voici mon passeport diplomatique.

Tandis que mon interlocuteur l'examinait attentivement, notant avec soin les différents visas qu'il portait, l'autre compulsait avec non moins d'attention des feuillets tapés à la machine, comparant mon nom à ceux dont il avait la liste. Je compris qu'ils voulaient s'assurer que je n'étais pas « criminel de guerre ».

Ils finirent par me rendre mon passeport.

— Où demeurez-vous ? me demanda l'un d'eux.

— Ici même. Dans cette auto que vous voyez là !

— Ce n'est pas croyable ! Et depuis quand ?

— Il y aura bientôt deux semaines.

Manifestement étonnés, ils repartirent en hochant la tête. Quant à moi, j'étais assez perplexe, me demandant quelles pouvaient bien être leurs intentions.

Le lendemain, je décidai d'aller me présenter au commandant américain du village, dans le but de tenter d'obtenir un abri un peu plus décent pour moi et les miens.

Le commandant, un lieutenant-colonel, était installé avec tout son état-major à l'hôtel « Drei-Mohren », qu'il avait réquisitionné.

Je remis ma carte de visite à la sentinelle, la priant de demander au colonel s'il pouvait me recevoir. Quelques instants plus tard, j'étais invité à entrer.

A l'intérieur de l'hôtel régnait un désordre indescriptible. Tout était sens dessus dessous. Par les portes entrouvertes j'apercevais les lits défaits, les draps traînant partout, jetés çà et là comme des torchons, des cartes, des dossiers, des papiers amoncelés au hasard, sur les tables, sur les chaises, sur le parquet, parmi les bouteilles vides renversées et des mégots innombrables.

Le colonel, de toute évidence un alcoolique, était assis à une table. Derrière lui, et debout, se tenait un Tyrolien vêtu du costume traditionnel. Je le classai aussitôt parmi les intellectuels : c'en était un, en effet. Il était là en qualité d'interprète. Il parlait, ma foi, autant que j'en pus juger, un anglais fort correct.

Le bureau du colonel était à l'image du reste de l'hôtel. Le désordre y était même pire.

Je me présentai. L'Américain ne cilla même pas. Ses paupières trop lourdes laissèrent tout juste filtrer un regard fatigué.

J'étais toujours debout.

Le colonel me fit dire par l'interprète qu'il me recherchait depuis quelque temps déjà.

— Je n'ai pourtant pas quitté le village, répondis-je. Et personne n'est encore venu me voir de votre part.

— C'est bien à vous qu'appartiennent les autos parquées aux abords du village ?

— Deux sont à moi, et la troisième appartient à l'ancienne légation de Roumanie à Berlin.

— Que signifie la plaque marquée « C. D. ».

— Cela veut dire dans tous les pays « Corps Diplomatique ». Je n'ai pas caché avoir été ministre de Roumanie à Berlin.

— Mais, maintenant, vous ne l'êtes plus ?

— Evidemment non ! J'ai cessé de l'être le 23 août 1944.

— Mais alors, pourquoi vos autos sont-elles toujours marquées C. D. ?

— Par habitude, sans nul doute. Il est d'ailleurs d'usage constant dans toutes les nations du monde d'autoriser ceux qui y ont été accrédités à continuer de faire partie du corps diplomatique jusqu'à ce qu'ils aient quitté le territoire...

— Ah oui ? fit-il.

Et il fit appeler un lieutenant, auquel il dit quelques mots dont je ne saisis pas le sens. Puis il cessa de s'occuper de moi. Je passai ainsi une bonne demi-heure à me balancer d'un pied sur l'autre. Je commençais à croire que ce colonel m'avait complètement oublié, lorsque le lieutenant réapparut.

— *Eh you ! Come on !* m'ordonna-t-il.

A la porte de l'hôtel une jeep était arrêtée. A côté du chauffeur se tenait un soldat armé.

J'eus un moment d'hésitation.

— Vite ! me cria le soldat. Grimpez, et ne faites pas l'étonné !

Je montai dans la jeep qui démarra à toute allure.

« Diable ! me dis-je. J'ai bien peur de m'être embarqué dans une drôle d'histoire ! » Je n'étais pas sérieusement inquiet mais plutôt étonné de leur façon de procéder. Mon opinion était qu'il s'agissait d'un malentendu qui ne pouvait manquer d'être dissipé très vite.

— Où allons-nous ? demandai-je à mon cerbère.

Il ne répondit pas et me jeta un regard hostile.

La jeep stoppa enfin devant le poste de commandement du village voisin. Le chauffeur descendit, entra dans la maison, mais en ressortit presque aussitôt, visiblement perplexe.

« Ils ont dû se tromper de route », pensai-je.

Autre village, autre arrêt. Ce n'était toujours pas le bon endroit.

Finalement, nous nous arrêtâmes devant un baraquement à l'entrée duquel était apposée une plaque portant les initiales « C. I. C. », dont j'ignorais la signification. L'avenir devait se charger de me l'apprendre.

De la première baraque je vis sortir un soldat, celui-là même qui, peu de jours auparavant, avait si attentivement examiné mon passeport.

— Tiens, tiens ! fit-il. *The Roumanian ambassador !* Que venez-vous faire ici ?

— Comment ? m'écriai-je, abasourdi par une telle question. Mais je n'en sais rien, moi. J'étais venu faire une visite de politesse au colonel du commandement d'Oetz, et c'est ce qui me vaut le privilège de vous retrouver ici !

— Ah ! *The crazy man !* dit-il entre ses dents.

Il renvoya la jeep avec laquelle j'étais venu et m'invita à monter dans son auto. Il conduisit sans desserrer les dents une seule fois, et me déposa à Oetz, tout près des miens, sans explication aucune.

— « Ma parole, pensai-je, c'est une histoire de fous ! Ils ont légèrement perdu l'esprit... »

Entre temps, la nuit était venue. En me voyant enfin de retour, les miens, rassurés sur mon sort, poussèrent un soupir de soulagement. Je leur racontai ma petite équipée, et ma femme me reprocha fort justement de ne pas l'avoir prévenue de la visite que j'avais l'intention de faire.

— Somme toute, conclut-elle, cela aurait pu tourner plus mal.

Chacun de nous cependant, augurait mal de l'avenir.

⁂

Quarante-huit heures d'attente s'écoulèrent encore. Pendant la journée, je restais étendu sur l'herbe, contemplant le paysage grandiose des montagnes du Tyrol. Le soleil, bien qu'ardent, parvenait mal à dégourdir nos corps, et nous nous ressentions tous ne ne pouvoir dormir convenablement. Les nuits, froides et humides, nous permettaient tout juste de nous assoupir, recroquevillés comme nous l'étions à l'intérieur des autos. Pour avoir un peu de pain, nous faisions chaque matin la queue à tour de rôle devant l'unique boulangerie du village, et l'espoir que nous avions de nous faire donner pour le déjeuner une gamelle de soupe chaude à la cantine des réfugiés était souvent déçu.

J'appréhendais les jours qui allaient suivre. La fièvre qui avait accompagné les moments de la « libération » était maintenant tombée et avec elle une bonne partie de mon optimisme.

Au soir du deuxième jour, j'aperçus soudain, debout près de moi, le soldat américain du C.I.C. Je ne l'avais pas vu venir. Il me demanda si j'étais disposé à l'accompagner le lendemain à Innsbruck. Evidemment, j'acquiesçai.

— Il ne se passera rien d'extraordinaire, dit-il. Un de nos officiers supérieurs voudrait vous voir pour vous demander quelques renseignements relatifs aux rapports entre l'Allemagne et la Roumanie pendant la guerre.

Cette perspective n'était pas pour me déplaire. J'étais même enchanté d'avoir enfin l'occasion d'exposer ma situation à quelqu'un d'autorisé.

— Faudra-t-il que j'emporte une valise avec moi ? demandai-je au soldat.

— C'est inutile. Le soir-même nous serons de retour.

Il me quitta en me disant de me tenir prêt pour le lendemain matin à neuf heures.

. . . .

Le lendemain, ma femme se leva dès l'aube pour me préparer quelque chose à emporter pour le déjeuner. La mort dans l'âme, elle dut revenir les mains vides de la boulangerie. Il ne lui restait plus aucun ticket de pain. D'ailleurs, je n'avais pas faim. Malgré l'assurance que m'avait donnée l'agent du C. I. C., je pris un pyjama, une serviette et du savon que je mis dans le beau sac de cuir que m'avait offert autrefois le sénateur Rott, consul honoraire de Roumanie à Francfort.

A neuf heures précises, en ce jour du 12 mai 1945, la jeep du C. I. C. stoppa devant nos autos.

— Vous êtes prêt ?

— Je suis prêt.

— Alors partons...

Je pris à peine le temps de faire mes adieux à ma femme et à mon fils, et je grimpai dans la jeep.

Les autres membres de notre petit groupe faisaient encore la queue à la boulangerie.

— A ce soir ! Bon voyage !

Je partis sans me douter le moins du monde que de longues années s'écouleraient avant qu'il me soit de nouveau permis de revoir les miens...

. . . .

Le chauffeur prit la route d'Innsbruck, et s'arrêta devant les baraquements du C. I. C. où j'avais déjà été conduit trois jours auparavant. Nous étions à Heimchen. On m'invita à entrer dans un bureau, et à attendre un peu. L'attente dura de neuf heures et demie du matin à deux heures de l'après-midi...

« Plutôt curieuse, cette entrevue avec l'« officier supérieur » américain, me disais-je ». Les heures passaient, et nous étions encore loin d'Innsbruck.

L'homme qui m'avait amené passait et repassait à travers la chambre, visiblement énervé, mais ne disant mot.

Des hommes que je ne voyais pas, mais que j'entendais, discutaient violemment dans le bureau voisin. Je crus comprendre qu'il y avait là deux militaires allemands auxquels on faisait subir un interrogatoire serré. Je ne savais ni quel était leur grade ni quelle accusation on faisait peser sur eux. Je devinais seulement que l'un se défendait énergiquement contre les allégations de l'autre. La sonnerie du téléphone qui retentissait à chaque instant, couvrait leur voix.

Il devait être deux heures lorsqu'une auto particulière, qu'escortait une jeep, s'arrêta devant la porte du baraquement où je me trouvais. Par la fenêtre qui donnait sur la route, j'apercevais à l'intérieur de l'auto un homme aux cheveux blancs et une femme, laquelle était au volant et fumait une cigarette. L'auto était encombrée de valises. Je regardai plus attentivement les passagers. Leurs visages ne me semblaient pas inconnus. Pourant j'étais dans l'impossibilité de me rappeler leurs noms. J'étais sûr cependant de les avoir déjà rencontrés.

Mon guide m'annonça que le moment était venu de continuer notre route. Sa jeep était déjà devant la porte. En m'installant à l'intérieur, je pus voir alors de près les nouveaux arrivants, et je les reconnus aussitôt : c'étaient Bardossy, l'ex-premier ministre de Hongrie, et sa femme.

J'avais connu Bardossy alors qu'il représentait son pays à Bucarest. J'avais eu l'occasion de le rencontrer par la suite à Berlin, au cours des festivités qui eurent lieu au début de 1942, à l'occasion du renouvellement du pacte tripartite.

Je m'inclinai pour le saluer, et Bardossy, fit de la main un geste qui marquait sa surprise. Mais un regard sévère de mon guide coupa court à l'entretien que nous nous disposions à amorcer. Notre jeep prit la tête du petit convoi, et nous partîmes en direction d'Innsbruck.

— Vous les connaissez donc ? me demanda le soldat, dès que nous eûmes démarré.

— C'est Bardossy, répondis-je. Il a été premier ministre de Hongrie.

— Et où l'avez-vous connu ?

— En Roumanie, il y a longtemps. Il a été ministre de Hongrie à Bucarest.

Il ne dit plus rien jusqu'à Innsbruck.

Arrivés à Innsbruck, nous nous arrêtâmes devant l'hôtel « der Graue Bär ». A l'entrée était apposée la plaque fatidique : « C.I.C. — 6 th corps. »

Un soldat me prit sous sa garde et me conduisit sans faire descendre les autres de leur auto, dans une pièce du premier étage.

— Vous habiterez ici, me dit-il. Vous ne devez pas quitter cette chambre sans autorisation.

Je ne savais plus que penser. J'avais en effet la naïveté de croire que mon entrevue avec « l'officier supérieur américain » pouvait encore avoir lieu ce soir-là, et que j'aurais le temps de revenir à Oetz.

Un peu plus tard, un autre soldat américain vint me demander si je voulais manger quelque chose.

— Avec plaisir, répondis-je.

Je n'avais pour ainsi dire rien pris depuis le matin, et j'avais très faim. Le soldat attendit jusqu'à ce que je me fusse lavé les mains, et m'accompagna au restaurant de l'hôtel, où se trouvait probablement le mess du C.I.C.

Bardossy et sa femme étaient déjà à table. Je m'assis à côté d'eux et nous évoquâmes les circonstances dans lesquelles nous nous étions connus.

Un autre soldat nous apporta à chacun une assiettée de purée, de la viande en conserve, de la salade et du pain blanc, ainsi qu'un grand bol de café. Depuis longtemps je n'avais rien mangé de semblable ; l'odeur alléchante qui montait de nos assiettes et l'arôme du café, firent disparaître nos soucis comme par enchantement et nous plongea dans l'euphorie la plus complète.

Le soldat qui m'avait accompagné au restaurant s'était installé à une table, un peu à l'écart. Il ne nous quittait pas des yeux, mais il ne se mêlait pas à notre conversation, se contentant de sourire niaisement.

— Que vont-ils faire de nous, maintenant ? me demanda Bardossy en français. Jusqu'à aujourd'hui nous avions trouvé à nous loger à Imst où personne ne nous a dérangés. Nous y étions même assez confortablement installés.

— Pourquoi dites-vous : « nous y étions » ? Vous croyez donc que vous n'y retournerez pas ?

— Evidemment non, puisqu'ils nous ont dit de prendre avec nous tous nos bagages.

— Et à moi ils m'ont dit au contraire de ne rien emporter. Ils m'ont assuré que ce soir je serais reconduit à Oetz.

— Vraiment ? fit Bardossy étonné.

Sa femme, qui n'avait presque rien mangé mais qui en était déjà à sa troisième tasse de café, sans compter les cigarettes, semblait être au comble de l'énervement. Une fois de plus, l'instinct féminin ne la trompait pas.

— Rien ne prouve qu'ils nous relâcheront de sitôt, dit-elle simplement.

— De toute façon je dois reconnaître que la façon de se comporter des Américains est assez agréable, dit Bardossy, favorablement impressionné par le déjeuner qui nous avait été offert.

Je n'étais qu'à moitié d'accord, car j'avais toujours présent à l'esprit le souvenir de certaines expériences antérieures dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles avaient été plutôt curieuses.

Nous en étions là de notre conversation lorsqu'un gradé américain entra dans la salle. Visiblement mécontent de nous voir parler ensemble, il chuchota quelque chose à l'oreille de notre surveillant, lequel vint aussitôt vers nous.

— Allez, ça suffit comme ça. *Come on.*

Nous lui emboîtâmes le pas pour regagner les chambres qui nous avaient été assignées. En nous laissant, il nous recommanda à nouveau de ne pas sortir sans permission.

Quelques instants plus tard j'entendis des pas s'approcher de ma chambre, et le bruit d'un trousseau de clés qu'on agitait. Je me levai aussitôt pour ouvrir la porte, mais je n'en eus pas le temps ; celle-ci était déjà fermée à double tour. Surpris et indigné je me mis à la frapper à coups de poing. Seul un rire moqueur me répondit, tandis que j'entendais fermer également à clé la porte voisine, celle de Bardossy. Puis les pas s'éloignèrent vers le fond du couloir.

Ainsi, j'étais arrêté !

⁂

L'optimisme incorrigible qui était toujours le mien, et qui d'ailleurs ne m'abandonna jamais, m'empêcha cette fois encore de me livrer à de trop sombres pensées. J'étais sûr que tout cela n'était au fond que la conséquence d'un malentendu, et je me disais que les Américains ne pouvaient évidemment pas savoir qui j'étais en réalité. Comme de toute façon je ne pouvais même pas être soupçonné d'avoir commis un « crime de guerre » quelconque, je n'avais aucune raison de m'inquié-

ter. Entre moi et le nouvel état de choses qui s'était instauré en Roumanie depuis le 23 août 1944, il y avait un abîme. Je ne pouvais en aucune façon m'associer à la trahison que l'on avait commise à l'égard de notre ancienne alliée l'Allemagne. Le manque total de convictions et de scrupules des politiciens roumains qui avaient fait passer notre pays du jour au lendemain d'un camp dans l'autre, sans aucun remords et sans aucune honte, me dégoûtait profondément. J'avais déclaré ne pouvoir quant à moi souscrire à ce geste d'égarement, à la fois politique et national, que constituait le coup d'Etat du 23 août, sans pour autant me laisser entraîner par les chefs nazis, qui essayèrent maintes fois de m'attirer dans l'une de leurs multiples combinaisons de collaboration. L'acte du 23 août 1944 était moins pour moi un aveu de l'espérance et de la foi du peuple roumain envers les idées des démocraties occidentales, qu'une chute aveugle et inconsidérée dans les bras du bolchevisme russe. Je m'étais élevé, avec toute la révolte d'une âme honnête, contre l'ignominie de la trahison commise, car toutes les raisons hypocrites invoquées pour la justifier n'étaient de toute évidence qu'un paravent derrière lequel les uns et les autres masquaient l'espoir qu'ils avaient de sauver leur chère petite peau. J'étais fermement décidé à subir toutes les conséquences qui pouvaient découler de mon opposition farouche à la politique de trahison des dirigeants actuels de mon pays, et j'étais prêt à fournir coûte que coûte la preuve que l'existence d'un seul Roumain honnête et honorable valait tous les sacrifices. C'est d'ailleurs pourquoi j'avais refusé toute espèce de collaboration avec l'ancienne alliée de la Roumanie, devenue en quelques heures son ennemie, préférant, si l'on peut dire, faire cavalier seul en tant qu'adversaire absolu du nouvel état de choses instauré en Roumanie.

Toutefois, mes rapports personnels avec les nouveaux dirigeants du pays ne regardaient pas les Américains. Ces derniers n'avaient droit de regard que sur la partie de ma vie, antérieure au 23 août 1944, durant laquelle j'avais été le représentant diplomatique de mon pays auprès du gouvernement allemand, alors que la Roumanie était encore en guerre avec les Etats-Unis. Or j'étais parfaitement tranquille à cet égard, rien dans mon activité passée ne pouvant m'être reproché.

« Demain au plus tard, au cours de l'entrevue que je dois avoir avec l'officier supérieur américain qui m'a fait venir ici, tout s'éclaircira », me disais-je.

L'idée ne m'effleurait même pas que je ne rencontrerais jamais cet officier supérieur !

Sur ces entrefaites, mon attention fut attirée par une bordée d'injures qui montaient de la cour intérieure de l'hôtel. Je m'approchai de la fenêtre : devant les dépendances où se trouvaient les cuisines s'étaient réunis les cuisiniers et les hommes de service du mess du C.I.C., vêtus d'uniformes américains, et avec eux les filles de l'hôtel, des Tyroliennes bien en chair, peu farouches avec leurs nouveaux alliés. Au milieu du groupe qu'ils formaient, deux officiers allemands qui venaient d'arriver en jeep étaient giflés et conspués par tous ces cuisiniers « victorieux » qui leur crachaient au visage. Un gradé américain, qui était probablement le chef du mess, se précipita sur les Allemands et arracha leurs épaulettes. Pâles et figés, ils subissaient l'outrage qui s'accompagnait d'un concert d'injures les plus ordurières. Non loin de là, le soldat américain qui les avait amenés assistait à la scène, indifférent, et fumait tranquillement.

Du haut d'un balcon du deuxième étage, quelqu'un donna l'ordre d'amener les deux officiers en vue de leur interrogatoire.

Le chef du mess se réserva l'honneur de les escorter. Il prit le fusil des mains du soldat et ordonna aux deux Allemands de passer devant lui. Ivre de fureur, il les poussa vers l'escalier à coups de crosse dans les reins.

Ce spectacle m'impressionna profondément. « Sans doute s'agit-il de dangereux criminels », pensai-je. La vengeance est, certes, un sentiment humain qui, bien que peu recommandable, est malheureusement assez répandu. Cependant, la scène à laquelle je venais d'assister ne correspondait absolument pas à l'idée que je me faisais de la démocratie. En outre, j'étais étonné par le fait que de simples soldats — et, surtout, des soldats d'occasion comme l'étaient ceux du mess du C.I.C. — puissent se permettre de donner impunément cours, au vu et au su de tous, à leur ressentiment personnel.

Pour moi, démocratie signifiait avant tout légalité et justice. Aussi ces premiers pas dans la voie de ma rééducation démocratique n'étaient-ils guère encourageants !

Bien que brisé de fatigue, je passai la nuit à me tourner et à me retourner dans mon lit. Les pensées qui m'agitaient m'empêchaient de goûter le moindre repos.

⁂

« Aujourd'hui, ma situation va s'éclaicir ». Telle fut ma première pensée le lendemain matin. Une fille de service m'apporta en ronchonnant un petit déjeuner fort copieux : une grande tasse de café, du lait, du pain blanc, de la marme-

lade et deux tranches de *corned-beef*. Un trousseau de clés pendait à sa ceinture.

— Pourquoi faut-il que la porte soit fermée ? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, répondit-elle. C'est l'ordre.

Et elle donna quelques vagues coups de poing sur l'oreiller et la couverture, sans doute pour montrer qu'elle avait eu l'intention de faire le lit.

— En sortant d'ici vous refermerez la porte à clé ?

— Bien sûr.

— Vous êtes à leur service ?

— Je suis bien obligée.

Elle partit en fermant la porte à double tour. Elle revint un peu plus tard enlever le plateau du petit déjeuner.

— Y a-t-il ici d'autres détenus ?

— Je n'en sais rien.

— Qui commande ? A qui puis-je demander à parler ?

— Je n'en sais rien.

— Pouvez-vous dire au soldat qui m'a enfermé ici hier de venir me voir ?

— Je ne sais pas où il est. Il viendra bien tout seul...

De nouveau la clé tourna dans la serrure...

. . . .

J'ouvris la fenêtre qui donnait sur la cour intérieure de l'hôtel, dans l'espoir d'apercevoir quelqu'un à qui m'adresser.

Il y régnait un vacarme indescriptible. Des jeeps arrivaient ou repartaient, grinçant de tous leurs freins ou démarrant brutalement, dans un tohu-bohu infernal. Des prisonniers, tant civils que militaires, puissamment escortés, entraient et sortaient continuellement des bureaux du C.I.C.. Tous les balcons étaient garnis de soldats, étendus au soleil, armés jusqu'aux dents, revolver au côté et mitraillette à portée de la main. Dans la cour, les Tyroliennes des cuisines passaient chacune à tour de rôle dans les bras des G. I. conducteurs de jeeps, et ceux-ci, couverts de poussière, les cheveux au vent, n'arrêtaient de fumer leur éternelle cigarette que pour cracher dans toutes les directions ou pour prendre au passage un baiser aux filles complaisantes et grassouillettes qui gloussaient de plaisir. Leurs rires aigus se mêlaient aux ordres criés des fenêtres des bureaux aux chauffeurs de la cour.

A la fenêtre voisine j'aperçus le fin profit de Bardossy. Son visage tout entier était crispé. Son teint bronzé et les reflets argentés de ses cheveux faisaient ressortir les rides que la fatigue avait imprimées sur ses joues.

— Il paraît que nous sommes prisonniers, me dit-il.

— En effet, nous le sommes bel et bien.

— Mais, que nous reproche-t-on ? Je ne comprends pas très bien...

. . . .

— *Hep ! Shut up you dirty nazi !* cria un des soldats étendus sur les balcons.

A ce moment j'entendis la clé tourner dans la serrure. C'était le soldat qui m'avait enfermé la veille. Un sourire fatigué errait sur ses lèvres. Il tenait à la main une feuille de papier et un crayon. Il s'assit sur la chaise devant la table et me demanda :

— Votre nom ?

J'épelai mon nom. Voyant qu'il ne comprenait pas, je lui demandai son crayon afin de l'écrire moi-même.

— Quand et où êtes-vous né ?

Constatant qu'il écrivait avec une grande difficulté, traçant des lettres irrégulières comme le font les enfants qui en sont à leurs premières leçons, je lui pris le crayon des mains afin de transcrire moi-même mes réponses à ses propres questions.

— Quelle est votre profession ?

— Général dans l'armée roumaine. J'ai été ministre de Roumanie à Berlin.

Il m'avait définitivement abandonné le crayon et se contentait de sourire bêtement en se balançant sur sa chaise, content au fond de se voir déchargé d'une besogne pour laquelle il n'avait manifestement aucune aptitude.

— Vous êtes nazi ?

— Non, je ne suis pas nazi !

Il me regarda de haut en bas, d'un air à la fois étonné et incrédule.

— Comment, vous n'êtes pas nazi ? reprit-il.

— Encore une fois, non ! Je ne suis pas nazi ! Je suis Roumain. En Roumanie il n'y a jamais eu de parti nazi. En outre, je suis officier. Je n'ai jamais fait et je ne songe pas à faire de politique de parti...

Je voyais qu'il n'y comprenait rien. Il me prit le papier des mains, le contempla un moment puis me le rendit pour que j'écrive moi-même la réponse que je venais de lui donner. J'écrivis donc : NO NAZI en lettres majuscules, et je signai.

Il se leva et partit en hochant la tête, perplexe.

— Un instant, lui dis-je. On m'a dit que je devais avoir une entrevue avec un officier supérieur américain. Quand me sera-t-il permis de le voir ? Et, d'abord, il y en a-t-il un par ici ?

Un haussement d'épaules fut toute sa réponse.

Ainsi, mon premier interrogatoire par les autorités démocratiques américaines avait pris fin !

La clé tourna à nouveau dans la serrure.

. . . .

De toute évidence, les événements prenaient une tournure inattendue.

L'insistance acharnée avec laquelle on me posait et reposait sans cesse la même question obsédante « êtes-vous nazi ? » me faisait mesurer l'ampleur de la propagande alliée contre l'idéologie national-socialiste et la puissance de ses effets.

Le national-socialisme, en tant qu'idéologie, peut aisément être combattu par les multiples arguments d'ordre politique, social et économique, qu'offre la doctrine démocratique. Mais le fait que la propagande « antinazie », au lieu d'utiliser de tels arguments a préféré et préfère encore employer celui qui consiste à confondre délibérément le national-socialisme avec les aspects criminels de l'activité de ses chefs, ou plutôt des déments qui n'avaient pas nécessairement besoin d'être nazis pour commettre de tels crimes, fait naître dans tout esprit impartial le soupçon que les méthodes de la propagande « antinazie » cachent des buts inavouables.

Quoi qu'il en soit, les résultats de cette propagande se révélaient éclatants. Le terme de « nazi » s'appliquait à la fois aux sinistres camps de concentration, aux excès commis par certains individus ou certains organismes des forces d'occupation en territoire étranger. Cette confusion, j'allais le constater chaque jour davantage, était générale. Durant le temps que je passai en captivité, je ne pus évidemment me rendre compte dans quelle mesure cette propagande avait affecté les Russses, les Français et les Britanniques, mais en ce qui concernait les Américains, l'oblitération était totale. Tous ceux qui avaient mis le pied en Europe, civils ou militaires, simples soldats ou généraux, étaient absolument et sincèrement convaincus que chacun de leurs adversaires de la veille était un nazi, c'est-à-dire un criminel de droit commun !

Ceci explique pourquoi l'armée américaine apparut souvent, non seulement aux yeux des Allemands, mais à ceux des Européens en général, sous un jour aussi regrettable. Car l'étonnement provoqué par la méconnaissance profonde qu'avaient les Américains des hommes et des choses d'Europe, ainsi que l'amère désillusion née de la façon de se comporter de la plupart d'entre eux, doivent être principalement imputés à cette déplorable erreur qu'ils commettaient en croyant que l'Europe tout entière était pleine de « nazis », donc de criminels de droit commun, lesquels devaient être traités comme le méritent des criminels de droit commun... Les conséquences de cet état d'esprit ne pouvaient qu'être des plus funestes, si l'on considère la déception qu'il devait provoquer chez tous ceux qui avaient mis leur espoir dans les possibilités qu'avaient les Américains de créer un monde meilleur, et qui leur avaient fait confiance.

Mes réflexions furent brusquement interrompues par des coups violents donnés dans la porte de la chambre voisine, celle de Bardossy. Comme ce dernier s'était mis dans la tête de ne pas s'arrêter de frapper tant que quelqu'un ne serait pas venu lui ouvrir, le résultat ne tarda pas. Du corridor, une voix irritée s'éleva :

— Que voulez-vous ?

La réponse de Bardossy ne me parvint pas. Il avait baissé le ton. La voix irritée s'éleva de nouveau plus violente encore :

— *You are a liar ! You are a dirty impostor !*

. . . .

La porte fut refermée brutalement et le calme se rétablit. Peu après, dressant toujours l'oreille, je crus entendre des sanglots étouffés. Je supposai que c'était Mme Bardossy qui pleurait. J'ouvris la fenêtre dans l'espoir de pouvoir communiquer avec Bardossy. En effet, m'ayant entendu, il ouvrit la sienne. Je lui demandai ce qui venait de se passer.

— Je suis malade de la vessie, me répondit-il, il faut constamment que je demande à sortir...

J'étais un peu rassuré. Ce n'était pas bien grave.

— Vous n'avez donc pas un récipient quelconque dans votre chambre ? lui demandai-je ?

— Oui, évidemment, j'en ai un, mais, devant ma femme, vous comprenez, je suis plutôt gêné.

— Bien sûr, bien sûr, fis-je, honteux, avec le sentiment que j'avais commis une faute de tact.

— *Eh, you ! Nazi ! Shut up !* nous cria une voix dans la cour.

Il n'y avait rien à faire. Je refermai la fenêtre.

. . . .

Deux jours s'étaient à peine écoulés depuis que je m'étais vu privé de liberté, or il me semblait que j'étais enfermé depuis des années déjà. Jamais encore je n'avais éprouvé pareille impression. Durant toute ma carrière militaire — et ses débuts avaient été plutôt turbulents — il ne m'était jamais arrivé d'être mis aux arrêts. Ce que je ressentais aujourd'hui était

un sentiment voisin de la honte. A y réfléchir, je crois que j'étais honteux pour mes geôliers. Mon esprit restait pourtant calme, car n'ayant commis de ma vie aucune action infamante, je croyais n'avoir nul motif d'être inquiet. Bien que je ne comprisse rien au traitement auquel j'étais soumis, j'essayais malgré tout de me persuader que cette histoire n'était qu'un malentendu éphémère et que dans un jour ou deux, au plus, les choses reprendraient un cours normal.

Dans leur chambre, les Bardossy discutaient avec animation. J'entendais trop mal pour comprendre, mais les pleurs de Mme Bardossy étaient suffisamment éloquents et trahissaient sa grande inquiétude.

Le cas de Bardossy était à vrai dire assez difficile à débrouiller, et deux grands chefs d'accusation pouvaient lui être imputés, à savoir : la déclaration de guerre, qu'en tant que premier ministre et ministre des Affaires étrangères de Hongrie il avait adressée à la Russie soviétique, et, d'autre part, les lois à caractère antisémite qu'il avait entérinées.

En ce qui concerne le premier grief, il appartenait aux seuls Hongrois d'en juger. Eux seuls, en effet, pouvaient valablement lui demander pourquoi il avait accepté que leur pays soit entraîné dans la guerre contre la Russie soviétique, et non les puissances occidentales, dont l'alliance avec l'U.R.S.S. avait été occasionnelle et déterminée bien plus par les événements et les circonstances que par une communauté d'idéologie.

Quant au second grief, il était de toute évidence capital aux yeux des alliés occidentaux, bien que le peuple hongrois fût peu enclin à le prendre au tragique. Les lois antisémites, du moins tant que Bardossy fut au pouvoir, n'avaient eu aucun effet pratique et étaient restées purement formelles et théoriques.

Il n'avait donc, selon moi, pas lieu de s'inquiéter outre mesure. L'avenir devait démontrer que Mme Bardossy avait vu juste, son instinct de femme ne la trompait pas.

. . . .

Mon troisième jour de détention s'annonçait semblable aux deux autres, toujours aussi monotone. Rien ne rompait cette monotonie que l'entrée et la sortie de la fille de service, laquelle venait trois fois par jour apporter mes repas : le matin, à midi et le soir.

Je décidai de passer à l'offensive et j'ouvris la fenêtre. N'apercevant dans la cour personne d'autre que le chef du mess, c'est à lui que je m'adressai. Je le priai de monter. Très étonné, il m'écouta néanmoins, et une minute ne s'était pas écoulée qu'il était dans ma chambre.

Je me présentai, lui dis qui j'étais et lui demandai de bien vouloir me faciliter un entretien avec quelqu'un d'autorisé. Je lui expliquai que c'était dans ce but que l'on m'avait fait venir en ce lieu et que cela faisait déjà trois jours que j'étais enfermé dans cette chambre d'hôtel sans que personne semblât se préoccuper de moi le moins du monde. Je le priai également d'attirer l'attention de son chef sur le fait qu'on m'avait obligé à laisser ma famille sur le bord de la route, sans abri, et qu'elle devait certainement s'inquiéter d'une absence aussi prolongée. De plus, persuadé que mon absence ne durerait pas plus de vingt-quatre heures, je n'avais pas même pris de quoi changer de linge.

Le chef du mess, un homme de petite taille, trapu, aux jambes arquées, tiré à quatre épingles, parlait parfaitement l'allemand.

— Vous êtes roumain ?

— Oui.

— Tout ce que je peux faire, c'est de parler de vous au commandant lorsqu'il viendra déjeuner à midi.

Je le remerciai vivement.

Pourtant, ce ne fut que vers le soir qu'un soldat vint me chercher et me conduisit à l'un des bureaux du C. I. C., dans lequel était installé un jeune homme blond, l'air assez ouvert. C'était un simple soldat, un agent subalterne du C. I. C.. De commandant, toujours pas trace. Le jeune soldat blond me posa les questions rituelles : nom, prénoms, âge, profession, etc. A mon grand étonnement, à ma grande satisfaction aussi, il ne me demanda pas si j'étais nazi.

Il savait parfaitement l'allemand, mais en apprenant que je parlais français ce fut avec un plaisir évident qu'il changea de langue. Il s'exprimait dans un français très correct.

— Vous avez demandé à me voir ? me dit-il.

— En effet, ou plutôt non. Ce n'est pas vous personnellement que j'ai demandé à voir. Je voudrais simplement savoir quelle est exactement ma situation. Cela fait déjà trois jours que je suis ici sans seulement savoir pourquoi.

— Bien que je ne sois nullement autorisé à vous en parler, me répondit-il en prenant son air le plus important, je puis cependant vous dire que demain vous serez transféré à Augsbourg, à la VIIe Armée.

— La VIIe Armée ? Mais je ne vois pas du tout ce que la VIIe Armée peut me vouloir !

— Vous serez probablement interné.

— Interné ! Et pourquoi, je vous prie ?

— En tant que général et diplomate d'un pays ennemi.

— Mais c'est faux ! La Roumanie a cessé depuis longtemps d'être en guerre avec les Etats-Unis ! D'ailleurs, la Roumanie n'a jamais considéré sérieusement se trouver en guerre avec les Etats-Unis.

— C'est à nous qu'il appartient de décider si l'état de guerre existe ou non, me répondit-il fort pompeusement.

— Et ou serai-je interné ? continuai-je en m'efforçant de conserver mon calme.

— Quelque part en Allemagne. Nous-mêmes ne savons pas encore le lieu précis... Vous le verrez bien vous-même.

— Mais je n'ai rien pris avec moi ! On m'avait dit que mon absence ne durerait que quelques heures à peine !

Je n'eus pas le temps de terminer ma phrase ; le soldat qui m'avait amené avait surgi :

— Conduisez-moi ce « *guy* » dans sa chambre, lui ordonna le jeune homme blond.

....

Le soir même un autre soldat vint m'avertir d'avoir à me tenir prêt à partir le lendemain matin à 8 heures. Durant le peu de temps qu'il tint la porte entrouverte il me sembla qu'il avait l'œil particulièrement attiré par ma serviette en cuir qui était posée sur la table, et qui constituait mon seul bagage. Elle était pour ainsi dire neuve, n'ayant presque pas servi. C'était en effet moins une serviette de bureau qu'une serviette de voyage, car ses dimensions se prêtaient mal à un emploi quotidien, mais elle était très belle, comprenait de nombreux compartiments et pouvait être considérée comme un véritable article de luxe.

Dix minutes plus tard un sous-lieutenant vint me voir. C'était le premier officier américain qui me faisait l'honneur d'une visite. Son premier mouvement fut de regarder ma serviette.

— Qu'avez-vous là-dedans ? me demanda-t-il vivement.

— Rien de spécial... Des objets de toilette...

— Enlevez-les ! Cette serviette doit aller avec les bagages.

— Une serviette n'est pas un bagage, et je peux très bien la garder à la main, lui répondis-je. D'ailleurs je ne sais où mettre ce qu'il y a à l'intérieur, ajoutai-je méfiant.

— Inutile de discuter ! Videz-là immédiatement !

Il sortit et revint presque aussitôt avec une étiquette qu'il accrocha avec soin à la poignée de la serviette, après y avoir écrit mon nom.

— Elle vous sera rendue à l'arrivée, me dit-il avant de s'éloigner.

....

Je ne pus fermer les yeux de la nuit. J'avais l'impression de vivre un cauchemar. C'était surtout aux miens que je pensais. Je les avais quittés sans leur faire d'autres adieux que ceux que l'on fait d'habitude avant de partir chaque jour à son bureau, certain que j'étais de rentrer le soir même.

Lorsque j'étais parti, ma famille campait encore sur le bord de la route, sans abri, sans nourriture, et j'avais disparu sans laisser de traces. Combien de temps allait durer mon absence ? Dieu seul pouvait le savoir ! Cela me paraissait incroyable ! J'avais souvent entendu parler des méthodes de la Gestapo à l'égard des juifs et des adversaires politiques du régime, méthodes qui m'avaient toujours semblé à la fois cruelles, inutiles et stupides. C'était en grande partie en vue de l'abolition de semblables méthodes que les Alliés avaient prétendu se liguer — y compris les Soviétiques bien que leurs organisations secrètes, genre G. P. U., fussent de loin antérieures à la Gestapo, et n'eussent rien à apprendre de cette dernière. Les Alliés avaient unanimement affirmé leur volonté de les mettre hors la loi dans tous les pays civilisés. Or l'armée américaine les appliquait se faisant ainsi l'émule de la Gestapo allemande et de la G. P. U. bolchevique.

Que devenait donc le retour à la légalité et à la justice, dont on s'était tant vanté d'être les défenseurs, si le désir de vengeance et la volonté de représailles pouvaient bafouer aussi aisément l'idéal de la démocratie ?

Il faut prendre patience, me disais-je. Au début tout est difficile à l'école de la rééducation démocratique, comme partout ailleurs. En outre, il faut se garder de généraliser un mécontentement ou même une déception qui ne se renouvelleront peut-être pas.

Cependant, les deux voix opposées qui se disputent sans cesse la conscience de chaque homme ne se taisaient pas encore.

— Tu vois, disait la voix pessimiste, il semble bien que la démocratie, malgré ses bonnes intentions évidentes, demeure incomprise de ceux-là même qui en partagent la foi. Ils voient en elle leur bien propre, à eux seuls dévolu, à l'instar des privilèges et apanages d'autrefois. Ils sont tout aussi absolus et exclusifs que pouvait l'être la noblesse féodale, à cette différence près que ce privilège de la démocratie appartient à des millions d'hommes, à un peuple tout entier et même à plusieurs. Les Américains sont des démocrates sincères et convaincus, et ils entendent bien mettre en pratique les préceptes de la démocratie, *mais seulement entre eux et pour eux*, et nullement chez les autres. Leur façon de se comporter avec

les Européens ressemble souvent à celle dont ils usent chez eux avec les Peaux-Rouges ou avec les Noirs.

— Prends garde, reprenait la voix optimiste, tu es sur le point de perdre ton humour, et ce serait la pire des choses, étant donné ta situation. Tu ne vas tout de même pas prétendre que la démocratie est aussi exclusive et absolue dans ses méthodes que le national-socialisme ou le bolchevisme ? Ni qu'elle en a l'intolérance ? Tu ferais bien mieux de dormir, car tu ne peux pas savoir ce que te réservent les jours qui viennent. Sinon tu diras encore que c'est la faute de la démocratie ! Pense plutôt que la démocratie est une religion, et, comme toute religion, elle demande à ses fidèles de croire sans chercher toujours à comprendre.

— Pas du tout, intervenait l'autre voix. Ce n'est pas l'idéal démocratique en soi qui est fautif, pas plus que ne pouvait l'être la seule doctrine national-socialiste, du moins en ce qui concerne les crimes qui lui ont été imputés, et qui continuent à lui être imputés. Le vrai coupable est ce préjugé de « *race élue* » qu'ont eu d'abord les Allemands sous le régime nazi et qui renaît à présent chez les Américains imbus de démocratie.

— Pourquoi te tourmenter ainsi et échafauder des hypothèses aussi incertaines les unes que les autres ? Je te le dis à nouveau : prends garde de perdre ton sens de l'humour !

Ce conseil que je me donnais à moi-même m'était, pour le moment, parfaitement inutile, car les premiers rayons de l'aube, franchissant les cimes enneigées des montagnes d'Innsbruck, éclairaient déjà ma chambre et m'avertissaient qu'il me faudrait bientôt être prêt.

. . . .

Plusieurs fois déjà il m'avait été donné de constater chez les Américains une habitude à tout prendre fort sympathique : à savoir leur ignorance totale de l'heure. Il n'y a rien en effet de plus contraire à la démocratie que le fanatisme rigoureux et étroit de la ponctualité, qui a sans doute pour origine le militarisme prussien ou la morgue hautaine des rois d'autrefois.

En tant que « militariste » moi-même, puisque général, c'est en vain que je m'étais tenu prêt à partir à 8 heures. J'avais oublié que je faisais mes premiers pas à l'école de la rééducation démocratique. Il était 9 heures bien sonnées lorsqu'on vint me chercher.

Un camion était arrêté devant la porte. Outre Bardossy, le groupe des « détenus » de l'hôtel comprenait encore von

Hemmen, ministre plénipotentiaire allemand, et un officier autrichien avec son ordonnance.

— Je ne vois pas votre femme, dis-je à Bardossy.

— Elle n'est plus là, me répondit-il. Hier soir on est venu la séparer de moi pour la transférer ailleurs, je ne sais où...

Voyant que tout un coin du camion était encombré par les valises et autres bagages de mes compagnons de route, je me mis à chercher ma serviette du regard, mais en vain. L'officier qui me l'avait prise la veille au soir vit mon regard et en comprit aussitôt le sens. Sans attendre que je lui pose la question il me dit :

— Votre serviette vous sera rendue à l'arrivée.

Désormais rassuré, j'eus la naïveté de le croire.

Un moment plus tard une voix enrouée commanda le départ :

— *Let's go !*

Je grimpai dans le camion, avec mon pyjama en boule sous le bras et mes objets de toilette répartis dans mes poches.

Le camion démarra à toute allure. Comme il était découvert, nos chapeaux ne tardèrent pas à s'envoler. Nous allions à une vitesse telle qu'à moins d'un miracle il était peu probable que nous arrivions sains et saufs à destination. Perché sur la cabine, un soldat présentant toutes les caractéristiques du cow-boy classique nous surveillait, sa mitraillette prête à entrer en action. A l'intérieur du camion deux autres soldats avaient mis des chargeurs à leurs carabines et ne nous quittaient pas des yeux. Leurs visages étaient aussi crispés d'angoisse que l'étaient les nôtres, à cause de l'allure du camion.

Bientôt, se produisit le premier accident. Dans un virage pris à toute vitesse et sur deux roues, une branche d'arbre frappa de plein fouet le crâne et le visage de l'officier autrichien, lui déchirant la peau sur une bonne longueur. Nos mouchoirs ne suffisaient pas à étancher le sang qui coulait sur son visage. Nous demandâmes à nos gardiens de bien vouloir faire signe au chauffeur d'arrêter un moment, mais ils se contentèrent de hausser les épaules.

Un peu plus tard, Bardossy se sentant devenir tout pâle les pria à nouveau de faire stopper le camion.

— Je suis malade de la vessie, leur expliqua-t-il en anglais. Il faut absolument que je descende un moment...

Nouveau haussement d'épaules. Bardossy faiblissait à vue d'œil. Chacun des cahots violents du camion lui arrachait des cris de souffrance. Il finit par me dire à l'oreille de bien vouloir l'aider.

— Je ne peux pas faire autrement, s'excusa-t-il. Il faut que je me soulage du haut du camion.

Il se leva face à la route. D'une main il s'agrippait au rebord du camion, n'ayant ainsi qu'une seule main disponible. Moi-même ne pouvant en avoir qu'une de libre je faisais de mon mieux pour le soutenir par la ceinture.

Il essaya à plusieurs reprises de se soulager, mais il perdait à chaque fois l'équilibre, et le vent rabattait l'urine par rafales sur tous les passagers. Les soldats contemplaient le spectacle avec une indifférence amusée.

Un cahot brutal fit tomber Bardossy, et il donna de la tête contre un banc du camion. Par bonheur, j'avais fait de mon mieux pour le retenir et cela amortit quelque peu sa chute en sorte qu'il se releva avec seulement une grosse bosse au front et quelques égratignures sur le visage. Il s'en était somme toute tiré à bon compte.

. . . .

Après avoir roulé six heures d'affilée à toute allure, sur les routes en lacets des Alpes de Bavière — risquant mille fois de nous rompre le cou dans un ravin — nous arrivâmes enfin à Augsbourg, où l'on nous conduisit au Quartier Général — Headquarter — du C. I. C. de la VIIe Armée — ainsi que l'indiquait la plaque apposée à l'entrée du bâtiment.

On nous enferma dans une pièce où se trouvaient déjà entassées une trentaine de personnes.

Ceux qui étaient arrivés avant nous étaient aussi couverts de poussière que nous l'étions nous-mêmes, et tout aussi abrutis de fatigue. Dieu sait quel trajet ils avaient dû faire !

Nous étions dans la pièce depuis pas mal de temps déjà lorsqu'un soldat entra, une liste à la main, et appela les noms de ceux de notre groupe. Puis il nous fit sortir.

Personne ne nous adressa la parole. Nous ne comprenions goutte à ce qui nous arrivait, et nous grimpâmes à nouveau dans le camion qui démarra aussitôt.

Quelques kilomètres plus loin, un peu en dehors de la ville, au milieu d'une cité ouvrière, il stoppa devant une petite maison, à l'entrée de laquelle se trouvait le même écriteau fatidique : C.I.C.

Un soldat nous y reçut. Avant d'entrer je me retournai pour regarder les bagages que l'on déchargeait en hâte du camion. Il n'y avait pas trace de ma serviette.

II

S. A. I. C. — BARENKELLER

Bärenkeller est le nom d'une cité ouvrière située près d'Augsbourg. Quelques centaines d'habitations modestes y avaient été construites à l'intention des ouvriers travaillant dans les nombreuses usines des faubourgs de la ville.

Tout un quartier de cette cité ouvrière, bien que bondé de réfugiés, avait été évacué en quelques heures par les autorités militaires américaines. Les anciens locataires — en majorité des femmes, car les hommes étaient absents, ayant été soit mobilisés soit déplacés avec leurs usines dans d'autres régions de l'Allemagne où la fin de la guerre les avait surpris — avaient dû chercher refuge dans les autres quartiers, avec leurs gosses et les objets qu'ils avaient pu emporter.

Les habitations ainsi rendues libres avaient été attribuées au S.A.I.C. Bärenkeller : *Seventh Army Interrogation Center.*

C'est ici qu'affluaient pêle-mêle tous ceux qui avaient été arrêtés par les autorités militaires sur le territoire de la VIIe Armée. A commencer par Horthy, l'ex-régent de Hongrie, et Goering, se trouvaient rassemblés là plusieurs Feldmarschalls allemands, de nombreux généraux, des dirigeants des autorités civiles et du parti national-socialiste ou de ses ramifications, des diplomates allemands de tout rang, et avec eux différentes personnalités politiques étrangères, anciens collaborateurs des territoires occupés ou nationaux des pays ex-alliés de l'Allemagne, diplomates et militaires étrangers, ou même petits fonctionnaires et simples dactylos. Il y avait même des femmes, les unes parce qu'elles étaient mariées à des diplomates étrangers, d'autres parce qu'elles avaient été les secrétaires de personnalités allemandes : Hitler, Ribbentrop, etc.

Tout ce monde avait été amené à Bärenkeller sans raisons bien définies. Certains cependant figuraient sur les listes dites de criminels de guerre, et leur cas était assez clair, mais la plupart avait été arrêtés pour le seul motif qu'on les jugeait susceptibles d'être inscrits sur de telles listes, ou pour des « nécessités de sécurité » — sans préciser de quelle sécurité il s'agissait : celle des autorités américaines d'occupation ou celle des détenus eux-mêmes ?... D'autre part, de nombreux détenus avaient été arrêtés dans le cadre vague de la formule facile : *« arrestations automatiques »*.

Abstraction faite de certains cas parfaitement justifiés, cet excès absurde d'arrestations ne faisait que refléter une crainte

et une inquétude démesurées, eu égard à des périls qui n'existaient que dans l'imagination des occupants. Il m'avait été donné d'observer, lors de mes transferts à Innsbruck et à Augsbourg, le déploiement considérable des forces américaines. Des colonnes blindées parcouraient les campagnes, contrôlaient les chemins et les carrefours. Des tanks en position de tir gardaient les accès de toutes les localités, et ceci bien que personne n'eût pu déceler la moindre tentative de résistance. L'armée allemande s'était évanouie, mais la peur ridicule qu'on avait d'elle, et surtout des nazis, persistait encore, à un degré inimaginable.

— Nos généraux ont bien trop peur ! me confia un jour un sergent américain.

Mais ceci était faux, ou du moins cette peur n'était pas l'apanage des seuls généraux, car, longtemps encore après la reddition allemande, on pouvait voir partout des soldats américains ne pas faire deux pas en dehors de leur cantonnement sans s'être armés au préalable de leur carabine ou de leur mitraillette.

. . . .

Du groupe dont je faisais partie, et qui venait d'arriver d'Innsbruck, Bardossy fut le premier à se rendre à la chancellerie du C.I.C. Quand il en sortit il me chuchota à l'oreille, en me montrant ses valises sensiblement allégées :

— Ils m'ont pris tout ce que j'avais de mieux

Lorsque mon tour arriva, j'entrai dans la chancellerie avec mon maigre bagage se réduisant à mon pyjama roulé sous le bras et une serviette de toilette. Un sergent était assis derrière le bureau principal, et trois ou quatre autres soldats se trouvaient dans la pièce, parmi des tas d'objets « confisqués » jetés pêle-mêle, à même le sol.

— Nom, prénoms, profession, âge, date et lieu de naissance.

Je répondis pour la troisième fois aux questions rituelles.

— Ah, vous êtes Roumain ! s'écria en ricanant le sergent. Que fait donc votre bon ami Antonesco ? Où est-il à présent ?

— Je n'en sais rien, répondis-je. Ce n'est pas à moi de le savoir.

— Encore un chien dont on a eu la peau !

Puis il me contempla de haut en bas.

— Sors tout ce que tu as dans tes poches !

Je déposai tour à tour sur la table mon portefeuille, un canif, une boîte à savon, un tube de pâte dentifrice, ma brosse à dents, mon rasoir et une lime à ongles. J'avais dissimulé ma montre dans une poche intérieure de ma veste.

Il me confisqua tout mon argent (six mille et quelques marks), le canif et la lime à ongles, et me permit de reprendre le reste.

— Vous n'avez pas de ciseaux ? demanda-t-il encore.

— Non, je n'en ai pas.

— Et du poison ?

— Non plus. Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Pour vous suicider !

— Je n'en ai pas l'intention.

— Ça va, ça va. Vous pouvez sortir. Attendez dehors.

Il me remit un petit morceau de carton sur lequel je lus : « Block 5, House A, Room 14. »

Tous deux du groupe furent soumis au même « interrogatoire », puis un soldat vint nous prendre et nous conduisit à nos domiciles respectifs. Comme nous n'étions pas deux à aller au même endroit, nous nous souhaitâmes réciproquement bonne chance. Ce que devinrent les autres, je l'ignore, à l'exception de Bardossy. Je devais apprendre plus tard qu'il avait été livré aux Hongrois et qu'un peloton d'exécution avait mis fin à ses jours, à Budapest.

⁂

Le logement que l'on m'avait attribué comprenait deux petites pièces et une cuisine minuscule. La construction en était des plus sommaires. On ne pouvait se laver que dans la petite cuvette de fonte de la cuisine, la seule qui possédât l'eau courante. Les cabinets en étaient privés. Je me trouvais en compagnie de trois autres détenus : les consuls généraux Wüster, Hellenthal et Mihalcovicz, les deux premiers Allemands, le troisième Hongrois. Ils avaient partagé entre eux tout ce qu'ils avaient pu trouver dans ce pauvre logement évacué par ses habitants, lesquels avaient dû y abandonner le peu qu'ils possédaient. Wüster et Hellenthal s'étaient installés dans la meilleure des deux chambres. Ils y partageaient un lit au matelas de paille mais sans draps. Possédant quelques bagages, ils avaient réussi à y faire régner un semblant de confort. Quant à Mihalcovicz, il avait été arrêté dans les mêmes conditions que moi et n'avait rien pris avec lui. Il s'était installé un lit de fortune dans la cuisine où des essaims de mouches le dévoraient vivant. Dans la deuxième chambre se trouvait un petit lit de fer pour enfant. C'est dans cette pièce que les trois compagnons d'infortune avaient réussi à entreposer une petite quantité de branches sèches, amassées Dieu sait comment, et

qui leur servaient à faire du feu dans le poêle rudimentaire de la cuisine.

Je m'entendis avec eux pour m'installer dans cette seconde pièce. Elle était dépourvue de lit. En fouillant dans la cave — il y en avait une pour quatre logements — je découvris plusieurs objets hétéroclites : un battant de porte à moitié pourri, quelques bûches, des coussins en peluche, tous crevés et en loques, que je réussis à assembler tant bien que mal pour faire une couche, à vrai dire fort rudimentaire. Le tas de bois à brûler fut transféré dans la première chambre.

Un fois mon installation achevée au mieux de mes ressources, nous tînmes conseil. Encore tout ému, je racontai à mes compagnons ce qui m'était arrivé depuis mon départ d'Oetz jusqu'à mon arrivée à Bärenkeller. Tous trois m'écoutaient avec attention. Lorsque j'eus terminé, ils se regardèrent entre eux, puis, comme s'ils s'étaient donné le mot, ils éclatèrent tous de rire. Etonné, je les regardais, ne sachant que penser.

— Avoir la chance que vous avez eue, me dit Wüster, et trouver le moyen de se plaindre... Mais c'est insensé ! Mihalcovicz, racontez donc au général l'histoire du Scheiss-Kübel !

Tous trois s'étaient connus à la prison d'Augsbourg. Wüster donnait l'impression d'être né malin, et il l'était resté. C'est par hasard qu'il était devenu consul général, car il n'était pas diplomate de carrière. Il avait un diplôme d'ingénieur mais n'avait jamais exercé sa profession. Ayant adhéré de bonne heure au « Parti », il avait réussi à y faire son chemin grâce à son adresse. Il avait été nommé consul général à Naples, puis chef du bureau d'information de l'*Auswärtiges-Amt*. Dès ses premiers mots, je compris que j'avais affaire à l'un des personnages occultes de l'ancien ministre allemand des Affaires étrangères, l'un de ceux qu'on employait à des tâches peu catholiques, qu'il aurait du mal à expliquer aux autorités américaines. Néanmoins, il faisait constamment montre d'une insouciance délicieuse, et se donnait l'air de quelqu'un qui n'a rien à se reprocher.

Hellenthal était l'opposé de son collègue. Diplomate de carrière, homme prudent et incolore, il était la proie de l'inquiétude la plus vive, bien à tort semblait-il. Durant la guerre il avait été consul général d'Allemagne à Monaco, puis, après son rappel, peu de temps avant l'écroulement final, il avait été envoyé auprès de l'ex-régent de Hongrie pour lui servir en quelque sorte de maître de cérémonies. L'amiral Horthy avait été en effet interné par les Allemands dans un château de Bavière, à Weilheim.

Mihalcovicz était lui aussi diplomate de carrière. Jusqu'à l'entrée en guerre de son pays, il avait été conseiller à la légation de Hongrie à Moscou, puis consul à Munich, bien que n'ayant jamais reçu l'exequatur des autorités allemandes.

Amenés une nuit à la prison d'Augsbourg avec d'autres prisonniers, ils avaient été jetés dans les cellules. La leur était déjà occupée par cinq détenus, parmi lesquels Frick, ancien ministre de l'Intérieur et « Protecteur » du Reich en Bohême. Ils durent se recroqueviller sur le sol, dans l'ombre, serrés les uns contre les autres. Les cinq autres, que les ténèbres rendirent invisibles jusqu'au matin, essayaient de dormir sur les planches de la cellule, ou par terre, tout contre eux. Une puanteur insupportable les prit à la gorge, mais il leur était momentanément impossible d'en déceler l'origine. S'adossant à leurs valises, la tête enfouie entre les genoux pour tenter d'échapper à l'odeur, ils essayèrent de s'assoupir.

Le lendemain ils purent se faire une idée assez précise de la situation. Le *Wachtmeister* de la prison leur tendit par le judas de la porte, qui ne pouvait s'ouvrir que de l'extérieur, un récipient en fer blanc contenant un liquide noirâtre baptisé « café », et une boule de pain pour eux huit. Dès les premiers rayons du jour, les nouveaux occupants avaient découvert la source de la puanteur qui les incommodait. C'était le *kübel*, le seau à excréments. Vieux et rouillé, les parois rongées par l'urine, il n'était vidé qu'une seule fois par jour, et demeurait là en permanence, rempli d'urine et d'excréments.

N'ayant pas mangé depuis longtemps, les nouveaux venus firent de leur mieux pour oublier le Kübel et ses émanations. Les yeux fermés ils tentèrent d'avaler le jus noirâtre de leur déjeuner. Ils ne purent y parvenir, tant leur cœur était soulevé de dégoût, et ils versèrent le tout dans le seau. Pour neutraliser le mauvais goût qui leur restait collé au gosier, ils décidèrent de fumer. Pour économiser les quelques cigarettes qui leur restaient, ils fumaient à tour de rôle, c'est-à-dire qu'une seule cigarette circulait de bouche en bouche, chacun n'en aspirant qu'une bouffée et la passant ensuite à son voisin.

Le Wachmeister apporta une brassée de paille pour les trois arrivants. Frick, qui en sa qualité d'ancien ministre de l'Intérieur avait eu dans ses attributions l'administration des prisons du Reich, s'exclamait :

— Jamais je n'aurais cru qu'il existât de telles prisons en Allemagne !

— Eh ! répondit ironiquement le Wachmeister, les gros qui ont eu le pouvoir en main ont eu tout le temps d'y mettre leur nez !

Wüster, Hellenthal et Mihalcovicz, restèrent six jours à la prison d'Ausbourg, six jours au bout desquels ils furent sur le point de perdre l'espoir de jamais en sortir avec toute leur raison.

L'ange libérateur leur apparut sous les traits d'un solide G. I. aux allures de cow-boy — du moins autant qu'un ange puisse ressembler à un cow-boy — lequel les fit grimper, avec leurs bagages, dans une jeep.

— *Let's go ! Let's go !* leur criait-il pour les inciter à se hâter.

Tandis qu'ils roulaient, leurs sentiments étaient partagés entre la joie d'avoir échappé à l'enfer de la prison d'Augsbourg, et la peur de l'inconnu. Ils débarquèrent au S.A.I.C. de Bärenkeller. Par comparaison, leur nouveau domicile était un véritable paradis.

Le malheur, comme le bonheur d'ailleurs, est relatif. Au récit des aventures passées de mes condisciples à l'école américaine de la rééducation démocratique, moi qui naguère encore m'indignait du traitement inexplicable auquel j'avais été soumis ces derniers jours, je remerciais à présent le ciel de l'avoir somme toute échappé belle, et je me félicitais d'être tombé sur un bon numéro. J'avais d'ailleurs commencé à entrevoir le rôle fort important dévolu au hasard dans le comportement des Américains. Trop superficiels pour être tourmentés par de graves problèmes de conscience, semblables à de grands enfants ils pouvaient, sans transition aucune, passer d'une gentillesse angélique et naïve à une cruauté aussi gratuite que cynique. Ainsi donc, selon les circonstances et leurs sautes d'humeur, chacun de nous devait s'en remettre avant tout au hasard et à sa bonne étoile. C'est pourquoi, la façon dont étaient traités tous ceux que les circonstances avaient fait tomber entre leurs mains, dépendait pour une bonne part du manque total de considération que les Américains ressentaient pour eux, et aussi de leur façon toute personnelle et simpliste de résoudre les problèmes qui se posaient à eux. Leur horreur de toute complication, de toute difficulté, leur faisait jeter dans le premier sac venu les personnes et les choses les plus différentes, à plus forte raison lorsqu'ils les avaient à leur entière discrétion. Pour celui qui avait à en subir les conséquences, tout dépendait du sac dans lequel on l'avait fourré. Devons-nous voir là le résultat de l'application sommaire des principes démocratiques, ou bien, au contraire, une conception dénaturée de la démocratie ? Ni l'un ni l'autre, mais bien plutôt l'effet de l'accaparement spirituel de ces mêmes principes démocratiques, dont les Américains avaient fait leur apanage exclusif, et qui leur procurait le double avantage de bénéficier entre eux et pour eux seuls d'une position élevée et d'en exclure les autres. Cette manière de considérer la démocratie explique à elle seule l'aberration avec laquelle les Américains traitèrent tout le monde en Europe, avec bien entendu des circonstances aggravantes pour les nazis — ou ceux qu'ils supposaient tels.

Tel fut le cas par exemple du régent de Hongrie, l'amiral Horthy. Les autorités allemandes, le considérant comme un traître, l'avaient interné en Bavière avec sa famille, au château de Weilheim. Il y était cependant traité selon son rang. Hellenthal, qui avait été détaché par les autorités allemandes auprès de lui, nous racontait que Horthy avait été entouré tout le temps de sa captivité des soins les plus attentifs, ne manquant de rien, tout étant mis en œuvre pour que son confort soit le plus grand possible.

Horthy, et avec lui tous les siens, furent brusquement tirés de cette captivité, sinon agréable du moins supportable, par l'arrivée en trombe de plusieurs jeeps qui stoppèrent devant le château de Weilheim, et d'où descendirent les « libérateurs ».

Ilona Horthy, veuve de Miklos Horthy, fils du régent, tombé sur le front, était descendue sur le seuil pour accueillir à bras ouverts — sa fougue juvénile était bien connue — le capitaine américain qui s'avançait vers elle.

A vrai dire l'offre qu'elle fit aussitôt de s'enrôler comme infirmière dans une formation de croix-rouge américaine, était pour l'heure quelque peu déplacée. Le capitaine répondit, l'air bourru, sans même desserrer les dents :

— *Thanks ! We have our own bitches !* (1)

On s'imagine aisément la stupeur d'Ilona à laquelle on n'avait encore jamais rien dit qui ressemblât même de loin, à semblable appréciation.

Horthy fut ensuite invité à préparer ses valises, puis il fut emmené sans qu'aucune explication ni aucune indication eussent été données aux siens. Où le conduisait-on ? Mystère.

Interné à Bärenkeller, il avait été affecté, comme s'il s'était agi d'un détenu ordinaire, à un Block X, House Y,

(1) « Merci. Nous avons nos putains... »

Room Z, quelconque, et abandonné à son sort, tout comme n'importe lequel d'entre nous.

A lui de se débrouiller comme il le pouvait !

Un homme de son rang, et âgé de plus de 70 ans !

⁂

La direction du camp de Bärenkeller avait été confiée à un commandant d'origine Tchèque. Pour mener à bien « l'instruction » des causes des détenus, il avait à sa disposition tout un état-major C.I.C. qui comprenait, en dehors de quelques sous-lieutenants, un nombre considérable de sergents, caporaux et soldats. C'est à ce C.I.C., qu'il appartenait de mener les « enquêtes ». En outre, un bataillon de Portoricains assurait la garde du camp. Certains d'entre eux, fort rares, prenaient cette mission au sérieux, mais la plupart s'ennuyaient à mourir. Afin de passer le temps lorsqu'ils étaient de garde autour du camp ou entre les blocks, ils tiraient en l'air dans le vide, pour s'amuser, ou bien visaient les oiseaux qui s'aventuraient au-dessus du camp. Bientôt, les relations que nous avions avec ces enfants de la nature, au demeurant fort sympathiques, allaient devenir extrêmement cordiales. Ils se faisaient forts en effet de nous approvisionner en journaux américains — ce qui était « streng verboten » — ou en cigarettes. En échange, ils acceptaient les objets les plus hétéroclites que les détenus pouvaient encore découvrir dans leurs bagages, pourtant allégés par tant de contrôles purificateurs. Certains de ces soldats « américains » avaient jusqu'à 3 et même 4 bagues au même doigt, acquises à la suite de laborieux marchandages à la fenêtre d'un block, ou tout simplement « libérées », si l'occasion s'en était présentée. Le procédé était extrêmement simple : sous un prétexte quelconque, pour un appel par exemple, les occupants d'un block recevaient l'ordre de sortir, et pendant que les détenus étaient alignés au dehors, leurs bagages étaient soigneusement « contrôlés ». Cependant, après plusieurs expériences du même genre, chacun trouvait un moyen ou un autre de mettre à l'abri ce qu'il possédait de plus précieux.

Nos sympathiques Portoricains, insouciants et délurés, chantaient, criaient, sifflaient, dansaient, de jour comme de nuit, sans que personne semblât jamais s'inquiéter de la façon dont ils s'acquittaient de leur service. Parfois, certains jouaient au cochonnet devant nos fenêtres, utilisant la crosse de leur fusil pour taper sur les cailloux.

Les agents du C.I.C. travaillaient, eux, d'arrache-pied. Les dirigeants les plus importants du IIIe Reich, civils ou militaires, étaient emmenés en « promenade » un à un, par un sergent ou, parfois, un sous-lieutenant, et c'est par eux qu'ils étaient interrogés. Des maréchaux, des généraux, d'anciens chefs d'armée ou même de groupe d'armées, des ministres, des secrétaires d'Etat, des diplomates étaient harcelés pendant des heures durant par des agents sulbaternes irresponsables qui exigaient d'eux les détails les plus insignifiants sur leur activité passée. Ceux dont le tour n'était pas encore arrivé contemplaient avec étonnement, de la fenêtre des blocks, ces groupes de promeneurs insolites, n'arrivant pas à comprendre comment il se faisait que les Américains n'aient trouvé personne de plus qualifié pour discuter des opérations de l'ancienne armée allemande et de l'activité de ses chefs que de simples sergents, quelquefois des sous-lieutenants, lesquels, pour géniaux qu'ils auraient pu être, étaient néanmoins totalement incompétents en la matière, ce qu'ils laissaient d'ailleurs voir à la façon dont ils menaient les interrogatoires.

— Il ne faut pas faire attention à leur grade, disaient certains. Ils n'en ont pas l'air, continuaient-ils sur un ton qu'ils voulaient mystérieux, mais ce sont de grands spécialistes des services secrets américains.

Chacun de nous attendait avec impatience d'être mené en « promenade ». Nous étions assez naïfs pour croire qu'aussitôt après l'interrogatoire nous serions remis en liberté. Nous nous encouragions réciproquement :

« Les Américains sont peut-être bizarres, mais, néanmoins, ils respectent les droits de l'individu. Ils ne maintiennent jamais personne en prison arbitrairement. Dès que nous aurons été interrogés, et si vraiment ils n'ont rien à nous reprocher, ils nous relâcheront et le lendemain nous serons de retour chez nous... »

Entre temps nous travaillions à rendre notre logement commun un peu plus confortable. Chaque matin, lors de la distribution de l'une des deux rations de guerre que nous touchions quotidiennement, nous recevions la visite du surveillant de notre block, « der kleine Jude », avec lequel nous nous entretenions toujours fort amicalement. Il avait une sympathie toute particulière pour Mihalcovicz, avec lequel il pouvait parler hongrois, sa langue maternelle. Il s'inquiétait fréquemment des possibilités d'affaires qu'il pourrait éventuellement y avoir plus tard, en Hongrie, lorsque la paix serait rétablie, car il avait l'intention d'y retourner dès que possible.

— Evidemment, nous disait-il, l'Amérique c'est très beau, mais, là-bas, je ne suis qu'un pauvre « kleiner Jude ». Que puis-je y faire ?

Il était du plus haut comique de l'entendre dire et répéter : *Ich bin ein kleiner Jude,* alors que nous avions en face de nous une espèce de colosse gros et gras taillé à coups de serpe.

Nous essayâmes à plusieurs reprises, mais en vain, d'en tirer un indice quelconque sur ce que l'on pouvait éventuellement penser de nous en haut lieu. Il se dérobait toujours et se gardait de dire quoi que ce fût qui eût pu nous éclairer à cet égard.

— Il ne faut pas être si impatient, nous disait-il. Que feriez-vous si on vous relâchait ? Rien qui vaille... Il n'y a rien à faire d'ailleurs pour le moment, en Allemagne. Vous êtes nos invités, vous êtes logés, nourris ; que vous faut-il de plus ? En outre, chez nous, vous n'avez rien à craindre. Nous n'avons ni chambre à gaz ni wagon frigorifique.

Et il ajoutait, bonhomme :

— Voyons, de quoi avez-vous besoin ? De fil, de savon ? Vous n'avez qu'à me le dire et je vous l'apporterai avec plaisir dès demain. Nous avons de tout.

Malheureusement « der kleine Jude » fut bientôt changé de service et envoyé aux garages. Ses supérieurs avaient dû probablement apprendre qu'il s'attardait à converser avec des « nazis ».

Ce changement survint à l'improviste et fort mal à propos, alors qu'il n'avait pu encore remplir la promesse qu'il m'avait faite de me procurer une autre chemise et une paire de chaussettes. Or je n'avais toujours pas de linge de rechange.

Notre nouveau surveillant était loin de ressembler au précédent. Le « beau Johny » était particulièrement déplaisant et laid, petit, ventru, la face noiraude, les cheveux bouclés et toujours luisants. Il n'entrait jamais dans les locaux occupés par les détenus. Quand arrivait l'heure de « *l'exercise* » il donnait, du dehors, un coup de sifflet aigu et hurlait à pleine gueule : *Let's go, let's go !* Chaque jour nous sortions une demi-heure, et par block. Durant notre exercice les soldats Portoricains se rapprochaient pour nous encadrer, nous gardant comme du bétail, prêts à tirer. Le beau Johny veillait à ce que chacun des groupes de quatre locataires soit isolé et ne puisse communiquer avec un autre. Lorsqu'un détenu avait reconnu quelque ami ou connaissance dans un groupe voisin et lui faisait signe de la tête en passant, le « beau Johny » entrait dans une rage indescriptible et il lançait alors des

bordées de jurons qui, loin de nous émouvoir, nous amusaient au contraire beaucoup.

Un jour, cependant, je ne pus faire autrement que de l'aborder.

— Que dois-je faire de ma chemise ? lui dis-je. Elle est toute noire maintenant, et, n'en ayant pas d'autre, je ne peux même pas la laver.

— *No ather shirt ?* fit-il, perplexe.

— *No.*

— *Well !*

Le lendemain, après notre *exercise* quotidien, il me lança par la fenêtre une chemise absolument neuve.

Quelque temps plus tard, tandis que nous nous promenions par groupes, je m'aperçus que le ministre plénipotentiaire bulgare, Belinoff, qui se trouvait dans un groupe voisin, me faisait de la main des signes auxquels je ne comprenais rien sinon qu'il était question de ma chemise. Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il me donna la clé de l'énigme. Il me raconta en effet qu'un jour il avait été surpris de constater qu'une de ses chemises avait disparu de sa valise, et encore plus surpris de la voir sur mon dos... C'est ainsi que je compris d'où provenait la belle chemise dont le « beau Johny » m'avait si généreusement fait cadeau.

. . . .

Après avoir vécu de la sorte quelque temps ensemble, tous les quatre, nous étions devenus d'assez bons amis. Chacun de nous était de service trois jours d'affilée, ce qui consistait essentiellement à balayer la cuisine qui nous servait de salle commune, à faire le feu matin, midi et soir, et à nettoyer la cuvette et les cabinets.

Aucune inspection pour nous déranger, ou si rarement que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Parfois, un caporal arrivait à l'improviste. C'est tout juste s'il ne nous criait pas « haut les mains ». Il fouillait dans nos tiroirs, vidait nos valises, à la recherche d'objets interdits : canifs, couteaux, ciseaux, bref tout ce qui aurait pu servir d'arme improvisée. Nous en avions pourtant, mais nous ne les utilisions qu'en cachette, les dissimulant soigneusement sous des chiffons sales après chaque usage. Par bonheur, Milhalcovicz avait pu faire passer à travers tous les contrôles auxquels il avait été soumis, un jeu de cartes grâce auquel le temps s'écoulait d'une façon relativement agréable. Après quelques leçons données par Mihalcovicz à ceux de nous qui ne savaient pas jouer au

bridge, nous eûmes chaque jour tout loisir d'en faire d'interminables parties.

Tout comme moi, le consul hongrois n'avait aucun bagage, mais les deux autres étaient heureusement mieux pourvus. Mihalcovicz, homme soigneux, tenait essentiellement à épargner le plus possible le seul costume qu'il possédait, aussi s'était-il confectionné, avec tous les bouts de tissu qui traînaient dans la maison, des vêtements de fortune dont il n'hésitait pas à s'affubler. Nous éclations de rire chaque fois que nous le voyions enfiler d'anciens pantalons de femme, tout déchirés, ou une espèce de robe de chambre multicolore qu'il avait cousue de ses mains en utilisant tous les chiffons qu'il avait pu trouver çà et là. Le soir surtout, nous faisions cercle autour de lui lorsqu'il se préparait à se mettre au lit dans sa tenue nocturne. Il ressemblait alors à un épouvantail à moineaux.

Nous avions lu tout ce que nous avions pu trouver dans le pauvre logement : deux ou trois romans policiers de mauvaise qualité, quelques bouquins de prières catholiques, un petit livre de chansons de soldats et deux au trois brochures de vulgarisation technique. Aussi, lorsque nous réussissions à nous procurer, par l'entremise d'un Portoricain, un numéro même périmé de « *Stars and Stripes* », c'était pour nous jour de fête. Pour le lire, nous mettions à contribution le peu d'anglais que chacun de nous possédait. De pareilles occasions étaient fort rares. Nous vivions à peu près complètement isolés du monde extérieur, et nous étions une proie facile pour toutes les fausses nouvelles qui faisaient le tour des blocks, malgré la surveillance des gardiens. Nous nous encouragions mutuellement afin de conserver notre bonne humeur, et nous nous racontions quantité de blagues et d'anecdotes plus ou moins piquantes, plus ou moins drôles, sur ceux que nous avions connus. La politique était bien entendu au premier plan de nos préoccupations, mais lorsque nous nous engagions sur ce terrain, l'harmonie qui régnait habituellement parmi nous s'en trouvait troublée. Mihalcovicz, surtout, faisait preuve d'un manque de tact des plus choquants. Il tonnait et fulminait non seulement contre le régime national-socialiste, mais contre tous les Allemands, sans en excepter aucun. Wüster et Hellenthal laissaient passer sans mot dire ce déferlement d'invectives contre leur patrie. Ils avaient renoncé à s'indigner. Ils étaient en proie à la même lassitude morale qui régnait partout dans une Allemagne prostrée, écrasée sous le poids du désastre qui s'était abattu sur elle, ne croyant plus à rien ni à personne, n'attendant rien, n'espérant rien, préférant fermer les yeux et se laisser porter par le courant, en pensant que peut-être la providence accorderait enfin au peuple allemand, dans un avenir proche, le bonheur auquel il aspirait, et que les efforts surhumains accomplis par lui au cours de deux terribles guerres mondiales n'avaient pu lui procurer.

Les tirades acrimonieuses de Mihalcovicz me faisaient bondir. J'étais surtout révolté par leur manque total d'objectivité. Je ne pouvais me retenir de l'attaquer sur son propre terrain.

— Si vos sentiments à l'égard des Allemands ont toujours été ceux que vous dites (il prétendait en effet les avoir toujours détestés) pourquoi donc avez-vous accepté d'être envoyé en mission en Allemagne, surtout à une époque où votre pays était précisément l'allié de cette même Allemagne ? Logiquement, vous auriez dû refuser.

— J'ai été envoyé de force ! répliquait-il.

Au fond, il était le type même du diplomate qui ne voit dans sa carrière que la possibilité de passer confortablement et agréablement la vie, certain qu'il est par avance de bénéficier de tous les privilèges dont peuvent se prévaloir les membres de cette caste, privilèges auxquels on ne saurait porter atteinte sans provoquer immédiatement leur protestation indignée.

Le sort lui jouait maintenant un tour en le mettant à la discrétion de la « démocratie » américaine. Plein d'une rage ridicule, il en libérait le cours en s'en prenant à ceux qui n'en pouvaient mais, c'est-à-dire aux seuls Allemands, qu'il accusait d'avoir provoqué le chaos dans lequel avait sombré le monde où il évoluait. Non pas tant à cause du chaos lui-même mais parce qu'il était contraint de renoncer à tout jamais, semblait-il, à la vie agréable qu'il avait menée jusqu'alors, et qui était celle d'un diplomate de seconde ou même de troisième zone, voué du fait de sa médiocrité, et aussi de sa volonté délibérée de n'en faire que le moins possible, aux postes secondaires, peu compromettants, ceux-là mêmes qui sont le plus appréciés, la vie sans aléa de ceux pour qui les sentiers d'Epicure sont la voie royale de la Carrière.

— Les Allemands sont responsables de tout ce qui nous est arrivé, ne cessait-il de répéter, eux et leur ridicule mégalomanie.

— Fort bien, mais pourquoi n'en avez-vous rien dit lorsque la Hongrie menait, de concert avec l'Allemagne, une campagne pour la révision des traités qui fut, si je ne m'abuse, une des causes principales de la guerre ?

— Cela ne me regardait pas, répliquait-il. Ce n'était pas à moi de le faire remarquer.

Il était vain de prolonger de telles discussions. Leur retour était néanmoins inévitable, étant donné l'incapacité où se trouvait Milhalcovicz de taire son dépit qui, bien que facilement compréhensible, n'en était pas moins ridicule.

Wüster était, par contre, un compagnon particulièrement précieux. Très adroit, d'esprit alerte, il était toujours capable de décharger, comme par miracle, l'atmosphère saturée de l'électricité qu'y mettait Mihalcovicz, en jetant dans la conversation, au moment opportun, le trait d'esprit qu'il fallait. Hellenthal, d'un caractère plus réservé, évitait avec soin les sujets épineux. Quant à moi, je me reprochais toujours de me mêler à des discussions qui, au fond, ne me regardaient en aucune façon. Mais tout ce qui révélait un manque de caractère, me révoltait.

. . . .

Les jours s'écoulaient sans histoire et se ressemblaient à peu près tous. Les nuits cependant étaient plus difficiles à supporter. Ce n'était pas seulement le manque de confort qui était la cause de mes insomnies continuelles, mais aussi les pensées qui m'agitaient. Je ne cessais de me tourmenter en songeant aux miens, à la santé de ma femme surtout, qui était très fragile. Les idées les plus noires me hantaient. J'avais quitté ma famille alors qu'elle se trouvait encore sans abri, dans un village qui s'était révélé particulièrement inhospitalier et où les possibilités de ravitaillement étaient extrêmement précaires, même pour les habitants de l'endroit. Ce qui m'irritait, ce n'était pas tellement le fait d'avoir été arrêté. J'étais le premier à reconnaître que les Américains étaient dans l'impossibilité de savoir, en mettant le pied en Allemagne, à qui exactement ils avaient affaire, si tel ou tel homme avait commis ou non des crimes de guerre, et s'il devait être considéré comme dangereux pour la sécurité de leurs troupes ou pour l'ordre public. Ce que je ne pouvais comprendre, c'était que rien chez eux n'indiquât la moindre hâte de faire la discrimination entre les innocents et les coupables.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis que j'avais été arrêté, sans que personne semblât s'être soucié d'instruire mon cas. J'étais encore loin de m'imaginer que de longs mois passeraient et que j'en serais toujours au même point. Mais, déjà, le comportement des Américains à mon égard et à l'égard de tant d'autres m'apparaissait comme une absurdité.

Etait-il donc si difficile de se renseigner sur mon activité en tant que ministre de Roumanie à Berlin, de déterminer si j'avais enfreint ou non les lois internationales ou simplement

humaines ? Comment était-il possible de méconnaître à un tel point les règles les plus élémentaires du droit et de l'humanité dont les Américains se posaient en champions ? Pourquoi me refusait-on, à moi comme à tous ceux qui se trouvaient dans mon cas, à tous ceux que la longue liste d'accusations portées contre les nazis ne concernait en rien, le plus léger adoucissement à ma détention, celui que l'on accorde même aux criminels endurcis, comme, par exemple, de me permettre de correspondre de temps en temps avec ma famille ? Nous n'arrivions pas à comprendre comment il se faisait qu'après tant de longues semaines passées au S. A. I. C. Bärenkeller nous n'ayons encore vu ni entendu dire que fût venu se pencher sur notre cas un seul officier américain d'un grade supérieur à celui de sous-lieutenant, en dehors du major qui commandait le camp. Il semblait que nous fussions abandonnés à la discrétion des « enquêteurs » subalternes de cet *Interrogation Center*. Etait-ce là une satisfaction d'amour-propre que l'on entendait donner à ces derniers ? J'avais peine à le croire. Où était l'autorité américaine, la vraie ? Se dérobait-elle délibérément ? Telle était la question lancinante que je me posais sans cesse sans trouver la réponse.

. . . .

Enfin, après cinq semaines de séjour à Bärenkeller, l'un de nous fut appelé à l'interrogatoire. Un sergent d'origine hongroise dont les parents avaient émigré aux Etats-Unis peu après sa naissance, mais qui parlait néanmoins assez bien le hongrois, vint chercher Mihalcovicz.

Nous étions très agités et impatients de connaître dans le détail les résultats de l'entrevue. Mihalcovicz revint, l'air triste et abattu. Le sergent enquêteur lui avait demandé de lui citer les différents gouvernements hongrois qui s'étaient succédé entre les deux guerres, les noms de leurs dirigeants ou des personnalités les plus marquantes, et leur activité. On lui avait en quelque sorte demandé de faire un cours élémentaire sur l'histoire de la Hongrie contemporaine. Perdu dans toute cette énumération de noms, de chiffres et de dates, le sergent avait demandé, de guerre lasse, à Mihalcovicz, de consigner tout cela par écrit.

— Il n'y connaît rien, s'écriait notre compagnon au comble de l'indignation. Il est complètement ignare !

Cela ne l'empêcha pas de se mettre immédiatement au travail. Dès le lendemain matin, il attendait fébrilement le sergent qui devait venir prendre, ainsi qu'il l'avait promis, le travail demandé. Il attendit en vain. Le sergent ne revint

que cinq jours plus tard. Il mit dans sa poche le papier soigneusement plié et s'apprêtait à sortir lorsque Mihalcovicz passa à l'attaque. Il lui fit un long discours en hongrois, lui expliquant qu'aucune accusation ne pouvait être portée contre lui et qu'il n'avait même pas obtenu l'exequatur officiel qui seul aurait pu faire de lui le consul en tire de Hongrie à Munich. Le gouvernement Szalasi, disait-il, avait manifestement conseillé aux Affaires étrangères allemandes de pas le lui accorder.

Le sergent écouta le tout de l'air le plus attentif.

— Evidemment, lui répondit-il, votre cas est très clair. Ecrivez un mémoire et je passerai le prendre demain dans la journée.

Il partit et l'on n'entendit plus jamais parler de lui.

Mihalcovicz l'attendit pendant quinze jours, au bout desquels il se rendit enfin à l'évidence. Il se mit alors à bombarder le commandant du camp de lettres et de mémoires d'une puérilité effarante. Il s'était mis en tête de prouver aux Américains que lui, Mihalcovicz, était depuis toujours l'ennemi acharné des Allemands et que les démocraties occidentales avaient été l'objet constant de ses plus vives sympathies. A l'appui de ses élucubrations, il allait jusqu'à citer, dans l'un de ses nombreux mémoires, le nom et l'adresse de certaines juives de Budapest avec lesquelles il avait entretenu des relations qu'il disait sentimentales.

Lettres et mémoires demeuraient sans réponse. Assurément, il n'était même pas venu à l'idée du *major* d'en lire aucun. Mihalcovicz décida alors d'employer les grands moyens : il pria le « beau Johny » de dire à qui de droit qu'il avait à faire des révélations importantes.

Dès le lendemain, un sous-lieutenant vint le voir. Mihalcovicz l'agrippa par un bouton de sa veste et ne le lâcha pas avant de lui avoir dit tout ce qu'il avait sur le cœur. Il parla des innombrables mémoires qu'il avait écrits at auxquels personne n'avait répondu, de son interrogatoire, du sergent qui avait promis de s'intéresser à son cas et qu'on n'avait jamais revu depuis. Il conclut en disant qu'il n'avait jamais rien commis de répréhensible, etc.

Le sous-lieutenant l'écouta poliment et promit de consulter son dossier. Il revint le lendemain et dit que le sergent en question avait été changé de poste depuis longtemps déjà, et qu'à la chancellerie n'existait aucun dossier relatif au cas Mihalcovicz. Anéanti, ce dernier regardait le sous-lieutenant. Il n'en croyait pas ses oreilles. Ainsi donc, c'était en pure perte qu'il avait dépensé tant d'efforts à la fois oratoires et épistolaires ?

Il entreprit d'exposer à nouveau son cas au sous-lieutenant, mais celui-ci l'arrêta net, alléguant qu'il était pressé.

— Ecrivez-nous un mémoire, lui dit-il...

⁂

En dépit de la surveillance qu'exerçait sur nous le « beau Johny », nous n'avions pas tardé à trouver plusieurs moyens de communiquer avec nos voisins de block. ous échangions nos impressisons, et les nouvelles pour la plupart déformées, sinon erronées, qui nous parvenaient. Nous savions tous à quoi nous en tenir sur leur valeur, mais ces nouvelles n'étaient pas moins attendues avec impatience et retransmises avec diligence. En général, les mauvaises avaient le pas sur les bonnes, car elles avaient plus de chances de correspondre à la réalité.

Un jour nous apprîmes que certains détenus avaient été photographiés avec un numéro sur la poitrine, ainsi qu'on fait pour les malfaiteurs, après quoi leur signalement avait été minutieusement établi. Au point qu'on avait porté sur leurs fiches le nombre et l'état de leurs dents.

Cette minutie dans le détail nous donna le frisson ! Allions-nous, par hasard, connaître un régime analogue à celui de Sing-Sing ? On citait le nom de ceux de notre block qu'on avait traités de la sorte. Il s'agissait de huit fonctionnaires supérieurs allemands du ministère des Finances, parmi lesquels Reinhard, ancien sous-secrétaire d'Etat.

Nous ne savions rien de ce qui se passait dans les autres blocks. Nous avions bien identifié, au cours de la demi-heure quotidienne d'*exercise* quelques-uns des internés des prisons voisines, mais il nous était strictement impossible de communiquer avec eux.

Un jour, le groupe des « photographiés » fut embarqué dans un camion pour une destination que nous ignorions. Des optimistes croyaient savoir que leur qualité de spécialistes de l'économie allemande leur avait valu d'être détachés comme conseillers auprès des autorités d'occupation.

« Tant mieux pour eux », disaient ceux qui restaient, tout en s'efforçant de ne pas laisser percer leur envie.

Deux semaines ne s'étaient pas écoulées qu'arriva la nouvelle : l'un des « spécialistes » était de retour. Il s'agissait du directeur ministériel Ebersberger, lequel réintégrait son ancien block, son départ du S. A. I. C. Bärenkeller étant dû paraît-il, à une confusion de noms. Quelques instants après

son arrivée, nous connaissions dans le détail, la relation de son voyage et de son séjour dans le camp où il avait été transféré. Cette relation était à vrai dire à peine croyable. Personnellement, je refusai catégoriquement d'y ajouter foi, préférant ne me fier qu'au témoignage de mes yeux. La voici telle qu'elle nous fut faite :

Après avoir roulé pendant quelques heures en camion, à toute allure, le groupe avait été débarqué dans un camp situé près de Ludwigsburg, en Wurtemberg. Ils furent d'abord conduits dans une pièce où on les invita à se déshabiller complètement. Dès que leurs vêtements et leurs bagages eurent été fouillés et soulagés de ce qu'ils contenaient de plus précieux, des soldats américains, armés de matraques en caoutchouc, leur ordonnèrent de se tourner face au mur, les bras levés. Cela fait, les soldats se jetèrent sur eux et les matraquèrent. Lorsqu'ils furent las de frapper, ils les firent se rhabiller puis les enfermèrent dans des cellules individuelles. Depuis lors, ils étaient conduits chaque jour à l'interrogatoire.

Ebersberger était dispensé de s'y rendre, l'erreur qui l'avait conduit là ayant été reconnue ; mais il entendait néanmoins les cris de ceux qui y étaient soumis. La nourriture du camp était détestable. Ebersberger se félicitait pour sa part d'en être quitte à si bon compte et de n'avoir été matraqué qu'une seule fois, à l'arrivée. Il n'avait pas eu à attendre trop longtemps avant d'être de nouveau transféré à Bärenkeller.

— Si, pour échapper à cet enfer, on m'avait demandé de venir de là-bas jusqu'ici en rampant, je crois que je l'aurais fait, disait Ebersberger.

De tels récits nous faisaient craindre le pire. Certains juraient que si pareille aventure leur arrivait ils n'hésiteraient pas à frapper leurs tortionnaires, au risque d'être abattus sur-le-champ.

Dans tous les camps où j'ai été interné par la suite, se trouvaient beaucoup de détenus qui avaient été battus, mais je ne sache pas que l'un d'eux ait jamais riposté...

Des transferts avaient lieu à peu près chaque jour, mais nul ne pouvait savoir le lieu de destination de ceux qui en étaient l'objet. Les personnalités allemandes les plus représentatives avaient depuis longtemps été regroupées ailleurs. Par contre, chaque jour il en arrivait d'autres. Ce va-et-vient continuel nous inquiétait, et à mesure que l'espoir d'une libération prochaine s'amenuisait, notre crainte d'être transférés à Ludwigsburg, ou dans un camp semblable, grandissait.

♣

Puis ce fut au tour de Wüster d'être convoqué à l'interrogatoire. L'Américain qui le questionna était un sous-lieutenant nommé Steward.

Le premier jour, Wüster revint tout décontenancé. Il était tombé sur un plus malin que lui ! Steward lui avait demandé des détails sur son activité en Italie.

— Quand êtes-vous allé pour la dernière fois à Naples ? lui avait-il dit brusquement.

Wüster dit une date.

— Et vous n'y êtes jamais retourné depuis ?

— Jamais.

— Vous mentez, fit calmement Steward. Je sais de source sûre que vous y êtes retourné en compagnie d'une femme qui n'était pas la vôtre.

C'était exact. Wüster en resta bouche bée

— Diable, se dit-il, avec celui-là, inutile de jouer au plus fin. Il va falloir lâcher tout le morceau.

C'est d'ailleurs ce qu'il fit et Steward lui en sut gré.

Le lendemain, l'Américain vint à nouveau chercher Wüster et ils partirent en « promenade ». Au cours de la nuit, Wüster avait préparé un plan. La tactique qu'il avait adoptée consistait à essayer de découvrir un point faible quelconque chez Steward, puis de l'exploiter à fond.

— Ça y est ! s'écria joyeusement Wüster à son retour. Maintenant je sais comment m'y prendre. Il aime la chasse !

Il ne nous dit mot de l'interrogatoire lui-même. Il s'enferma avec Hellenthal et, jusque tard dans la nuit, nous les entendîmes discuter à voix basse dans leur chambre. Mihalcovicz et moi-même n'y ayant pas été admis, nous ignorions ce qui avait été convenu avec Steward. Ce ne fut qu'après son troisième interrogatoire que Wüster arriva triomphant.

— C'est fait, nous dit-il, je me suis arrangé avec lui. Pour peu qu'il tienne sa parole, je l'ai dans ma poche.

Wüster, en apprenant la passion de l'officier pour les armes de chasse, lui avait confié qu'il avait lui aussi, en sa qualité de chasseur, une importante collection de fusils dont certains étaient fort rares. La pièce principale de sa collection consistait en une arme que Hitler avait eu l'intention d'offrir à Franco, lequel était également, selon Wüster, grand chasseur devant l'Eternel. A la suite de circonstances sur lesquelles il n'insistait pas, ce fusil, au lieu d'être offert à Franco, était entré en sa possession à lui, Wüster.

L'Américain, alléché, lui demanda où se trouvait cette

merveille. C'est alors que Wüster commença son petit marchandage. Il s'engagea, en ce qui le concernait, à donner à l'officier américain non seulement le fusil de Franco — ou prétendu tel — mais encore toutes les armes qu'il possédait. En outre, il lui révélerait tout ce qu'il désirait savoir, répondrait à toutes les questions qu'il lui poserait, honnêtement et sans détour. En échange, l'Américain aurait la bonté de se convaincre du fait que lui, Wüster, bien qu'ayant agi en de nombreuses circonstances selon les instructions des « bonzes » nazis, dont il avait la confiance, était, au demeurant, un homme parfaitement correct, qui n'avait fait qu'accomplir son devoir d'honnête fonctionnaire subalterne.

Steward, pressé d'entrer en possession de la superbe collection, déclara en retour qu'il n'avait pas le moindre doute là-dessus. Et comme aucune affaire sérieuse ne saurait être conclue sans confiance réciproque, Wüster donna à Steward, en même temps que son adresse, un petit plan des lieux, où était indiqué d'une croix l'endroit précis du jardin où avaient été enterrés les fusils.

Steward s'y rendit sans perdre un instant. Le soir même il était de retour.

Le lendemain matin, Wüster eut le plaisir de recevoir des mains de Johny une valise pleine de linge et d'affaires personnelles, ainsi qu'une lettre de sa femme, le tout rapporté par Steward. Il rayonnait de joie. Mais à mesure qu'il lisait la lettre sa mine s'allongeait. Il se contint un moment puis il éclata :

— Himmelsakrament ! Maudit gangster !

— Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ?

— Il m'a volé le cognac que ma femme m'envoyait.

Nous éclatâmes tous de rire.

Steward avait poussé l'amabilité jusqu'à apporter la valise et la lettre, bien que cela fût strictement interdit, mais il ne fallait pas lui en demander trop. En l'occurrence il n'avait pu résister au charme des quelques bouteilles de cognac que Mme Wüster, connaissant les goûts de son mari, avait incluses dans son envoi en un élan de tendresse conjugale. Steward avait pour lui une excuse: dans toutes les prisons du monde, et *a fortiori* dans les camps américain, l'alcool est formellement prohibé. Evidemment, un esprit pointilleux pourrait alléguer que Steward connaissant le règlement aurait dû prévenir Mme Wüster, la persuader de garder les flacons qu'il ne pouvait, sans enfreindre le règlement, faire entrer au camp. Mais le sous-lieutenant était bien au-dessus de telles contingences. Nous en eûmes bientôt la preuve : comme il ne parvenait pas à remonter les fusils, il envoya chercher Wüster afin que ce dernier l'aidât dans cette tâche délicate, et, pour le remercier, lui offrit un verre de son propre cognac... Mais la nature humaine est ainsi faite que Wüster, loin de lui savoir gré de ce geste généreux, se répandit en propos acerbes à l'égard de l'Amérique et des Américains. En petit comité bien entendu, c'est-à-dire entre nous. L'arôme du bon vieux cognac français, loin de l'apaiser, l'avait mis dans un état d'excitation extrême. Sa colère était vraiment belle à voir.

. . . .

Cet incident, qui nous avait amusés, avait bouleversé si profondément Wüster qu'il en tomba malade. Pour être plus précis, il eut la colique. Le médecin du camp, un civil israélite allemand récemment libéré d'un camp de concentration, se fit prier quatre ou cinq fois avant de se décider à le venir examiner.

— Vous avez la diarrhée ? Mais c'est terrible cela, fit-il, ironique. Et il s'en fut.

Un peu plus tard, Johny, avec un petit sourire en coin, lança par la fenêtre à Wüster, pour tout remède, un volumineux rouleux de papier hygiénique.

Quant à Steward, depuis qu'il était l'heureux possesseur d'une superbe collection d'armes de chasse, il n'avait plus donné signe de vie à son généreux donateur. Après avoir attendu quelques jours sa visite, Wüster se décida à lui écrire une lettre lui rappelant leurs conventions. Mais Steward se faisait tirer l'oreille. Wüster restait des jours entiers à la fenêtre, guettant son passage. Il l'aperçut enfin. Steward, pressé, certifia qu'il avait envoyé un rapport à ses supérieurs, en leur recommandant de libérer notre compagnon. Ce dernier laissa encore s'écouler quelques jours, puis il écrivit une nouvelle et longue lettre qui resta sans réponse. Le temps passait, mais non l'énervement de l'ex-consul général.

— Et puis, tant pis, dit-il un jour. Tous ces fusils étaient devenus inutiles. Il est interdit aussi bien d'en avoir que de s'en servir, et Dieu sait jusqu'à quand !

. . . .

Après qu'Hellenthal eut été lui aussi interrogé et que, son cas ayant été déclaré sans intérêt, une prompte libération lui eut été promise ainsi qu'à tant d'autres, je fus convoqué à mon tour. Cela faisait huit longues semaines que j'attendais au S.A.I.C. Bärenkeller, tout en rongeant mon frein, l'occasion de pouvoir enfin exposer mon cas.

Le sous-lieutenant de la VIIe armée, auprès de qui je fus introduit, me déclara dès d'abord qu'il ne faisait pas partie du S.A.I.C. mais du *Headquarter*. Cette précision fournie, il me demanda les détails les plus précis et les plus minutieux sur ma carrière, tant civile que militaire : mon nom, celui de mes parents, lieu et date de naissance, études et diplômes, date d'entrée à chaque école, mes grades dans l'armée roumaine, dates d'avancement, détachements de services, même ceux remontant à trente ans, les Mémoires militaires que j'avais publiés, leur titre, leur sujet, leur contenu, etc. Nul n'aurait pu mieux que lui couper des cheveux en quatre. Il avait déjà noirci d'innombrables feuilles de papier, sa main tremblait de fatigue. Tout en guettant le moment où il serait pris de la crampe de l'écrivain, je me demandais à quoi pourrait bien servir ce fatras, cette accumulation de détails, pour la plupart insignifiants. Mais il écrivait de plus belle.

Nous en étions à la période durant laquelle j'avais rempli les fonctions d'attaché militaire en Turquis (1935-1938).

— Comment se fait-il que vous ayez été nommé attaché militaire à Ankara ?

— Vous m'en demandez beaucoup... C'était probablement une récompense. L'état-major roumain envoyait en général comme attachés militaires les officiers les mieux notés.

— Quelle mission spéciale avez-vous eue à remplir ?

— Aucune. Mes attributions étaient celles de tous les attachés militaires de n'importe quel pays.

— Pourquoi avez-vous été nommé ensuite à Berlin ?

— Probablement pour les mêmes motifs. Peut-être aussi parce que je savais l'allemand, chose assez rare parmi les officiers roumains. J'avais fait jadis des études à Berlin.

— Tiens !

— Cela n'a rien d'étonnant, et j'en ai fait également en France. Les petites nations ont toujours eu pour habitude d'envoyer certains de leurs officiers approfondir leurs connaissances militaires dans les grandes écoles étrangères, ici ou ailleurs, selon la mode du moment.

— Vous avez été ensuite nommé ministre de Roumanie à Berlin. Comment l'expliquez-vous ?

— Ce poste était devenu vacant, et aux yeux du gouvernement roumain j'étais le plus indiqué pour l'occuper.

— Mais pourquoi justement étiez-vous considéré comme le plus indiqué ?

— Je ne saurais vous répondre clairement. D'abord, je me trouvais sur place. Ensuite, toute modestie mise à part, on me jugeait seul capable de remplir cette difficile et délicate mission qui consistait à représenter mon pays à Berlin pendant la guerre. Je l'ai d'ailleurs acceptée avec fierté dans l'espoir d'agir au mieux des intérêts de ma patrie, et d'être à la hauteur du poste qui m'était confié. En outre, un soldat n'a pas à choisir. Il fait ce qu'on lui dit de faire, le plus scrupuleusement possible et en prenant garde de porter atteinte à l'honneur de son pays et au sien propre...

Le sous-lieutenant, nez baissé, écrivait, écrivait...

— Jusqu'à quelle date avez-vous été en fonctions ?

— Jusqu'au 23 août 1944, date de l'effondrement de la Roumanie.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'étais dans l'impossibilité de quitter l'Allemagne. J'y suis resté comme simple particulier.

— Pourquoi n'êtes-vous pas rentré en Roumanie ?

— Pour plusieurs raisons. D'abord, la question ne se posait pas, car la Roumanie était isolée et coupée du reste du monde par les troupes soviétiques. En outre, étant donné le nouvel état de choses qui régnait dans mon pays, il était impossible à quiconque de déterminer en bonne justice et en toute impartialité quelle était exactement sa position personnelle au regard de la loi. Enfin, *last but not least*, j'étais profondément révolté par le comportement des nouveaux dirigeants de mon pays, auxquels je reprochais, non d'avoir mis fin à une guerre absurde, mais d'avoir du jour au lendemain retourné leurs armes contre l'allié de la veille. Peut-être ai-je tort, mais je continue à penser qu'un tel revirement est déshonorant.

— Fin août 1944, un prétendu gouvernement national roumain fut constitué en Allemagne. En avez-vous fait partie ?

— Non ! Les autorités allemandes me demandèrent à maintes reprises de prendre la tête de ce gouvernement ou tout au moins d'y participer. Mais j'ai toujours refusé énergiquement.

— Pourquoi ?

— Pour des raisons bien simples. Si les exigences de la conscience individuelle, et celles de l'honneur d'une nation, qui pour moi sont des impératifs universels et absolus, ne me permettaient pas d'approuver l'attitude des nouveaux dirigeants roumains, je ne pouvais pour autant accepter de collaborer avec ceux qui, pour une raison ou pour une autre, se trouvaient en guerre avec mon pays. Mon opposition n'étant pas basée sur les raisons qui étaient celles des autorités allemandes, je tenais à ne plus rien avoir de commun avec le

gouvernement allemand. Je désirais essentiellement que mon attitude ne puisse prêter à aucune équivoque. Il me fallait donc ne donner aucune prise au soupçon d'avoir agi en vue de mon intérêt personnel. Or ce soupçon aurait été justifié si j'avais accepté de collaborer avec les Allemands.

— Qu'avez-vous l'intention de faire lorsque vous serez remis en liberté ?

— Attendre que les choses reprennent leur cours normal, puis retourner en Roumanie.

— Cela sera bientôt possible, selon vous ?

— Je le souhaite, c'est tout ce que je peux faire.

— Vous avez raison, dit le sous-lieutenant. Nous mêmes ignorons tout de ce qui se passe là-bas ! Mais comment comptez-vous vivre en Allemagne ?

— Ma femme est d'origine allemande. Elle a de la famille en Allemagne. Nous serons aidés jusqu'à ce que je trouve une situation.

— Auriez-vous de l'or, par hasard ?

— Non.

L'interrogatoire était terminé. Avant de me congédier, le sous-lieutenant me prévint qu'il ne lui appartenait pas de prendre une décision à mon sujet. C'était de la compétence des autorités supérieures auxquelles il transmettrait un rapport détaillé.

— Ils ne vont pas tarder à vous relâcher, me disaient tous ceux auquels je parlais de mon entrevue avec l'officier américain.

Je me sentais envahi d'une tristesse sans nom. Après tant et tant de semaines passées dans l'attente fébrile de ce fameux interrogatoire, certain que j'étais que la fin de mon absurde détention devait en dépendre, j'avais pris brusquement et pleinement conscience de son inutilité. A aucun moment je n'avais eu l'impression qu'il eût pour objet de permettre enfin à ceux qui me retenaient en prison de statuer en connaissance de cause sur mon cas. Il ne constituait, en réalité, qu'une simple formalité administrative.

Petit à petit s'insinuait en moi l'idée décevante que je n'étais qu'un numéro quelconque dans une masse immense, constituée non pas dans le but de rassembler en un même endroit des cas particuliers en vue de leur instruction puis de leur solution, mais tout simplement parce qu'elle cadrait avec la psychose qui, depuis longtemps déjà, par voie de propagande, et tout spécialement aux Etats-Unis, s'était emparée de l'opinion publique, et dont la conséquence immédiate et brutale était de faire parquer, tels d'immenses troupeaux, des centaines et des centaines de milliers de gens sur lesquels planait, vague et confuse, l'accusation de culpabilité collective. Mis à part certains cas que les lois les plus élémentaires du droit international, ou même de la simple humanité, suffisaient amplement à stigmatiser, et de la façon la plus sévère, la grande masse des détenus était constituée par les victimes de cette psychose de la culpabilité collective, qui restera dans les annales de l'histoire comme la plus absurde de toutes les absurdités historiques. Les uns avaient été arrêtés en tant qu'anciens fonctionnaires de l'Etat, d'autres parce qu'ils avaient été militaires. Le plus grand nombre parce que leurs idées politiques avaient été décrétées criminelles par la « démocratie ». D'autres enfin se trouvaient internés uniquement parce qu'ils étaient nés Allemands, Roumains, Hongrois, etc.

⁂

Notre logis devenait de jour en jour plus habitable. Wüster était un cuisinier fort acceptable, ce dont il n'était pas peu fier. En furetant dans la cave, il avait découvert un sac de pommes de terre dont beaucoup avaient germé ou étaient devenues noires. Il n'empêche que cette découverte constituait pour nous un événemnet particulièrement agréable. Nous échappions ainsi pour un temps à la monotonie des rations militaires, et les talents culinaires de Wüster avaient maintenant l'occasion de s'exercer à loisir. Il y avait évidemment peu de façons différentes de combiner la viande hachée ou le fromage en conserve avec les pommes de terre. Nous n'en appréciâmes pas moins lès quelques variations qu'elles permirent d'apporter au menu. Il faut dire que nous avions tous un solide appétit. Après d'interminables pourparlers avec les Portoricains, nous avions réussi à obtenir de certains d'entre eux qu'ils nous lancent par la fenêtre quelques légumes cueillis dans le petit jardin attenant à chaque block. Comme la demande était grande — nous n'étions pas les seuls à avoir recours à leurs services — comme d'autre part les jardins avaient été envahis par les herbes et que toute récolte a des limites, c'est bien rarement que nous recevions un navet, quelques radis ou un pied de rhubarbe. N'importe, ils étaient les bienvenus et nous les dévorions sur l'heure, sans même les faire cuire. Par malheur, des concurrents fort sérieux firent leur apparition et notre approvisionnement en crudités s'en trouva fort compromis. Il s'agissait d'un groupe de quatre détenus qui avait à sa tête un certain von F... Ils avaient été installés dans le meilleur appartement du block voisin du nôtre, et, outre qu'ils étaient excep-

tionnellement autorisés à se promener toute la journée, ils pouvaient également cueillir à loisir ce qui poussait dans les jardins. Les privilèges dont ils jouissaient intriguaient fort les autres détenus.

— Misérables ! canailles ! proférait-on à leur adresse, en prenant toutefois bien garde que ces aménités ne franchissent les murs derrière lesquels nous étions enfermés.

Cette belle indignation provenait-elle seulement du fait que l'on soupçonnait chaque jour davantage le groupe F... de « travailler » avec les Américains, ou bien était-elle due aussi au tort que les « traîtres » faisaient aux autres prisonniers en détournant à leur profit poireaux, navets, radis et autres légumes ? Le premier de ces griefs se trouva renforcé du fait que Steward — connu pour être l'agent le plus habile de tout le C.I.C. Bärenkeller — s'occupait maintenant exclusivement du groupe des privilégiés. Il était constamment chez eux, et on l'avait vu entrer à la tombée de la nuit dans leur block, les bras chargés de bouteilles de cognac — sans doute celui de Wüster — et rester en leur compagnie jusqu'au petit jour.

De nous quatre, c'est sans conteste Mihalcovicz qui avait le plus de succès auprès des Portoricains. Il s'était rendu fort sympathique à leurs yeux en leur demandant, en un anglais approximatif, de lui narrer leurs exploits amoureux dans les quartiers non évacués de Bärenkeller où ils étaient cantonnés. Mihalcovicz n'avait pas son pareil pour faire rire les grands enfants qu'ils étaient. Les Portoricains étaient souvent sujets au mal du pays, et ils savaient gré à notre compagnon des plaisanteries grivoises et faciles dont il les régalait. L'apport substantiel de quelques carottes compensait largement à nos yeux les offenses faites à notre pudeur.

. . . .

Quinze jours environ après mon interrogatoire, un sergent du S.A.I.C. vint me chercher pour me faire faire une autre « promenade ». Il commença par m'informer qu'il était chargé de poursuivre l'enquête relative à mon cas. Dès ses premiers mots, je compris que le précédent interrogatoire était demeuré lettre morte. Il ne désirait du reste que recueillir certains renseignements concernant les relations de la Roumanie et de l'Allemagne pendant la guerre. Il choisit pour cela la voie la plus commode, me demandant de lui écrire plusieurs mémoires traitant des diverses questions qui l'intéressaient. Nos rapports s'en trouvèrent réduits à leur plus simple expression : il me donnait du papier, je lui remettais les mémoires. Voici, dans leur ordre, la liste des sujets que j'eus à traiter :

— l'accession au pouvoir du maréchal Antonesco, ses causes, ses origines.

— la participation de la Roumanie à la guerre contre la Russie.

— les conventions économiques roumano-allemandes, leur nature, leurs effets.

— la mission militaire allemande en Roumanie, ses buts, son activité.

J'avais des crampes au poignet à force d'écrire. J'avais mis dans ces mémoires tout ce que je savais concernant ces questions, rappelé les causes, décrit les effets. Je pensais qu'il était de mon devoir de montrer sous leur vrai jour certains détails du drame vécu par la Roumanie, et de les dégager de toutes les confusions qui en avaient déformé l'image. J'espérais en outre que ces mémoires me vaudraient de pouvoir discuter de certains aspects peut-être litigieux des événements auxquels ils se référaient.

Ils demeurèrent sans écho.

Le sergent revint cependant à la charge :

— Vous avez bien été avant la guerre attaché militaire en Turquie ?

— Oui, de 1935 à 1938.

— C'était l'époque de l'entente balkanique ?

— C'est exact. J'ai été en mission en Turquie pendant tout le temps qu'a duré l'entente balkanique.

— Voudriez-vous m'écrire ce que vous savez de l'entente balkanique, de ses buts, de ce qui a été fait grâce à elle, de ses échecs aussi, et leurs causes ?

J'étais stupéfait.

— Je ne vois pas très bien pourquoi vous me demandez une chose pareille, répliquai-je. Tout cela est parfaitement connu ! De plus, l'entente balkanique est un organisme politique mort depuis longtemps. Quel intérêt son historique pourrait-il présenter de nos jours ?

— Cela nous intéresse beaucoup, au contraire ! Nous avons nos raisons...

Deux jours plus tard, je lui remis un nouveau mémoire dans lequel je relatais tout ce que je savais de l'entente balkanique, de ses origines et de son existence. Ce mémoire, tout comme les autres, ne fut suivi d'aucune demande de précisions ou d'éclaircissements. Quant aux questions que l'on aurait dû tout naturellement me poser, relativement à mon activité personnelle, ma façon d'interpréter et de juger les

événements dont j'avais été le témoin lorsque j'étais en mission en Turquie et en Allemagne, personne ne me les posa jamais.

Ainsi, les autorités américaines ne se préoccupaient nullement d'instruire mon cas et de se faire une opinion quelconque sur mon activité personnelle. Leur seul but avait été de se documenter sur certains problèmes et de réunir à cet effet le plus grand nombre d'informations possible.

— A quoi bon ? me disais-je. Ce que l'on m'a demandé a dû l'être également à bon nombre de détenus. Les Américains amassent de la sorte des tombereaux de mémoires traitant de tous les sujets possibles et imaginables, sans même se demander à quoi pourront bien servir toutes ces paperasses, à supposer qu'on trouve jamais quelqu'un pour y jeter un coup d'œil !

. . . .

Un jour, Wüster nous quitta. Le « beau Johny » était arrivé, un papier à la main, et lui avait dit de se tenir prêt à partir le lendemain matin à 8 heures.

Nous étions très émus. Il était en effet le premier de nous quatre à s'en aller. Où ? Nous l'ignorions, car, je le répète, on ne donnait jamais la moindre indication à cet égard. Tout ce qu'il savait lui-même était que sur le papier de Johny se trouvait toute une liste de noms, ce qui nous inclina à penser qu'il ne s'agissait pas d'une mise en liberté, mais bien plutôt d'un transfert collectif.

— Si c'est à Ludwigsburg qu'ils nous conduisent, je ferai sûrement un malheur, dit Wüster à qui revenait en mémoire le récit d'Ebersberger.

Nous fîmes de notre mieux pour le rassurer.

— Vous vous forgez des idées, lui disions-nous. Steward est un brave type. Or il vous a promis de faire l'impossible pour vous sortir d'ici.

A vrai dire, depuis qu'il était entré en possession des fameux fusils de chasse, Steward n'était jamais revenu voir Wüster malgré les innombrables billets que lui avait envoyés celui-ci. Nous avions cependant la naïveté de croire que Wüster pouvait légitimement espérer être bientôt remis en liberté. C'était mal connaître les voies choisies par la démocratie américaine.

Personne ne put savoir où Wüster avait été dirigé.

Beaucoup plus tard, quelqu'un devait m'apprendre qu'il se trouvait au camp de Ludwigsburg.

Le départ de Wüster laissa un grand vide parmi nous. Dans l'existence monotone que nous menions à Bärenkeller, il était pour nous un compagnon précieux. Sa bonne humeur, ses reparties qui nous avaient si souvent déridés et qui nous faisaient parfois oublier nos soucis, étaient irremplaçables, et c'est en vain que nous tentions de nous réconforter mutuellement.

Bärenkeller nous était devenu insupportable. Par bonheur, le trafic des livres de lecture s'intensifiait de jour en jour. Notre bibliothèque était très pauvre, et la nullité de son contenu aurait rendu tout échange impossible, sans la bonne volonté de camarades que nous avions dans les autres blocks. Grâce à eux nous étions relativement bien approvisionnés. Les échanges étaient devenus beaucoup plus faciles depuis que l'ancien chargé d'affaires italien à Bratislava, le conseiller de légation Cighi, avait eu l'idée de percer un trou dans un des murs qui séparaient la cave de notre block, de celle du block voisin. L'emplacement de ce trou était tenu secret. Cighi était seul à le connaître. Tous les échanges, que ce soit de livres ou d'objets divers, devaient se faire par son intermédiaire. Il allait en personne et en grand mystère déplacer et replacer les briques qui masquaient la brèche. Aussi brun de peau que les Portoricains, il s'entendait à merveille avec eux, ce qui facilitait la conclusion des nombreuses transactions qu'il menait tant pour son compte personnel que pour celui des autres captifs.

. . . .

Le départ de Wüster fut suivi d'un incident révélateur du désordre qui régnait au sein de l'administration du camp. Un sergent vint dans l'intention d'avertir notre ami d'avoir à se tenir prêt à partir le lendemain matin. Comme nous lui répondions qu'il y avait déjà plusieurs jours que Wüster avait été transféré ailleurs, il refusa de nous croire et prétendit que notre ancien compagnon se tenait caché quelque part. Il n'en démordait pas, nous accusant de mensonge et soutenant que son départ n'ayant pas été enregistré à la chancellerie, Wüster ne pouvait se trouver qu'à l'intérieur du camp.

. . . .

Deux jours après cet incident, nous fûmes avisés de notre départ pour le lendemain. On imagine la surprise des détenus et l'agitation qui s'empara de chacun lorsque la nouvelle se répandit, surtout si l'on considère la vie monotone que nous menions à Bärenkeller et l'ennui qui nous rongeait.

Personne ne savait quelle était notre nouvelle destination, mais cela ne nous préoccupait pas, à ce moment-là. Nous étions trop heureux de ce changement inattendu pour penser à

l'avenir : nous avions assez vu Bärenkeller. Fébrilement, nous entreprîmes de faire nos bagages. Au cours de ma vie de soldat, j'avais eu souvent l'occasion de changer de garnison et je savais qu'il n'y a rien de tel qu'un déménagement pour révéler la quantité invraisemblable de choses que l'on possède. J'étais arrivé à Bärenkeller pour ainsi dire les mains vides. J'en repartais avec deux cartons remplis d'une multitude d'objets insignifiants, mais pourtant indispensables, dans la nouvelle existence qui nous était faite par l'administration américaine et dans laquelle il m'avait bien fallu m'installer. Je possédais ainsi toute une ferblanterie que j'utilisais comme récipients divers : assiettes, verres, boîtes pour conserver différents articles de ménage. J'avais aussi beaucoup de chiffons, de bouts de ficelle, de clous, de vieilles pinces à linge, et même un petit nécessaire pour mes travaux de cordonnerie, de couture ou de réparations diverses, dont les diverses pièces avaient été confectionnées de ma main ou acquises grâce aux Porto-Ricains. Enfin, je possédais quelques aliments que j'avais troqués contre des paquets de tabac — je ne suis pas fumeur — et que je conservais jalousement, l'expérience m'ayant appris qu'avec les Américains on peut s'attendre à toutes les surprises.

Le lendemain matin nous fûmes rassemblés par blocks, puis répartis en deux groupes selon un critérium qui nous échappa. Enfin, chacun portant ses paquets sur l'épaule, valises ou cartons entourés de fil de fer, notre colonne s'ébranla en direction de la gare d'Augsbourg. Nous arrivâmes à la rampe d'embarquement où nous attendait un train démesurément long, composé de wagons de marchandises et de quelques wagons de troisième classe sales et délabrés. L'un des deux groupes, celui dont je faisais partie, fut dirigé vers les voitures de voyageurs ; l'autre, le plus nombreux, n'eut droit qu'aux wagons de marchandises. Dans quel but, selon quelles instructions avaient été formés les deux groupes ? C'était et c'est encore un mystère. Toutes les espèces, toutes les catégories de détenus se trouvaient représentées dans chacun d'eux, de sorte que l'hypothèse d'une discrimination rationnelle devait en bonne logique être écartée. Aucun de nous ne parvint à résoudre cette énigme. Nos cerveaux étaient peut-être devenus déficients : qui sait ? Cela n'aurait rien eu d'étonnant... Toujours est-il que le groupe installé dans les wagons de troisième semblait jouir d'un traitement de faveur relatif. La suite des événements devait le confirmer.

Vers midi, le train se mit en marche. Il y avait une sentinelle à chacune des portières des wagons. Nous allions vers l'inconnu.

III

SECKENHEIM

Ce voyage par chemin de fer, de Bärenkeller à Seckenheim, se révéla plein d'attraits. Il rompait agréablement la monotonie de notre existence de détenus. Ce que nous trouvions sensationnel, c'était surtout de nous voir réunis à cinquante ou soixante dans un même endroit. Nous avions l'impression de franchir un grand pas sur le chemin de notre libération définitive. Pouvoir s'entretenir librement avec qui l'on voulait ! Parler sans être surveillé ! Rencontrer de vieilles connaissances et causer avec elles sans risquer une punition ! C'était pour nous une véritable fête que de renouer avec de vieux amis que nous désespérions la veille de revoir jamais. J'eus beaucoup de plaisir à retrouver le général croate von Dessovic et le colonel slovaque Androvich, tous deux attachés militaires de leur pays respectif à Berlin, et qui avaient été mes collègues alors que je m'y trouvais moi-même en cette même qualité. Leur présence m'avait surpris, car je ne savais pas qu'ils étaient eux aussi à Bärenkeller. Dans le wagon se trouvaient également une demi-douzaine d'officiers supérieurs russes de l'armée Vlassov, parmi lesquels le chef d'état-major de celle-ci. Il y avait encore un groupe nombreux de jeunes ingénieurs ayant appartenu à divers établissements de l'industrie de guerre allemande. Les conversations allaient bon train. Nous goûtions pleinement la douceur de cette rencontre inespérée.

Sur tout le parcours régnait la désolation la plus totale. La plupart des gares tant soit peu importantes avaient été détruites, et les villes que traversait notre convoi étaient en ruine. Encombrant les quais, débordant sur les rails, des milliers de réfugiés se pressaient, des femmes surtout, avec les bagages les plus hétéroclites. Tous étaient hâves, épuisés, trop exténués physiquement et moralement pour manifester un sentiment quelconque. Ils étaient en route depuis plusieurs jours déjà, changeant de train suivant l'inspiration du moment ou les conseils d'un compagnon de passage, ne sachant trop où aller, voyageant au hasard, juchés avec leurs paquets sur le toit des wagons ou même sur le tender des locomotives, quand ce n'était pas entre les tampons. Ils n'avaient plus de foyer depuis longtemps. Leur seul désir était de monter dans un train, de ne pas rester sur place, de fuir par tous les moyens, plus loin, toujours plus loin. Ces déplacements interminables et sans but étaient les seuls remèdes capables de soutenir leurs nerfs surmenés et de leur redonner quelque espoir.

Il était plus de minuit lorsque nous arrivâmes à Mannheim. La gare n'était plus qu'un monceau de ruines. Une multitude de camions étaient alignés en bordure du quai, face au train et tous phares allumés, de sorte que tout le convoi se trouvait baigné d'une lumière aveuglante. Les wagons furent vidés un à un de leurs occupants, sous l'œil des Portoricains qui traînaient leur fusil en bâillant, mécontents d'avoir été tirés de leur sommeil. Après qu'on nous eut comptés, nous fûmes enfournés dans les camions, pêle-mêle avec nos bagages. Nous nous écrasions les uns contre les autres, parmi les paquets, les valises, les cartons jetés en vrac et que nous retrouvions sous nos pieds ou au-dessus de nos têtes.

J'eus à cette occasion le rare privilège d'apercevoir enfin l'officier commandant le S. A. I. C. C'était le premier officier supérieur qu'il m'était donné de rencontrer en ces trois mois d'« hospitalité » américaine, exception faite du colonel chez lequel j'avais été me présenter à Oetz.

Le *major,* maigre, élancé, une cigarette à la bouche, les mains dans les poches, paraissait de très bonne humeur. Il s'agitait beaucoup, courant à droite et à gauche, inspectant chaque camion. Le convoi fut enfin prêt à partir. Les camions démarrèrent et foncèrent dans l'ombre à toute vitesse, traversant Mannheim et ses rues sinistres et désertes bordées de ruines. Après Mannheim, notre convoi traversa Seckenheim. A la sortie de cette ville, il tourna brusquement et pénétra dans la cour d'une ancienne caserne de chasseurs. Nous descendîmes des camions et l'on nous recompta, quatre par quatre. Le *major,* aidé de ses officiers, nous divisa de nouveau en deux groupes, suivant des listes qu'il avait sorties toutes chiffonnées de sa poche. Puis un sergent prit la tête du groupe où je me trouvais.

— *Let's go !*

Sous la surveillance des sentinelles, nous fûmes conduits à l'autre bout de la caserne, dans un des blocks. Nous étions à nouveau quatre par chambre.

C'était l'aube. De l'ancien groupe de Bärenkeller ne restait, en dehors de moi, que Mihalcovicz. Hellenthal s'était vu assigner une autre chambre. Nous avions pour nouveaux compagnons mes anciens collègues Dessovic et Androvich.

Après avoir, non sans peine, récupéré nos bagages, nous inspectâmes notre nouvelle demeure. Deux carreaux manquaient à la fenêtre et la serrure de la porte avait été arrachée. Cette chambre de cinq mètres sur deux mètres vingt-cinq, possédait trois lits dont deux seulement avaient leurs planches

au complet. Des trois matelas, aucun n'était assorti aux lits ; ils étaient tous de dimensions différentes. Ils avaient dû séjourner longtemps sous la pluie, car ils étaient encore mouillés et sentaient le moisi. Dans un coin, un buffet crevé. Des bouts de fils téléphoniques tordus et entremêlés pendaient lamentablement aux murs et au plafond. Ni chaise ni table. Les murs étaient couverts de dessins malhabiles, représentant des cuisses et des seins de femmes vus sous tous les angles possibles. Partout se voyaient les traces du passage des anciens locataires, soldats d'une unité d'aviation américaine. Le désordre et la saleté étaient invraisemblables.

Tout en maugréant, nous entreprîmes de remettre de l'ordre dans notre nouveau logis et de le rendre le plus confortable possible. Mus par notre exécrable instinct militaire, nous avions poussé une reconnaissance dans la cave. Nous y avions trouvé une table boiteuse, un bureau en assez bon état et deux chaises. Nous ne découvrîmes aucun ustensile ménager. Sans doute arrivions-nous trop tard. Nous étions néanmoins satisfaits de ce que nous ramenions. Nous n'avions malheureusement pas les matériaux indispensables à la confection d'un quatrième lit. Nous décidâmes de dormir une nuit, à tour de rôle, à même le sol. Cela ne dura pas longtemps, car on nous donna, trois jours plus tard, un lit de campagne américain.

En ce qui concerne la nourriture, nous n'avions plus les mêmes facilités qu'autrefois et nous le regrettions beaucoup. Nous recevions toujours les mêmes boîtes en carton contenant les rations de conserves américaines, mais nous n'avions plus la possibilité d'en réchauffer le contenu ou de faire bouillir un peu d'eau pour le thé ou le café. Cela faisait trois mois que nous n'avions pas mangé de pain, les rations standard ne contenant que des biscuits. Les commodités que nous avions naguère à Bärenkeller, pour rudimentaires qu'elles étaient, nous apparaissaient, maintenant que nous en étions privés, comme le summum du confort. Bientôt cependant, un des ingénieurs de notre block mit au point une sorte de lampe faite d'une vieille boîte à conserves et d'une mèche tirée d'un chiffon de laine, plongée dans la paraffine que nous grattions sur le dessus de nos boîtes de conserves. Cette lampe suffisait à réchauffer nos plats et à faire bouillir un peu d'eau. Chaque chambre possédait la sienne confectionnée d'après le prototype mis au point par l'ingénieur. Après chaque utilisation, il nous fallait ouvrir porte et fenêtre pendant au moins une demi-heure pour échapper à l'asphyxie. Sans cette précaution, on nous eût retrouvés un jour inanimés.

Toutes ces petites misères étaient cependant largement compensées par la liberté que nous avions de circuler à notre gré non seulement à l'intérieur du block, mais aussi au dehors, entre le bâtiment et le mur de la caserne. Cette permission n'avait été accordée qu'aux seuls détenus du block n° V, le nôtre. Avec nous s'y trouvaient quatre feldmarschalls : von Blomberg, List, Ritter von Leeb et von Weichs, plusieurs Reichs-Minister et Secrétaires d'Etat (pas ceux de Nuremberg), des officiers supérieurs de l'armée allemande parmi lesquels le colonel général Guderian et l'Admiral-Général Schniewind, des diplomates étrangers et allemands, des ingénieurs, des juristes, des industriels importants tels le vieux Thyssen et Messerschmidt, le tout mêlé, selon les bonnes méthodes démocratiques américaines, à tout un essaim de petits fonctionnaires, de dactylos, ainsi qu'à de jeunes blancs-becs ayant appartenu aux Hitler-Jugend, à d'anciens concentrationnaires criminels, faux monnayeurs, etc.

Il ne s'agissait donc pas à proprement parler d'une sélection. Le bloc n° V, comme tous les autres, abritait les personnalités les plus diverses, tant allemandes qu'étrangères, et rien ne l'aurait différencié des blocks voisins sans le traitement de faveur dont jouissaient ses occupants. Les détenus des autres blocks ne pouvaient circuler ni à l'intérieur de leur prison ni à l'extérieur, exception faite de la sortie quotidienne sous escorte, et qui ne dépassait jamais la demi-heure : l'*exercise.* Jamais personne ne sut ce qui avait valu aux occupants du block n° V d'être mieux traités que les autres...

. . . .

Notre block avait un nouveau surveillant : un soldat extrêmement désagréable mais qui nous dérangeait somme toute fort peu, car il évitait le plus possible de nous approcher.

En ce début d'automne, le temps était magnifique, ainsi qu'il l'est toujours, d'ailleurs, dans cette partie de l'Allemagne, et nous en profitions pour nous promener à longueur de journée. J'eus ainsi l'occasion de revoir le baron von Dörnberg, ancien chef du protocole au ministère des Affaires étrangères. Il avait considérablement maigri, et cela était d'autant plus frappant qu'il était d'une taille peu commune : il mesurait en effet 2 m. 08. Il était devenu extrêmement pessimiste. Il augurait très mal de l'avenir. Il n'avait pas tort. Je ne pus m'entretenir avec lui que deux ou trois fois. J'ai déjà dit que j'avais repoussé toutes les propositions qui m'avaient été faites de participer éventuellement à un gouvernement roumain en Allemagne. Or c'était Dörnberg qui m'avait transmis ces propositions. Personnellement, j'avais oublié tout cela depuis longtemps.

Par contre, j'avais de longues conversations avec le Maréchal List qui avait résidé quelque temps en Roumanie avant le début de la campagne des Balkans, et dont j'avais fait la connaissance à Athènes, au cours d'un voyage d'études après cette même campagne, au printemps de 1941. Les échanges de vues avec ce grand tacticien étaient extrêmement intéressants. Nous parlions plus spécialement de la campagne de Russie de 1942 et des causes du désastre des forces germano-roumaines sur le Don, à Stalingrad et dans le Caucase. List avait été en effet le commandant du groupe d'armées qui opérait dans ces lointaines régions, au sud de la Volga.

. . . .

Le général Guderian me dit un jour :

— Savez-vous qu'Antonesco est mort ?

— Je l'ignorais, répondis-je. Dans quelles circonstances est-il mort ?

— En Russie, des suites d'une maladie de cœur.

— C'est étrange. Je n'ai jamais entendu dire qu'Antonesco fût malade du cœur. D'où tenez-vous cette nouvelle ?

— De Dracke. Il me l'a communiquée ce matin même.

Dracke était le sous-lieutenant américain *supervisor* de notre block. La nouvelle était d'ailleurs fausse, comme à peu près toutes celles qui circulaient dans le camp. Le maréchal Antonesco devait finir ses jours plus tard, d'une façon beaucoup plus tragique.

. . . .

L'état d'esprit qui régnait au camp laissait beaucoup à désirer. De petites coteries s'étaient formées, hostiles les unes aux autres, et peu à peu s'envenimaient les querelles, se cristallisaient les haines, se multipliaient les accusations réciproques dont quelques-unes étaient peut-être fondées mais dont la plupart reflétaient uniquement le désir de certains individus ou de certaines cliques, de se ménager des possibilités pour l'avenir. Le groupe F... « travaillait » étroitement avec les Américains. Ainsi qu'il le faisait déjà à Bärenkeller, Steward lui rendait visite plusieurs fois par jour. Les relations de cette coterie avec Steward ne m'intéressaient pas. J'étais cependant frappé par leur persistance et leur fréquence. Le manque de tact de ces personnages, qui n'éprouvaient aucune

honte à jouir, en échange de leurs bons offices, des faveurs dont leurs camarades se voyaient privés, bien que certains de ces derniers en eussent été plus dignes en raison de leur âge ou de leur mérite, me choquait. Il arrivait assez fréquemment à Steward d'emmener un de ses protégés en voiture pour lui permettre de voir sa famille. Ils revenaient les bras chargés de colis qu'ils ne se donnaient même pas la peine de dissimuler aux yeux des autres internés.

Les maréchaux eux-mêmes, bien qu'habitant tous les quatre le même appartement, le meilleur après celui des F..., au-dessus duquel il était situé, étaient divisés. Ils se battaient froid. Blomberg ne s'entendait pas avec Weichs. List et Leeb évitaient de lui parler, sans doute à cause de leur désaccord d'autrefois. Certains diplomates allemands professaient, quant à l'avenir du monde en général et de l'Allemagne en particulier, les opinions les plus diverses — et parfois les plus biscornues — et dès qu'un petit clan de sympathisants s'était formé autour de l'un d'eux il était immédiatement pris en grippe par les autres, lesquels émettaient des idées exactement contraires. Von Hemmen, ancien ministre plénipotentiaire, qui était mon compagnon de captivité depuis Innsbruck, m'exposa un jour ses vues personnelles sur un statut politique possible de l'Allemagne, à savoir la transformation de son pays en un dominion britannique... Il n'était d'ailleurs pas seul à envisager ce projet saugrenu. Cette idée, je le sais pertinemment, était partagée par de nombreuses autres personnalités pourtant réputées pour leur sens rassis.

En vérité, le camp de Seckenheim présentait les symptômes de cette sorte de désaxement collectif qui allait faire de l'Allemagne déjà éprouvée, ce qu'elle a été pendant les premières années qui ont suivi la guerre.

Le petit groupe dont je faisais partie ne parvint jamais à recréer la camaraderie qui existait entre nous à Bärenkeller. Milhalcovicz avait retrouvé un vieux Hongrois, Atch, son compatriote, le type même du farceur et du bon vivant, avec lequel il passait le plus clair de son temps. Dessovic, Viennois jusqu'au bout des ongles, était sujet aux sautes d'humeur inhérentes au tempérament viennois. Il passait de l'exaltation la plus folle et la plus romanesque à un état de prostration voisin du suicide. Pour y échapper, il se réfugiait dans d'interminables parties de bridge, dont le vieux général Atch raffolait, de sorte qu'ils s'entendaient à merveille.

Quant au colonel slovaque Androvich, ses terribles colères l'avaient rendu célèbre. Les rhumatismes, dont il souffrait

atrocement, en étaient partiellement la cause. Il ne pouvait s'empêcher de fulminer contre le traitement absurde auquel nous étions soumis. Chaque fois que la question revenait sur le tapis, il jetait feu et flamme. Ne possédant pas le moindre sens de l'humour, il entrait en fureur contre le monde entier, et contre lui-même. Androvich avait été jusqu'en 1942 attaché militaire de Slovaquie à Berlin, puis à Budapest, poste qu'il avait occupé jusqu'à l'arrivée des Russes. A son retour en Slovaquie, il avait été de nouveau envoyé à Berlin, quelques mois avant la débâcle finale, en vue d'obtenir des autorités allemandes la mise en liberté d'officiers slovaques détenus dans divers camps comme suspects. Il se trouvait en Allemagne lors de la défaite et s'y était fait prendre par les Américains. Il ne l'avait pas encore digéré !

— Maudits soient ceux qui m'ont renvoyé en Allemagne ! disait-il. J'ai eu beau déclarer que je ne voulais pas y retourner, on m'a menacé du conseil de guerre ! Et voilà où j'en suis ! A la merci de ces Américains dont personne, pas même le diable, ne saurait dire ce qu'ils veulent au juste.

Androvich et Dessovic n'arrivaient à se mettre d'accord que lorsque le Viennois, las de chercher dans ses nombreuses valises quelque objet qu'il avait égaré, se mettait lui aussi à fulminer contre les Américains, ce qui le rendait immédiatement sympathique au premier. Dessovic avait été arrêté alors qu'il se rendait de Munich à Salzbourg par l'autoroute avec toute sa famille. Une jeep avait stoppé son convoi, et les Américains, après l'avoir séparé de sa femme, les avaient conduits sans plus de façon, lui et son auto, à Bärenkeller. Le hasard, qui a souvent de l'humour, avait fait que la plupart des valises qu'il avait avec lui étaient celles de sa femme, alors que les siennes étaient dans la seconde voiture... Dessovic entrait dans une colère noire toutes les fois qu'en fouillant une valise il mettait la main sur une fanfreluche appartenant à sa femme...

. . . .

Au camp de Seckenheim, le S.A.I.C. ne semblait déployer aucune activité, tout au moins en ce qui concernait le block n° V, car nous ignorions tout des autres blocks. Il arrivait cependant qu'un détenu fût transféré chez nous, ou au contraire que l'un de nous fût « rétrogradé » et obligé de nous quitter pour un autre block. Sans ces transferts, nous n'aurions rien su de nos voisins de captivité. C'est grâce à eux que nous apprîmes qu'un général du block n° III s'était suicidé. C'était le premier cas de ce genre et il devait être suivi de nombreux autres. Ce général, ayant décidé de mettre fin à ses jours, avait essayé de

se pendre à l'aide d'un bout de câble téléphonique, mais sa tentative avait échoué, le câble s'étant rompu sous son poids. Une autre occasion devait bientôt s'offrir à lui. Une nuit, comme il sortait de sa chambre pour se rendre aux cabinets, il vit dans le couloir la sentinelle qui dormait à poings fermés. Il s'agissait d'un Américain cent pour cent, car nos sympathiques Portoricains avaient quitté le camp pour être rapatriés. Le général alla vers lui, s'empara de son fusil, puis, ayant mis le canon de l'arme contre son cœur, il se courba légèrement, ôta sa pantoufle et, s'arc-boutant contre le mur, appuya du bout du gros orteil sur la gâchette. On imagine la stupeur de la sentinelle, réveillée à la fois par la détonation, dont l'écho se répercutait à travers tout le block, et par le choc du corps s'écroulant sur sa poitrine. Les morts, naturelles ou accidentelles, ont toujours été, dans tous les camps où je suis passé, inscrits à un chapitre à part. Personne ne savait quand et comment disparaissaient les cadavres. On prenait grand soin de faire le moins de bruit possible autour d'eux, et ils sombraient dans l'anonymat.

J'ignore si le suicide du général en fut la cause immédiate, toujours est-il que, presque aussitôt après, la direction du camp décida d'édifier une chapelle. Le sous-lieutenant Dracke, qui ne donnait pas l'impression d'être un juif très orthodoxe, se mit à recruter parmi nous des volontaires pour la réalisation de ce projet. Plusieurs ingénieurs s'attelèrent à la besogne, et, en quelques jours, en dépit des moyens rudimentaires dont ils disposaient, réussirent à aménager une chapelle assez convenable dans un coin du grenier. Désormais, toutes les fois qu'un aumônier militaire américain était de passage, nous étions conduits sous bonne garde dans le saint lieu. Là, nous avions à avaler un fort beau sermon où il était question de la rémission de nos péchés et du pardon divin de nos erreurs passées, le tout sous l'œil des sentinelles qui nous surveillaient, mitraillette en main.

Nous étions toujours étonnés de nous voir escortés de la sorte chaque fois que nous nous déplacions en groupe, même lorsque nous allions entendre la bonne parole. Qu'aurions-nous pu tenter ? Le camp était gardé à l'extérieur comme à l'intérieur. Les blocks étaient abondamment pourvus de sentinelles et il s'en trouvait à chaque carrefour, à chaque coin de mur. Quel sens avait donc cet absurde déploiement de forces ? Les Américains, et plus particulièrement ceux qui dirigeaient les camps, nous redoutaient-ils à ce point ? Etaient-ils donc terrifiés rien qu'à la pensée des affreux criminels dont ils avaient

la garde ? Les occupants du block n° V étaient, à vrai dire, surveillés moins étroitement que les autres qui, eux, ne pouvaient faire un pas sans être escortés par des gardes armés jusqu'aux dents.

. . . .

Comme nous avions tous beaucoup de temps libre, les occupations les plus curieuses se mirent à fleurir. Les Allemands sont de tempérament patient et inventif. Nous tombions en admiration devant ce qu'ils réalisaient avec les moyens extrêmement réduits dont ils disposaient. Tout objet tant soit peu tranchant ou pointu était en effet prohibé et confisqué. Les seuls matériaux disponibles étaient le fer blanc et le carton des boîtes de conserves. Toutefois, l'atelier le mieux outillé était sans conteste celui des Russes de l'armée Vlassov dont le chef d'état-major en personne était un cordonnier hors ligne. Ressemelages et menues réparations étaient effectués par lui moyennant un certain nombre de cigarettes, convenu à l'avance, selon l'importance du travail.

De nombreux détenus s'étaient mis à l'étude d'une langue étrangère, surtout l'anglais et le russe. Tout le monde était avide de lecture et le moindre roman policier faisait le tour du camp tout entier. Enfin, certains don Juan incorrigibles avaient entrepris de courtiser les éléments féminins du block voisin : une douzaine de secrétaires et de dactylos qui avaient été autrefois au service de dignitaires nazis. Elles étaient gardées très étroitement. Leurs chambres se trouvaient dans le bâtiment même du C.I.C. Elles ne pouvaient prendre l'air qu'une seule fois par jour, sous l'œil des sentinelles, et la surveillance vigilante de la « petite Olga ». Olga était une jeune Hongroise, frêle, délicate, dont le visage portait déjà les stigmates d'une vie désordonnée. Elle avait été découverte on ne sait où ni comment, par le « petit Napoléon ». C'est ainsi qu'était surnommé le lieutenant Kahn, aide de camp du commandant et factotum du S.A.I.C. Le commandant, un major d'origine tchèque, était pour ainsi dire invisible. Il cuvait le jour, la tête enveloppée de compresses froides, l'alcool qu'il ingurgitait la nuit, de sorte que le lieutenant Kahn était le véritable maître administratif de Seckenheim. Petit de taille, tout comme Olga — avec laquelle il formait d'ailleurs un couple parfait, — mais fier comme un coq, toujours botté, fouettant l'air de sa cravache, il était le type même du militaire accompli. Fringant, l'air martial, l'éperon agressif et sonore, il semblait toujours prêt à enfourcher quelque fougueux coursier — bien que personne ne l'eût jamais vu approcher un

cheval. Le « petit Napoléon » ainsi nommé à cause de son air conquérant, avait donc pour maîtresse la petite Olga. Pratique comme pas un, Kahn l'avait fait engager comme surveillante des femmes nazies. Il n'avait, ainsi, plus besoin de se déranger pour la voir. Il lui avait fait aménager un appartement des plus coquets et des plus confortables, lequel avait été d'autant plus facile à meubler que le lieutenant Kahn avait licence de « réquisitionner » meubles et tapis, et que les jeep du camp semblaient être là à seule fin de pourvoir aux moindres désirs de l'objet de sa flamme. L'amour qu'il avait pour Olga était d'ailleurs assez touchant, et nous ne nous lassions pas du spectacle de cette passion débordante. Chaque soir, dès qu'elle avait fini ses heures de service, c'est-à-dire dès que les petites nazies étaient sous la surveillance de la garde de nuit, Kahn stoppait sa jeep au pied de l'escalier de sa belle et Olga apparaissait alors, dans un somptueux manteau de fourrure « réquisitionné » par Kahn à son intention. Le lieutenant l'aidait galamment à pénétrer dans l'auto et tous deux s'engageaient sur la route de Heidelberg situé à quelques kilomètres du camp. La vieille expression « Heidelberg » semblait avoir été créée spécialement à leur intention. Chaque jour renouvelé, ce charmant et tendre spectacle prenait fin brusquement au tournant d'une allée derrière lequel la jeep disparaissait, échappant à nos regards. Nos quelques minutes de distraction quotidienne étaient passées. Il ne nous restait plus qu'à aller nous coucher.

. . . .

Après s'être fait longtemps prier, l'administration du camp avait enfin consenti à installer une cuisine rudimentaire dans laquelle quelques soldats hongrois prisonniers nous préparaient des repas chauds. Nous nous rendions à tour de rôle au réfectoire proche de notre block, car il y avait plusieurs services, le nombre de places n'étant que de quatre-vingts. Au préalable, nous devions nous rassembler dans la cour en colonne par deux, chacun de nous portant la vieille boîte à conserves qui nous tenait lieu de gamelle. Nous attendions ainsi longtemps, parfois sous la pluie, que ceux qui nous précédaient nous cèdent la place.

Grandeur et décadence... Des maréchaux dont les exploits avaient fait trembler le monde, des ministres, des diplomates de tous les pays, pataugeaient deux par deux dans la boue d'une cour de caserne, leur vieille boîte de fer blanc à la main, tout comme des clochards, courbant le dos sous la pluie qui leur dégoulinait dans le cou, et attendaient affamés en compagnie de jeunes hitlériens, d'obscurs fonctionnaires, et même

d'anciens apaches, la ration de soupe que leur octroyait généreusement la libre Amérique ! Brave *new world !* Grandiose application des principes démocratiques !

A l'intérieur du réfectoire, des boys nous surveillaient, fusil en main. La plupart nous laissaient manger en paix. Ils s'asseyaient sur une chaise à l'entrée de la salle et fumaient en nous regardant avec détachement. Mais pour d'autres, qui avaient pris leur mission au sérieux et qu'avaient dû exciter les manchettes sensationnelles et les articles de *Stars and Stripes* concernant les atrocités « nazies », tous les prétextes étaient bons pour nous chercher querelle. Un jour, un soldat auquel la figure du général Guderian, le célèbre tacticien allemand, ancien chef d'état-major de l'armée, ne revenait probablement pas, lui ordonna brutalement d'aller relever un banc qui était tombé à l'autre bout de la salle, et ceci bien que Guderian n'eût rien à voir avec la chute du banc qui aurait dû, en bonne logique, être relevé par ceux qui l'occupaient. Comme Guderian hésitait, n'ayant pas très bien compris ce qu'on lui ordonnait, le soldat se précipita sur lui et lui enfonça le canon de son fusil dans le ventre. Ivre de fureur, les yeux injectés, le doigt sur la gâchette, le soldat hurlait :

— Ramasse ce banc sur-le-champ ! As-tu compris, *you damned son of a bitch !* »

Nous attendions tous, pleins d'angoisse, la détonation fatale, mais Guderian se baissa soudain et alla relever le banc, sans mot dire.

Une autre fois, un soldat aperçut dans les rangs de ceux qui faisaient la queue pour la soupe, un général S. S. décoré de la croix de fer avec brillants. Il se tint à ses côtés jusqu'à ce que le cuisinier hongrois lui eût rempli sa gamelle, et lui demanda alors son nom. Le général le lui donna.

— C'est donc bien vous ! fit le soldat, et il cracha dans la gamelle, ajoutant : « Mange donc ça, sale cochon ! »

Le général, très calmement, jeta le contenu de la gamelle et tourna les talons.

. . . .

Lorsque le temps le permettait, je m'allongeais sur l'herbe en compagnie de l'ancien ministre des finances grec, Tzironikos, et de Belinoff, ex-ministre de Bulgarie à Bratislava. Les méthodes de l'école de rééducation démocratique nous fournissaient un sujet de discussion intarissable.

Tzironikos, qui avait été ministre du gouvernement grec sous l'occupation allemande, était classé dans la catégorie des « collaborateurs ». Il avait cependant des attestations d'hommes politiques de tous les partis, et même du roi Georges, lettres qui prouvaient qu'il n'avait fait que se conformer aux avis de ses collègues. Son rôle sous l'occupation avait consisté à obtenir des autorités allemandes le maximum de facilités économiques pour son pays. Il écrivait lettre sur lettre à toutes ses relations, ainsi qu'au roi Georges, pour qu'ils confirment leur témoignage. Etaient-elles mises à la poste ? Rien n'était moins sûr, bien que Dracke, qui avait accepté de s'en charger, jurât l'avoir fait. Il ne recevait aucune réponse et désespérait de voir jamais les Américains modifier ou améliorer tant soit peu sa condition. Comme tous ceux qui se trouvaient ici, il avait été séparé de sa famille quelque part en Autriche, et était sans nouvelles des siens.

Belinoff était dans le même cas. Il lui était matériellement impossible de retourner en Bulgarie, car il craignait la terrible répression à laquelle se livraient les gouvernants de son pays. Son seul crime était d'avoir représenté la Bulgarie auprès d'un pays allié de l'Allemagne. Belinoff, fuyant la Slovaquie, s'était réfugié en zone américaine où les nouveaux occupants, l'ayant découvert, l'avaient jugé bon pour la rééducation et, en conséquence, envoyé dans un camp.

Comme aucun de nous trois ne pouvait être accusé du moindre crime de guerre, comme aucun des griefs dont s'étaient rendus coupables les Allemands ne pouvait nous être imputé, Nous cherchions un moyen d'attirer sur nous l'attention des autorités américaines et de les persuader de se pencher sur notre cas. Leur comportement à notre égard nous apparaissait en effet dénué de sens commun. Pourquoi nous avait-on internés ? Que nous reprochait-on ? Jamais personne ne nous l'avait dit, jamais nous n'avions pu obtenir la moindre réponse à ces questions. Pourquoi étions-nous enfermés dans des camps alors qu'il aurait été si facile, à supposer qu'il y eût le moindre doute à notre égard, de nous assigner simplement un lieu de résidence forcée où nous aurions pu vivre au milieu de nos familles respectives, évitant ainsi toutes ces vexations inutiles qui n'ajoutaient rien à la gloire de la démocratie ni à celle des Etats-Unis, bien au contraire ? La zone américaine regorgeait de troupes, de policiers, d'agents secrets. Quel péril des hommes comme nous constituaient-ils pour la sécurité des forces d'occupation ? Cela faisait cinq mois que nous nous trouvions soumis à la plus stupide des détentions, et rien ne nous permettait d'espérer qu'elle finirait bientôt, ni même qu'on l'adoucirait en nous accordant le droit de correspondre avec l'extérieur. A quoi devions-nous attribuer tout cela ? A l'ignorance, à l'incapacité, la mauvaise volonté, l'indifférence ou la vengeance ? Mais que pouvait-on bien avoir à venger sur nos personnes ?

Nous passions notre temps à nous poser des questions auxquellles évidemment aucun de nous ne pouvait trouver de réponse satisfaisante. Tzironikos avait fini par demander aux autorités américaines d'être extradé en Grèce, car il avait plus confiance dans la justice de ses compatriotes que dans celle des Américains. Le colonel slovaque Androvich avait agi de même. Ils ne leur fut pas répondu.

Ainsi, les Américains refusaient d'instruire nos causes, refusaient de nous mettre en liberté et refusaient également de nous extrader dans nos pays respectifs. Mais alors, que voulaient-ils ? Peu à peu, nous en venions à croire qu'ils n'en savaient rien eux-mêmes.

. . . .

Je m'étais toujours attaché à étudier avec beaucoup d'attention l'évolution des esprits chez les détenus tant allemands qu'étrangers. Tous, ou peu s'en faut, avaient nourri au début les plus grands espoirs quant à l'action pacificatrice et aux larges possibilités des Etats-Unis, qu'ils jugeaient seuls capables d'organiser enfin le monde sur les principes de justice et de liberté. Churchill lui-même avait reconnu que jamais les Etats-Unis ne s'étaient élevés si haut et n'avaient été si grands. Tous croyaient non seulement au désir, mais encore à la volonté de la libre Amérique de créer un monde nouveau, car seuls les Américains en avaient les possibilités matérielles et morales. Par malheur, toutes ces belles espérances s'étaient évanouies, l'espoir de voir les Etats-Unis réformer le monde s'était transformé en amertume. La réalité américaine que nous avions chaque jour devant les yeux, était par trop décevante. Tout, absolument tout, leur presse, leurs slogans, leur politique, n'était qu'un leurre. Nous nous heurtions chez eux à trop de mensonges, trop d'hypocrisie, trop de vanité, et surtout à un orgueil et à une fatuité démesurés.

La plupart des détenus, du moins ceux du block n° V que je connaissais le mieux, avaient tous occupé de très hautes fonctions, civiles ou militaires. C'étaient des hommes d'une très grande culture et d'une compétence reconnue. Certains d'entre eux possédaient de fortes qualités morales et une réelle noblesse

de caractère. On ne pouvait formuler contre eux, et je n'ai pas entendu dire qu'on l'ait fait, la moindre accusation précise ni le moindre grief direct et personnel. La façon dont ils étaient traités était à la fois indigne d'eux et de la grande nation qui agissait ainsi envers eux. Ils n'étaient nullement enclins à se montrer chauvins ou même seulement malveillants à l'égard des vainqueurs. Ils ne nourrissaient aucune haine sectaire ou fanatique pour leurs ennemis de la veille. Ils étaient pleinement capables de considérer les choses avec un sang-froid absolu et en toute impartialité. C'est même ce qui les avaient incités à penser que le peuple allemand devait à l'avenir s'engager sur une voie autre que celle qu'il venait de suivre, d'où leur foi dans cette nouvelle force « qui avait atteint les plus hauts sommets du monde » comme disait Churchill, et qu'ils croyaient seule capable de montrer le chemin.

Leur déception était maintenant trop grande. Leur bonne volonté avait été méconnue, leurs meilleures dispositions découragées, leur offre loyale de s'engager dans la voie de la démocratie rejetée avec mépris. L'espérance s'était évanouie et personne désormais ne croyait plus à la mission de l'Amérique en Europe. Ce que nous avions vu, subi et expérimenté, nous avait dessillé les yeux. La grandeur morale de l'Amérique n'était qu'un mythe.

. . . .

Nos jugements n'étaient d'ailleurs pas uniquement fondés sur ce que nous pouvions voir à l'intérieur du camp, mais aussi sur ce dont nous étions les témoins à l'extérieur. Le camp était situé en bordure de la route qui va de Mannheim à Heidelberg, à égale distance de ces deux villes. Le peu qu'il nous était donné d'apercevoir de ce qui se passait au dehors suffisait à nous édifier. De jour comme de nuit, nous voyions passer sur la route des grappes entières de soldats, souvent ivres morts. Ils allaient, soit à pied, des femmes accrochées à leur cou, soit le plus souvent en jeep ou en camion toujours bondés de femmes, criant, vociférant, injuriant les passants, quand ils ne s'écroulaient pas au creux d'un fossé, assommés par l'alcool. La carence des officiers, totalement incapables de tenir leurs hommes en main, nous avait déjà frappés dans tous les camps où nous étions passés. Cette carence était tout aussi grande à l'extérieur des camps, et je n'ai jamais vu d'officier américain intervenir pour faire cesser cette pagaïe. Ce n'était pourtant pas les occasions qui manquaient. Je n'ai jamais non plus entendu dire qu'on eût donné suite aux centaines, aux milliers de plaintes qui s'élevaient contre les abus, les vols, les

agressions, les meurtres même, commis par les soldats américains en bordée. Notre déception n'avait donc rien d'étonnant. Elle fut d'autant plus grande que l'espoir avait été plus ardent.

⁂

Le camp de Seckenheim n'était le siège d'aucune activité spéciale dans le sens des attributions dévolues au S. A. I. C. Les interrogatoires, les enquêtes, les demandes de renseignements, avaient presque totalement cessé. Les jours passaient, se ressemblant tous. Leur monotonie n'était interrompue que par l'annonce d'événements importants : bombe atomique, fin de la guerre du Japon, préparatifs du procès de Nuremberg, etc. L'ennui retombait aussitôt après.

Puis un jour, soudainement, une activité fébrile se mit à régner dans tout le camp. Le bruit courait qu'il allait être supprimé. Qu'allions-nous devenir ? Mystère. Les uns croyaient à notre mise en liberté, les autres se refusaient à tout pronostic. Ils ne croyaient plus à rien depuis longtemps. Ils attendaient, dans une morne résignation. Et les transferts commencèrent. Des prisonniers étaient emmenés en jeep vers une destination inconnue. D'autres partaient en camion par groupes plus ou moins importants. Pour certains d'entre eux, fort peu nombreux d'ailleurs, nous avions nettement l'impression que l'heure de la libération était enfin arrivée, mais nous n'avons jamais rien su de précis à cet égard. De notre petit groupe de quatre, le premier à partir fut Mihalcovicz

— Eh bien ! lui dit Dessovic en riant, les lettres dont vous avez bombardé le *major* n'ont peut-être pas été inutiles...

Nous croyions tous en effet que Mihalcovicz allait bientôt être libéré, ce en quoi nous nous trompions. Quant aux maréchaux, l'un d'eux, von Blomberg, fut transféré — toujours selon la rumeur publique — à Nuremberg, en vue du procès qui allait s'y dérouler. Nous devions apprendre par la suite qu'il était mort en prison. Lorsqu'il nous quitta, il était pourtant solide comme un roc.

Au début d'octobre, les transferts individuels ou par groupes, se multiplièrent. L'énervement grandit chez ceux qui restaient. Les bruits les plus divers circulaient, plus alarmants les uns que les autres. Qu'allait-il advenir de nous ? Certains prétendaient que nous allions être mis dans des camps de représailles — des *Straflager* — et ils ajoutaient à l'appui de leurs dires qu'une partie de ceux qui avaient été transférés s'y trouvaient déjà. Cette affirmation faisait passer un frisson

d'angoisse. Pour ma part, je me refusais absolument à y ajouter foi. Toutes ces histoires me semblaient rivaliser d'absurdité.

C'est durant cette période d'attente fébrile que j'aperçus un jour le sergent qui m'avait interrogé à Bärenkeller. Il eut la bonté de s'arrêter et de s'entretenir quelques instants avec moi.

— Saviez-vous que les mémoires que vous m'avez remis ont été lus en haut lieu ? me dit-il.

— Vraiment ! Je ne pensais pas mériter un tel honneur...

— Et que faites-vous maintenant ? s'enquit-il.

— Drôle de question ! Vous devez le savoir mieux que moi, je suppose, puisque vous êtes du camp.

— Pas du tout ! J'ai été détaché ailleurs jusqu'à ces jours-ci.

— Pouvez-vous me dire où nous allons aller et ce que l'on va faire de nous ?

— Je n'en sais absolument rien. Je vous répète que je viens d'arriver.

. . . .

Vingt-quatre heures plus tard, le surveillant du block n° V passa de chambre en chambre, une liste à la main, et lut les noms de ceux qui devaient se tenir prêts à partir le lendemain, le surlendemain et le jour suivant, c'est-à-dire les 10, 11 et 12 octobre.

— Où allons-nous ? lui demandai-je.

— Vous êtes Roumain ?

— Oui.

— Et vous ? demanda-t-il à Dessovic et à Androvich.

— Croate..., Slovaque..., répondirent-ils.

— Eh bien, vous serez envoyés respectivement en Roumanie, en Croatie et en Slovaquie, conclut le soldat, avec le plus grand sérieux.

Nous ne parvînmes pas à discerner s'il disait la vérité où si, au contraire, il se moquait de nous. Toujours est-il que nous entreprîmes de faire nos bagages.

Le lendemain matin nous fûmes répartis en groupes de trente et chaque groupe fut affecté à un camion. Après quoi nous dûmes passer un à un dans le bureau de contrôle du C. I. C.

Après avoir fait longtemps la queue, je fus introduit dans

le bureau, les bras chargés de cartons plus ou moins bien ficelés, tel un père Noël.

— Ouvrez vos paquets, ordonna le soldat chargé du contrôle.

J'eus beaucoup de mal à défaire les nœuds et à étaler mes trésors sur la table. Je vis le contrôleur faire la moue à la vue de toutes mes pauvres bricoles. Il arrêta pourtant son choix sur les quelques cigarettes que j'avais pu économiser, les mit de côté puis m'ordonna de remballer le tout. Je croyais en avoir terminé et je m'apprêtais à sortir, mais il n'en avait pas terminé avec moi.

— Videz vos poches, me dit-il.

Je m'exécutai mais j'oubliai à dessein de sortir ma montre que j'avais mise dans une petite poche dont j'espérais qu'on ne soupçonnerait pas l'existence. Il feuilleta les papiers que j'avais déposés sur son bureau, et me demanda de quoi il y était question. Comme je m'approchais et lui indiquais du doigt une phrase quelconque que je m'apprêtais à lui traduire, il fut pris d'un soudain accès de fureur et frappa violemment son bureau du poing.

— *Finger weg ! Finger weg !* hurla-t-il, bas les pattes !

Puis, se calmant aussi brusquement qu'il s'était déchaîné :

— Et ça ? Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Mes cartes de visite, répondis-je.

Il en confisqua quelques-unes, probablement comme souvenir.

— Ramassez-moi tout ça. Vous pouvez partir, hurla-t-il à nouveau.

Je rassemblai mes cartons, sortis et me dirigeai vers le camion. Il n'y avait déjà plus de place assise.

Le contrôle prit fin vers midi, et les camions purent alors démarrer.

Notre véritable calvaire allait commencer mais nous ne le soupçonnions pas.

DEUXIÈME PARTIE

I

NOTRE INTERNEMENT A KORNWESTHEIM

Comment pourrait-on se fier à la nature humaine ? En dépit de tout ce que nous avions entendu raconter sur les camps américains proprement dits, nous étions tout heureux de quitter Seckenheim. Il nous était indifférent de savoir où nous allions, et le simple fait de changer de place suffisait à nous rendre notre bonne humeur. Elle ne devait pas durer longtemps. Bientôt, nous devions nous souvenir de Seckenheim comme d'un véritable paradis.

Il n'y a pas loin de Seckenheim à Ludwigsburg, à peine deux ou trois heures de camion. Cependant les conducteurs, ignorant le chemin, firent tant de détours inutiles que nous arrivâmes à la caserne Ludendorff de Kornwestheim, à quatre kilomètres de Ludwigsburg, à la tombée de la nuit seulement.

Le convoi, recouvert d'une épaisse couche de poussière blanche, stoppa à l'entrée de la caserne. Des soldats américains surgirent de l'ombre et entourèrent aussitôt les camions. Mitraillette à l'épaule et matraque au poing, ils nous invitèrent à descendre au plus vite. Tous ceux qui s'embarrassaient dans leurs paquets et tardaient à s'exécuter, recevaient une volée de coups de matraque en caoutchouc. Les cris et les jurons donnaient à notre arrivée une allure très Wild-West.

Surpris, effarés par un tel accueil, nous nous serrions les uns contre les autres, courbant la tête, tels des brebis apeurées.

— *Get going ! Get going !* ne cessaient de répéter les soldats.

Nous groupant au hasard, perdus au milieu de nos paquets hétéroclites, nous fûmes conduits pêle-mêle, et sous la menace des matraques voltigeant au-dessus de nos têtes, à la salle de gymnastique de la caserne, proche de l'entrée.

On nous y enferma sous bonne garde, au dedans comme au dehors. Le mur de la salle qui donnait sur la cour était entièrement vitré. Il était constitué par une charpente métallique soutenant une multitude de petits carreaux dont la plupart étaient brisés. La nuit était froide, et le vent assez vif hurlait lugubrement à travers les brèches. Le bruit d'une vitre cassée nous fit instinctivement baisser la tête. La salle étant plongée dans l'obscurité, la cause du bris de verre nous échappait. Mais le bruit se répéta, d'autres carreaux volèrent en éclats et des pierres lancées avec force à travers le mur vitré, se mirent à pleuvoir sur nous. Nous étions lapidés, tout comme aux temps dont parle la Bible ! Nous bousculant dans l'ombre, nous nous mîmes à refluer vers les coins de la salle où nous étions relativement à l'abri.

Cela dura une demi-heure environ, puis les pierres cessèrent de tomber, on ne sait trop pourquoi, probablement par suite du manque de munitions, ou de l'obscurité, maintenant totale.

Le froid était de plus en plus vif. S'enhardissant, quelques détenus allumèrent une cigarette ; des points rouges brillèrent çà et là trouant les ténèbres. Atteints par les projectiles, des blessés gisaient recroquevillés sur le sol où ils gémissaient. Les sentinelles finirent par allumer un feu dans un coin de la salle, à même le sol, l'alimentant avec des débris de chaises cassées et de tables déglinguées. Les soldats firent cercle autour en se réchauffant les mains. La pâle clarté de la flamme faisait, par instants, reculer l'ombre. Nous nous regardions alors. Pâles, les yeux cernés, la marque de l'épuisement, que soulignaient les lueurs rougeoyantes du foyer, se lisait sur nos visages. Je décelais, ici et là. des signes d'égarement. Beaucoup d'entre nous touchaient le fond du désespoir. Les plus âgés s'étaient allongés sous leurs manteaux, appelant vainement un sommeil qui ne venait pas.

— Que pensez-vous de tout ça ? demandai-je à Belinoff, le diplomate bulgare.

Belinoff avait séjourné autrefois à Bucarest où il avait été envoyé en mission.

— Pauvres de nous ! me dit-il en roumain. Il faut nous attendre au pire !

L'agression dont nous avions été l'objet nous avait bouleversés ; nous étions encore tout tremblants d'émotion et d'indignation. Messerschmidt, le grand technicien de l'aviation, était révolté. Il parlait d'écrire je ne sais quelles lettres de menaces. Je ne l'aurais jamais soupçonné d'être aussi naïf... Mirre, autrefois président de la Haute Cour des Comptes de Berlin, n'arrêtait pas de tousser dans un coin, et tremblait comme une feuille, courbé sous le poids de ses soixante-dix ans bien sonnés.

De petits groupes se formaient, chacun commentant l'événement à sa manière, se demandant avec anxiété ce qui allait suivre. Le plus souvent nous ne voyions même pas à qui nous parlions, car dès que nous tournions le dos aux flammes du brasier ou que nous nous en éloignions, nos visages se noyaient dans l'ombre.

Les heures s'écoulaient lentement. Il était minuit passé lorsque les dernières conversations s'arrêtèrent. Notre fatigue nous obligea à nous étendre, roulés dans nos manteaux, par le froid humide de cette nuit d'automne, sur le carrelage glacial. Chacun s'efforçait de surmonter l'angoisse qui lui étreignait le cœur.

L'aube venait à peine de poindre lorsque plusieurs détenus — au camp depuis plus longtemps que nous — entrèrent, accompagnés de sentinelles, nous apportant un chaudron de café et des corbeilles pleines de tranches de pain. Le simple fait d'avaler quelque chose de chaud suffit à nous réconforter, mais pas pour longtemps.

Aussitôt après ce déjeuner, la salle fut envahie par des soldats. Aucun officier ne se trouvait parmi eux. S'aidant parfois de leurs matraques, ils nous divisèrent au hasard en plusieurs groupes d'environ quarante détenus chacun. Il y avait autant de groupes que de soldats. Ces quarante détenus formaient le « job » quotidien de chacun d'eux.

Ils commencèrent par nous remettre de grandes enveloppes, et nous dirent d'y enfermer les objets de valeur que nous pouvions posséder encore. Ils ne nous fournirent aucune précision quant aux raisons et à la destination de ces dépôts. Nous en eussent-ils donné, et des meilleures, que nous nous serions méfiés quand même, car chacun de nous avait au moins une expérience de ce genre à son passif. Toutefois, les réactions furent diverses. Les uns glissèrent dans l'enveloppe ce qu'ils avaient de plus précieux, argent ou montre. Les autres, au contraire, le dissimulèrent de leur mieux dans la doublure de leurs vêtement. Les plus savants calculs se révélèrent inutiles : d'une façon comme de l'autre la destination ultérieure de tous les objets de valeur devait être la même. Lorsque les enveloppes, portant chacune le nom de son propriétaire, furent fermées, le soldat qui présidait au « contrôle » de chaque groupe les rassembla. Ensuite, ordre nous fut donné de nous

déshabiller complètement et d'aligner chaque vêtement, chaque objet sur le sol, devant nous. Le « contrôleur » commença alors son « job », passant sucessivement d'un détenu à l'autre. Il examina attentivement chaque bagage, prélevant tout ce qui lui plaisait, rejetant le reste. Il tâtait les doublures des vêtements, cherchant ce que nous aurions pu y dissimuler. Tout lui passa entre les mains. C'est ainsi que nous vîmes disparaître le peu que nous avions pu soustraire jusqu'alors aux contrôles antérieurs.

Je croyais avoir été bien inspiré en mettant dans l'enveloppe ma montre en or, mon stylo, et les 500 marks que j'avais été autorisé à conserver par devers moi. La satisfaction que j'en éprouvais alors devait ultérieurement se révéler parfaitement illusoire.

Tous ceux qui avaient subi l'examen purificateur eurent la permission de se rhabiller, non sans avoir été au préalable copieusement arrosés, eux et leurs vêtements, de poudre insecticide, par les soins d'une équipe sanitaire vers laquelle nous nous rendions un à un. Dépouiller des prisonniers, les épouiller ensuite, n'est-ce pas là une preuve évidente de civilisation ?

Tandis que je me rhabillais, mon attention fut attirée par des éclats de rire. L'auteur en était le soldat des mains duquel je venais d'échapper. Il « contrôlait » présentement le vieux général croate von Dessovic. Comme ce dernier n'avait pas d'autre costume que son uniforme, le soldat avait tout d'abord procédé à sa dégradation, lui arrachant ses épaulettes et les insignes de son grade, et les jetant aux pieds du général médusé. Puis il examina les bagages. Ainsi que je l'ai dit plus haut, le général avait en sa possession des affaires appartenant à sa femme. En découvrant ces lingeries féminines, l'Américain s'était mis à rire aux larmes. De joie, il se tapait les cuisses, agitant comme des drapeaux les culottes et combinaisons dont les tendres couleurs le réjouissaient. Il fit aussitôt part de sa découverte aux autres soldats, et tous rivalisèrent de plaisanteries obscènes, répugnantes par leur vulgarité. Pétrifié de honte, Dessovic contemplait sans mot dire, mais les yeux déjà humides, cette pénible bouffonnerie dont il était le centre.

Ceux qui avaient omis à dessein de mettre sous enveloppe leur argent ou leur montre, et qui se les voyaient enlever, protestaient véhémentement, alléguant qu'ils n'avaient pas compris, et réclamant des enveloppes. Comment auraient-ils pu savoir que c'étaient précisément en cela que consistait le « job » des contrôleurs ? Les matraques se faisant menaçantes, ils durent s'estimer heureux de s'en être tirés à si bon compte.

Lorsque la perquisition fut terminée, les soldats nous répartirent à nouveau, en quatre groupes cette fois, dénommés A, B, C, D, selon le block auquel chacun d'eux était affecté. Le groupe A, dont je faisais partie, fut encadré par des sentinelles, et nous sortîmes de la salle de gymnastique pour être conduits à notre block. En chemin, je fus impressionné par le nombre et l'épaisseur des lignes de barbelés à travers lesquelles nous passions. Chacun des blocks de la caserne était entouré d'une de ces clôtures qui avaient plusieurs mètres de haut sur quatre ou cinq mètres de large. Il y en avait parfois plusieurs rangées. A chaque angle, environ tous les cinquante mètres, se dressait un échafaudage soutenant une sorte de mirador hérissé de mitrailleuses dont on apercevait les canons tournés vers nous.

Dans l'espace restreint ménagé autour de chaque block s'agitaient des groupes compacts de détenus. On eût dit une fourmilière géante. Nous dûmes nous frayer un chemin parmi eux. Nos habits presque en loques et nos corps amaigris n'attiraient qu'à peine leurs regards éteints. Puis nous pénétrâmes dans le block A où nous fûmes reçus par les kapos. C'étaient des détenus, ou, pour employer le terme officiel, des « internés » qui avaient été désignés par les autorités américaines en vue de l'administration intérieure de chaque block.

Jusqu'à notre arrivée dans ce camp, personne ne nous avait encore dit quelle était notre situation exacte. Même officiellement, nous étions tour à tour des prisonniers, des détenus, des arrêtés, sans que l'on nous précisât jamais le sens juridique de chaque terme. A présent, nous étions fixés. A l'entrée du camp nous avions pu lire : « Internement — Camp 75 ». Désormais il n'y avait aucun doute possible : nous étions des « internés ».

Nous fûmes conduits dans une grande salle du rez-de-chaussée où l'on procéda à notre appel. C'est l'interprète du block qui avait été chargé de le faire. Je le reconnus immédiatement : c'était Halter, l'ancien chef de cabinet de Hencke, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères allemandes.

Halter avait aussi pour mission de nous conduire par groupe de trois ou quatre chez le commandant du block, et de nous « présenter » à lui.

Je pénétrai dans le bureau de celui-ci en compagnie d'Albrecht, ancien chef de service juridique de l'Auswärtiges Amt, et du professeur français Héritier, connu paraît-il en sa double qualité d'historien et de journaliste, et qui avait été conseiller du gouvernement de Vichy.

Le commandant du block, un caporal américain d'origine polonaise, du nom de Sworobtchine, était vautré dans un fauteuil, les pieds sur le bureau, fumant la pipe.

Notre vue parut le mettre en joie. Il se tourna vers Halter :

— Qu'est-ce que c'est que ces oiseaux-là ? lui demanda-t-il.

Halter déclina nos noms et qualités.

— Comment se fait-il que cette crapule soit en même temps général et curé ? fit Sworobtchine étonné en me montrant du bout de sa pipe.

— Il n'est pas prêtre ! répondit Halter. Il a été ministre... Ministre, ou si vous préférez, ambassadeur. Roumanian Ambassador to Berlin, précisa-t-il.

En bon Américain qu'il était, Sworobtchine était persuadé qu'un « minister » ne pouvait être autre chose qu'un prêtre.

— Et celui-là, pourquoi n'est-il pas au garde-à-vous, ce fils de chienne ? continua-t-il en désignant Héritier.

Sworobtchine paraissait très pointilleux sur le chapitre des convenances. Il se sentait offensé dans sa majesté.

— Il vous demande de vous mettre au garde-à-vous ! dit Halter à l'oreille d'Héritier.

Les cheveux blancs en bataille, le vieux professeur le regardait sans comprendre, l'air ahuri. Il avait deux excuses : il n'avait jamais fait de service militaire, et il était sourd comme un pot...

— Fixe ! criait Halter, désespérant de jamais se faire entendre et voyant que l'Américain s'agitait de plus en plus.

— Mais comment ? répondit Héritier qui avait enfin compris. Moi, je suis un vieil homme !

Il fit néanmoins tout son possible pour se redresser sur ses vieilles jambes cagneuses et rapprocha gauchement les talons.

— Foutez-moi le camp ! dit Sworobtchine avec dégoût. Quant à ce zèbre-là — il s'agissait de Héritier — il sera de corvée de chiottes trois jours d'affilée, puis tu me le ramèneras. Je verrai bien si cela lui a appris à se tenir droit.

Après que le secrétaire du block nous eut indiqué à chacun notre chambre, je pris mes bagages et montai l'escalier à la recherche du numéro 312 qui m'était assigné. Lorsque j'ouvris la porte, je restai confondu sur le seuil à la vue du spectacle que j'avais sous les yeux. Non, pourtant, je ne rêvais pas ! Je posai à terre les cartons que j'avais sous les bras, car je me

sentais vaciller. Comme je restais immobile à l'entrée, n'osant pas avancer, quelqu'un me cria :

— Courage camarade ! nous ne sommes pas des cannibales et personne ne va vous manger vivant...

Je n'avais pu me rendre compte au premier abord ni de la grandeur de la salle, ni du nombre de ceux qui l'occupaient. A première vue, j'avais eu l'impression d'être au milieu d'une multitude de singes accrochés par grappes à des arbres invisibles. La chambre était occupée dans sa presque totalité par des échafaudages de planches qui montaient jusqu'au plafond. La seule partie libre était un étroit corridor, d'un pied de large, à hauteur de la porte. Le bâti de planches comprenait trois étages de lits superposés. C'est là que devaient dormir les détenus, serrés les uns contre les autres comme sardines en boîte.

Pendant le jour, la plupart de ces troglodytes allaient vers la lumière, c'est-à-dire qu'ils s'asseyaient au bord du lit, balançant les pieds au-dessus de la tête de leurs voisins du dessous ! C'est ce qui m'avait donné l'impression d'avoir en face de moi des grappes de singes. Comme il n'y avait pas de place pour tout le monde au bord des lits, beaucoup restaient au fond de leur trou.

La salle, à vrai dire était assez grande, puisqu'elle mesurait 10 mètres sur 6 et 3 m. 50 de haut. Elle contenait 126 personnes. Notre étage en abritait 900 et le block entier 3.000 ! Le nombre de détenus de l'internment-camp 75 — Kornwestheim — s'élevait à 12.000.

Les quatre blocks de la caserne étaient littéralement pleins à craquer. Les autres bâtiments étaient occupés par les C. I. C. du camp, les corps de garde, l'infirmerie, les services, etc.

J'étais toujours figé sur place, essayant de découvrir du regard où j'allais bien pouvoir me mettre.

— Je suis le chef de la salle, me dit avec bienveillance un détenu qui avait été capitaine de police. Comment t'appelles-tu, camarade ?

Dans tous les camps la « camaraderie » et le tutoiement étaient la règle.

Je lui dis mon nom et mon ancienne qualité.

— Ah ! Ah ! fit-il. *Ganz grosse Kannone !* Comme vous le voyez il n'y a pas beaucoup de place, mais en se serrant, on vous en trouvera bien une. Hep ! Camarade Wagner ! dit-il à l'un des « singes » du deuxième étage. Toi qui es maigre, fais donc un peu de place à notre nouveau camarade, le camarade... comment as-tu dit que tu t'appelais ?

Wagner était un paysan assez rude, vieilli avant l'âge par les soucis et la dureté des temps, et qui, possédant femme, enfants et un tas de petits-enfants, n'avait qu'un seul désir : retourner à sa ferme de Thuringe dont il était sans nouvelles depuis de longs mois. Il n'avait pas fait la guerre, en ayant depuis longtemps dépassé l'âge ; ce n'est donc pas en tant que « militariste » qu'il avait été interné. Par contre il était, ou plutôt avait été, nazi. C'était même une des fortes personnalités du régime ; n'avait-il pas rempli naguère les hautes fonctions de caissier (Kassen Leiter) de la section locale du Parti ? Ce paysan un peu borné n'arrivait pas à comprendre ce que pouvaient bien lui vouloir ces Américains qui avaient arraché à leurs fermes et à leurs occupations journalières une multitude d'hommes comme lui, dont la politique était bien le dernier des soucis, et qui ne comprenaient goutte aux accusations portées contre eux. Quels étaient leurs crimes ? Il s'agissait pour la plupart de simples Allemands, qui, comme tous les Allemands, avaient été entraînés par la grande marée national-socialiste et avaient cédé aux mirages de cet idéal et de cette foi nouvelle, présentée comme la seule capable de créer un monde nouveau, meilleur et pur. Et c'est justement à leur foi, et non à leurs actes, que s'en prenaient les Américains, l'accusant d'être en elle-m:me, et à elle seule, criminelle et répréhensible. Se sentant blessés et offensés, ils se repliaient sur eux-mêmes. De tout ce que l'on mettait à l'actif des nazis, ou plutôt du nazisme, ils ne niaient rien, mais ils n'approuvaient rien non plus, et ils s'abstenaient de croire ou de condamner quoi que ce soit. En paysans qu'ils étaient, ils ne se sentaient nullement enclins à formuler une opinion sur des choses qu'ils n'avaient pas vues de leurs propres yeux. C'est pourquoi ils ne comprenaient pas non plus la raison de leur internement, qu'ils attribuaient à quelque obscure vengeance personnelle. Le sentiment de culpabilité, qu'on avait tant voulu leur inculquer, leur faisait totalement défaut.

Un peu plus tard, je demandai à Wagner de me renseigner sur ceux au milieu desquels j'allais avoir à vivre désormais :

— Il y a ici, répondit-il, du gibier de tout poil. Tenez, celui-là là-bas, au fond de la salle, c'est Kohler, ancien premier ministre du Wurtemberg. Il a laissé pousser sa barbe depuis qu'il est ici. Nous avons aussi le docteur Lippert, ancien maire général de Berlin. Je ne le vois pas pour le moment. Il doit être dehors. Vous ferez connaissance avec toutes sortes d'ingénieurs, de docteurs, d'avocats, d'industriels, de commerçants, de fonctionnaires, de paysans, d'ouvriers, etc. A propos, j'allais oublier le docteur Schell. Il a été Gauleiter. C'est un type très comme il faut. Il y a également des gosses. L'un a quinze ans. On se demande ce que peuvent bien lui vouloir les « Amy ». Il était paraît-il « Hitler Jugend ».

Il s'arrêta de parler pour jeter un regard sur le contenu de mes bagages.

— Tu n'as pas de couverture, continua-t-il. Ce n'est pas tant à cause du froid qu'il t'en faudrait une, car, avec le monde qu'il y a ici, il ferait plutôt trop chaud. C'est pour ne pas dormir à même sur les planches, elles sont plutôt dures. Attends! j'ai une idée. Prends ces boîtes de carton dont tu n'as plus besoin et découpe-les pour les mettre à plat, ce sera toujours moins dur que le bois. Quant au pardessus, fais-en un rouleau que tu mettras sous ta tête en guise d'oreiller. Ça vaut mieux pour lui d'ailleurs, et de toute façon tu n'as rien pour l'accrocher.

Que pouvais-je faire ? J'avais la gorge trop serrée pour parler. Sombre, abattu, jamais je ne m'étais senti aussi gauche et maladroit, j'étais comme paralysé et tous mes membres me semblaient être en coton.

— Donne donc ces boites, me dit Wagner, tu n'y connais rien. Et n'aie pas peur pour tes affaires, je ne suis pas un voleur. Tiens ! regarde ! Celui qui vient d'entrer à l'instant, c'est le docteur Lippert.

— Lippert ! m'écriai-je heureux de voir une vieille connaissance.

Lippert était sidéré. Il était à cent lieues de me savoir si près de lui.

— Je ne suis pourtant pas fou ! s'écria-t-il. Comment se fait-il que vous soyez ici, Excellence ?

Le mot « Excellence » me fit sursauter. Etait-ce ironie de sa part, ou tout simplement habitude ? De toute façon cela sonnait étrangement à mes oreilles, comme l'écho d'un monde disparu depuis longtemps.

Nous nous mîmes à raconter nos aventures. Lippert était tombé depuis longtemps en disgrâce auprès des autorités nazies à cause de ses démêlés avec Speer, lequel voulait transformer de fond en comble certains quartiers de Berlin. Speer avait dénoncé en Lippert un homme « qui s'encadrait mal dans le rythme dynamique du national-socialisme ». C'est pourquoi, en 1941, il avait dû renoncer à ses fonctions de maire de Berlin. Il avait alors demandé à rejoindre une unité combattante, en sa qualité de commandant de réserve, et il y était resté jusqu'à la fin de la guerre.

Je sortis avec Lippert dans le couloir. La salle était en effet trop bruyante et je ne m'entendais même pas parler. Entre temps, Wagner avait entrepris d'arranger mon lit.

Nous avions à peine fait quelques pas que je vis venir à ma rencontre une autre figure connue.

— Que faites-vous ici, général ? me dit le nouveau venu en riant.

C'était D..., autrefois président de l'Office des Céréales.

— Je vois que tout Berlin est réuni ici ! répondis-je en le saluant.

A la vue du bon vivant qu'était D..., je me sentis de meilleur humeur.

— J'ai eu beau faire, je n'ai pas pu échapper aux camps de concentration ! poursuivit-il. J'ai réussi à éviter les nôtres, mais pas ceux des Américains ! Mais, vous verrez, les Américains sont tout de même moins mauvais !

D... avait été également limogé par les dirigeants nazis, bien que son rôle eût été assez important. En sa qualité de président de l'Office des Céréales, il était bien connu dans tous les pays agricoles de l'Europe, avec lesquels il avait parfois conclu des accords portant sur plusieurs milliards de marks. Il avait été limogé brutalement sans qu'on ait jamais vraiment su pourquoi. Certains prétendaient que le joyeux D... buvait trop de cognac, d'autres le soupçonnaient d'avoir entretenu des relations avec certaines personnes mises à l'index par le régime. Le bruit courait également que des irrégularités d'ordre financier n'auraient pas été étrangères à sa chute. En 1942, il aurait même été question de l'envoyer dans un camp de concentration. D... avait réussi cependant à se faire engager comme recrue dans un régiment quelconque.

— Quand êtes-vous arrivé ici ? me demanda-t-il. Et où vous a-t-on fourré ?

— Au 312.

— C'est insensé ! Je vais faire l'impossible pour vous sortir de là, vous et Lippert. Je vais dire à B... de vous mettre dans une salle un peu plus calme ! Laissez-moi faire !

Il nous quitta, pressé et affairé comme toujours.

— D... est le fourrier du IIIe étage, m'expliqua Lippert, Il a su se débrouiller. Il y a comme ça des gens qui retombent toujours sur leurs pattes.

— Préparez-vous pour aller à la soupe ! cria une voix stridente.

— Vite ! dit Lippert. On ne badine pas avec la discipline, par ici...

Wagner m'attendait déjà avec ma gamelle.

— Il faut s'y rendre deux par deux m'expliqua-t-il, par étage, par section, et par salle. Aujourd'hui il faut aller au 4e chaudron au fond de la cour, à droite, du côté des barbelés Tu n'y arriveras pas tout seul. Suis-moi.

En effet, il avait à peine terminé que nous fûmes entraînés par le flot des détenus qui couraient s'aligner dans la cour. J'étais frappé par leurs regards sauvages de bêtes affamées. Ils tenaient à la main, en guise de gamelle, les récipients les plus invraisemblables. En un instant, leur colonne fut prête. Dans la cour s'allongeaient sur deux rangs leurs files interminables.

Wagner me tirant par la manche, je pris place dans la file avec les détenus de la salle 312. Nous descendions lentement les escaliers, dans le cliquetis des boîtes de fer blanc. Le vacarme était effroyable ! Wagner poursuivait mon éducation :

— A l'aller, nous passons par cet escalier, au retour, nous passons par celui de derrière, sinon il y aurait mort d'homme, tellement on est serré !

Après avoir fait longtemps la queue dans la cour, notre colonne approcha enfin de la quatrième marmite.

D... se tenait à droite de l'homme de service, veillant attentivement à ce que personne ne reçoive une cuillerée de plus que le voisin.

— Voilà ce qu'on nous donne à manger ! me dit Wagner à l'oreille, en regardant tristement la soupe de poudre d'œufs qu'on nous avait servie. Un demi-litre à midi, un demi-litre le soir. Peut-être que ce soir nous aurons du soja, pour changer. Le pain est distribué chaque matin. On en reçoit tantôt un quart, tantôt un sixième, ça varie suivant les jours. Il est arrivé quelquefois qu'on nous donne un pain à partager en vingt, ou même pas du tout ! Avec les Amy, mieux vaut ne par chercher à comprendre ! conclut Wagner.

Nous retournâmes dans notre chambrée pour y manger notre soupe. Chacun grimpait avec sa gamelle sur son lit. Il n'y avait pas de place ailleurs. En quelques gorgées tout était liquidé.

— On n'a pas besoin de cuiller poursuivait Wagner avec philosophie. A ce régime nous avons diminué de moitié.

Dès qu'on avait fini de manger, il fallait se dépêcher de dégringoler des échafaudages pour aller laver sa gamelle, sinon il fallait faire la queue au moins une heure avant de trouver un robinet libre.

— Dieu nous garde d'être mis en quarantaine ! s'exclama Wagner.

— En quoi cela consiste-t-il

— Si jamais l'un de nous attrape une maladie contagieuse — cela nous arrivera sûrement, la dysenterie a déjà fait des ravages — il nous faut tous rester enfermés dans notre chambrée pendant quatorze jours d'affilée. Il y a de quoi devenir fou ! On ne peut aller aux cabinets que deux fois par jour, pendant une demi-heure. On ferme alors à clé toutes les autres salles. Tu te rends compte ? Quatorze jours dans cette cage sans pouvoir bouger ! Ça nous est déjà arrivé deux fois, jusqu'à présent.

« Allez, grimpe et couche-toi, ajouta-t-il. C'est le repos qui commence. Entre une heure et trois heures nous devons observer un silence absolu. »

Je réussis tant bien que mal à m'insérer dans ma couche, large de cinquante centimètres, dont une moitié m'avait été cédée par Wagner, et l'autre moitié par le « Partei-Genosse » Merkel, propriétaire d'un magasin de chaussures à Iéna, avec lequel j'avais fait sommairement connaissance.

J'étais brisé de fatigue. La nuit précédente, dans la salle de gymnastique, il m'avait été impossible de dormir. De plus j'avais attrapé un gros rhume. Je me couchai sur le côté et m'endormis aussitôt.

⁂

Je ne me réevillai que le soir, D... me secouait. Il était venu avec le docteur B..., le chef d'étage.

— Prenez vos affaires, me dit-il. Nous allons vous mettre ailleurs. Vous aurez un peu plus de place.

Je regrettais d'être séparé de ce bon paysan qu'était Wagner, mais il m'était difficile de ne pouvoir dormir que sur un seul côté, et cela pendant des mois et des mois peut-être. Je ramassai tout mon bien — en dépit de son peu de valeur il m'était fort précieux — et je suivis B... et D...

Ils me conduisirent dans une chambre réservée à ceux qu'on appelait les Kapos. Ma nouvelle habitation était une chambre de 5 mètres sur 2 m. 50, haute de 3 m. 50, ressemblant à celle que j'avais occupée à Seckenheim. Le chef d'étage l'avait réservée en priorité aux Kapos, mais il y avait admis également quelques détenus plus « importants » dont l'état de misère l'avait particulièrement ému. Au total, dix personnes y vivaient. C'était pour moi une faveur extraordinaire que de pouvoir y loger, étant donné les conditions dans lesquelles étaient obligés de vivre les autres détenus. Chacun disposait

ici de 4 mètres cubes d'air tandis qu'au 312 nous n'en avions guère que 1 m. 75. Le Kapo le plus important était le docteur Wegener, ancien maire de Kolberg, et lieutenant-colonel de réserve pendant la guerre. Il remplissait au camp les fonctions de secrétaire de la chancellerie d'étage. Il nous reçut en grommelant, l'air mauvais, mécontent de voir l'effectif de la chambre presque doublé par l'arrivée des nouveaux venus. Il n'arrêtait pas de jeter des regards furibonds en direction de B... et de D..., responsables de notre intrusion.

Deux autres Kapos, King et Ahrweiler, paraissaient nous être nettement hostiles. Le premier avait été autrefois professeur dans une école militaire, et le second restaurateur. Ils étaient tous deux chefs de section de notre étage. Chacun était responsable des salles situées d'un côté du couloir.

Notre nouveau chef de chambrée était le docteur Müller, procureur à Ehrfurt. Il avait perdu son bras droit lors de la Grande Guerre. C'était un homme aux nerfs complètement détraqués, parlant d'une voix de fausset qui ne s'accordait jamais à ce qu'il disait. Wegener le terrorisait par la manie qu'il avait de critiquer systématiquement chacun de ses mots, chacun de ses gestes.

— Pourquoi fais-tu claquer la porte, Müller ? Tu ne peux donc pas la fermer plus doucement ?

Müller, qui entrait à l'instant, tenant dans son unique main le linge qu'il venait de laver tant bien que mal, s'excusait plaintivement :

— Je vous demande pardon ! Je ne peux pas faire autrement... J'ai dû pousser la porte avec l'épaule...

Ce disant, il montrait son moignon à Wegener.

— Ce n'est pas à moi de vous apprendre à fermer les portes, continuait impitoyablement Wegener.

Un autre Kapo, Gottfried, ancien fonctionnaire de la Gestapo, travaillait à l'approvisionnement. Il ne rentrait que le soir.

Le dernier de ceux qui logeaient là avant notre arrivée, était un jeune Allemand des bords de la Volga. Il s'était engagé comme volontaire, lorsque les troupes allemandes avaient occupé son village. Il avait alors 17 ans. Il était seul au monde, ignorant ce qui avait pu advenir des siens, ne sachant même pas s'ils étaient encore en vie. C'était un beau gars, bien découplé, le type nettement slave — il parlait d'ailleurs fort mal l'allemand. Wegener l'avait pris à son service pour laver son linge, cirer ses bottes, etc.

Les nouveaux occupants étaient : le ministre plénipotentiaire Albrecht, Belinoff, le docteur Lippert et moi-même.

Müller, après avoir demandé l'avis de Wegener, répartit entre nous quatre les lits disponibles. Ceux-ci étaient superposés le long du mur : il y en avait deux groupes de trois près de la porte, et deux groupes de deux de l'autre côté. Le mien était le troisième en haut, tout près du plafond. Y grimper et en descendre au moins dix fois par jour était un exercice physique relativement pénible. C'était un lit militaire, en fer, garni de planches épaisses. Je me mis ausitôt à y étaler les morceaux de carton préparés par Wagner.

Puis, Müller nous divisa en équipes de deux, qui seraient de service à tour de rôle. La chambre devait être balayée et nettoyée trois fois par jour, et le carrelage briller comme un miroir. Fenêtres et lits devaient être astiqués quotidiennement avec une sombre énergie.

— Malheur à vous si jamais Sworobtchine découvre un grain de poussière oublié dans un coin ! nous dit Müller en manière d'avertissement.

Il semblait terrifié à l'évocation d'une telle éventualité.

— N'exagérons rien, répliqua Albrecht. Sworobtchine n'est pas si terrible que vous voudriez nous le faire croire !

— Comment ! vous ne me croyez pas ? Vous verrez... vous verrez... Tenez ! demandez à Weller...

Weller était le jeune Allemand de la Volga.

— Au fait, dis-je alors, ne seriez-vous pas d'avis qu'entre nous au moins nous cessions de nous tutoyer ?

— Hum... ! fit Wegener à moitié d'accord, si jamais les camarades du couloir vous entendent, vous verrez ce qui arrivera !

Il fut néanmoins décidé, dorénavant, d'utiliser le « vous ».

— Avec quoi balaye-t-on la chambre ? demanda Lippert.

— Avec ça, dit Müller. Et il lui montra une vieille brosse de laquelle ne subsistaient plus que quelques touffes de poils.

— Il n'y a pas de balai, précisa-t-il, vous n'avez à votre disposition que cette brosse et les chiffons qui sont sous le lit, près de la fenêtre.

Ces chiffons provenaient d'un vieux pantalon militaire sacrifié pour les besoins de la cause. Ils étaient répugnants.

— Sworobtchine inspecte les chambres le matin à 8 heures et le soir à 5 heures, poursuivit Müller. Les responsables de la chambre s'alignent alors dans le couloir, chacun sur le pas de sa porte, et font leur rapport ; la porte pendant ce temps doit rester ouverte. Il est interdit de mettre des valises ou des paquets dans la chambre, d'accrocher quoi que ce soit aux murs, aux lits ou même de poser quelque chose sur ceux-ci. Tous les objets personnels doivent être mis à la tête du lit, sous la couverture.

— Je n'ai pas de couverture, dis-je à Müller.

— J'en ai déjà parlé à la chancellerie, vous en aurez une ce soir.

Et il reprit :

— Dès qu'on entend le coup de sifflet qui annonce le début de l'inspection, et jusqu'à l'autre coup de sifflet qui en indique la fin, — elle dure en général une demi-heure — les détenus doivent rester immobiles en « position d'inspection ». Cela signifie que l'on doit s'asseoir sur son lit, les genoux à la hauteur du menton, les talons sur le bord du lit, les mains sur les genoux, et regarder droit devant soi.

— Mais c'est impossible ! m'écriai-je. Vous ne voyez donc pas que le plafond est trop bas ? je n'ai même pas la place de m'asseoir... comment voulez-vous que je fasse le pitre là-haut ?

— C'est votre affaire ! me dit-il. Tâchez de prendre la position réglementaire, ou alors, tant pis pour vos dents ! vous n'avez pas l'air de vous rendre compte à qui vous avez affaire, avec Sworobtchine ! Pas plus tard que la semaine dernière, le camarade King a dû passer deux heures au garde-à-vous, face au mur, simplement parce qu'il avait remué le petit doigt lorsque Sworobtchine était entré dans la chambre. Il l'a échappé belle. Il faut dire aussi qu'il est Kapo. Sans ça...

— Ça promet ! dis-je à Belinoff. Nous sommes vraiment bien tombés !

— Pauvres de nous ! se contenta-t-il de me répliquer en roumain. Et il hocha la tête, résigné.

Après le repas du soir, — de la soupe de soja comme Wagner l'avait prévu — Müller recommença à nous bourrer la tête de ses recommandations, énumérant les périls auxquels nous allions nous trouver exposés si — ce qu'à Dieu ne plaise ! — Sworobtchine était de mauvaise humeur. Il conclut enfin avec un soupir :

— Le lundi surtout il est terrible ! C'est comme ça chaque fois qu'il a bu...

Nous nous endormîmes en nous efforçant d'écarter notre pensée de ces vilaines perspectives.

II

LES INSPECTIONS DE SWOROBTCHINE

Plutôt que de m'attarder, du haut de mon troisième balcon, au spectacle de Müller s'affairant dans la chambrée, j'aurais bien mieux fait d'écouter ses conseils. Cela m'aurait évité de rester vingt-quatre heures sans me laver, et aussi d'avoir mal au ventre. Il faut en prendre son parti : les hommes les plus avisés ne voient parfois guère plus loin que le bout de leur nez. Pourquoi ne m'est-il pas venu à l'esprit qu'à raison de quatorze robinets pour neuf cents personnes il était matériellement impossible de nous laver tous pendant la demi-heure que le règlement nous accordait ? Comment ne me suis-je pas avisé de l'impossibilité d'accéder aux W.-C. par le simple mécanisme de la file indienne ?

— Pour avoir sa chance lorsqu'on va aux cabinets, m'expliqua Müller, il faut s'y rendre de nuit. Encore faut-il tomber au bon moment. Bah ! il ne faut pas s'en faire, dit-il pour me consoler ; avec le temps chacun finit par savoir comment s'y prendre. Pour se laver, c'est évidemment plus difficile, l'eau étant coupée pendant la nuit. Cependant, si on se lève deux heures avant les autres, on arrive parfois à trouver un robinet libre. Mais, la nuit, il faut se méfier des somnambules. Beaucoup de paysans le sont, et il y en a toujours quelques-uns qui errent dans les corridors.

— L'équipe de service, au travail ! s'écria-t-il tout à coup, constatant avec effroi qu'il faisait déjà grand jour. Vite ! Il ne nous reste plus que dix minutes pour tout faire. Aussitôt après le café, il y a l'inspection.

Les montres n'étaient plus qu'un souvenir. Elles avaient toutes été « libérées », à moins que leurs propriétaires n'eussent préféré se donner l'illusion de les mettre à l'abri en les enfermant dans les enveloppes remises aux autorités du camp.

Albrecht et Belinoff se mirent précipitamment à la besogne. A genoux, ils frottaient le carrelage à en perdre le souffle. L'un s'escrimait avec la brosse, l'autre suivait derrière avec le chiffon.

— Pas comme ça ! pas comme ça ! se lamentait Müller. Sworobtchine va nous tuer !

Désespéré par la maladresse des deux néophytes, qui, malgré les grosses gouttes de sueur qui tombaient de leur front, ne réussissaient pas à obtenir le brillant exigé, il leur vint en aide. De son unique bras, il s'empara du chiffon, le passant avec adresse et énergie jusque dans les plus sombres recoins et sous les lits.

Chacun voulut l'aider de son mieux, mais le peu d'espace dont nous disposions ne se prêtait guère à cette opération massive. Dans une bousculade invraisemblable, nous cognant les uns aux autres, nous marchant sur les pieds et parfois sur les mains, nous accrochant aux lits pour permettre aux préposés de poursuivre le nettoyage, nous nous efforcions de nous conformer aux instructions d'un Müller surexcité, glapissant. Nous fîmes tout de même les lits, non sans nous y être repris à plusieurs fois. Pendant ce temps, nos compagnons allaient et venaient dans le corridor, désespérant de jamais pouvoir arriver à temps aux lavabos ou aux cabinets, tant les files étaient longues à l'entrée.

Les dix minutes annoncées par Müller passèrent trop rapidement pour que la chambre pût avoir, à l'inspection, l'aspect qu'il aurait fallu.

— Tenez-vous prêts pour le café ! crièrent dans le couloir les chefs de section.

— Vite ! suivez-moi ! ordonna Müller. Si nous pouvons éviter de faire la queue, il nous restera assez de temps pour terminer la chambre...

Il n'avait pas fini de parler que nous avions déjà dévalé les escaliers, fonçant dans la cour, comme des bolides, en direction des marmites. Peine perdue ! l'endroit était déjà noir de monde. Il s'écoula un long temps avant que nous revenions avec nos gamelles débordant d'un jus noirâtre et fumant, dénommé café.

— Aujourd'hui 1/8 de pain par personne ! cria un homme, et il nous jeta en passant une miche et une tranche de pain, le tout pour nous dix.

— Ne faites surtout pas de miettes ! dit Müller d'une voix implorante. Les miettes se voient encore mieux que la poussière ! Pensez à Sworobtchine !

Ce personnage satanique, hallucinant commençait à nous taper sur les nerfs. Le pauvre Müller devait certainement en avoir des cauchemars toutes les nuits. Les Kapos étant partis à leur travail, nous étions un peu plus libres de nos mouvements. Sous la direction de l'infortuné Müller qui, dans la crainte de l'inspection, tremblait déjà comme une feuille, chacun de nous donna un dernier coup de main pour fignoler le nettoyage.

Soudain, un coup de sifflet retentit, et dans tous les corridors du block on entendit répéter : « Prêts pour l'inspection ! »

Chacun de nous sauta sur son lit et prit la position qu'on lui avait enseignée. Je m'arc-boutai de mon mieux. La tête appuyée contre le plafond, et les talons contre le bord du lit, j'étendis mes mains à plat sur mes genoux et immobilisai mon regard droit devant moi.

Müller jeta encore un coup d'œil apeuré dans la chambre, pour voir si tout était en ordre, et alla se mettre au garde-à-vous dans le corridor, la porte grande ouverte derrière lui.

Nous restâmes figés de la sorte pendant un long moment. Albrecht et moi étions face à face. Nous nous contemplions mutuellement, nous demandant lequel de nous deux avait l'air le plus grotesque. Je revoyais Albrecht dans son bureau de la Wilhelmstrasse, alors qu'il était chef de la section juridique de l'Auswärtiges Amt. C'est avec lui que j'avais eu à discuter autrefois les termes d'un accord relatif aux dommages de guerre dont les troupes allemandes luttant sur le front roumain étaient responsables, et au remboursement des sinistrés par l'Allemagne. J'avais alors trouvé en lui un homme d'une compréhension extraordinaire, et j'avais pu par la suite éprouver à plusieurs reprises ses éminentes qualités de juriste et sa profonde bonté... Je pensais à présent à la sinistre farce que nous jouait le sort, farce absurde, et tellement invraisemblable que sans le témoignage de mes yeux, je l'eusse crue impossible. Dans le block tout entier régnait un silence total. Je regardai à nouveau Albrecht. Son visage faisait mal à voir tant il était crispé. Il esquissa un sourire, et je vis une larme sourdre de son œil droit et rouler le long de son visage.

— Non mais des fois ! vous n'êtes pas un peu cinglé ? fit Lippert juste au-dessous de moi.

— Chut ! taisez-vous donc ! nous lança à mi-voix Müller en se tournant vers nous. Il arrive !

— Attention ! cria soudain B..., le chef d'étage. Nous l'entendîmes s'avancer vers Sworobtchine de son pas inégal (il avait une jambe plus courte que l'autre d'au moins dix centimètres) et faire son rapport.

— Sa Majesté Américaine, le Caporal Sworobtchine, dit Lippert, entre ses dents.

— Pauvres de nous ! murmura Belinoff dont c'était l'expression favorite.

Sworobtchine traversait rapidement le corridor, sans même écouter les rapports déclenchés par son passage devant chaque porte, et qui continuaient bien qu'il fût déjà loin. Les voix des chefs de chambrée se couvraient les unes les autres et cela faisait une cacophonie indescriptible. Sworobtchine ne daignait même pas jeter un regard à l'intérieur des dortoirs.

Il arriva à la hauteur de Müller.

— « *Room three hundred four* », cria celui-ci de sa voix de fausset, que l'appréhension faisait trébucher.

On entendit la voix éraillée de Sworobtchine s'adressant à B...

— Voilà encore ce foutu macaque qui s'embrouille !

Puis à Müller, en ricanant :

— *What do you mean, brother ?*

— *Six men present, sir !* enchaîna Müller, haletant.

L'Américain grommela une injure à son adresse et reprit sa marche, dans le vacarme des rapports que le bredouillement de Müller avait interrompus un instant.

Il arriva aux cabinets. Tout d'abord il ne vit rien. Il avait déjà amorcé un demi-tour quand il se ravisa.

— Qui a nettoyé les cabinets, aujourd'hui ? demanda-t-il à B...

— L'équipe de la salle 316, répondit B...

— Amenez-la moi ici !

Quatre hommes s'avancèrent vers lui.

— Lequel de vous quatre a nettoyé l'urinoir ? poursuivit Sworobtchine.

Un homme d'une trentaine d'années, grand, bien découplé, — c'était un ancien Sturmbannführer — fit un pas en avant.

— *Come on !* ordonna l'Américain entre ses dents, et, le poussant devant lui, il le conduisit jusqu'aux cabinets.

— Et ça ? qu'est-ce que ça signifie ? hurla-t-il, les yeux hors de la tête, en indiquant un filet d'excréments qui était resté collé à la paroi.

— Nous n'avons pas de balai ! dit le détenu pour s'excuser.

— Vraiment ! fit Sworobtchine en ricanant.

Son visage s'illumina. Une idée diabolique, épouvantable lui était venue. Il allait mater cet audacieux :

— Vraiment, reprit-il, tu n'as pas de balai ? Et ta langue ? Tu n'en as pas non plus ? Ramasse-moi tout de suite cette merde avec ta langue !

L'interprète hésita un instant avant de traduire l'ordre, mais voyant que Sworobtchine serrait les poings, prêt à frapper, il s'exécuta.

En entendant ce qu'on lui demandait, l'Allemand sursauta. Il ne put réprimer un geste d'indignation. L'Américain se précipita sur lui et cogna tant qu'il put, surtout au visage.

Sa victime refusant toujours de lécher l'ordure, Sworobtchine sortit son revolver dont il enfonça le canon dans la poitrine du Sturmbannführer.

— Vas-tu lécher cette merde ? hurla-t-il, au paroxysme de la fureur.

Les témoins de cette scène révoltante, le Conseiller Dr Krause, chef du block, le docteur Berg, sous-préfet, secrétaire du block, le docteur B..., chef d'étage, ainsi que les interprètes, étaient horrifiés. Ils faisaient signe à R... de s'exécuter.

Le long du coridor et dans les chambres, chacun retenait son souffle. Müller se tourna vers nous et eut un geste qui signifiait : « Vous voyez ? je vous l'avais bien dit ! »

Malgré les exhortations muettes de ses compagnons, R... hésitait encore, et le canon du revolver s'enfonçait davantage entre ses côtes, secoué par le tremblement nerveux de la main de l'Américain. Le regard froid de Sworobtchine était devenu vitreux. Son doigt appuyait déjà sur la gâchette. R... courba l'échine et, se penchant en avant, il se mit à lécher la paroi de l'urinoir. Il garda un instant sur sa langue la saleté humide et répugnante puis la cracha, le cœur soulevé de dégoût.

Sworobtchine rengaina son revolver. Mais il ne paraissait plus très fier de son exploit. Il avait, au contraire, l'air un peu gêné. Il tourna brusquement les talons et sortit.

Ce matin-là les étages supérieurs coupèrent à l'inspection.

***

Cette visite de Sworobtchine, qui était pour nous la première, nous avait sérieusement secoués.

Nous nous détendîmes pour dégourdir nos membres ankylosés par cette stupide « position d'inspection » dans laquelle nous étions restés plus de vingt minutes.

Lippert, le premier, prit la parole :

— Ce que nous venons de voir est insensé ! Il faut absolument essayer de faire quelque chose !

— Si nous écrivions à Murphy ? suggéra Belinoff.

— Qui est Murphy ? demanda Lippert.

— Je le connais très bien. Il a été autrefois ministre des Etats-Unis à Sofia.

— A quoi bon ? dit Müller en haussant les épaules. Il y a dans le corridor de l'entrée une boîte qui a été mise à notre disposition pour y déposer nos observations ou nos

réclamations. Mais nous avons eu beau écrire tant et plus, le résultat a toujours été le même. Du reste, c'est bien davantage à l'intention des « Angeber » qu'on les avait installées. Il y a ici suffisamment de canailles qui n'hésitent pas à dénoncer leurs camarades dans l'espoir d'obtenir une faveur quelconque. Méfiez-vous ! Faites bien attention à tout ce que vous dites, sinon il ne faudra pas vous étonner d'être conduits chez Levy, lequel vous répétera ce que vous avez dit à quelqu'un deux jours auparavant.

— Levy ? Qui est-ce ?

— Comment ! Vous ne savez pas qui est Levy ? s'étonna Müller. C'est le chef suprême du camp ! Le bruit court qu'il serait originaire de Hambourg et qu'il a vécu pendant toute la durée de la guerre en Allemagne. Tout ce qui s'est passé chez nous depuis dix ans, il le sait encore mieux que nous. Sur ce terrain, il est imbattable ! A présent, il est lieutenant et chef du C.I.C. du camp. Nos vies à tous sont entre ses mains.

— Et comment ce Levy peut-il tolérer de pareilles ignominies ? demandai-je à mon tour.

— Il prétend que le service intérieur du camp n'est pas de son ressort, que tout cela regarde le commandant.

— Protestons donc auprès de ce dernier !

Müller eut un rire amer.

— Le commandant du camp ! Mais personne ne l'a jamais vu ! C'est, paraît-il, un sous-lieutenant, mais comment arriver jusqu'à lui ? Le seul Américain auquel nous ayons affaire, c'est malheureusement Sworobtchine, conclut-il avec un soupir.

— Sa Majesté Sworobtchine 1er, précisa Lippert.

— Ça ne fait rien. J'écrirai tout de même à Murphy ! dit Belinoff. C'est un homme de bonne compagnie. Je suis sûr qu'il ignore totalement ce qui se passe ici !

— Mieux vaut évidemment avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints ! dit Albrecht. Mais je doute que la lettre lui parvienne jamais. Bien sûr, Murphy ne sait pas ce qui se passe ici, mais croyez-vous qu'il soit très pressé de l'apprendre ? Tout comme Levy, il dira que « cela n'est pas de son ressort ».

— Pauvres, pauvres de nous ! reprit Belinoff en gémissant. Nous ne sortirons pas vivants d'ici !

— Du diable si je m'étais imaginé les Américains sous cet aspect-là ! s'écria Lippert. Je savais bien qu'ils étaient pour la plupart étourdis et sans cervelle, mais plutôt dans le

genre burlesque, comme de grands gosses. J'ai du mal aujourd'hui à croire le témoignage de mes yeux.

Müller partagea le pain. Le problème de sa répartition lui causait toujours beaucoup de soucis. Il était d'ailleurs fort malaisé de découper un pain et quart en dix parties égales, alors que chaque miette prenait à nos yeux une importance démesurée. Pour mettre fin aux contestations, Müller avait, à l'instar de tous les chefs de chambrée, fabriqué une petite balance avec deux morceaux de carton et quelques bouts de ficelle. Faute de poids, il ne pouvait procéder que par comparaison, et l'on imagine aisément la difficulté de l'opération, d'autant plus que Müller tenait à l'effectuer seul, en dépit de son infirmité. Dans les salles bondées de détenus, cela durait en général plusieurs heures. Tandis qu'il procédait au partage, Belinoff, qui ne démordait pas de son idée, répétait :

— J'écrirai tout de même à Murphy !

Lippert l'encourageait :

— Faites-le donc. Albrecht traduira votre lettre en anglais.

— A quoi bon ? répliqua ce dernier. Personne, actuellement, ne saurait échapper aux effets de la maudite psychose qui s'est emparée de tous les Américains. Ils sont devenus la proie d'une hystérie collective qui leur fait voir un criminel non seulement dans chaque Allemand, mais dans tout Européen. Le simple soldat américain lui-même considère chacun de ceux qu'il rencontre ici, soit comme un nazi, soit comme un collaborateur. Ils ont été si bien travaillés par la propagande qu'on a réussi à leur faire croire dur comme fer que chacun d'eux est une sorte de missionnaire, spécialement désigné par le ciel pour extirper un mal dont on a tellement gonflé les proportions qu'il n'est même plus capable d'en discerner les limites. Il lui est devenu impossible de discerner qui il doit combattre pour anéantir le nazisme, et qui il doit défendre contre les nazis. Et comment pourrait-il en être autrement ?

— En effet, dis-je à mon tour, c'est peut-être là une des causes premières de l'attitude absurde que les Américains semblent avoir adoptée non seulement à l'égard de l'Allemagne, mais aussi à l'égard de l'Europe. Car il est absurde de condamner collectivement un peuple, ou même une institution d'Etat. C'est pourtant ce qu'ils font, et c'est pourquoi nous nous trouvons ici. Mais, outre la psychose dont nous sommes les victimes, et dont les responsables sont ces « missionnaires de la démocratie américaine », il y a la carence phénoménale des autorités américaines.

— Il est inconcevable, reprit Albrecht, devinant ma pensée, qu'un camp comme celui-ci, où se trouvent internées plus de dix mille personnes, dont beaucoup sont universellement connues, et dans les domaines les plus divers, soit placé sous l'autorité d'un simple sous-lieutenant que personne d'ailleurs n'a jamais vu. Il est incroyable que les trois mille hommes de notre block soient à la merci d'un caporal, type achevé de gangster, et que ce dernier puisse avoir sur nous droit de vie et de mort, sans même avoir à répondre de ses actes devant quiconque.

— Pour ma part, ajouta Lippert, j'ai fait six camps différents. Je n'y ai vu aucun officier s'intéresser tant soit peu à ce qui s'y passait. Nous ne les apercevions même pas. Il n'y avait que des C. I. C. et les blocks ou les baraquements qui étaient sous la coupe d'un caporal quelconque aussi malfaisant que Sworobtchine.

— Je ne crois pas, quant à moi, dit Belinoff, que cette carence des autorités américaines soit intentionnelle. Elle découle d'un système. Je ne pense pas qu'elle soit délibérément voulue. L'Américain se préoccupe en général fort peu du bon renom de sa patrie, mais il tient, par contre, à sa réputation personnelle.

— On peut en effet supposer que la plupart des Américains agissent de la sorte par prudence, soucieux qu'ils sont de ne pas voir leur nom mêlé de près ou de loin à une affaire de camp de concentration. Seule une carence systématique peut leur éviter d'être éclaboussés par le scandale et l'ignominie qui règnent dans tous les camps américains. C'est à dessein et non par négligence, qu'ils s'abstiennent de tout contrôle. Ils ont soin de se décharger de toutes leurs responsabilités sur des tiers, en l'occurrence des fripouilles telles que Sworobtchine, ou des israélites exaspérés par les souffrances de leurs coreligionnaires, et assoiffés de vengeance. Peu leur importe que la réputation des Etats-Unis ait à en souffrir, pourvu que la leur reste intacte.

— Nous devrions également considérer leur manque de scrupules, qui est un des traits essentiels du caractère américain. En tant que journaliste, je sais fort bien que la crainte d'une responsabilité d'ordre national ne peut exister que lorsque l'on se soucie du bon renom de son pays auprès d'une opinion publique internationale. Or cette dernière n'existe plus. Elle a été elle aussi mobilisée et intéressée, par

tous les moyens et artifices de la propagande, à la réussite de la campagne antifasciste, et elle a été ainsi amenée à avoir partie liée avec les vainqueurs, non seulement pendant la durée des hostilités, mais encore longtemps après. Ajoutez à cela la crainte des représailles au cas où un Etat quelconque aurait manifesté une quelconque hostilité ou tout simplement affirmé sa neutralité. Une telle opinion publique internationale, de caractère strictement neutre, n'existant plus, il est devenu superflu de s'en préoccuper, surtout lorsqu'on a le sentiment d'être les « maîtres du monde », ainsi que l'ont les Américains. Pouvant faire ce qu'ils veulent, ils n'ont à répondre de leurs actes devant personne.

— Cela est parfaitement exact, dit Albrecht. Il n'y a pas d'autre explication possible de tous les vols, brutalités, rapines et voies de fait auxquels se livrent les Américains. Un tel comportement ne peut avoir pour seule origine que la conviction qu'on a inculquée à ces représentants de l'Amérique en Europe, à savoir que leur est échue la mission, à eux et à nul autre, de punir les nazis coupables d'actes criminels ou supposés tels. Il faut y ajouter l'assurance qu'ils ont de jouir, quoi qu'ils fassent, d'une impunité totale, et la certitude qu'au-dessus d'eux rien n'existe qui puisse jamais les mettre en cause, que jamais ne sera portée contre eux la moindre accusation, même d'ordre purement moral.

— C'est juste, reprit Lippert. Et ce qui est le plus tragique, c'est que ce sentiment d'impunité a des racines profondes, car, autour du monde anglo-saxon, de ses satellites et de ses clients, il n'y a plus de place pour une opinion publique capable de juger sans passion, c'est-à-dire en toute impartialité. Les quelques pays neutres, qui ont pu traverser la guerre officiellement en tant que tels, n'oseront jamais soulever le voile jeté sur certains agissements dont la révélation secouerait la conscience universelle. Et en ce qui concerne l'autre partie du monde, le monde communiste et ses satellites... Mais ceci est une autre histoire.

— Je refuse catégoriquement à penser de la sorte, dis-je à mon tour, car alors ce serait se résigner à voir mourir la petite flamme qui demeure envers et contre tout dans le cœur de chaque homme. Nul ne réussira jamais, quoi qu'il fasse, à étouffer la voix de la conscience. Le monde ne peut pas laisser s'instaurer définitivement le règne de l'impunité et de l'arbitraire, pour le simple motif que le droit de les dénoncer ne peut momentanément être exercé. Les égarements funestes et criminels de certains dirigeants déséquilibrés du fascisme et du national-socialisme n'ont pas d'autre

origine. Ils sont nés du manque du sens des responsabilités et de la totale impunité dont jouissaient ces dirigeants. Rétablissez ce sens des responsabilités, supprimez l'impunité et vous rendez impossibles du même coup les forfaits, à l'échelle que nous savons.

— A cette différence près que le vainqueur a toujours raison et le vaincu toujours tort, ajouta Lippert sceptique. Le succès n'a pas seulement pour effet d'excuser les moyens employés pour l'obtenir : il les justifie.

— Personne ne peut être assez cynique pour le croire, répondis-je, et surtout pas vous, qui n'avez rien d'un cynique.

Lippert ne désarmait pas.

— Croyez-vous donc sérieusement me dit-il, que si l'un de nous pouvait sortir d'ici et décrire ce qui s'y passe, en particulier des scènes telles que celle dont nous avons été les témoins ce matin, il serait cru ? Chacun dirait en l'écoutant : « Tiens ! encore un de ces incorrigibles nazis ! » Car le monde sera plus ou moins convaincu, et pour longtemps encore, que des scènes semblables ne pouvaient avoir lieu que dans les camps de concentration allemands d'hier, nullement dans les camps américains d'aujourd'hui.

. . . .

Ahrweiler, notre chef de section, entra et nous remit trois lames de rasoir, usées et ébréchées.

— Ce sont les meilleures que j'aie pu trouver, nous dit-il. Dans les chambrées, il n'y a qu'une lame pour trois. Nous, en tant que Kapos, nous avons les nôtres, de sorte que vous pouvez utiliser celles-ci rien que pour vous. Mais il vous faut faire vite ! Dans une demi-heure, je les ramasserai pour les remettre à la chancellerie. A l'inspection de 5 heures, tout le monde doit être rasé.

Se raser était devenu toute une affaire. Nos lames avaient été confisquées lors du fameux « contrôle » effectué à notre entrée au camp. Leur détention était en effet formellement interdite, et toute infraction était passible des peines les plus sévères. Nous ne pouvions nous raser qu'une fois tous les trois jours. Chaque salle recevait alors un certain nombre de lames. Elles devaient être restituées une demi-heure plus tard, et elles étaient comptées. Le chef de section était responsable de l'opération. Cette mesure avait été prise dans le but d'enrayer la recrudescence des suicides déjà très nombreux, plusieurs détenus s'étant ouvert les veines du poignet.

Nous nous mîmes donc à nous racler la peau. Comme trois jours devaient s'écouler avant que nous puissions re-

commencer, nous nous efforcions de couper le poil au plus près. Les lames nous mettaient le visage à vif, car, outre qu'elles étaient ébréchées, nous n'avions jamais suffisamment d'eau ni de savon pour attendrir suffisamment la barbe.

Ahrweiler était impitoyable. Une demi-heure plus tard, montre en main, il opéra le ramassage des lames. Tant pis pour ceux qui n'étaient rasés qu'à moitié.

La journée s'écoula, ne faisant qu'ajouter à notre anxiété quant au traitement que nous allions subir au camp, Dieu sait pendant combien de temps encore ! Nous n'avions guère pour perspectives que les galopades dans les couloirs à l'heure des repas, les queues à faire avant d'obtenir quelques cuillerées d'une soupe insipide, et nos discussions interminables d'où ne pouvait rien sortir de positif.

Sworobtchine n'eut pas envie ce jour-là d'effectuer une seconde inspection, de sorte que la journée passa sans autre incident notable.

Le soir, Lippert m'emmena à la chambre 301 où il avait quelques amis. Des conférences y avaient lieu à peu près chaque soir. J'entendis avec plaisir le professeur Zeh nous parler de l'évolution de l'art dramatique chez les Grecs. Pendant une heure et demie mon esprit échappa aux soucis quotidiens. J'oubliais notre condition stupide et misérable.

Petit de taille, l'œil vif, la barbe en broussaille, le professeur Zeh illustrait son exposé en nous récitant de longues périodes d'une merveilleuse sonorité, dans la langue d'Eschyle. A cette occasion, je fis la connaissance d'un jeune professeur du nom de Keller, originaire d'une petite ville de Poméranie. Il devait par la suite trouver une mort affreuse. Son visage semblait d'ailleurs marqué par le destin qui l'attendait, c'est du moins l'impression que je ressentis. Trop pensif, trop sérieux pour son âge, il attirait cependant la sympathie par le côté mélancolique de sa nature. La pensée de sa femme et de sa fille dont il était sans nouvelles depuis des mois, ce qui était notre lot à tous, lui était presque physiquement douloureuse.

Nous nous mîmes au lit un peu plus calmes. A la grande joie de Belinoff, qui était un fumeur invétéré mais qui n'avait plus la moindre cigarette depuis « l'inspection » que nous avions subie dans la salle de gymnastique, le Kapo Wegener nous annonça que le lendemain matin aurait lieu une distribution de tabac : deux paquets d'une once chacun par personne, et pour deux semaines.

— Evidemment, évidemment, dit Belinoff en soupirant, ça n'est pas beaucoup, mais c'est mieux que rien.

— En ce qui concerne ma ration de tabac, dis-je avec munificence, je l'abandonne à tous les fumeurs ici présents.

Il y eut un silence admiratif, mais ce qui les étonnait le plus, c'était moins ma libéralité que mon indifférence à l'égard de cette chose sans prix pour des détenus : le tabac.

Nous nous endormîmes en rêvant à des jours meilleurs.



Les jours suivants nous parurent moins longs. Les apparitions de Sworobtchine se faisaient de plus en plus rares, du moins dans les étages supérieurs. Le temps était meilleur, et je profitais au maximum des rayons du soleil d'octobre, marchant de long en large, le plus souvent seul, dans la petite cour de notre block, tel un cheval de labour, et tant que mes jambes me le permettaient. Pour être agréables, ces promenades devaient avoir lieu le matin, car il y avait peu de monde dehors. Vers midi, elles devenaient impossibles dans le flot compact qui se mouvait lentement dans l'espace restreint délimité par les barbelés. Des écriteaux nous avertissaient qu'il était formellement interdit, sous peine de mort, de s'approcher à moins d'un mètre de ces derniers. L'odeur de cette masse humaine était écœurante. De tous ces corps agglutinés, non lavés, ou trop peu lavés, la chaleur du soleil faisait monter une puanteur aigre et suffocante. Elle s'exhalait surtout des vêtements que beaucoup n'avaient pas quittés depuis des semaines, soit parce qu'ils ne savaient où les accrocher, soit tout simplement par apathie.

Lorsque Sworobtchine ou tout autre soldat américain traversait la cour du block, le détenu qui l'apercevait le premier devait immédiatement crier « garde à vous ! » Il nous fallait alors nous figer sur place, ceux qui avaient un chapeau devaient le tenir à la main, jusqu'à ce que l'Américain ait quitté les lieux. Anciens ministres, généraux, diplomates allemands et étrangers, savants de renommée mondiale, professeurs, médecins, ingénieurs célèbres, tous devaient s'immobiliser instantanément, et se tenir raides comme des piquets devant tout militaire, saluant ainsi en chacun d'eux le représentant des nouveaux « maîtres du monde ».

Pour savourer plus longtemps l'hommage rendu à sa nouvelle dignité, il arrivait que le « maître du monde » ralentît le pas, et se promenât lentement, mains dans les poches et cigarette au coin de la bouche, avec l'air important et niais de l'homme satisfait de lui-même. A dire vrai, ils n'étaient pas tous aussi stupides. Certains avaient même appris le com-

mandement allemand « weiter machen ! » c'est-à-dire : repos ! qu'ils criaient dès qu'ils pénétraient dans la cour. Mais Sworobtchine, lui, ne badinait pas avec la discipline. Il faisait mine de traverser la cour en homme pressé, puis, soudain, s'arrêtait pile et se retournait. Malheur à celui qu'il surprenait à bouger ! C'est ainsi que, quelques jours après notre arrivée au camp, il se livra sous nos yeux à une de ces scènes de violence dont il était coutumier. J'étais dans la cour et je me promenais avec Lippert, lorsque Sworobtchine apparut. Quelqu'un cria aussitôt : « Garde à vous ! ». Cependant, l'Américain avait aperçu un détenu, vieux paysan un peu lourdaud, qui ne s'était pas immobilisé assez vite à son gré. Il alla vers lui. Par malheur le pauvre gars avait oublié de retirer son chapeau.

— Pourquoi ne te découvres-tu pas ? lui demanda-t-il d'une voix sifflante.

Mais l'homme ne pensait toujours pas à son couvre-chef. Et il ne comprenait pas un traître mot d'anglais.

Un violent coup de poing en pleine figure le ramena à la réalité. Son chapeau roula à terre, et c'est alors qu'il comprit ce que lui voulait Sworobtchine. Il tenta de s'excuser, de dire quelques mots, mais l'Américain ne lui en laissa pas le temps. Il continua de cogner, lui martelant le crâne, la figure, les oreilles. Le paysan n'osait pas se débattre ; il essayait de se protéger le visage d'où le sang commençait à couler. Sworobtchine s'acharnait sur lui, ponctuant chaque coup d'une bordée de jurons. L'homme s'affaissa en gémissant, et perdit connaissance.

Je voyais tout autour de moi se serrer les mâchoires, se contracter les poings ; nous étions tous en proie à une rage impuissante. Le moindre geste de notre part nous eût été fatal. Déjà les canons des mitrailleuses remuaient derrière les créneaux ; nous sentions les sentinelles prêtes à tirer.

Sworobtchine appela le chef du block :

— Otez-moi cet animal d'ici, lui dit-il, et qu'on le mette par terre dans le corridor. Laissez-le tel qu'il est ! et que tous les cochons du block défilent devant lui ! Ça leur donnera une idée de ce qui les attend si jamais l'un d'eux ne m'obéit pas au doigt et à l'œil.

L'homme fut traîné jusqu'à l'entrée du block, où on l'adossa, plein, de sang et de boue, contre le mur. Il n'avait pas encore repris connaissance lorsqu'il nous fallut défiler devant lui, ce que nous fîmes en silence.

....

Ce même jour, dans le courant de l'après-midi, nous reçûmes la visite de D... Sa qualité de fourrier lui valait quelques avantages matériels. Il nous offrit des cigarettes qu'il avait « économisées », disait-il. Il était toujours de bonne humeur. Nous aimions l'entendre raconter à sa façon les petites histoires du camp. Il réussissait toujours à nous dérider, surtout lorsqu'il parlait des voyages d'affaires qu'il avait faits autrefois aux quatre coins de l'Europe. Il ne cessait de fulminer contre les nazis — doit il avait pourtant été l'un des bonzes — mais avec lesquels il avait rompu dès qu'il s'était rendu compte, disait-il, qu'ils faisaient fausse route. Bien contre son gré, prétendaient d'autres, qui ajoutaient qu'il avait été écarté parce que devenu trop compromettant même pour les nazis. Quoi qu'il en soit, D... n'en avait pas pour autant perdu sa bonne humeur, que rien, pas même notre vie au camp, n'avait pu altérer. Il est vrai que le régime auquel il était soumis était moins sévère que le nôtre.

Nous en vînmes à parler du vieux paysan que Sworobtchine avait roué de coups.

— Le diable n'est pas aussi noir qu'il en a l'air, nous dit D... Sworobtchine devient doux comme un agneau si l'on sait y faire.

Nous dressâmes l'oreille.

Lippert était sceptique.

— Je ne demande pas mieux que de le voir se tranformer en agneau, dit-il. Jusqu'à présent, ça n'a pas été précisément le cas.

— C'est pourtant facile ! Le « Gangster » a une petite amie quelque part à Kornwestheim, et il a besoin d'argent, car la petite amie, semble-t-il, n'y va pas avec le dos de la cuiller. Nous nous sommes déjà cotisés pour lui donner quelques centaines de marks, et depuis il nous laisse tranquilles...

— Celle-là, par exemple ! Elle est plutôt raide ! Et comment vous y prenez-vous pour lui donner l'argent ?

— Rien de plus simple ! Il vient nous en demander lui-même. De temps en temps nous le voyons arriver à la chancellerie, et engager la conversation avec nous. B... qui sait un peu d'anglais, nous sert d'interprète. Tout d'abord il nous offre des cigarettes, puis il nous parle de sa « girl », nous disant qu'elle a un cœur de pierre, qu'elle est mauvaise comme une teigne, ce qui ne l'empêche pas d'en être fou. Mais sans argent, rien à faire ! Elle ne le regarde même pas.

Et D..., imitant Sworobtchine, mima la scène.

SWOROBTCHINE. — Comment faire pour lui donner ce dont elle a envie ? Vous n'auriez pas un peu d'argent, par hasard ?

UN KAPO. — Il y a longtemps que nous n'en avons plus, puisque nous t'avons tout donné !

SWOROBTCHINE, incrédule. — Les nazis sont pourris de fric ! Je ne suis pas né d'hier, vous savez... Ils ont volé le monde entier.

D... s'arrêta de singer l'Américain, et il reprit de son ton habituel :

— Il n'y a qu'un seul moyen pour qu'il nous f... la paix, c'est de lui donner de l'argent. Si nous parvenons à lui en donner, c'est tout notre étage qui en profitera, car il n'y mettra pas les pieds pendant un bon bout de temps. Que voulez-vous ? Il est comme les fleurs. Il a besoin d'être arrosé de temps en temps... Qu'en dites-vous ? Pouvez-vous me donner quelque chose pour lui ?

— Nous ne demandons pas mieux, reprit Belinoff que deux cigarettes fumées coup sur coup avaient transporté au septième ciel, mais pour ma part, j'ai enfermé le peu que j'avais dans l'enveloppe qui a été remise à la direction.

— Aucune importance ! fit D... Nous donnerons à Sworobtchine un reçu signé par le propriétaire de l'enveloppe et il ira toucher la somme, soi-disant pour vous la remettre. Le sergent de la direction lui donnera l'argent, et mettra le reçu à sa place. De cette façon les apparences sont sauves !

Il conclut en riant :

— Je vous en donne ma parole ! les camps américains sont encore les meilleurs !

Albrecht, qui n'avait encore rien dit, éclata :

— Je ne donnerai pas un pfenning, dût-on me couper en morceaux !

— Tant pis ! fit D... J'irai voir ailleurs. Si je ne réussis pas, Sworobtchine nous fera à tous une vie d'enfer.

Et il nous quitta.

Vers le soir, il passa la tête par notre porte entrouverte et, clignant de l'œil, nous dit :

— Ne vous en faites pas ! tout est arrangé ! Nous allons avoir la paix pendant un bon bout de temps !

III

JOIES ET MISERES DE NOTRE VIE DE DETENUS

La semaine s'écoula et ce fut dimanche, le premier que je passais au camp de Kornwestheim. J'eus, à cette occasion, une agréable surprise. J'ignorais en effet que le bloc eût une chorale, dirigée par un excellent professeur de musique, lequel y mettait beaucoup d'intelligence et d'application. Chaque dimanche matin, avant l'heure du réveil, il réunissait son petit groupe de chanteurs dans l'escalier du block, et remplaçait par de merveilleux lieds allemands les voix rauques et les aboiements des Kapos.

C'est ainsi que je pus entendre quelques-unes des plus belles chansons allemandes. Tandis que le chœur chantait *« Sonntag ist im Deutschen Lande, Sonntag ist in unseren Herzen »*, je l'écoutais et j'en oubliais le tourment que me causaient les plaies de mon dos qu'avait fini par provoquer le contact des planches sur lesquelles je dormais. Je sentis ma gorge se serrer, et mes yeux se remplirent de larmes.

Quelques instants plus tard, le chant fut interrompu par des cris stridents qui venaient du couloir. Nous nous précipitâmes tous en direction du bruit.

— Rien de sensationnel, nous dit Wegener qui, s'étant élancé le premier, revenait déjà. Quelqu'un s'est pendu cette nuit.

Le dimanche, pour éviter qu'on ne fasse du bruit dans les couloirs, les lavabos n'étaient ouverts qu'à l'heure du réveil, de sorte que personne n'avait pu encore apercevoir le pendu qui se trouvait à l'intérieur. Le détenu qui venait de mettre fin à ses jours s'était enfermé dans les lavabos la veille au soir, et avait dû se cacher jusqu'à l'heure de la fermeture. Il s'était pendu à une conduite d'eau, courant près du plafond. On l'avait découvert dès l'ouverture des portes.

On le décrocha et on le porta sur un brancard, à l'infirmerie du camp. Le cas était si fréquent que quelques heures plus tard on n'en parlait déjà plus, sauf peut-être dans sa chambrée, et encore...

Chaque dimanche amenait le retour d'un phénomène bizarre. Les détenus ne tenaient pas en place, ils erraient çà et là dans la cour, les couloirs et les escaliers, s'agitant inlassablement. Et pourtant bien peu de choses différenciaient ce jour-là des autres. Les prières que faisaient en commun, par confession, les plus dévôts d'entre nous, ne parvenaient pas

à les calmer. Bien sûr, les dimanches étaient semblables aux autres jours ! Mais ce jour-là, les âmes étaient plus particulièrement enclines à la nostalgie du foyer perdu. C'étaient les paysans qui souffraient le plus. Sans doute revoyaient-ils leurs fermes, leurs champs autrefois couverts de moissons, aujourd'hui probablement envahis par les herbes. La plupart de ceux de la campagne, pour échapper à leur tristesse, cherchaient à s'occuper le plus possible. L'un d'eux, Conrad, s'était offert pour nous aider dans les corvées quotidiennes : balayage de la chambre, lavage du linge, etc. Il ne nous demandait rien en retour, se contentant d'une bonne parole, d'un geste amical. A chaque fois que nous le pouvions, nous lui donnions quelques cigarettes.

Il aidait surtout Müller, lequel, étant donné son infirmité, aurait pu difficilement se raser ou se laver seul.

Belinoff et moi lui offrîmes de laver le peu de linge que nous possédions. En échange de ce service, nous convînmes de lui donner un peu de tabac. Il accepta. Losqu'il eut quitté la pièce, Wegener, qui avait été témoin de notre marché, nous demanda sur un ton qui nous déplut, si nous étions malades. Belinoff, ne comprenant pas où il voulait en venir, lui demanda de s'expliquer plus clairement.

— Je vois, nous dit-il, que vous voulez éviter de vous fatiguer à laver votre linge vous-mêmes. Cela me semble étrange.

Lippert le rabroua vertement :

— En quoi cela vous regarde-t-il ? D'ailleurs, est-ce que vous-même ne faites pas laver votre linge par un autre ?

— Il n'y a aucune comparaison possible, répondit Wegener d'un ton sec. Je travaille toute la journée au bureau.

— Mon pauvre Wegener, laissa tomber Lippert, voilà pourquoi nous autres Allemands nous nous faisons détester du monde entier. Nous nous mêlons toujours de ce qui ne nous regarde pas. C'est à croire que nous sommes nés avec des âmes de policiers ! Tâchons donc de ne pas interdire aux autres ce que nous permettons à nous-mêmes !

Wegener, rouge de colère, sortit en claquant la porte. Il ne devait pas nous pardonner la leçon. Dès ce moment, il était décidé à venger ce qu'il considérait comme un affront.

.. ..

Après les avoir cherchés partout, je finis par découvrir von Dessovic et Androvich dans le grenier du block. Les

chambres étaient pleines à craquer, plusieurs centaines de détenus logeaient sous les combles. Plusieurs salles, assez spacieuses, y avaient été aménagées, ainsi que l'infirmerie et le séchoir à linge. Ces salles, garnies de couchettes à trois étages, avaient recueilli le trop-plein des autres locaux.

Dès que j'aperçus Dessovic, je ne pus retenir un sourire. Il avait toujours ses pantalons militaires à bandes rouges et était assis les jambes pendantes, la mine longue d'une aune tout en haut des lits, juste sous le plafond. Depuis qu'il n'avait plus de quoi fumer, son moral était tombé à zéro. Quant à Androvich, il ne sortait pour ainsi dire plus de son lit, refusant souvent d'aller prendre ses repas. Il était d'une humeur massacrante, et fulminait à longueur de journée contre les Américains. Les outrances de sa fureur étaient telles que nous n'en appercevions plus que le côté comique, si bien que nous ne pouvions nous empêcher de rire, ce qui avait pour effet de redoubler sa colère.

Je décidai avec Dessovic de constituer une équipe de bridge. Les amateurs ne manquaient pas. Ce qui faisait défaut c'était plutôt un endroit où nous installer tranquillement à quatre autour d'un jeu de cartes. Dessovic fit un jour la connaissance du docteur Brandes qui dirigeait l'infirmerie du block. Etant donné ses fonctions, il avait une petite chambre qu'il occupait avec quatre de ses aides, et où se trouvait la pharmacie. Le docteur Brandes nous invita à venir le soir même faire une partie chez lui. Le quatrième partenaire était Mirre, ancien président de la Cour des Comptes. Plus tard, d'autres amateurs se joignirent à nous, entre autres le docteur Lorenz et le prince Tugan, un Allemand de la Baltique, de sorte que, chaque soir, il nous fallait tirer au sort les joueurs pour le lendemain. Le vieux président Mirre était un bridgeur chevronné, et ne manquait pas d'esprit, ce qui ne gâtait rien. N'ayant jamais été membre du Parti, il ne voyait pas ce qui avait pu inciter les Américains à l'interner, car le poste qu'il avait occupé était purement administratif. Par malheur, nous fûmes contraints d'éviter de l'approcher : il avait beaucoup trop de poux. Agé — il avait plus de soixante-dix ans — il n'avait aucune chance dans la course aux lavabos. Aussi se négligeait-il. Malgré toute notre indulgence et notre compréhension il nous devenait impossible de supporter son contact. Le prince Tugan était un joueur d'échecs renommé. Il jouait également fort bien au bridge, mais jusqu'à présent il n'avait pas réussi à se faire beaucoup d'amis tant il avait l'air funèbre et mystérieux. Son père avait joué un rôle important en

Russie, sous les tsars. Réfugié depuis la révolution, il avait mené la vie besogneuse de tous les émigrés, errant à travers l'Europe. Son origine allemande et ses convictions anticommunistes — d'ailleurs suspectes à de nombreuses personnes — l'avaient amené à écrire dans des journaux nazis. Dans un camp où il avait été précédemment interné, à Ohrdruf, je crois, ses camarades étaient arrivés à temps pour le détacher de la corde à laquelle il s'était pendu. Depuis lors, il allait répétant que cette intervention n'avait pas modifié sa décision et que, n'ayant plus rien désormais à espérer de la vie et d'un monde désaxé, il ne lui restait qu'à mettre fin à ses jours. Il était navré de ce qu'il appelait la « carence morale » des Américains, de leur incapacité à remettre le monde d'aplomb. Selon lui, l'humanité deviendrait bientôt la proie du bolchevisme, de sorte qu'il n'avait plus rien à faire ici-bas.

Ce pessimisme n'était heureusement pas contagieux et nos soirées chez le docteur Brandes nous aidaient tout de même à oublier les misères quotidiennes de notre vie au camp.

.. ..

Dans les premiers jours de novembre, le temps changea brusquement. Il faisait désormais trop mauvais pour se promener dans la cour. Nous restions toute la journée enfermés dans notre petite chambre. Nous discutions sans fin, dressant des plans aussi stupides les uns que les autres, mais qui avaient tout de même l'avantage de nous faire paraître le temps plus court. Nous disséquions le plus sérieusement du monde les plus ineptes « nouvelles » qui circulaient dans le camp, ou plutôt dans le block, car les communications entre blocks étaient rigoureusement impossibles. Coupés du reste de l'humanité comme nous l'étions, — lettres et journaux étaient formellement prohibés — il était naturel que nous fissions crédit aux bruits les plus invraisemblables qui, nés dans le block, on ne sait comment, se répandaient aussitôt parmi les trois mille détenus qui y vivaient côte à côte. Ces *Parolen* concernaient le plus souvent notre situation au camp, ou nos chances de libération. A cet égard, le baromètre de nos espoirs et de nos déceptions était particulièrement instable. Il arrivait cependant que certains détenus fussent remis en liberté — du moins nous persuadions-nous qu'il en était ainsi. En fait, les transferts de détenus d'un camp à un autre étaient assez fréquents, sans que nous pussions jamais en découvrir la raison.

Un jour, Albrecht vit son nom sur la liste de ceux qui devaient partir le lendemain. Il était le premier de la chambre

304 à nous quitter. Tout comme nous, il ignorait ce qu'on allait faire de lui. Les uns croyaient qu'il allait être libéré, d'autres pensaient qu'on le conduirait à Nuremberg, pour « enquête », ou comme témoin, en vue du procès qui allait s'y dérouler. A tout hasard, nous lui donnâmes les adresses de nos parents et amis afin qu'il pût leur communiquer de nos nouvelles au cas où il en aurait la possibilité. Plusieurs mois plus tard, nous apprîmes qu'Albrecht avait été transféré au camp de Zuffenhausen, qui se trouvait à deux kilomètres du nôtre. Ce que j'avais entendu dire de ce camp ne pouvait que m'inciter à plaindre cet homme courageux et malchanceux.

Peu après Albrecht, ce fut au tour de Belinoff de partir. Cette fois le bruit courut qu'il s'agissait seulement de « décongestionner » notre camp surpeuplé en dirigeant deux mille détenus environ sur d'autres camps. En effet, des transferts un peu plus importants eurent lieu plusieurs jours de suite, mais ils s'arrêtèrent brusquement après le départ de deux ou trois cents internés, ce qui n'avait pas donné sensiblement plus de confort à ceux qui restaient. En même temps que Belinoff, devait partir le général hongrois Mackray, ancien attaché militaire à Berlin. Ainsi que nous l'apprîmes plus tard, ils furent conduits au camp de Bruchsal, près de Karlsruhe.

Le départ de Belinoff et d'Albrecht nous permettait tout de même de nous mouvoir plus à l'aise, de nous installer plus commodément. Lippert et moi-même regrettions néanmoins beaucoup leur absence. Wegener eut à lutter furieusement contre tous ceux qui voulaient occuper les places demeurées libres, mais il finit par avoir le dernier mot.

Les kapos étant la plupart du temps absents de la chambre, Lippert et moi, qui y étions confinés, jouissions d'un espace et d'une tranquillité suffisants. Personne ne venait nous déranger.

Lippert lisait toute la journée, étendu sur son lit, « pour épargner mes forces », disait-il, « car avec la nourriture qu'on nous donne, il serait dangereux de trop remuer. »

Tout autre eût été inquiet à moins, car, bien que mesurant plus de 1 m. 80, son poids était tombé à 55 kg. à peine. Quant à moi, j'avais maigri de 20 kg, mais étant donné qu'avant mon entrée au camp j'étais assez corpulent, je n'avais pas encore trop mauvaise apparence et, à dire vrai, je ne me sentais pas très affaibli. Par contre, la maigreur de Lippert était alarmante. C'est pourquoi il restait pour ainsi dire tout le temps couché. Mais cela, les kapos n'arrivaient pas à l'ad-

mettre. Ils en étaient choqués et le montraient : le moindre prétexte leur était bon pour lui cherchoir noise : tantôt la chambre était mal balayée, tantôt le lit mal fait, etc. Bref, l'atmosphère se tendait un peu plus chaque jour. Lippert affectait une indifférence totale à l'égard des kapos et ignorait leurs mesquineries. Il ne leur accordait aucune attention et les considérait même avec une certaine hauteur, ce dont ils étaient terriblement vexés. Lippert était de toute évidence d'une intelligence et d'une culture auxquelles aucun kapo n'aurait pu prétendre. En outre, son tempérament quelque peu bohême avait fait de lui un être fort différent du reste de ses compatriotes. C'était là une raison de plus de le détester. Je connais maintenant trop bien les Allemands pour ignorer leur incapacité totale à comprendre tous ceux dont l'esprit n'est pas fait comme le leur. L'Allemand moyen croit sincèrement que celui qui ne pense pas comme lui n'est pas un homme normal. De là est née son insupportable manie de toujours vouloir régenter ses voisins, manie qui le mène rapidement à l'intolérance et au despotisme.

Lippert ne s'énervait jamais. D'un calme imperturbable, il se comportait comme si les kapos n'avaient pas existé, ne prêtant aucune attention à eux, quoi qu'ils puissent dire ou faire. Pour tout arranger, il ne s'adressait plus à moi qu'en français, langue qu'il parlait couramment. Il rompait ainsi le dernier lien qui le rattachait à nos compagnons, et cela les mortifiait profondément. Je faisais de mon mieux pour ne pas envenimer les choses. Cela se révélait plus difficile chaque jour.

. . . .

Les Américains ne s'occupaient pas de la façon dont leurs prisonniers passaient leur temps. Chacun était absolument libre d'agir à sa guise, sans que la direction du camp intervînt ou même manifestât la moindre intention d'intervenir. Leur indifférence à notre égard était telle qu'on l'aurait pu croire délibérée. A y mieux regarder, la vérité apparaissait différente. En réalité leur carence était la conséquence de leur manque absolu du sens de l'organisation. Pour s'en convaincre, il n'était que de les regarder agir.

L'unité qui assurait la garde du camp se mourait d'ennui faute d'occupations. Le fait que les soldats qu'il nous était donné d'observer n'étaient soumis à aucune sorte d'entraînement militaire n'étonnera personne, l'armée américaine étant, par définition, « antimilitariste ». Cela n'excuse pas pour autant le désœuvrement total auquel étaient abandonnés tous ces beaux gars éclatants de santé, qui, en dehors des heures de garde, n'avaient rien de plus intéressant à faire que de traîner leur spleen à longueur de journée. C'était à qui fumerait le plus de cigarettes, boirait le plus de « schnaps », culbuterait le plus de filles. Les abords du camp était quotidiennement le théâtre de leurs débordements. Jour et nuit ils déambulaient par groupes le long des barrières de barbelés, chantant, criant, hurlant, souvent ivres morts et presque toujours en compagnie de filles faciles.

Comment concevoir que de tels hommes fussent capables de diriger des milliers de prisonniers de nationalité, de caractère et de culture différents, alors qu'ils se révélaient incapables de se diriger eux-mêmes ? Ils étaient pourtant venus en Europe pour « rééduquer » moralement et civiquement les « brigands nazis » que nous étions !

Par bonheur, les Allemands ont une inclination héréditaire pour le travail et la recherche. Grâce à ce penchant, dans chaque block se fondait et se développait peu à peu une sorte de petite université, aux « chaires » les plus diverses : sciences, lettres, arts, langues vivantes (entraînement et débuts), latin, grec, cours de technologie (construction, électro-technique, fermage, jardinage, élevage des oiseaux, des brebis, des chèvres, des abeilles, etc.). D'autre part, certains ateliers étaient particulièrement actifs : ferblanterie, menuiserie, reliure, etc. Aucun de nous n'aurait pu se plaindre de ne savoir que faire de son temps.

Chaque jour, des conférenciers prenaient la parole sur les sujets les plus variés. Les conférences se tenaient dans les chambres, ou mieux dans le grenier, où pouvaient prendre place quatre à cinq cents personnes. Tous les domaines de l'activité humaine se trouvaient ainsi représentés dans notre petit univers par des spécialistes et des professeurs — certains de renommée mondiale — qui avaient maintenant tout loisir de faire partager leur savoir à leurs camarades d'infortune.

Notre vie devenait ainsi moins insupportable, et nous arrivions parfois à ne plus penser aux barbelés et aux mitrailleuses.

. . . .

Cela faisait six mois que je me trouvais à l'école américaine de rééducation démocratique. Je n'avais pas encore le moindre espoir de voir se terminer bientôt, d'une façon ou d'une autre, cette situation absurde. Je ne comprenais surtout pas ce qui m'avait fait interner à Kornwestheim. De toute évi-

dence, j'étais dans un camp de discipline. J'avais beau y réfléchir, je n'arrivais pas à découvrir quelle accusation précise, sinon valable, avait pu être portée contre moi. Quel rapport pouvait-il exister entre mon cas et celui des milliers d'Allemands internés à Kornwestheim sous des inculpations diverses, réelles ou imaginaires ?

Je me décidai à demander une explication. J'adressai une lettre au commandant du C. I. C. dans laquelle je m'étonnais de subir un internement prolongé sans qu'on ait jamais songé à examiner sérieusement mon cas. J'ajoutais que les autorités américaines avaient à leur disposition tous les éléments nécessaires pour s'enquérir dans les délais les plus brefs de mon activité et de mon rôle en tant que ministre de Roumanie à Berlin. Je m'élevais contre la méthode inqualifiable à mes yeux, qui me retenait en détention depuis six mois déjà sans que l'enquête me concernant eût seulement commencé. Comme je n'avais commis aucun des délits retenus contre les criminels de guerre, ma détention, ajoutais-je, ne pouvait avoir d'autre raison que le simple fait d'avoir représenté mon pays à Berlin. Or comment cela pouvait-il m'être reproché ? les Etats-Unis eux-mêmes avaient eu un représentant accrédité auprès du gouvernement du Reich bien après l'ouverture des hostilités, et jusqu'en 1941, c'est-à-dire après le déclenchement de la dernière offensive allemande en Europe : celle de Russie. A cette date encore, les représentants diplomatiques américains à Berlin entretenaient les meilleures relations avec les autorités national-socialistes ! Quoi qu'il en soit, et à supposer que les autorités américaines fussent maintenant d'avis de jeter l'anathème sur tous ceux qui avaient eu un contact quelconque avec le gouvernement allemand, même en tant que représentants diplomatiques officiellement et légalement accrédités — exception faite bien entendu pour les Américains — je ne comprenais pas pourquoi ma détention devait revêtir le caractère infamant qu'elle avait en réalité, c'est-à-dire avoir lieu dans un camp disciplinaire, ni surtout pourquoi j'avais été interné dans un camp destiné avant tout aux Allemands. Je priais enfin le commandant américain d'intervenir auprès des autorités compétentes susceptibles de se pencher sur mon cas, de dire, après examen, si j'étais ou non coupable, et, dans l'affirmative, en quoi je l'étais.

J'avais maintenant trop d'expérience pour me faire beaucoup d'illusions sur le résultat de ma requête. Je savais à quoi m'en tenir sur la diligence qu'apportent les Américains à défendre les « droits sacrés de la personne humaine ».

Il faut bien en prendre son parti. Depuis que le monde est monde, quels sont ceux qui peuvent se vanter d'avoir toujours été conséquents avec eux-mêmes ? J'espérais malgré tout que ma lettre aurait un effet quelconque, en bien ou en mal. Là-dessus aussi je me trompais. Non seulement elle demeura sans réponse, ce qui ne m'étonna pas outre mesure, mais encore, ainsi que je devais le constater par la suite, elle ne fut même pas lue ! Plusieurs mois plus tard, lors de mon transfert dans un autre camp, je m'aperçus en effet qu'elle avait été purement et simplement versée à mon dossier sans être ouverte. Elle y était restée...

On ne prenait pas la peine de lire nos lettres, mais, en revanche, chaque détenu recevait un formulaire qu'il était tenu de remplir ou de compléter avec la plus rigoureuse exactitude, sous menace de sanctions sévères. Ces *Fragebogen* avaient apparemment pour but d'aider à déterminer la catégorie délictuelle de chacun, à savoir : « criminel de guerre », « nazi », ou simplement « militariste ». Cette obligation n'intervenait qu'au bout de six mois de détention. Les *Fragebogen* ne contenaient pas moins de 132 questions ! En ce qui me concernait, mises à part les questions relatives à mon identité, je ne pus que répondre en blanc à toutes les autres. Aucune ne s'appliquait à moi. Pour donner un exemple, une quarantaine environ de ces questions avaient trait à l'activité éventuelle du détenu dans l'une ou l'autre des multiples ramifications du Parti national-socialiste, questions qui étaient pour moi sans objet : même si je l'avais voulu, — et ce n'était pas le cas — je n'aurais pas pu être membre du Parti national-socialiste. Ce questionnaire suffisait à lui seul à démontrer l'absurdité de ma présence dans un camp où n'auraient dû se trouver que ceux auxquels il s'adressait.

Quelque temps après que ces *Fragebogen*, dûment remplis par les intéressés, eurent été remis à la direction, le C.I.C. entreprit d'interroger chaque jour des groupes importants de détenus, parfois plusieurs centaines. Par ceux qui l'avaient subi, nous savions qu'il ne s'agissait là que d'un simple contrôle d'identité. Je dus m'y rendre moi aussi. C'était la première fois que j'entrais en contact avec le C.I.C. de Kornwestheim. J'attendis deux heures dans une salle commune, où tous ceux qui étaient convoqués à l'interrogatoire devaient rester debout, en silence, alignés le long du mur. C'est alors que je crus apercevoir à l'autre bout de la salle un visage qui ne m'était pas étranger. Je regardai plus attentivement et je reconnus à ma grande surprise le consul hongrois Mihal-

covicz. Je n'en croyais pas mes yeux ! Lorsqu'il était parti de Seckenheim, j'avais cru sincèrement qu'il ne nous quittait que pour être mis en liberté. Mais la réalité était toute différente. Il n'avait fait que nous précéder à Kornwestheim où il avait été interné un mois avant nous. Il était au block C, voisin du mien, mais l'épaisseur des barbelés nous séparait. Le pauvre Mihalcovicz était méconnaissable ! Il avait considérablement maigri. Il portait des pantalons blancs rayés de bleu, comme ceux des bagnards ou des malades dans certains hôpitaux. Son expression avait changé. Il était triste, abattu, vieilli. Son regard ne quittait pour ainsi dire pas le sol. Il finit lui aussi par me reconnaître, mais nous ne pûmes que croiser nos regards en nous souriant amicalement, de ce sourire triste, désabusé, que l'on ne rencontre que chez les prisonniers.

Enfin, je m'entendis appeler. Le soldat qui avait écorché mon nom m'introduisit dans le bureau n° 4.

Derrière une table sur laquelle était posée une machine à écrire où se trouvait une feuille de papier déjà à moitié remplie, se tenait un caporal, assez beau garçon, les cheveux frisés, qui me regardait de son air le plus sévère.

— Asseyez-vous ! me dit-il en m'indiquant une chaise en face de la table. Votre nom ?

Je déclinai mon identité.

— Vous êtes général dans l'armée roumaine ?

— Oui.

— Vous avez bien été ministre à Berlin, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous avez été nommé à ce poste ?

— Ma nomination n'a rien de particulier ni de sensationnel. Je me trouvais déjà à Berlin en tant qu'attaché militaire, et le poste de ministre étant devenu libre par suite de la démission de mon prédécesseur, le gouvernement roumain a sans doute estimé que j'étais capable de l'occuper.

— Ah, Ah ! fit le caporal. *Das ist kein schlechter Witz !*

Je le regardai, étonné. Je ne voyais vraiment pas ce que j'avais pu dire de si drôle. Ma réponse paraissait l'avoir mis en joie, et son front, du coup, en avait pour un instant perdu ses plis.

— Ne serait-ce pas plutôt à cause de vos excellentes relations avec les Russes ? me demanda-t-il.

— Les Russes ? répondis-je. Je ne vois pas du tout où vous voulez en venir. Je n'ai pas eu jusqu'à présent de relations avec les Russes, ni en bien ni en mal, politiquement parlant, si ce n'est mes relations personnelles, à Ankara, comme à Berlin, avec mes collègues soviétiques, ainsi qu'il est d'usage d'en avoir entre diplomates de toutes les nations. Cela ne me semble avoir aucun rapport...

— Hum ! Les Russes vous diront cela mieux que moi !

— Je regrette, mais je ne vois pas du tout ce que vous voulez insinuer.

— Vous êtes encore citoyen roumain, n'est-ce pas ?

— Naturellement !

— Au fond, notre discussion n'a aucun sens. Lorsque vous aurez affaire aux Russes, vous changerez peut-être de langage, car eux, sans doute, sauront bien vous faire parler. Ils doivent être beaucoup mieux renseignés sur votre activité passée que nous ne saurions l'être nous-mêmes.

— Je ne vois pas ce que j'aurais à craindre de la part des Russes.

— C'est bien ! Nous verrons ! Vous pouvez partir...

Mon interrogatoire avait pris fin.

En sortant du bureau, j'étais encore plus déconcerté qu'avant d'y entrer. En définitive, que voulait-on de moi ? Après les avoir suppliés, implorés de toutes les façons, six mois durant, pour en avoir le cœur net, ils ne trouvaient d'autre réponse à me faire que de proférer de vagues menaces à mon adresse. Si j'avais bien compris, ils me menaçaient de me livrer aux Russes ! D'où leur était venue cette idée, et surtout quelle était leur intention en s'imaginant que j'avais quelque chose à craindre de la part des Russes ?

Après y avoir mieux réfléchi, j'arrivai à la conclusion que tout cela n'était que du bluff. Il ne pouvait s'agir d'autre chose ! Dans l'incapacité totale où ils se trouvaient de fournir un motif valable, c'est-à-dire tant soit peu justifié juridiquement, à notre détention, ils avaient recours à la menace. Sans doute espéraient-ils que la crainte, prenant le pas sur notre volonté de percer leur intentions, arrêteraient le flot de nos questions. Mais leurs menaces étaient si absurdes, leur chantage si apparent, qu'ils manquaient leur but.

Lippert, auquel je racontai les détails de mon « interrogatoire », fut de mon avis. Nous ne pouvions, en conséquence, que juger sévèrement le comportement des autorités améri-

caines, lesquelles, dans le même temps qu'elle dénonçaient les procédés iniques employés par les soviétiques pour mettre au pas les pays occupés par eux, n'hésitaient pas à user de la menace et de l'intimidation envers leurs propres prisonniers. A la réflexion, tout cela me paraissait absurde. Sous quel prétexte aurait-on livré aux Russes des hommes qui, comme moi, n'avaient jamais, sur le plan militaire, eu affaire à eux, qui ne leur avaient donc jamais causé le moindre préjudice, et qui, en conséquence, ne pouvaient même pas être réclamés par eux ?

— Il ne faut rien exagérer, dis-je à Lippert. On ne peut tout de même pas considérer un petit caporal comme le représentant qualifié des autorités américaines.

— Vous auriez raison, me répondit Lippert, si nous avions la possibilité d'approcher d'autres représentants de ces autorités que ceux auxquels nous avons effectivement affaire. Pour nous, ce sont malheureusement ces derniers qui comptent, et eux seuls !

Lippert avait raison.

.. ..

Le même jour, Wegener annonça à Lippert qu'il devait se préparer à déménager dans le block B, où allaient être rassemblés tous les « Gandhis ». Les cas pathologiques de sous-alimentation, conséquence du régime auquel nous étions soumis, s'étaient multipliés à un tel point que les Américains avaient fini par s'en alarmer. Ordre avait été donné de peser tous les internés. Ceux dont le poids était inférieur à la cote établie, c'est-à-dire ceux dont le nombre de kilos était inférieur de 20 % au nombre de centimètres de leur taille au-dessus du mètre, se voyaient inscrits dans la catégorie des Gandhis. Ils étaient envoyés dans le block B où on les soumettait à un régime spécial de suralimentation jusqu'à ce que leur poids redevienne normal, après quoi ils étaient renvoyés dans leur ancien block, laissant la place à d'autres dont le poids, entre temps, avait atteint la cote d'alarme.

Les Américains avaient mis au point cet admirable système hautement subtil qui consistait à affamer les uns et à gaver les autres à tour de rôle. Certains détenus avaient calculé que si l'on avait fait marmite commune avec les Gandhis, tout le monde aurait été suffisamment nourri. C'eût été trop simple. Pourquoi les Américains se seraient-ils montrés logiques sur ce point particulier alors que tous leurs actes nous apparaissaient comme dénués totalement de bon sens ?

Aussi nous en remettions-nous à la « sagesse » de l'administration...

Parmi les Gandhis, s'en trouvaient quelques-uns installés en permanence. Le comte Bodo von Alvensleben, par exemple, qui, mesurant plus de 2 mètres, aurait pu passer toute sa vie à manger sans pour cela atteindre le poids réglementaire...

Lippert, qui, mesurant 1 m. 80, ne pesait que 55 kg, entrait naturellement dans la catégorie des Gandhis. Mais avec une obstination incompréhensible, il refusait d'être envoyé parmi eux. Les efforts de tous ses amis pour le faire revenir sur sa décision se révélèrent vains : il n'en démordait pas. Il y mettait un point d'honneur. Il ne voulait pas être surnommé un Gandhi. Il resta donc avec nous, en dépit de l'hostilité croissante que lui témoignaient les kapos. Sa décision était loin d'être judicieuse. Il devait malheureusement s'en apercevoir par la suite.

.. ..

Vers la mi-novembre, deux *Parolen* firent le tour du camp et mirent tous les esprits en ébullition. Il était, paraît-il, question de permettre enfin aux détenus de correspondre avec leurs familles. Certains prétendaient même que, dans d'autres camps, le service postal fonctionnait déjà et qu'il allait être bientôt inauguré à Kornswestheim. On imagine notre émotion. Les pessimistes hochaient la tête et refusaient d'ajouter le moindre crédit à ce bruit. Nous avions eu tellement de déceptions de ce genre ! Pour une fois, les optimistes avaient raison. En effet, le mois suivant, chacun écrivait sa première lettre, après sept mois de détention.

Le deuxième bruit concernait Sworobtchine. Il devait, paraît-il, s'embarquer prochainement pour les Etats-Unis. Nous dissimulions à grand-peine la joie que nous éprouvions à nous voir enfin délivrés d'un tel individu. Cette nouvelle devait également se révéler exacte. Tous ceux qui ont vécu dans le block A, alors que Sworobtchine en était le satrape, n'oublieront pas de longtemps ce type achevé de gangster qui, par malheur, portait l'uniforme américain.

Sans que nous en ayons été autrement avertis, le lendemain même, lors de l'appel du matin, le nouveau commandant du block A entra en fonctions : c'était le caporal Lissanetz.

Un nouveau règne commençait, non moins funeste que celui de Sworobtchine, mais d'aspect différent.

IV

LE REGNE DE LISSANETZ

Le nouveau commandant du block A, Lissanetz, avait dû hériter de ses ancêtres son mépris absolu de la légalité et de l'humanité pure et simple, tant il était ancré au tréfonds de son être. Un mince vernis de modernisme à l'américaine réussissait mal à dissimuler sa véritable nature. Il nous apparaissait tantôt sous des dehors bon garçon, tantôt sous l'aspect d'un démon déchaîné, sans jamais pourtant atteindre à la cruauté de son prédécesseur. Il était toujours tiré à quatre épingles, brossé, astiqué sur toutes les coutures, et faisait un large usage de toute la gamme des cosmétiques que l'armée américaine pouvait mettre à sa disposition. Sa propreté morale seule laissait à désirer. Il était dénué de toute espèce de scrupule. Il aurait été le type parfait de l'escroc international pour peu qu'il eût eu son sens de l'élégance. Or il en était totalement dépourvu. C'est en effet une qualité qui requiert un minimum de bon goût, et Lissanetz n'en avait aucun. Il donnait l'impression de n'avoir jamais eu qu'un seul but dans la vie : s'approprier tout ce qui n'était pas solidement ancré au sol. Il trouvait naturel de faire main basse sur tout ce qui présentait à ses yeux un intérêt quelconque. Il se gênait d'autant moins que ses victimes n'avaient aucun moyen de défendre leur bien, aucune chance de faire entendre leurs protestations.

Lors de sa première inspection, il aperçut au mur une horloge construite par un détenu particulièrement adroit, avec de vieilles boîtes à conserves, quelques bouts de bois et du carton. Lissanetz en trouva le mécanisme tellement ingénieux qu'il la prit aussitôt sous son bras et l'emporta. « Celui qui l'a fabriquée, dit-il, pourra tout aussi bien en fabriquer une seconde. »

Il nous fit dire par le docteur B..., notre chef d'étage, que tous ceux qui seraient désireux de lui offrir des présents pourraient le faire en toute liberté et sans fausse honte. Il considérait probablement que nous estimerions à sa juste valeur l'honneur qu'il nous faisait en daignant accepter nos offrandes. Si Lissanetz n'avait pas été d'origine tchèque, nous l'aurions pris pour le descendant de quelque grand vizir ou d'un satrape persan.

Lissanetz avait aussi des qualités. Il était, par exemple, un antimilitariste convaincu, ce en quoi il ne faisait que se conformer à la grande tradition démocratique américaine. Mais la contradiction entre ses convictions personnelles et ses obligations en tant que chef suprême de 3.000 « nazis », si elle lui apparaissait, ne le troublait nullement. A l'instar de ses pareils, balancés entre le vieux puritanisme anglo-saxon et la morale flottante propre à toutes les immigrations étrangères en Amérique, Lissanetz avait le militarisme en horreur lorsqu'il en subissait les plus minimes conséquences, mais en appliquait lui-même les méthodes avec une certaine rigueur lorsque c'était aux autres d'en souffrir. C'est ainsi que la fameuse tradition de la « position d'inspection », que Sworobtchine avait mise en honneur, fut intégralement maintenue, parfois même aggravée. Cela n'empêchait pas Lissanetz de déclarer au moins dix fois par jour à Plange, qui, en tant qu'interprète, était admis dans son intimité, que le jour même de sa démobilisation, il « flanquerait une trempe au premier général américain qu'il rencontrerait dans la rue. »

Le cas de Georg Plange était assez curieux. Fils d'un gros industriel allemand, propriétaire de toute une chaîne de minoteries à Hambourg et à Düsseldorf, ils avaient été arrêtés, lui et sa femme, dans des circonstances qui méritent d'être relatées. Comme il n'avait jamais été membre du parti, qu'il n'avait donc jamais eu aucun rapport avec le « nazisme », et comme en sa qualité de capitaine de réserve il avait été démobilisé longtemps avant la fin des hostilités parce que nécessaire à l'industrie alimentaire, Plange n'avait pas été inquiété lors de l'entrée des Américains à Düsseldorf. Par malheur pour lui, un major américain fut logé dans la maison qu'il partageait avec ses enfants. Cet officier éprouvait continuellement le besoin impérieux d'extérioser sa joie de la victoire en faisant la noce. Un soir, ayant vidé jusqu'à la dernière goutte toutes les bouteilles qu'il possédait, il convia Mme Plange à la petite fête qu'il avait organisée avec quelques amis, et la pria, son mari étant absent, d'apporter à boire. Mme Plange s'exécuta et donna aux joyeux compagnons toutes les vieilles bouteilles qu'elle possédait. Mais ils en réclamèrent d'autres. Mme Plange répondit qu'elle n'en avait plus. Le major se mit alors en fureur et lui intima l'ordre de l'accompagner à la cave. Craignant des fantaisies d'un autre genre, Mme Plange refusa d'obéir. L'Américain hurla si fort qu'il réveilla les enfants. Ceux-ci, effrayés, se levèrent et vinrent s'accrocher aux jupes de leur mère. Les vapeurs de l'alcool inspirèrent alors au major une idée qui dut lui paraître magnifique : il ordonna à son hôtesse de descendre à la

cave, elle et ses enfants, en se traînant à genoux. Il les suivit mais ne put, et pour cause, découvrir d'autres flacons.

Le lendemain, Mme Plange eut la malencontreuse idée d'aller se plaindre auprès des autorités américaines, lesquelles lui présentèrent leurs excuses tout en l'assurant que le major serait sévèrement puni. Deux jours plus tard, le domicile des Plange fut perquisitionné de fond en comble, et on y découvrit un passeport indiquant que Mme Plange avait fait un voyage en Suisse, deux ans auparavant. Les Plange se virent qualifiés sur-le-champ de « suspects » sous prétexte que l'autorisation de faire ce voyage était une marque de « favoritisme de la part des autorités nazies ». Les Plange ne pouvaient donc être que d'affreux suppôts du régime. Entre temps, Plange, qui était parti en voyage, était revenu à la maison. Ils furent arrêtés, lui et sa femme, bien que l'enquête dont tous deux furent l'objet n'eût apporté aucune charge nouvelle. On alla jusqu'à interroger leurs enfants dont l'aînée était une petite fille de huit ans !

C'est ainsi que Plange était devenu notre compagnon à Kornwestheim. Sa femme se trouvait internée dans un autre camp, près de Ludwigsburg. Avant la guerre, Plange avait étudié certaines spécialités aux Etats-Unis. Il parlait très bien l'anglais et c'est ce qui avait incité Lissanetz à le prendre près de lui, à la fois comme interprète et comme confident de ses infortunes sentimentales. Après avoir longtemps éparpillé son cœur à Ludwigsburg, il avait fini par l'offrir tout entier à une belle jeunesse de Kornwestheim. Il s'en voulait d'ailleurs de s'être laissé prendre à ce point et déversait sa mauvaise humeur sur tous les « guys » du block A, qu'il abreuvait d'injures. Tout le répertoire propre aux gangsters de bas étage y passait. Il me faut toutefois reconnaître que ses violences restaient toutes verbales, alors que Sworobtchine, lui, n'hésitait pas à cogner. Par contre, les cadeaux qu'il faisait à sa belle nous coûtaient de jour en jour davantage, et le rythme en devenait inquiétant. Les « quittances » que nous étions bien forcés de lui remettre, en échange des sommes qu'il prélevait dans nos enveloppes, défilaient à une allure accélérée. De plus, il fallut bien nous rendre à l'évidence : nos enveloppes étaient loin de contenir ce que nous y avions déposé. Des centaines de milliers de marks y avaient été directement prélevés, sans que nous en ayons été informés. Les montres en or étaient parties les premières.

Bientôt, la « boîte aux lettres » fut pleine des réclamations que nous adressions au C.I.C., jusqu'au jour où il nous fut

répondu que « les enveloppes contenant nos objets de valeur ne se trouvaient pas placées sous la garde du C.I.C. et que, par conséquent, la disparition de ces objets ne le regardait en rien. Aucune réclamation relative à ces enveloppes ne devait donc plus être désormais adressée au C.I.C. ».

Cela laissait supposer que cette affaire était de la compétence exclusive du commandant du camp, mais comme nous ne l'avions jamais vu et que nous ignorions jusqu'à son nom, notre horizon étant limité aux barbelés du block, nous n'avions d'autre ressource que de répéter après Dante : « *Lasciate ogni speranza...* » Lissaretz était, et restait, notre seul maître.

Une fois promu au rang d'interprète, Plange vint s'installer chez nous. Ses rapports avec Lissanetz n'étaient pas toujours drôles, surtout lorsque ce dernier n'était pas encore remis des excès de la veille. Il avait non seulement la charge de rédiger la correspondance courante, ce dont Lissanetz, par suite de son ignorance, était incapable, mais encore il devait écrire toutes les lettres d'amour de son chef et traduire celles que lui valait la distribution généreuse de chocolat et de cigarettes.

Mais c'est à Preis, un peintre, que revenait sans conteste la palme du martyre. Son talent artistique était, de la part de Lissanetz, l'objet d'une exploitation en règle. Il ne se passait pas de jour qu'il ne lui donnât à reproduire, à l'huile ou à l'aquarelle, selon l'intérêt du sujet, les photographies de ses petites amies, même les plus éphémères ! Evidemment, c'était la maîtresse en titre qui avait le pas sur tout le menu fretin, c'est pourquoi Preis n'arrêtait pas de faire son portrait sous tous les angles et dans toutes les attitudes. Peu à peu, il était devenu une véritable usine à portraits et avait le plus grand mal à faire face aux commandes qui affluaient de toutes parts. Lissanetz, les amis de Lissanetz, les supérieurs de Lissanetz, tous les Américains qui remplissaient une fonction quelconque dans le camp avaient recours à ses bons offices.

Preis se débattait dans un océan de photos de parents, d'amis, de femmes, d'enfants, de fiancés, etc. dont il reproduisait les traits en quelques coups de crayon et qu'il coloriait ensuite à toute allure. La ressemblance n'avait beau être qu'approximative, les portraits exécutés de façon tout à fait sommaire, un peu dans le style carte postale en couleurs ou couvercle de boîte à bonbons, Preis n'arrivait pas à satisfaire la demande. Il se trouva même un colonel qui passa

commande de dix portraits : le sien, celui de sa femme, de ses enfants, chacun dans plusieurs poses. Preis, il est vrai, retirait quelque profit de son travail et vivait un peu mieux que nous, grâce aux aliments et cigarettes qu'il recevait pour prix de celui-ci.

. . . .

Le caporal Lissanetz se trouvait installé sur le trône démocratique du block A depuis peu lorsqu'on annonça l'inspection d'un général américain. On prétendit, et il est fortement probable que cela était vrai, que cette inspection eut effectivement lieu, bien qu'aucun de nous n'eût aperçu le général. Certains affirmaient pourtant qu'il avait passé la tête par la porte entrouverte de l'une des chambres du parterre, mais l'avait retirée aussitôt à cause de l'odeur insupportable qui lui avait désagréablement chatouillé les narines. Mais la preuve la plus sérieuse de sa visite était l'ordre qui fut donné peu après de transformer les vestibules de chaque étage en dortoirs, afin de « décongestionner » les chambrées. Seul un officier supérieur était capable de donner un tel ordre. Etant donné le nombre des détenus, le résultat en fut à peine sensible. Cette mesure devait même avoir, comme on le verra plus tard, des conséquences funestes.

Il y avait une autre preuve, qui celle-là nous réjouit, de la visite du général. Lissanetz avait été assez rudement étrillé par celui-ci. Nous ignorions les motifs de la semonce et tous les efforts de Plange pour les connaître demeurèrent vains. Toujours est-il que la haine que Lissanetz portait aux généraux redoubla.

— Le premier que je rencontrerai après ma démobilisation, disait-il avec rage à Plange, je lui ferai valser les molaires !

Les associations d'idées peuvent jouer parfois de mauvais tours à ceux qui s'y attendent le moins, et qui doivent nonobstant en subir les conséquences les plus imprévues. Comme pour le moment Lissanetz était dans l'impossibilité de mettre ses menaces à exécution sur la personne des généraux américains, et comme la date de sa démobilisation reculait de jour en jour davantage par suite des lenteurs de la « démilitarisation » et de la « dénazification » de l'Allemagne, l'idée lui vint soudain qu'il pourrait tout aussi bien satisfaire son besoin de vengeance sur la personne d'un général quelconque, en l'occurrence sur l'un de ceux qu'il avait sous la main.

— Plange ! cria-t-il, fais-moi venir tout de suite un général ! Je veux lui faire cirer mes souliers !

Plange, ne comprenant pas très bien ce que voulait au juste son illustre seigneur, s'attira sur-le-champ une bordée d'injures ordurières :

— Et surtout, ne fais pas semblant de ne pas me comprendre, fils de p... ! conclut Lissanetz. Fais-moi venir ici un de ces *dirty* généraux ! Je veux en voir un cirer mes souliers !

Plange, ne sachant où s'adresser, vint me trouver.

— Lissanetz, me dit-il, veut absolument que vous alliez cirer ses chaussures !

Je crus tout d'abord qu'il plaisantait et je lui assurai que je ne le trouvais pas drôle. Mais il insista.

— Je ne plaisante pas. J'ignore quelle mouche l'a piqué.

— Si Lissanetz a effectivement manifesté ce désir, répondis-je, vous pouvez toujours lui dire que je refuse, quant à moi, de le satisfaire.

Plange s'en retourna vers Lissanetz et lui communiqua ma réponse. Celui-ci dut probablement se sentir moins sûr de lui, car il n'insista pas, tout au moins en ce qui me concernait, et demanda à Plange de s'adresser à un autre général.

En désespoir de cause, Plange alla trouver Gerlof, ancien professeur à l'école polytechnique de Charlottenburg, lequel devait aux bizarreries du régime national-socialiste d'être assimilé au grade de Général de Police. Gerlof, lui aussi, refusa.

Plange rapporta, en tremblant, la chose à Lissanetz. Il fut accueilli par une nouvelle bordée de jurons.

— Amène-moi tout de suite ces deux cochons de nazis ! Pour qui se prennent-ils donc ?

Gerlof et moi dûmes nous rendre chez Lissanetz. Comme Gerlof lui semblait probablement plus « arrogant » que moi, c'est à lui qu'il s'en prit en premier.

— Prends cette brosse et frotte immédiatement ces chaussures, espèce de sale cochon !

— Que dit-il ? me demanda Gerlof en se tournant vers moi.

Cette demande était en elle-même un manquement grave à la position de garde-à-vous dans laquelle nous devions nous tenir lorsque nous étions devant Lissanetz. Les injures jaillirent de plus belle. Bégayant de rage, il nous ordonna de sortir du bureau et de rester immobiles pendant deux heures dans le corridor, face au mur. Mais cela ne l'avait pas calmé. Il sortit du bureau au bout de quelques minutes pour voir ce que nous faisions. Par malheur, Gerlof était en train de raconter sa mésaventure à un autre détenu. Lissanetz le fit aussitôt rentrer dans le bureau et j'ignore ce qu'il s'y passa, car j'étais toujours dans le couloir, face au mur. Gerlof me dit par la

suite que Lissanetz s'était contenté de l'injurier copieusement et lui avait à nouveau intimé l'ordre de cirer ses chaussures, mais que, devant son refus, il l'avait renvoyé dans le couloir.

Toujours est-il qu'après nous avoir laissés ainsi un bon bout de temps, Lissanetz eut l'idée de nous punir d'une autre façon. Il nous pria de le suivre jusqu'aux cabinets et nous ordonna de les nettoyer, nous menaçant des pires sanctions si un quart d'heure plus tard ils n'étaient pas aussi propres qu'un sou neuf, ce dont il viendrait s'assurer en personne. N'ayant pas encore digéré son échec, il nous quitta en jurant et ne reparut plus de la journée.

. . . .

Vers la fin du mois de novembre, notre nourriture devint sensiblement, et incontestablement, plus mauvaise. Le bruit courait que des détournements auraient eu lieu à l'administration du camp ; une bonne partie des aliments destinés aux détenus prenaient le chemin du marché noir. Lissanetz était le premier visé, mais il ne pouvait être qu'un des anneaux d'une chaîne assez longue.

Le plus étonnant était qu'au bloc des Gandhis tout continuait comme par le passé : les rations des détenus n'y avaient pas été diminuées, bien que ceux-ci y fussent maintenant beaucoup plus nombreux par suite de l'aggravation du régime dans le reste du camp. Cela provoqua une véritable campagne d'opinion contre les Gandhis : on les accusait de faire exprès de ne manger que juste assez pour éviter d'atteindre le poids limite qui les aurait fait réintégrer leur précédent domicile, ce qui leur permettait de profiter en permanence de leur régime de faveur. Le surplus d'aliments qui résultait de l'application de ce système était, affirmait-on encore, troqué, contre d'autres objets, surtout du tabac.

Un des traits essentiels du caractère allemand est l'extraordinaire appétit dont fait preuve la majeure partie de ce peuple, en toute circonstance. Certains étrangers malveillants vont jusqu'à prétendre que les Allemands ne s'arrêtent jamais de manger, même lorsqu'ils sont à la messe... C'est certainement faux. Il n'en est pas moins vrai que, pour les Allemands, se nourrir est une des principales activités de l'existence, voire même un de ses buts. Certes, la nourriture que nous recevions au camp était bien trop insuffisante pour ne pas constituer un de nos soucis majeurs. Mais, pour naturel qu'il fût, il prenait, chez la plupart d'entre nous, une importance exagérée qui se traduisait souvent par des scènes de gloutonnerie animale. J'ai vu certains de mes compagnons, autrefois des

personnages assez importants, ramasser les miettes de pain tombées sur le sol ou lécher leur gamelle non seulement à l'intérieur mais aussi à l'extérieur, afin de ne pas laisser perdre ne fût-ce qu'une goutte de soupe. Lorsqu'un détenu était trop malade pour finir sa gamelle il versait ce qui lui restait de soupe dans les boîtes que lui tendaient avidement ceux qui se trouvaient auprès de lui et qui l'avalaient goulûment, bien que n'ignorant pas quel risque de contagion ils couraient. A vrai dire, pareille occasion était fort rare, car ce n'est pas facilement que l'un de nous renonçait à tout ou partie de sa ration de soupe, aussi mauvaise fût-elle.

L'arrivée des marmites donnait lieu à un spectacle chaque jour renouvelé. Dès qu'on les avait apportées dans la cour, une dizaine de détenus, nommés les « appréciateurs », faisaient cercle autour et donnaient leur avis sur la qualité de la soupe, gravement, avec des mines d'experts. Après de laborieux débats, ils laissaient enfin tomber leur verdict : « claire, épaisse, trop liquide, 3, 5, 8 ou 10 grammes de viande par personne, grasse ou maigre ». Aussitôt prononcé, ce verdict se répandait à travers le block, de sorte que les visages de tous ceux qui attendaient leur tour dans la cour, en files interminables, reflétaient déjà la déception ou la joie, si grande était leur confiance dans la valeur du jugement des « appréciateurs ».

La distribution de la soupe se faisait selon un système savant de répartition des restes par roulement, et la précision en était mathématique. Si jamais un détenu avait reçu une cuillerée de plus que ses camarades, je suis sûr qu'il y aurait eu mort d'homme. Lorsqu'il s'agit de nourriture, il est prudent de ne pas plaisanter avec un Allemand... Aussi est-il facile d'imaginer quelle était l'indignation générale lorsque nous parvenait l'écho des détournements alimentaires opérés à l'intendance du camp à notre détriment. Mais qu'aurions-nous pu y faire ?

En ce qui me concerne, je commençais à ressentir les effets d'un affaiblissement généralisé. Le manque de vitamines provoquait en moi des troubles de circulation. Le matin surtout, lorsque je me lavais, par suite du contact de l'eau froide mes mains se vidaient de leur sang et devenaient d'un blanc cireux, presque cadavérique.

Je ne pouvais m'empêcher de penser à l'hiver qui approchait et que j'aurais à affronter avec un organisme affaibli. Fin novembre, j'avais déjà maigri de 25 kg.

C'est à cette époque que nous aperçûmes les premières lueurs d'espérance, tout au fond des ténèbres dans lesquelles nous étions plongés.

V

PREMIERES NOUVELLES DES MIENS

Je n'avais pas pris au tragique le caprice de Lissanetz voulant à tout prix faire cirer ses chaussures par un général. Je m'étais efforcé de n'en voir que le côté comique, fermement décidé que j'étais à garder ma bonne humeur, envers et contre tous. J'avais même trouvé là un excellent sujet de distraction qui venait à point pour rompre l'ennui quotidien résultant de la monotonie de notre existence à l'*Internment Camp* 75. Cet incident me donna néanmoins l'occasion de protester contre l'attitude des autorités supérieures américaines dont la carence dans l'accomplissement de leur mission permettait à un Sworobtchine et à un Lissanetz d'étaler, l'un son ignominie, l'autre ses prétentions ridicules. Je décidai donc d'envoyer une lettre de protestation au chef du C.I.C. du camp, et j'y joignis une lettre pour l'ambassadeur Murphy, conseiller politique près du commandement suprême des forces américaines en Europe.

Je m'y plaignais notamment d'être enfermé depuis plus de six mois, sans que m'eût jamais été communiqué le motif de ma détention. Je reprenais les arguments déjà maintes fois exposés.

Je relatais enfin, à titre d'exemple, l'incident qui m'avait mis aux prises avec un caporal américain, lequel avait manifesté le désir de voir un général cirer ses chausures, et je demandais en conséquence si cette prétention était, aux yeux des autorités américaines, parfaitement compatible avec les stipulations du droit international, et si c'était là la façon dont ces mêmes autorités entendaient traiter un général et un diplomate roumain.

Je savais pertinemment qu'il ne fallait pas me faire trop d'illusions sur les résultats d'une telle lettre, comme d'ailleurs de toute plainte concernant les abus manifestes des représentants des autorités américaines. Tout ce que j'avais vu et subi jusqu'alors m'avait progressivement amené à penser que la façon dont les Américains considéraient l'Europe procédait, à beaucoup d'égards, d'une mentalité de conquérants coloniaux, en vertu de laquelle un représentant de l'autorité américaine ne pouvait en aucun cas être blâmé pour un délit qu'il aurait pu commettre au préjudice d'un Européen. Ou bien alors, si le blâme était jugé malgré tout nécessaire, on évitait soigneusement de porter celui-ci à la connaissance du détenu

européen. Mais, tout compte fait, ne fût-ce que pour le principe, j'estimais que ma lettre de protestation devait être écrite.

On comprend donc quel fut mon étonnement lorsque quelques jours plus tard un soldat vint me chercher pour me conduire au C.I.C.

Le lieutenant Levy, qui en était le chef, compulsait mon dossier. J'étais curieux de connaître les effets de ma lettre. Mais je me trompais : ce n'était pas de ma plainte qu'il s'agissait, mais de tout autre chose.

— En quelle langue voulez-vous parler ? me dit Levy après m'avoir invité à m'asseoir devant lui.

— Je parle aussi bien l'allemand que le français, répondis-je, et moins bien l'anglais. Mais je préfère le français.

Notre conversation commença donc en français.

— Vous êtes bien l'ami d'Antonesco ? me demanda-t-il.

— Il y a plusieurs Antonesco, répondis-je. J'ignore auquel vous pensez, mais de toute façon je n'ai jamais été l'ami d'aucun d'eux.

— C'est de l'ancien « Führer » de la Roumanie qu'il s'agit. Comment pouvez-vous prétendre n'avoir jamais été son ami alors qu'il vous a envoyé comme ministre à Berlin ?

— Je crois que vous faites erreur. En Amérique, il est d'usage que le président envoie ses amis personnels le représenter à l'étranger. Cela ne se fait cependant pas en Europe. D'ailleurs, officiellement, je n'ai jamais été le représentant du maréchal Antonesco, mais celui du roi Michel.

— Je veux dire ami au sens politique.

— Pas même. Le maréchal Antonesco, en tant que chef de l'Etat roumain, était mon supérieur direct, à la fois militaire et politique, mais surtout militaire. Je n'ai jamais eu l'honneur d'être son ami.

— Vous le connaissiez cependant fort bien ?

— Evidemment ! Comment aurais-je pu ne pas le connaître puisque j'étais sous ses ordres !

— Alors, pourquoi dites-vous qu'il n'était pas votre ami ?

— Je vous comprends mal. D'habitude c'est tout autre chose qu'on entend par le mot amitié.

— C'est pourtant grâce à Antonesco que vous avez eu tous les postes auxquels vous avez été nommé !

— Absolument pas ! J'ai été attaché militaire en Turquie sous le roi Carol, et je me suis vu désigné pour certaines missions, notamment en France et en Pologne, par d'autres chefs que le maréchal Antonesco !

Tandis que je parlais, Levy consultait mon dossier.

— Vous avez bien rédigé un mémoire, lorsque vous étiez à Seckenheim ?

— A Seckenheim ? Non. Je n'ai jamais été interrogé à Seckenheim.

— Mais pourtant vous avez rédigé un mémoire relatif à l'Entente Balkanique !

— En effet, il m'avait été demandé, mais c'est à Bärenkeller, et non à Seckenheim.

— Hum ! fit Levy. Où se trouve votre famille ? me demanda-t-il brusquement.

— Je n'en sais absolument rien. Lorsque je l'ai quittée, elle était sur le bord de la route, à Oetz, sans abri et dépourvue de tout. Je suppose qu'elle y est encore.

— Où se trouve Oetz ?

— En plein Tyrol, à 60 km. à l'ouest d'Innsbruck.

Levy leva les yeux pour me regarder fixement en fronçant les sourcils. Je fis de même et le regardai droit dans les yeux, tout en me demandant pourquoi il me posait toutes ces questions baroques.

— Savez-vous à qui cela appartient ? me demanda-t-il en m'indiquant des vêtements posés sur une chaise, derrière lui.

Je regardai le paquet et mon cœur s'arrêta de battre : ces vêtements m'appartenaient !

— Tout cela est à moi, dis-je la gorge serrée. J'avais reconnu surtout une de mes cravates posée en travers du paquet. J'ajoutai d'une voix éteinte :

— Comment mes affaires sont-elles arrivées ici ?

Levy ne me quittait pas des yeux.

— C'est votre fils qui les a apportées, me répondit-il.

Je sentis alors deux larmes rouler le long de mes joues et tomber. Je fis cependant un effort sur moi-même et réussis à me durcir les traits, décidé que j'étais à ne pas profaner mon émotion. C'était la première fois, depuis plus de six mois, que j'avais des nouvelles des miens. J'étais incapable d'articuler un seul mot. Nous restâmes un moment, Levy et moi, à nous observer.

— Où est-il ? finis-je par demander. Puis-je le voir ne serait-ce qu'un instant ?

— C'est interdit, répondit Levy. D'ailleurs, il est parti depuis longtemps.

Je serrai les dents pour ne pas crier. Une cruauté aussi gratuite me révoltait.

— Quand avez-vous vu votre famille pour la dernière fois ? me demanda Levy.

— Cela fait plus de six mois maintenant. Où sont-ils à présent ?

— Je n'ai pas le droit de vous le dire. Prenez vos affaires ; vous pouvez partir.

.. ..

— Où diable avez-vous pris tout cela ? Un costume neuf, ma parole ! Et des chemises, et une cravate !

Lippert n'en croyait pas ses yeux. Je m'assis sur le lit, car j'avais les jambes coupées.

— Imaginez-vous, dis-je à Lippert, que mon fils est venu m'apporter un paquet.

Cela paraissait aussi fantastique aux autres qu'à moi-même. Personne encore n'avait reçu de nouvelles de sa famille ni n'avait entendu dire que quelqu'un en eût reçu.

Ils s'exclamèrent tous d'une seule voix :

— Vous l'avez vu ? Vous lui avez parlé ?

— Non. Il paraît que ce n'est pas possible. Levy ne m'a appelé que longtemps après lui avoir fait quitter le camp.

Mes compagnons étaient indignés. Ils avaient eu un instant l'espoir d'avoir par ma bouche des nouvelles du dehors. Leur décepton était presque aussi grande que l'avait été la mienne. Ils continuaient de me poser des questions.

— Où est votre fils ? Quand est-il venu ?

— Je n'en sais rien. Levy n'a rien voulu me dire !

— C'est inconcevable ! s'écria Lippert en levant les bras au ciel.

Je voulus ranger mes affaires, mais je me rappelai que je n'avais pas d'endroit où les mettre. Müller, avec sa gentil-

lesse coutumière, se baissa et sortit de son lit une boîte en carton qu'il y tenait cachée :

— Tenez, me dit-il, je vous la prête jusqu'à ce que vous en ayez une autre. Demandez-en donc une à D..., il n'en manque pas.

Après m'être quelque peu calmé, je m'efforçai de découvrir le fil qui pouvait relier les questions que Levy m'avait posées. Sans aucun doute — et tous mes compagnons auxquels j'avais relaté mon interrogatoire en détail étaient de mon avis — le chef du C.I.C. avait dû s'imaginer que j'avais réussi à me mettre en contact avec l'extérieur. Comment ? Il l'ignorait, mais, de toute façon, je n'avais pu employer que des moyens prohibés. Que mon fils fût parvenu à apprendre où je me trouvais, cela avait dû beaucoup intriguer Levy. Je n'étais pas prêt d'oublier son regard lorsqu'il m'avait demandé où se trouvait ma famille. Mais pourquoi donc alors m'avoir posé toutes les autres questions : ma prétendue « amitié » avec le maréchal Antonesco, le mémoire écrit par moi sur l'Entente Balkanique, etc ? Quel lien y avait-il entre toutes ces questions ? Et pourquoi tant de mystère ? Je ne voyais surtout pas ce que tous ces gens-là voulaient de moi, et je me faisais d'autant plus de souci que j'en venais à croire que leur comportement à mon égard ne pouvait avoir d'autre origine qu'un malentendu absurde sur ce qu'avaient été en réalité mes fonctions et mon activité passées. Ce qu'il y avait de particulièrement pénible, c'était leur ignorance des événements les plus récents de l'histoire européenne comme de ceux qui y avaient joué un rôle. Je m'en étais une fois de plus rendu compte lorsque Levy avait parlé d'Antonesco comme d'un ogre « nazi », qui avait, à l'en croire, passé son temps à manger du juif. Certes, Antonesco, sous l'influence des idées qui étaient à l'époque répandues dans toute l'Europe, avait ordonné des mesures coercitives à l'égard des israélites, particulièrement dans le domaine économique. Mais le régime du maréchal Antonesco, loin d'avoir été pour les juifs un régime de terreur, ainsi qu'on en était persuadé en Amérique, avait été au contraire pour eux l'instrument de leur salut, car si le maréchal Antonesco n'avait pas réussi à se maintenir au pouvoir, la Roumanie aurait été automatiquement livrée pieds et poings liés aux éléments extrémistes de la Garde de Fer. Si celle-ci n'avait pas été radicalement écrasée par le maréchal Antonesco, c'est alors que les juifs auraient eu à subir un véritable régime de terreur, régime qui leur fut épargné justement grâce à la présence d'Antonesco qu'on avait maintenant beau jeu d'accuser.

Il me semblait également incompréhensible de me voir associer à certains événements de la politique intérieure roumaine, auxquels, de toute évidence, je n'avais pu prendre part.

Ce qu'il y avait d'inquiétant, c'était de constater comment ceux-là mêmes qui s'étaient engagés à bâtir un monde plus juste, suspectaient et accusaient à tort et à travers une infinité de personnes, sans même se donner la peine de vérifier tout d'abord si ces accusations étaient tant soit peu fondées, et les prétendus délits suffisamment établis. Jamais encore, aucun des spécialistes du C.I.C. qui m'avaient « interrogé » n'avait utilisé une méthode autre que celle de l'accusation directe, non fondée, jamais motivée, ni même expliquée par des faits. A l'origine de chacune des questions posées se trouvait une idée préconçue de laquelle l'enquêteur ne démordait pas :

— Vous êtes nazi, bien entendu ! Vous êtes un criminel, bien entendu ! Vous êtes un bourreau de juifs, bien entendu !

— Mais non, voyons ! C'est faux !

— Mais si, c'est vrai, vous êtes nazi. Il est impossible que vous ne l'ayez pas été ! Tous ceux qui l'ont été disent maintenant que c'est faux !

Telle était la méthode du C.I.C. américain. Elle était le résultat de la psychose qui s'était emparée du peuple américain tout entier. Il s'y ajoutait le ressentiment qu'on nourrissait à l'égard des Européens, tenus pour responsables soit directement soit indirectement de tout ce qui avait pu se passer au cours de cette deuxième guerre mondiale. Tout Européen non juif était soupçonné d'antisémitisme. Et cela répondait parfaitement à l'image que l'Amérique se faisait de l'Europe.

La façon d'agir de Levy était d'autant plus absurde que trois jours plus tard on nous avisa qu'il nous était désormais permis d'envoyer des lettres et de recevoir des lettres et des colis. Cet événement si longtemps attendu marqua le début d'une ère nouvelle dans la vie des détenus. L'atmosphère générale s'en trouva profondément influencée. La preuve en est que le pourcentage des suicides diminua brusquement. Cependant, la joie de pouvoir envoyer à ceux qu'on aimait quelques mots pour les rassurer, leur redonner de l'espoir, et de pouvoir recevoir de leurs nouvelles, ne devait pas être donnée à tous. La possibilité que nous avions de communiquer avec les nôtres entraînait la révélation de tragédies, de souffrances et de privations demeurées trop longtemps enfermées en nous-

mêmes par suite de l'interdiction que nous avions d'écrire. Tout cela, maintenant, éclatait au grand jour. Beaucoup de familles d'internés allaient recevoir pour toute nouvelle une lettre que leur enverrait un « camarade de planche », et qui leur apprendrait que leur père, leur mari, leur ami, était depuis longtemps déjà passé au royaume des ombres, soit qu'il fût mort de fièvre à l'infirmerie, soit qu'il eût mis fin à ses jours au bout d'une corde, ou bien encore qu'il eût reçu par mégarde une rafale de mitraillette tirée « pour rire » par quelque *boy* ivre. Et parmi les détenus, combien y en aurait-il qui apprendraient la destruction de leur foyer brûlé ou réduit à néant par la furie aveugle d'une guerre qui continuait à exercer ses ravages bien après la date qui, théoriquement, en marquait la fin, ou la mort d'un être cher sur l'une quelconque des routes de la débâcle ou de l'exode, ou quelque drame plus sombre encore ?

On imagine l'émotion de tous ceux qui avaient enfin le droit d'écrire pour la première fois à leur famille, en utilisant le formulaire spécial où chacun disposait de dix-huit lignes. Dix-huit lignes une fois par mois, ce n'était pas beaucoup, alors que nous aurions pu remplir des pages et des pages avec ce que nous avions sur le cœur... Nous étions cependant bien contents de les avoir, ces dix-huit lignes mensuelles.

Nombreux étaient ceux qui ignoraient où adresser leurs lettres. Avec certaines régions de l'Est de l'Allemagne, ou avec l'Autriche détachée du Reich et devenue non seulement étrangère mais encore ennemie de sa voisine, toute correspondance était impossible.

En ce qui me concernait, je craignais fort que ma famille se trouvât encore dans le Tyrol, auquel cas ma lettre n'avait aucune chance de lui parvenir. Le lieutenant Levy ayant catégoriquement refusé de me dire où se trouvaient ma femme et mon fils, que pouvais-je faire ? J'écrivis donc tout d'abord à une amie de ma femme, Mme Knauer, doctoresse à Kissingen, dans l'espoir qu'elle aurait peut-être des nouvelles de ma famille. J'estimais que si ma femme avait eu la possibilité d'écrire à quelqu'un, certainement sa meilleure amie devait avoir reçu une lettre d'elle. Je priai donc Mme Knauer de dire éventuellement à ma femme que j'étais en parfaite santé et qu'elle pouvait désormais m'écrire. Dès que j'eus expédié cette lettre, la fièvre de l'attente commença.

Au bout de très peu de temps, les réponses affluèrent par centaines. J'enviais tous ceux qui recevaient déjà des lettres. J'attendis en vain pendant longtemps et je commençai

même à perdre tout espoir. Je me disais que ma famille devait être restée à Oetz et qu'il me serait impossible de communiquer avec elle. Tous mes compagnons de chambre étaient maintenant entrés en contact avec les leurs et en avaient des nouvelles, bonnes ou mauvaises. Tous, sauf Wegener et moi. La famille de Wegener ayant fui Kolberg devait probablement se trouver dans le Mecklembourg. Il pensait que les siens s'étaient réfugiés chez des parents éloignés, près de Neu-Strelitz, mais ce n'était qu'une supposition. Le pauvre Wegener ne se doutait pas de la tragédie qui s'était abattue sur sa famille. Il ne devait l'apprendre que beaucoup plus tard. Il était le seul de nous tous à posséder une photo de sa femme et de ses deux filles. Il avait confectionné de ses mains un cadre de bois et l'avait accroché à la tête de son lit. Tout comme moi, Wegener se rendait plusieurs fois par jour à la cave du block, où avait été installé le bureau de poste, voir « s'il était arrivé quelque chose pour lui ». Mais c'était toujours en vain.

.. ..

Noël n'était pas loin. Beaucoup de détenus, surtout les paysans, avaient reçu de volumineux colis contenant de gros pains de campagne, des saucisses, du lard, du tabac et des pommes. Oh ! ces pommes ! Rien qu'à les voir, si rouges et si nacrées, j'en avais les larmes aux yeux. Des pommes et des noix de Noël ! C'était toute mon enfance que je sentais remonter en moi. Je me revoyais la veille de Noël allant de porte en porte avec mes petits camarades, chantant et recevant des pommes, des noix et des craquelins. Des craquelins ! Je contemplais avec envie mes compagnons paysans qui croquaient à pleines dents ceux qu'ils venaient de recevoir.

Notre block se préparait à fêter Noël. Les chœurs étaient au point depuis longtemps. Quelqu'un avait réussi à dénicher un sapin, Dieu sait comment ! Il avait été installé sur le palier de notre étage, décoré du mieux que nous avions pu, à l'aide de bouts de carton, de papiers de couleur découpés et de morceaux de fer blanc.

Nous célébrâmes la nuit de Noël devant l'arbre, entassés dans les escaliers et le corridor de notre étage. On entendit plusieurs discours, ainsi que des poésies. Puis, les chants de Noël allemands firent couler pas mal de larmes. Beaucoup de détenus, surtout parmi les paysans, avaient espéré être remis en liberté avant la fin de l'année. Ils ne s'expliquaient pas leur internement. Certains d'entre eux n'avaient jamais été interrogés. D'autres avaient été arrêtés à la suite d'une confu-

sion de noms, et, bien que l'erreur eût été reconnue depuis longtemps, on ne les avait pas pour autant relâchés. L'un d'eux avait même été arrêté alors qu'il travaillait dans son champ, à la place d'un autre qui s'était évadé d'un convoi. Les gardes l'avaient fait grimper de force dans un camion et l'avaient emmené : « un de perdu, un de retrouvé », le compte y était. Et c'était l'essentiel. Cela faisait déjà plus de sept mois que l'homme se trouvait interné, sans que personne se fût soucié de lui le moins du monde, et sans qu'il eût trouvé à qui se plaindre. Incroyable, mais pourtant vrai. Son cas était loin d'être unique.

Ces gens simples ne comprenaient rien à ce qui leur était arrivé. Comme ils ne voyaient aucune raison de les maintenir en détention, ils s'étaient imaginé naïvement qu'ils fêteraient Noël dans leur famille. Leur déception était immense et leur tristesse faisait peine à voir. De grosses larmes coulaent sur leurs visages ridés et hâlés. La fin de la guerre, loin de mettre un terme à une longue suite de souffrances, ne faisait au contraire qu'y ajouter. Ils devaient payer pour la folie des autres.

Soudain, ceux qui se trouvaient près des fenêtres alertèrent les autres :

— Regardez donc ! Un arbre de Noël sur la route, là-bas, au tournant !

Tous se bousculèrent pour voir. En effet, sur le bord de la route de Kornwestheim, au-delà des barbelés extérieurs situés eux-mêmes à une centaine de mètres de la limite proprement dite du camp, des femmes de Kornwestheim avaient eu l'idée de planter un sapin dans la neige, et elles en allumaient les bougies à notre intention. La nuit était tombée, et nous contemplions toutes ces lumières tremblotantes qui brillaient sur la neige, message d'espoir de la part de ceux qui étaient dehors avec ceux qui étaient enfermés dans les barbelés. Toutes les fenêtres étaient maintenant ouvertes, et des centaines de voix entonnèrent le célèbre chant de Noël : « Stille Nacht, Heilige Nacht. »

Mais un soldat arriva du corps de garde en criant et nous ordonna de fermer toutes les fenêtres. Un autre alla droit au sapin et l'arracha. Nous le regardâmes s'acharner sur l'arbre à coups de crosse. une à une les bougies s'éteignirent, et la nuit retomba sur la route et dans nos cœurs.

.. ..

Ce triste Noël était passé depuis quelques jours lorsque je reçus enfin la lettre tant attendue ! Je reconnus avec émotion l'écriture de ma femme sur l'enveloppe. La lettre avait été postée à Kissingen. J'hésitai longtemps avant de l'ouvrir.

Ma femme et mon fils s'étaient réfugiés tous deux chez Mme Knauer qui leur avait procuré un gîte. Ils y étaient arrivés en juillet, après de multiples péripéties qui avaient éprouvé la santé de ma femme déjà malade. Elle allait heureusement un peu mieux. Dans cette première lettre, elle évitait de me raconter en détail ce qui leur était arrivé, sans doute par crainte d'une censure éventuelle. Ce ne fut que dans la deuxième lettre que je fus mis au courant, par mon fils, de leurs mésaventures à tous deux.

Ma disparition soudaine, à Oetz, les avait affolés. Quatre ou cinq jours après mon arrestation, ils reçurent la visite du major américain qui commandait la place, lequel entreprit de perquisitionner les bagages. Tout d'abord il confisqua mes deux autos sans donner de reçu, et éparpilla les bagages au milieu de la route. Puis il fit vider les valises et s'appropria ce qui lui plaisait. Après quoi, il fit savoir à ma femme que dès le lendemain elle serait dirigée sur un camp, en compagnie de toutes les personnes qui l'accompagnaient.

Le lendemain en effet, un camion vint les chercher, eux et ce qui restait des bagages, et ils partirent. Durant deux jours et deux nuits, le chauffeur erra à travers le Tyrol, à la recherche d'un camp. Il finit par en trouver un près de Telfs, stoppa devant la porte, fit descendre les occupantes du camion et repartit aussitôt.

Ma femme et ceux qui l'accompagnaient se virent d'abord confisquer par le corps de garde à peu près tout ce qui avait échappé à la perquisition du major, en particulier les provisions alimentaires. Puis, à leur grand étonnement, ils s'aperçurent qu'ils se trouvaient dans un camp réservé aux Ukrainiens. Il y en avait plusieurs milliers, hommes et femmes, qui étaient venus en Allemagne pendant la guerre, recrutés par le service de la main-d'œuvre, et qu'on avait parqués dans ce camp avant de les rapatrier. Pourquoi ma famille se trouvait-elle avec eux ? Le diable lui-même n'aurait pu le dire.

Ils y étaient depuis deux jours, dans une promiscuité écœurante, lorsque mon fils aperçut un major américain qui traversait le camp. Il réussit à arriver jusqu'à lui et lui demanda si ce n'était pas par erreur qu'ils avaient été internés dans un camp d'Ukrainiens. Le major reconnut qu'il s'agissait bien d'une erreur et ordonna aussitôt que ma famille soit conduite près d'Innsbruck, où se trouvait un camp

de « personnes déplacées ». Internés une seconde fois, ils furent cependant bien contents de ne pas être séparés. Le camp se trouvait dans une école, et ils durent s'installer dans une classe déjà bondée de réfugiés. En dépit des conditions matérielles très dures, ils y restèrent jusqu'au début de juillet, époque à laquelle le Tyrol fut inclus dans la zone d'occupation française. Mon fils l'ayant appris obtint qu'un officier américain leur donnât, à lui et à ma femme, un laissez-passer pour Kissingen où ils étaient assurés de trouver un abri.

Ils mirent six jours pour aller d'Innsbruck à Kissingen avec ce qu'il leur restait de bagages. Le voyage fut très pénible. Il leur arriva de voyager dans un wagon de marchandises découvert, alors qu'il pleuvait à verse.

Tout cela n'était pas pour me réjouir. J'étais cependant content de les voir sains et saufs, et relativement à l'abri. Je fus très touché d'apprendre la peine que s'était donnée mon fils pour me retrouver. Des mois durant il avait frappé à toutes les portes, passé des journées entières dans des bureaux. Il se heurtait partout aux mêmes refus, à la même hostilité. Un jour, alors qu'il se trouvait dans le bureau d'un officier américain, celui-ci, après l'avoir écouté, demanda par téléphone des renseignements sur mon compte. Mon fils entendit de loin, dans le récepteur, le mot « Kornwestheim ». L'officier refusa de lui dire le nom du camp où je me trouvais, mais mon fils était persuadé que le mot Kornwestheim devait avoir quelque rapport avec mon lieu d'internement. C'est ainsi que je pus recevoir le paquet qu'il m'avait apporté fin novembre.

VI

LA MORT POUR UN MEGOT

Peu après Noël, je rencontrai dans la cour du block le professeur Keller. C'était un jeune homme que j'appréciais beaucoup, à la fois pour le sérieux de son caractère et la finesse de ses pensées. J'avais eu avec lui nombre de conversations animées. Il reflétait assez exactement l'état d'esprit de la jeunesse allemande, désemparée par l'effondrement

d'une idéologie dans laquelle elle avait mis toute sa foi et qui cherchait maintenant, dans son désarroi, un guide spirituel sûr et éprouvé. La jeunesse allemande avait souffert au-delà de toute expression, et elle s'était sacrifiée sans compter. Elle se voyait maintenant bafouée non seulement pour les fautes d'un régime qui avait complètement dénaturé son idéal, mais encore pour le fait même d'avoir cru en cet idéal. C'est la raison pour laquelle peut-être cette jeunesse était, sinon réfractaire, du moins extrêmement réservée à l'égard de tout ce qu'on tentait de lui faire accepter à présent comme étant la vérité. C'est qu'aussi, il faut bien le dire, ce qu'on lui proposait ne s'accordait guère avec la réalité qu'elle avait sous les yeux.

Les Allemands plus âgés étaient infiniment moins affectés. Ils parlaient avec désinvolture de leurs opinions politiques, sans doute parce qu'ils s'étaient laissés porter par le courant national-socialiste, sans avoir jamais eu la foi, comme ils étaient prêts à épouser n'importe quelle doctrine nouvelle qui leur paraîtrait susceptible de les sortir de la nuit où leur patrie avait sombré. Je ne crois pas me tromper en affirmant que le national-socialisme considéré comme idéologie en soi, c'est-à-dire débarrassé de toutes les aberrations, exagérations et autres excès commis par des exaltés qui en avaient totalement dénaturé le caractère, était loin d'être extirpé du cœur de la jeunesse allemande, en dépit de la propagande intense à laquelle on la soumettait.

.. ..

Le professeur Keller venait de recevoir une lettre de sa femme, la première qu'elle lui écrivait. Il paraissait bouleversé.

— Auriez-vous de mauvaises nouvelles ? lui demandai-je.

— Mauvaises en effet, me répondit-il. Et pourtant cela ne fait que commencer.

— Mais encore ? Qu'y a-t-il ? Est-ce donc si grave ?

— Il m'est difficile de vous le dire. Le fait est que je suis à bout. Je préfère cependant vous faire lire la lettre, car je voudrais avoir votre avis. Mais je voudrais pour cela vous voir un moment seul. Je ne veux pas que les autres le sachent. C'est trop triste pour moi.

— Venez donc me voir entre 2 et 3 heures. C'est une heure ou mes camarades ne sont jamais là. Ils vont à leurs cours.

— Je viendrai sûrement mais pourriez-vous, je vous prie, me donner une cigarette ? Vous ne pouvez vous imaginer ce que cela signifie d'être privé de tabac...

— J'en ai encore quelques-unes. Venez me voir, je vous en donnerai volontiers.

Au début de l'après-midi Keller vint me voir. Comme prévu, j'étais seul. Sans mot dire il me tendit la lettre de sa femme. Je m'arrêtai après en avoir lu les premières lignes, et je regardai Keller. Son visage était pâle et figé, et son regard avait quelque chose d'inquiétant. De quel drame, aussi, était-il la victime !

Sa pauvre femme relatait très sobrement et très simplement comment elle avait été violée par des Russes qui avaient envahi leur maison aussitôt après l'occupation de la ville.

« C'était au-dessus de mes forces, écrivait-elle. Chaque « soir il en venait cinq, six. Je ne pouvais rien faire contre « eux. J'essayais bien de me défendre, mais en vain. Ils me « battaient puis me violaient alors que j'étais sans connais- « sance. J'en suis devenue malade et j'ai dû m'aliter. Mais « cela ne les apitoyait pas. L'enfant n'arrêtait pas de crier « dans la chambre voisine. Alors j'ai décidé de m'enfuir. « J'ai mis quelques affaires dans un sac, et, une nuit, après « leur départ, j'ai pris notre fille par la main et nous avons « gagné la forêt proche de notre maison. Nous sommes enfin « parvenues à X... (une petite ville du Hanovre) où j'ai trou- « vé du travail dans une fabrique de carton. »

— Quelle horreur ! dis-je à Keller.

— Ce n'est pas fini. Continuez...

« ...J'ai entendu dire que tu serais bientôt relâché. « Avant de nous revoir, j'ai tenu à ce que tu saches ce qui « s'était passé. J'ignore si tu consentiras à me garder pour « femme. Il ne faut pas m'en vouloir si je ne t'ai pas tout « dit dès le début. Notre petite fille a été elle aussi long- « temps malade mais elle va beaucoup mieux et est presque « remise. »

— Comment votre femme a-t-elle eu votre adresse ? demandai-je à Keller en évitant d'insister sur le problème de conscience qui se posait à lui.

— Je ne sais pas exactement. J'ai écrit à la maison. Ma mère qui n'habite pas très loin devait connaître l'endroit où elle s'était réfugiée et lui aura fait parvenir la lettre.

— Si vous me demandez mon avis là-dessus, tout ce que je peux vous dire c'est que votre femme fait preuve d'une âme vraiment droite et noble. Si vous l'aimez autant qu'elle vous aime, je pense que vous réussirez à lui faire oublier ces heures terribles et que vous les oublierez vous-même.

— La pauvre, fit Keller. C'est en effet ce que je pensais. Je lui ai écrit dans ce sens.

.. ..

Deux jours plus tard, Keller vint me voir de nouveau.

— Ne vous fâchez pas, me dit-il, mais n'auriez-vous pas une cigarette ?

— Ce serait avec plaisir, lui répondis-je la mort dans l'âme, mais je n'en ai plus. Je vous ai donné les dernières qui me restaient.

— Tant pis ! Enfin, cela ne fait rien... J'ai aperçu hier, près des barbelés, deux mégots de cigarettes américaines. Je n'en ai pas dormi de la nuit tellement la tentation de les ramasser avait été forte. Mais je ne peux pas. Je crois que j'aurais honte...

— Patientez un peu. D... va arriver bientôt. J'essayerai de lui emprunter un peu de tabac.

Il attendit en vain. La dernière distribution avait eu lieu longtemps auparavant et D... n'avait plus aucune réserve.

Keller partit, l'air pensif.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis qu'il avait quitté la chambre que j'entendis, venant de la cour, plusieurs coups de feu. En un instant, tous les occupants du block furent dehors. Je réussis à me faufiler moi aussi près des barbelés où la foule était plus dense. Keller gisait sur le sol, recroquevillé, les deux mains crispées sur son ventre criblé de balles. Un mince filet de sang lui coulait sur le menton. De sa main droite, pressant son ventre comme pour en boucher les trous d'où s'était écoulée la vie, s'était échappé un mégot à moitié écrasé. Le visage, déjà vidé de son sang, était cireux. Tout indiquait que la mort avait fait son œuvre.

Quelques soldats américains arrivèrent au pas de course et nous dispersèrent à coups de crosse. Nous nous écartâmes un peu, mais nous ne pouvions nous résoudre à regagner notre block. Nous nous tenions à courte distance, formant un large cercle autour du cadavre. L'auteur de cet exploit héroïque apparut. Il était descendu de sa tour de guet et un autre

soldat l'avait aussitôt remplacé. Il venait contempler de près sa victime. Ses camarades l'entourèrent et il leur expliqua en balbutiant dans quelles circonstances il avait tiré : Keller avait allongé la main pour saisir le mégot qui se trouvait à l'intérieur de la zone interdite, large d'un mètre, qui entourait la cour en avant des barbelés. Son corps avait suivi juste pour un instant. Cet instant lui avait été fatal : la mitrailleuse braquée en permanence sur la cour avait craché la mort avant même qu'il se fût redressé.

Les Américains qui entouraient le « héros » riaient et plaisantaient. C'était atroce. Le « héros », lui, ne riait pas. Il était blême et tremblait sur ses jambes. Un de ses camarades lui mit de force une cigarette entre les lèvres et la lui alluma. Un autre lui tapait sur l'épaule, essayant de le réconforter.

Le cadavre de Keller fut roulé dans une couverture et transporté à l'infirmerie. Un nazi de moins, quelle importance cela avait-il ?

— Il y avait déjà un moment qu'il tournait autour du mégot sans oser le ramasser, dit l'un des nôtres. Il s'est approché puis s'est éloigné trois ou quatre fois avant de se décider.

Nous ne répondîmes pas. Nous restions là, comme cloués sur place.

Tout à coup, un cri jaillit :

— Assassins ! En plein jour, tirer sur un homme qui s'est baissé pour ramasser un mégot ! Assassins !

Plusieurs voix lui firent écho.

— *Get away ! Get away !* hurla la sentinelle de la tour de guet. Et elle braqua sa mitrailleuse dans notre direction. Nous nous dispersâmes. En réintégrant notre block, quelques-uns parlaient encore du drame. La plupart l'avaient déjà oublié...

Pauvre Keller ! Ainsi, le cas de conscience que lui avait posé sa femme avait été résolu plus vite qu'il n'aurait pu le supposer lui-même. De là où il se trouvait à présent, il lui était donné de considérer enfin la bassesse et l'ignominie des humains avec un détachement et une sérénité dont ceux-ci étaient dépourvus. Quant à sa femme, elle pouvait désormais tenir enfermée en son cœur la honte qu'elle avait subie, et ce jusqu'au jour du Jugement dernier qui seul pourrait lui apporter la délivrance.

.. ..

— Qu'en dites-vous ? demandai-je à Lippert.

— Que voulez-vous que j'en dise ? C'est peut-être ainsi que nous finirons nous aussi...

— N'exagérons rien ! C'est un meurtre, mais ils sont malgré tout assez rares.

— Ce n'est pas le premier, dit Ahrweiler, notre chef de section. Avant-hier, un autre détenu a été abattu de la même façon au block C, et un autre au block D, la semaine précédente.

— Ce doit être la loi des séries, fit Lippert sarcastique.

— Au fait ! intervint Wegener, il se pourrait qu'ils aient l'intention de mettre un certain nombre d'entre nous en liberté.

S'il n'avait dit cela que pour faire dévier la conversation, il y réussit pleinement. Des questions fusèrent de tous côtés. Nous voulions des détails. Wegener, en sa qualité de kapo était censé être mieux informé que nous.

— Aujourd'hui même nous avons reçu l'ordre de dresser la liste de tous ceux qui sont âgés de plus de 50 ans.

— Mais pourquoi ? Que vient faire l'âge là-dedans ?

— Nous ne savons pas très bien, mais le bruit court que les plus vieux d'entre nous seront bientôt relâchés.

VII

LA RANDONNEE D'HEILBRONN

Le soir même les listes étaient prêtes. Nous en avions déjà vu dresser d'autres. Nous avions rempli toutes sortes de formulaires et de questionnaires plus baroques les uns que les autres. Mais c'était la première fois qu'on nous rangeait en deux catégories bien distinctes : les moins de cinquante ans d'une part, les plus de cinquante ans d'autre part. Aussi, malgré les déceptions passées, un faible espoir s'emparait de nous, que nous dissimulions de notre mieux.

— A quoi bon se faire des illusions, disions-nous, affectant le plus noir pessimisme. Comme les autres fois, il ne sortira rien de cela. C'est du vent, et rien que du vent !

De nous tous, j'étais le seul, avec Müller, à avoir dépassé la cinquantaine.

Wegener se tourna vers Lippert.

— Et vous ? lui demanda-t-il. Sur quelle liste dois-je vous inscrire ?

— Pour le moment sur aucune, répondit-il. Il faut être prudent. Evidemment, j'ai cinquante ans passés, mais je n'en ai pas encore 51, de sorte que je peux prétendre ne pas avoir « plus » de cinquante ans. Laissez-moi en suspens. Je préfère voir d'abord de quoi il retourne.

— Mais ce n'est pas possible, répondit Wegener de son ton le plus bureaucratique, le compte n'y serait pas !

— Et pourquoi donc ? On vous a demandé seulement la liste de ceux qui ont plus de cinquante ans. Momentanément ne m'y inscrivez pas. Plus tard, lorsque j'aurai vu de quoi il s'agit, il sera toujours temps de m'y mettre. Vous pourrez dire que vous ignoriez qu'il fallait inscrire sur la liste ceux qui sont encore dans leur cinquantième année...

Wegener hésita longtemps, mais finit par y consentir.

Un proverbe oriental dit qu'on ne doit jamais aller contre son destin. Lippert ne l'ignorait pas, et il devait, plus tard, regretter amèrement l'argument subtil qu'il avait employé. Wegener, qui depuis longtemps déjà avait une dent contre lui, fit exprès de ne pas l'inclure dans notre liste lorsqu'il sut quel en était l'objet. A ce moment-là, Lippert l'aurait bien voulu, mais il était trop tard.

.. ..

Le lendemain, tous ceux qui avaient moins de cinquante ans, les « jeunes », reçurent l'ordre de se préparer à partir à l'heure du déjeuner. Quelque chose nous disait que ceux qui nous quittaient n'avaient rien de bon à attendre de ce transfert, bien que personne ne sût encore ce qui allait advenir d'eux. Quelques jours plus tard, nous apprîmes que tout ce remue-ménage n'était que l'écho lointain de l'inspection du général, le mois précédent. Il avait pu alors constater *de visu* que le nombre des détenus de l'*Internment Camp* 75 était tel qu'il dépassait de loin les limites de sécurité prévues d'ordinaire pour les animaux, à plus forte raison pour les hommes. En conséquence, des dispositions avaient été prises en vue de le « décongestionner ». L'allégement dont il s'agissait touchait tous les moins de cinquante ans, à l'exception de ceux employés aux services (ateliers, cuisine, etc.) des infirmes et des malades. Il y en avait environ 3.000. Le même jour, ces 3.000 hommes furent entassés avec leurs bagages dans des camions, à raison de soixante — je dis bien soixante — par véhicule. Puis cet interminable convoi motorisé, gardé en tête, en queue et entre chaque groupe de dix camions par des jeeps hérissées de fusils et de fusils mitrailleurs, s'ébranla et disparut dans le brouillard glacé de cet après-midi de janvier.

A quelques jours de là, Georg Plange nous apprit que nos anciens compagnons se trouvaient à Heilbronn et qu'ils y vivaient sous la tente. La plupart d'entre nous se montraient incrédules.

— Impossible, voyons ! lui répondait-on. Forcer des gens à vivre sous la tente en plein hiver, jamais vous ne nous ferez croire ça.

Nos anciens camarades furent bientôt oubliés. Personne n'en parlait plus. Lippert parti, je me sentis très seul. Il avait cette rare qualité d'être à la fois intelligent et distrayant. Son esprit, son passé — il avait connu les personnages les plus célèbres — donnaient à sa conversation un charme inégalable. En outre, il avait été trop longtemps journaliste pour que cela ne l'eût pas marqué : il était resté incorrigiblement bohème, ce qui ne s'accorde guère avec le caractère allemand. Aussi n'avait-il pas du tout l'air d'un Allemand. Ses compatriotes, intolérants de nature, ne lui pardonnaient pas de ne pas leur ressembler.

Des anciens occupants de la chambre 304, il ne restait donc plus que Müller et moi. Le jeune Germano-Russe nous avait quittés depuis longtemps. Comme il n'avait pas 21 ans, il avait été envoyé à « l'engrais » chez les Gandhis. Nous avions de nouveaux compagnons venus des dortoirs les plus encombrés. N'ayant pas 50 ans, Wegener, King et Ahrweiler étaient tous trois partis à Heilbronn. Des anciens kapos de notre étage, il ne restait plus que le docteur B..., notre chef d'étage, lequel, étant infirme, avait bénéficié d'une mesure de faveur.

Maintenant que nous étions moins nombreux, le nombre d'infirmes ressortait avec plus d'évidence. Nous étions surpris d'en découvrir une telle quantité. La plupart étaient dépour-

vus d'appareils de prothèse ; lorsqu'on les avait arrêtés, au saut du lit, ils n'avaient même pas eu le temps de les prendre.

— *Come on ! Come on !* leur avait-on crié, et certains avaient du partir à cloche-pied...

Depuis, avec l'aide de leurs camarades, ils avaient réussi à confectionner cannes et béquilles de fortune avec lesquelles ils sautillaient dans les couloirs. A notre étage, se trouvait un invalide auquel il manquait une jambe et un bras. Il n'aurait pu vivre sans l'assistance de l'un d'entre nous. On se demande quel danger un homme comme lui pouvait représenter pour la sécurité des forces américaines en Allemagne...

La présence des invalides s'expliquait d'une façon très simple. Dans l'incapacité où ils étaient de servir dans les forces armées — beaucoup avaient été amputés d'un membre à la suite de blessures de guerre — ils avaient été employés par l'administration, c'est-à-dire par le « Partei », dans les petites localités que la guerre avait vidées de tous leurs habitants mâles capables de porter les armes. Ils avaient été amenés à remplir des fonctions bien souvent subalternes dans les multiples organisations et filiales du parti. Dans les villages, en particulier, la population mâle s'était trouvée constituée presque uniquement d'invalides et de paysans plus âgés. Les Américains les avaient arrêtés, au nom de la « démocratie ». Ils étaient classés parmi les « individus dangereux » et « *politische Nazi-Führer* » !

.. ..

La redistribution des détenus nous permit de prendre contact avec nos compagnons des autres parties du camp. Je revis beaucoup de ceux que j'avais connus à Bärenkeller et à Seckenheim, et dont je n'avais plus eu de nouvelles depuis. Un cinquième block, le block E, avait été installé dans les garages, au fond de la caserne. On y avait transféré quelques centaines d'internés.

Nous vivions maintenant nettement plus à l'aise qu'au début. Alors qu'autrefois le troisième étage du block A servait d'abri à 900 détenus qui y étaient entassés les uns sur les autres, il n'en abritait maintenant guère plus de 500. Il nous était donc permis de respirer un peu. Nous reçûmes l'ordre de ménager des ouvertures dans les portes afin que l'air pût être renouvelé en permanence, mais comme un ordre précédent nous obligeait d'autre part à tenir les fenêtres constamment ouvertes, de jour comme de nuit, nous étions exposés continuellement aux courants d'air glacé. Nous gelions littéralement, tout au moins durant les longues inspections de Lissanetz, car dès qu'il avait tourné les talons, nous fermions portes et fenêtres. Entre le risque d'une punition sévère et la quasi-certitude de contracter une pneumonie, nous avions choisi le risque. Pour le réduire le plus possible, nous avions organisé un service de guet. Les guetteurs se relayaient à l'entrée du block Américain apparaissait à l'horizon, ils criaient : « Quinze ! » Portes et fenêtres s'ouvraient aussitôt, et le règlement paraissait sauf. Cette comédie se répétait une dizaine de fois par jour. C'était à devenir fou.

Deux semaines environ après le départ de nos anciens compagnons, pénétra dans la cour du camp un camion contenant une dizaine de personnes. Nous étions impatients de les voir de près. Quelques heures plus tard, c'est-à-dire dès que la « visite » réglementaire des bagages dans la salle de gymnastique eut pris fin, les nouveaux venus, allégés comme il se doit de tout ce qui représentait une valeur quelconque, furent conduits dans la cour centrale en vue de leur répartition par block. Leur aspect était tel que le parallèle avec les images d'Epinal représentant l'armée de Napoléon pendant la retraite de Russie s'imposait. Sales, hâves, déguenillés, la barbe hirsute, à bout de forces, ils traînaient lamentablement leurs pauvres bagages à travers la cour.

— Mais, fis-je après les avoir regardés attentivement, je les reconnais ! Ils étaient du groupe des « jeunes » transférés à Heilbronn...

Parmi eux je reconnus D... Il était dans un état pitoyable.

— D... ! criai-je. D... ! que vous est-il donc arrivé ?

D... se contenta de sourire faiblement en hochant la tête.

Ceux qui, parmi les nouveaux arrivants, furent affectés à notre block se virent immédiatement entourés par les anciens et durent répondre, malgré leur fatigue, à un interrogatoire en règle.

— Nous arrivons tout droit de l'enfer ! nous dirent-ils en substance. Cela nous semble merveilleux d'être à nouveau ici !

A Heilbronn, ils avaient vécu comme des sauvages, ou plutôt comme des bêtes. Le camp était composé de tentes contenant chacune vingt hommes. C'étaient des tentes de rebut, pour la plupart percées et déchirées, sans porte, sans poêle, sans lits. Elles étaient dressées sur un lac de boue tellement gluante que tous ceux qui s'aventuraient dehors y laissaient

leurs souliers. Les latrines se trouvaient à 200 mètres. A chaque fois qu'ils étaient contraints de s'y rendre, ils maudissaient leur sort. La nuit surtout, car alors il y allait parfois de leur vie. Les sentinelles qui les surveillaient du haut des tours de guet hérissées de mitrailleuses, avaient la gâchette plutôt facile et tiraient au jugé dès qu'elles croyaient apercevoir une ombre rôdant autour des tentes. De nombreux détenus avaient été blessés par les balles alors qu'ils essayaient de dormir, recroquevillés par le froid, sur les planches qui leur servaient de lit. Ils n'avaient pas d'eau pour se laver, chacun n'en recevait que la contenance de la boîte à conserves lui tenant lieu de gamelle. Il leur était également impossible de se raser, les lames de rasoir ayant été confisquées le jour même de leur arrivée, afin d'écarter d'eux la tentation de s'ouvrir les veines du poignet. Le jour, ils transportaient du bois et des planches d'un bout à l'autre du camp, s'enlisant dans la boue. La nuit, le froid les tenait éveillés. A l'intérieur des tentes il pleuvait presque autant qu'au dehors. Ils ne prirent leur premier repas chaud que trois jours après leur arrivée, car rien n'avait été prévu pour les recevoir. Le matin, ils n'avaient ni café ni thé. Au début ils vécurent uniquement de sardines : deux boîtes par jour et par homme, avec une tranche de pain. Beaucoup contractèrent la dysenterie.

Le campement d'Heilbronn « abritait » plus de dix mille hommes. Ceux qui s'y trouvaient depuis longtemps avaient fini par rendre leurs tentes plus habitables, mais les milliers de détenus qui y avaient débarqué en plein mois de janvier, venant de Kornwestheim ou d'ailleurs, n'avaient eu aucune possibilité de réparer les leurs, qui étaient en lambeaux.

Quelques jours plus tard, les locaux sanitaires et les tentes-infirmeries du camp d'Heilbronn durent refuser du monde. Ils ne pouvaient suffire à la tâche. Aussi décida-t-on de renvoyer les malades en surnombre à leurs camps d'origine. C'est ce qui expliquait le retour à Kornwestheim de ce premier groupe. D..., veinard comme toujours, avait eu la chance d'attraper la diarrhée au bon moment... J'ajouterai, par respect pour la vérité, qu'il avait bénéficié en outre de la complaisance du médecin de service.

Dès qu'il se retrouva dans son ancienne chambre, il oublia la boue et la misère d'Heilbronn, et sa bonne humeur reprit le dessus.

— Que sont devenus nos anciens compagnons, les anciens occupants du 304 ? lui demandai-je. Comment va Lippert ?

— Lippert est dans de bien mauvais draps, me répondit-il. Deux jours après notre arrivée à Heilbronn, il est tombé dans la boue, lors d'une corvée de bois, sous le poids des planches qu'on lui avait entassées sur le dos. Quand on l'a transporté à l'infirmerie il était encore sans connaissance.

— Et depuis, comment est-il ?

— Vous en avez de bonnes ! Croyez-vous par hasard qu'on pouvait aller à l'infirmerie rendre visite à ses amis ? Elle se trouvait d'ailleurs à l'autre bout du camp, qu'il eût fallu franchir d'un bout à l'autre. Ce n'était pas possible...

— Infortuné Lippert ! Lorsqu'il nous a quittés il était déjà presque à bout de forces. Il pesait déjà moins de 55 kg... Et les autres ?

— King, la dernière fois que je l'ai vu, était sur le point de mourir. Il avait une infection du sang et ses jours étaient comptés. Quant à Wegener et à Ahrweiler, je ne les ai pas même aperçus. Ils devaient se trouver dans une autre section.

. . . .

Quelques jours s'écoulèrent et le bruit courut que tous ceux qui étaient partis à Heilbronn allaient bientôt revenir. Plus de la moitié d'entre eux étaient, paraît-il, malades. Les pluies du début de janvier avaient été suivies d'une vague de froid, en sorte que la boue était maintenant gelée. En dépit de la température très basse qui rendait le sommeil presque impossible, la situation s'était, somme toute, améliorée. Entre temps, une inspection avait eu lieu, et les autorités supérieures américaines s'étaient émues de la situation faite à ces malheureux. On attendait donc d'un jour à l'autre le retour de nos anciens compagnons. Ils revinrent en effet.

Une partie des échafaudages où étaient installés les lits, avait été abattue, de sorte que le nombre de ceux-ci avait été ramené au nombre de détenus restés sur place. Lorsque nous avions reçu l'ordre d'abattre ces échafaudages devenus sans objet, nous nous en étions félicités pour deux raisons : d'abord parce que cela élargissait l'espace dans lequel nous nous mouvions, ensuite parce que nous avions eu l'autorisation d'utiliser le bois ainsi récupéré à la confection de tables et de bancs, seuls éléments de confort des dortoirs. Et voilà que surgissait un problème qui nous paraissait insoluble. Où donc caser les milliers de détenus qui allaient réintégrer les blocks ? Où dormiraient-ils ? Il nous était matériellement impossible de reconstituer les couchettes.

Nos anciens camarades commencèrent à arriver. Les convois se succédaient à quelques jours d'intervalle. Beaucoup manquaient à l'appel. Personne ne savait ce qu'ils étaient devenus depuis qu'ils étaient entrés à l'infirmerie d'Heilbronn. On avait complètement perdu leur trace. Je ne devais jamais plus entendre parler de Lippert et de King.

Par contre j'eus la joie de voir débarquer le colonel Androvich, ancien attaché militaire de Slovaquie à Berlin. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. J'avais l'impression de parler à son fantôme. Il n'avait que la peau sur les os et tenait debout à grand-peine. Ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites, au milieu d'un visage cireux. Je lui demandai comment il en était arrivé là. Il parlait difficilement tant il était exténué. La dysenterie l'avait mis en cet état. Il avait passé quelque temps à l'infirmerie du camp de Heilbronn, mais, quand il apprit que tous ceux qui étaient venus de Kornwestheim allaient y retourner, il parvint à obtenir du médecin qu'il le laissât partir, tout comme s'il était guéri. En réalité, il était loin de l'être, mais il voulait échapper coûte que coûte à l'enfer glacé de Heilbronn.

— Regardez donc mon épaule, me dit-il en ouvrant sa chemise.

Elle était d'une vilaine teinte violacée.

— Pendant des jours et des jours nous avons dû transporter sur notre dos de grosses pièces de bois, dans la pluie et dans la boue, dit-il simplement.

Je me sentais pris d'une immense pitié. Je demandai au docteur Brandes, mon partenaire au bridge, qui dirigeait l'infirmerie, de bien vouloir s'occuper d'Androvich. Il accepta aussitôt et Androvich fut hospitalisé. J'étais heureux d'avoir pu lui rendre ce léger service.

Tous ceux qui étaient de retour furent entassés soit dans les dortoirs qu'ils avaient quittés, soit dans d'autres moins surpeuplés, soit encore dans le nouveau block E installé dans les garages, où il y avait, disait-on, plus de place.

Les blocks reprirent leur aspect de naguère. Les détenus y étaient aussi à l'aise que des sardines dans une boîte.

.. ..

L'intermède vécu par toutes les victimes de la décongestion fut surnommé par dérision « la randonnée de Heilbronn ». C'était un exemple typique de la confusion qui régnait dans les bureaux de l'administration supérieure américaine. Nous étions effarés par la désinvolture avec laquelle les Américains jouaient avec la vie humaine, et par l'impunité dont ils jouissaient. Il est vrai qu'ils n'avaient affaire qu'à des cochons de nazis qui ne méritaient pas un traitement meilleur. A certains signes, nous connûmes tout de même que lesdites autorités n'avaient pas l'esprit tranquille. Sans doute se rendaient-elles compte de leur totale incapacité et redoutaient-elles le moment où elles ne pourraient plus le dissimuler aux yeux du monde entier. C'est ainsi qu'après le retour de ceux qui avaient été en « randonnée » à Heilbronn il nous fut interdit d'en faire mention dans nos lettres sous peine de nous voir privés du droit d'écrire.

VIII

AUTRES EVENEMENTS, HEUREUX ET MOINS HEUREUX

Le retour à Kornwestheim de ceux qui en étaient partis eut, entre autres conséquences, celle de faire lever le rideau de silence qui isolait farouchement jusqu'alors chaque block de ses voisins. Les transferts de détenus d'un block à l'autre, rendus inévitables par suite de la confusion qui avait présidé à l'opération dite de « décongestion », avaient particulièrement mis en évidence le manque de sens commun des autorités américaines qui tenait à ce que chaque block fût une sorte d'îlot mystérieux, cadenassé, isolé par ses barbelés et dont l'accès était rigoureusement interdit aux détenus des autres blocks. Les portes entre les cours furent laissées ouvertes, ce qui nous permit de communiquer avec nos voisins.

Les premiers jours, nous avions l'impression de nous adresser aux habitants d'une autre planète. Nous ne savions comment nous aborder. Nous étions comme ces enfants qui s'observent longuement et presque craintivement avant de se décider à partager leurs jeux. Nous étions gênés au point de ne savoir quoi nous dire. Je crois bien que le régime que nous subissions depuis de si longs mois avait fini par nous rap-

procher des animaux sauvages, toujours inquiets, toujours sur leurs gardes.

J'eus l'occasion de revoir, dans la cour de l'un des blocks, les membres du groupe F... Ils étaient méconnaissables. La démocratie concentrationnaire ne les avait pas épargnés. On s'en rendait compte au premier coup d'œil. Ils étaient tous rudement marqués par la vie des camps qui, finalement, ne leur avait pas été plus douce qu'à nous, malgré les promesses de Steward, lequel, après avoir obtenu d'eux tout ce qu'il désirait, les avait abandonnés au sort qui était le nôtre. Les faveurs spéciales dont ils jouissaient à Bärenkeller comme à Seckenheim nous avaient donné à penser que leur servilité envers les nouveaux maîtres leur serait comptée. Nous nous trompions. Dès que Steward n'avait plus eu besoin d'eux ils avaient été rejetés dans le tas avec les autres. J'entendais dire : « Ils n'ont que ce qu'ils méritent ». Il faut avoir été emprisonné pour savoir ce que cela signifie, pour comprendre et excuser certaines attitudes révoltantes, mais non inexcusables. L'état lamentable dans lequel je retrouvais le groupe « Falkenhayn » me portait à blâmer davantage ceux qui avaient abusé de la soumission, pour ne pas dire plus, de ses membres, que ces derniers mêmes.

La licence que nous avions maintenant d'aller d'un block à l'autre nous procurait une délicieuse sensation de semi-liberté. Il y avait cependant une ombre au tableau : la fréquence accrue du témoignage des marques extérieures de respect. A chaque instant un soldat américain traversait la cour centrale de la caserne, ce qui nous obligeait à nous figer au garde-à-vous et à nous découvrir jusqu'à ce que le soldat voulût bien nous crier *Weiter machen!* Les uns, soit par timidité, soit délibérément, nous laissaient au garde-à-vous jusqu'à ce qu'ils eussent traversé la cour d'un bout à l'autre, ce qui prenait parfois plusieurs minutes. D'autres oubliaient de nous ordonner la position de repos. D'autres enfin, ignorant l'allemand, ne savaient comment nous y inviter. La fréquence de ces garde-à-vous était telle, ils gâtaient tellement nos promenades que nous en venions à renoncer au plaisir de nous y livrer. Nombreux étaient ceux d'entre nous qui restaient farouchement dans les dortoirs.

. . . .

Au début de février je reçus une lettre de mon fils. Il m'annonçait l'envoi d'un colis d'aliments. Mon premier colis ! En regardant l'enveloppe de plus près, je m'aperçus qu'elle ne portait ni timbre ni cachet. La lettre elle-même ne me donnait aucune indication sur le lieu d'expédition. Elle était datée du 2 février, et c'était tout. Cela m'intriguait.

Comme je réfléchissais, regardant par l'une des fenêtres qui donnait sur Kornwestheim, j'aperçus au loin, à l'embranchement du chemin qui menait de notre camp à la sortie du village, une silhouette que je reconnus immédiatement, malgré le brouillard du matin : c'était mon fils. J'oubliai tout : le camp, les gardes, les barbelés, les sentinelles. Une joie immense me soulevait.

— Ionel ! criai-je à tue-tête en ouvrant la fenêtre. Ionel !

J'eus le bonheur indicible de le voir tourner son visage vers moi. Son regard fouillait toute la façade du block, cherchant à découvrir la fenêtre où je me trouvais. Je lui fis signe en agitant les bras, mais j'étais tellement ému que je ne pouvais plus articuler le moindre mot. Instinctivement, comme font toutes les bêtes perpétuellement traquées, je surveillais cependant la sentinelle de la cabine de guet la plus proche. L'Américain avait entendu mon cri. Il m'avait vu agiter le bras. Soit qu'il eût ressenti tout ce qu'il y avait de poignant dans mon appel, soit par indifférence, il se détourna.

Mon fils éleva les mains. Elles dessinèrent la forme d'un paquet. Puis il eut un geste de la tête. Il me demandait si j'avais reçu le colis. Je compris aussitôt par quelle voie la lettre m'était parvenue. Elle avait été remise directement à l'administration du camp, au C.I.C.

Tout comme en novembre dernier, mon fils avait essayé de fléchir les cerbères du C.I.C. et leur avait demandé l'autorisation de me voir. De toute évidence, cela ne lui avait pas été accordé. Il avait passé la nuit à Kornwestheim, et, dès le lendemain matin, il avait erré au abords du camp, scrutant chacune des centaines de fenêtres dans l'espoir de m'apercevoir ou d'être vu par moi. Cet espoir, au moins, n'avait pas été déçu.

Avant de répondre à ses signaux concernant le colis, j'eus un moment d'hésitation. Je n'avais encore reçu que la lettre me l'annonçant. Il ne devait probablement pas tarder à m'être remis et je pensais que ce retard était dû au contrôle préalable auquel il devait être soumis. Quand je me fus convaincu de cela, je me décidai à lui faire un signe affirmatif. Cette entorse à la vérité pure fut aussitôt récompensée par la joie qu'il manifesta. Dieu seul sait comment, par quels prodiges

ma femme et lui avaient réussi à économiser ce qu'ils m'avaient envoyé. En outre, mon fils avait dû faire 300 kilomètres pour venir au camp, et il allait en faire autant pour s'en retourner, voyageant, en plein hiver, dans des wagons non chauffés, aux portières démunies de vitres, continuellement balayées par un courant d'air. A cet époque, tout déplacement un peu long constituait un véritable tour de force. Comment, dans ces conditions, aurais-je eu le cœur de frustrer mon fils de la seule récompense qu'il espérait : l'assurance que son dévouement n'avait pas été vain, que les aliments m'étaient bien parvenus ?

Nous échangeâmes des signes d'amitié pendant quelque temps encore. Puis mon fils partit. Je le savais heureux d'avoir pu au moins m'apercevoir. J'avais l'impression qu'il avait concentré son regard pour mieux distinguer mes traits, mais pour lui comme pour moi l'imagination avait dû suppléer ce qu'il nous était donné de voir l'un de l'autre.

J'étais moi-même heureux, au-delà de toute expression. Je le revoyais, alors qu'il était déjà loin, son sac sur le dos, frissonnant sous la morsure du froid. Mes compagnons de chambre, qui avaient assisté à la scène, s'abstinrent de me poser des questions, sans doute pour ne pas ajouter à mon émotion. Je leur sus gré de cette réserve.

Je passai toute cette journée dans l'attente fébrile du colis. Le lendemain matin, n'ayant toujours rien vu venir, je me rendis au bureau de poste du block. Le préposé me répondit qu'il avait bien reçu une lettre à mon adresse — celle qu'il m'avait remise aussitôt — mais rien d'autre.

Je commençai à m'inquiéter.

— Ne vous en faites donc pas, me dit l'employé. Il arrive parfois que les colis ne soient délivrés que quatre ou cinq jours après leur arrivée.

— Moi-même, ajouta un autre, j'ai reçu une fois un paquet que ma femme avait remis au C.I.C. à mon intention la veille de Noël. Il ne m'a été donné que le 1er janvier.

— Cela n'aurait pas trop d'importance, dis-je, s'il ne contenait des aliments, comme c'est le cas. Tout va être avarié, surtout le pain !

— Parlez-en donc à Plange, l'interprète du block, me conseilla le premier. Peut-être pourra-t-il demander à Lissanetz d'aller voir au C.I.C. ce qu'est devenu votre colis.

Le conseil me parut bon et je courus vers Plange. Il me promit d'intervenir, mais le soir, à son retour du bureau, il me dit que Lissanetz, pour toute réponse, l'avait accablé d'injures.

— Il ne vous reste rien d'autre à faire que de vous plaindre au C.I.C. Ecrivez donc une lettre. Vous la mettrez dans la boîte demain matin et l'on verra bien...

Les jours passaient et rien ne venait : ni réponse, ni paquet.

J'étais tellement affamé que ma fin viendrait bientôt, pensais-je si l'on ne me remettait pas mon paquet... Les mois de janvier et de février furent très durs. Jamais nous n'avions été aussi peu alimentés. Nous devions nous contenter d'une sorte de bouillon de poudre d'œufs ou de soja. Ce brouet était si clair que sa valeur nutritive se trouvait pour ainsi dire réduite à zéro. Le bon sens me disait que je devais bel et bien faire mon deuil du colis. Du reste, il était facile de prévoir que depuis qu'il avait été remis, les aliments avaient eu tout le temps de se gâter. Mais j'espérais encore et malgré tout le recevoir un jour. J'en aurais avalé le contenu, malgré la moisissure, tant mon estomac criait famine. Le pain surtout ! Manger du pain jusqu'à n'en plus pouvoir ! Quelle perspective délicieuse !

Le paquet n'arriva jamais. Je ne reçus aucune sorte d'explication. La lettre que j'avais écrite au C.I.C. pour me plaindre resta sans réponse. A la pensée qu'on pût être inhumain au point de voler les aliments de malheureux sur le point de tomber d'inanition, je grinçais des dents de fureur.

— Comment cela peut-il être possible ? me disais-je. Un enfant fait des centaines de kilomètres en plein hiver pour que son père ne meure pas de faim ; on accepte son colis, on lui assure qu'il sera bientôt remis à son destinataire, et on en frustre le malheureux ! N'est-ce pas criminel ?

A la rigueur, je comprenais bien qu'on volât autre chose que des aliments, par exemple qu'on retirât les alliances des doigts des prisonniers comme je l'avais vu faire. Mais voler du pain ! Du pain, deux boîtes de conserves de viande, un peu de beurre et quelques pommes ! Et que les voleurs ce soient eux ! Eux qui avaient de tout en abondance. Eux qui bien souvent jetaient la moitié de leurs rations à la poubelle ! Cela dépassait l'imagination.

— Votre colis n'a pas été perdu pour tout le monde, me dit un jour Plange. Celle qui l'a reçu de son petit ami américain a même dû le trouver fort agréable.

Je le regardai de travers. J'étais tellement à bout que je n'avais plus aucun désir de plaisanter.

J'écrivis une nouvelle lettre de protestation au C.I.C. et je n'y ménageai pas mes termes.

C'était faire preuve, une fois de plus, d'une incurable naïveté. Pas plus que les précédentes, ma lettre ne reçut de réponse.

.. ..

Un jour, je fus abordé dans la cour par un de mes compatriotes. J'avais vaguement entendu dire qu'il y avait un autre Roumain à Kornwestheim. Je l'avais maintenant devant moi. Il s'agissait de l'écrivain Virgil Gheorghiu, notre ancien attaché culturel à Zagreb. Long et maigre comme un échalas, le dos voûté, minable, il avait gardé cependant le regard vif derrière d'immenses lunettes sous lesquelles s'agitaient deux grands yeux noirs et inquiets. Lorsque je sus à qui j'avais affaire, ma bonne humeur reprit le dessus. Comment n'aurais-je pas éprouvé grand plaisir à rencontrer inopinément cet exemplaire de Bucarestois désinvolte, à la fois écrivain, journaliste, speaker à la radio, politicien idéaliste d'occasion et chantre des lettres roumaines à l'étranger ? De caractère fantasque, cet original ne pouvait être, au premier abord, que fort sympathique. Evidemment, il avait un penchant très net pour l'extravagance, mais je le soupçonnais fort de n'agir de la sorte que pour mieux étonner les gens qui auraient été tentés, sans cela, de se fier à sa mine d'homme modeste et volontairement effacé. Ce calcul était bien inutile, car, intéressant, il l'était en tout, plus même qu'il ne s'efforçait de le paraître, et sans qu'il s'en rendît peut-être bien compte.

Nous causâmes. Nous passions d'un sujet à l'autre. Il me narra dans le détail son odyssée. avant d'échouer à Kornwestheim. Son cas était assez compliqué. Sa femme avait été arrêtée en même temps que lui, d'abord par les Allemands qui les avaient internés à Weimar, si je ne me trompe, puis par les Américains qui, eux, les avaient internés à Ohrdruf. Là, des soldats américains les avaient dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Ils leur avaient volé jusqu'à leurs chemises ! Un jour, il avait fait un geste de la main à sa femme dont il était séparé par deux barrières de barbelés. Il fut pour cela battu férocement sous les yeux mêmes de sa femme. Plus tard, ils furent séparés ; lui fut dirigé sur *l'internment Camp* 75, elle sur un camp de femmes près de Ludwigsburg. Avec l'astuce qui lui était naturelle, il avait trouvé le moyen de communiquer avec elle, par l'entremise d'un dentiste allemand qui était souvent appelé dans les deux camps. Celui-ci, cependant, soit par un souci exagéré de correction, soit par crainte, avait toujours refusé de transmettre des lettres de l'un à l'autre. En revanche, il acceptait volontiers de transmettre des livres. Gheorghiu dissimulait ses messages sous la couverture du livre ou bien encore écrivait au crayon entre les lignes. Il avait réussi de la sorte à échanger avec sa femme une correspondance assez suivie. Ce qu'il avait eu à endurer, je le savais, car c'était les souffrances communes à tous ceux qui vivaient comme nous. Mais j'ignorais encore ce qui se passait dans les camps de femmes. Ce qu'il m'en dit me révolta. La vie grossière qu'elles y menaient, la promiscuité qui régnait dans les chambres où elles se trouvaient entassées à plusieurs dizaines soulevait mon indignation. Il me dit les « inspections » et les « perquisitions » effectuées par des soldats ivres, qui prenaient un plaisir sadique à rechercher les objets prohibés jusque dans les parties les plus intimes du corps des détenues dont ils avaient la garde. Il me parla des assauts dont ces malheureuses étaient les victimes lorsqu'un groupe de soldats en bordée montait leur rendre visite au beau milieu de la nuit. Tout cela était à peine croyable.

Les femmes qui se trouvaient internées appartenaient aux milieux les plus divers. C'étaient soit des membres du Parti ou du N.S.V., soit d'anciennes secrétaires, dactylos ou autres fonctionnaires subalternes, soit encore les femmes de hautes personnalités nazies, de diplomates allemands, et même de diplomates étrangers. Entassées dans les chambres, elles vivaient dans des conditions effroyables, indescriptibles. Des détenues âgées de plus de soixante ans en cotoyaient d'autres au seuil de l'adolescence. Les unes étaient calmes, paisibles, de sens rassis. D'autres, au contraire, étaient sans cesse agitées, fébriles. Il y en avait qui étaient sujettes à des hallucinations, d'autres en proie à des crises hystériques, conséquence des traitements inhumains qui avaient complètement détraqué leur système nerveux. J'eus l'occasion de lire des lettres que Virgil Gheorghiu avait reçues de sa femme. Je fus horrifié.

.. ..

Quant à lui, il lui devenait de jour en jour plus difficile de continuer à supporter l'existence qui nous était imposée.

De nature extrêmement sensible et impétueuse, il ne cessait de s'agiter tel un lion en cage. Il avait utilisé tous les moyens en son pouvoir pour essayer d'être une bonne fois interrogé. Il avait écrit lettre sur lettre, toutes sortes de mémoires, pétitions, demandes, etc., pour tenter d'obtenir de ceux du C.I.C. qu'ils lui fassent au moins connaître le motif de son arrestation, et les raisons obscures d'une détention aussi prolongée, que rien, à ses yeux, ne justifiait. Le chef du C.I.C., le lieutenant Levy, apparemment convaincu de l'innocence de Gheorghiu, avait promis de faire tout son possible pour le faire relâcher, ainsi que sa femme. Il est même certain qu'il intervint à plusieurs reprises auprès des autorités supérieures, soutenant que Gheorghiu avait été arrêté par erreur. Mais leur sérénité n'en fut point troublée et ses efforts se révélèrent vains.

Convaincu qu'il n'arriverait à rien par les moyens jusqu'alors employés, Gheorghiu changea de tactique. Il se mit à adresser au C.I.C. des lettres vengeresses stigmatisant ses geôliers, dénonçant les abus de pouvoir dont ils avaient pu être les victimes, sa femme et lui, ou dont il avait été le témoin, et fustigeant leurs auteurs. Il relata comment des soldats et des officiers américains les avaient battus, dévalisés et dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Il menaça, dit sa volonté farouche de clamer assez fort pour que le monde entier l'entendît, tout ce qu'il avait subi, tout ce dont il avait été le témoin : les violences, les rapines, les meurtres. Dans son exaspération, il alla même jusqu'à avertir les autorités que bien que n'ayant jamais eu de rapports avec les nazis, il s'empresserait de s'affilier à l' « Edelweiss » ou au « Werwolf » dès que l'occasion s'en présenterait.

Soit que Levy fût trop sage pour prendre au sérieux ces éclats d'une rage impuissante, les considérant pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire des enfantillages, soit qu'il se conformât aux méthodes que le C.I.C. appliquait de longue date, les lettres de Gheorghiu demeurèrent sans réponse.

Finalement, lui vint en tête une idée qu'il trouva magnifique. « Lui vint en tête » est une façon de parler. En fait, c'est le vieux Tzironikos, l'ancien ministre grec, son voisin de dortoir du block C, qui la lui suggéra. Tzironikos, malin comme un singe, en bon Grec qu'il était, voyant Gheorghiu désespérant de jamais pouvoir recouvrer sa liberté, lui dit un jour :

— Mon cher monsieur Gheorghiu, vous faites erreur en supposant que les Américains sont des hommes comme nous, avec notre mentalité, notre logique, la même façon de sentir et de réagir. Que vous faut-il pour vous convaincre qu'ils ne nous ressemblent en rien ? Tenez, je vais vous raconter une histoire : un jour, dans un asile, un fou réussit à s'échapper, et, s'étant débarrassé de sa camisole de force, grimpa sur le toit. Là, il se mit à crier à tous ceux qui voulaient l'approcher qu'il se tuerait en se jetant dans le vide plutôt que de se laisser reprendre. Les exhortations et les prières des médecins et des gardiens rassemblés dans la cour étaient inutiles. Le fou menaçait de se jeter du haut du toit si l'on tentait seulement de l'approcher. Un médecin eut alors l'idée de faire venir un autre fou et pria ce dernier d'enjoindre à son camarade de bien vouloir descendre. Le second fou ne se fit pas prier. Il cria aussitôt au premier de redescendre illico, sinon il se jetterait de toutes ses forces contre les murs de l'immeuble, lequel du coup s'effondrerait en l'entraînant sous les décombres. Gare au fou du toit s'il ne se dépêchait pas de revenir ! Rempli d'effroi, celui-ci s'exécuta sur-le-champ. Il devint aussi doux qu'un agneau.

« Avec les Américains c'est la même chose, enchaîna Tzironikos. Si vous continuez à employer avec eux, pour les convaincre, la logique qui nous est familière, vos efforts seront vains, et vous n'aboutirez à rien. Je crois qu'il est préférable de les surprendre par quelque chose de bizarre, d'inattendu, qui les fera s'intéresser à vous et à votre cas. »

Gheorghiu se dit que le Grec pouvait avoir raison et il entreprit de mettre son conseil en pratique.

Il écrivit donc une autre lettre à Levy pour le prévenir que s'il n'était pas relâché sous huit jours il commencerait une grève de la faim.

Tzironikos avait vu juste. Conformément à ses prévisions la réaction du C.I.C. fut immédiate. Gheorghiu fut appelé sur-le-champ pour être interrogé.

— Prenez patience, lui dit Levy, je vous promets qu'on vous relâchera bientôt. Aujourd'hui même j'ai écrit un nouveau rapport à votre sujet, bien que je n'aie pas le droit de le faire. Tenez, lisez vous-même !

Gheorghiu se montra inflexible.

— J'attendrai une semaine, dit-il. Si je ne suis pas remis en liberté d'ici là, je saurai ce qu'il me reste à faire.

Levy essaya de marchander.

— Attendez au moins deux semaines ! implora-t-il. Je ne peux pas espérer recevoir de réponse avant au moins quinze jours !

— Rien à faire, répondit Gheorghiu. J'ai dit huit jours.

Exactement à la date fixée, notre Bucarestois commença la grève de la faim. Certains détenus le croyaient devenu fou. Ils ne pouvaient pas comprendre comment on pouvait renoncer de son plein gré à manger... D'autres l'encourageaient dans sa tentative, surtout les jeunes. Quelques écervelés lui promirent même de le proclamer membre d'honneur de l'organisation clandestine « Edelweiss ». En signe d'admiration, ils lui offrirent un peu de tabac...

Lorsque Gheorghiu m'avait annoncé sa décision je lui avais conseillé très vivement de ne pas tenter une telle expérience, car cela ne pouvait en aucun cas améliorer si peu que ce soit son sort. J'avais surtout attiré son attention sur le fait que le C.I.C. local n'était nullement habilité à prendre des décisions de sa propre autorité, de sorte que la pression que lui, Gheorghiu, pensait exercer en faisant la grève de la faim, manquait son but qui était d'émouvoir les autorités compétentes. Pour que son geste se révélât de quelque utilité, il fallait que ces autorités soient alertées. Or il risquait fort d'avoir à attendre longtemps, étant donné le peu d'empressement que mettaient les Américains à se pencher sur de telles vétilles.

— Il est évidemment possible que vous parveniez à jeter la panique dans un bureau quelconque, dis-je à Gheorghiu, mais il y a de fortes chances pour qu'alors vous ne soyez plus de ce monde, si vous persistez dans votre intention et mettez votre projet à exécution.

Mais sur une nature aussi romanesque que celle-là, les conseils de Tzironikos avaient bien plus de prise que les miens, de sorte que notre héros national, ne voulant rien entendre, renonça au jour dit à manger et à boire.

Je lui rendis visite le premier jour de « sa » grève. Je le trouvai plein de confiance, certain qu'il était de la réaction, selon lui inévitable, des Américains. Le second jour fut également facile à passer. Le troisième, il commença à se sentir plus faible. Il souffrait moins d'ailleurs de la faim que de la soif. Ses reins commençaient à être douloureux. Il fut transporté à l'infirmerie ; là, les médecins lui firent piqûre sur piqûre, mais Gheorghiu tenait bon.

Levy, tenu au courant heure par heure de l'état du malade, interdit toute visite. Petit à petit, le duel entre le « gréviste » et le C.I.C. prenait un aspect inquiétant. La situation se compliquait du fait qu'aucun des deux ne voulait

céder. Afin de le faire revenir sur sa décision, Levy employa un moyen plutôt puéril. Il fit venir l'aumônier protestant du camp, à défaut d'un autre, pour rappeler à Gheorghiu que le suicide sous quelque forme que ce soit, y compris la grève de la faim, est un acte formellement interdit par Dieu. Gheorghiu persista dans sa détermination.

En désespoir de cause, Levy eut une idée géniale. Il appela le professeur Dörflinger, médecin-chef de l'hôpital, et lui demanda d'accomplir les formalités nécessaires pour que Gheorghiu soit considéré désormais comme ayant perdu la raison. Le professeur y consentit. Levy put alors faire transporter Gheorghiu à l'hôpital de Karlsruhe, où il fut interné à la section des aliénés. De la sorte, Levy faisait coup double : il éloignait du camp cet exemple vivant de rébellion, et, d'autre part, il plaçait Gheorghiu dans une situation ridicule. En attribuant son geste à un accès de démence, il lui enlevait toute signification et toute portée.

Mais Gheorghiu ne s'avouait pas vaincu.

A son arrivée à l'hôpital de Karlsruhe il manifesta son intention de continuer la grève.

— Pourquoi ne voulez-vous pas manger ? lui demanda le gaillard taillé en hercule qui lui avait apporté son plateau.

— Je fais la grève de la faim, répondit-il d'un ton péremptoire.

— C'est ce qu'on va voir, fit l'autre, persuadé d'avoir affaire à un fou. Les oiseaux dans votre genre, j'en ai déjà vu...

Gheorghiu était dans une situation fausse. Son gardien commençait déjà à retrousser ses manches. Son intérêt bien compris lui commandait d'essayer de prouver qu'il était tout aussi sain d'esprit que l'infirmier. Il se mit donc à manger ce qu'on lui avait apporté et le gardien aux biceps imposants accepta de causer. Après quelque hésitation, les grands bonzes de l'hôpital finirent par se rendre compte que tout cela n'était qu'un coup monté. C'est ce qui fit que Gheorghiu réapparut au camp de Kornwestheim quinze jours plus tard.

Lorsque je le vis, j'eus envie de rire.

— Eh bien ! Que dites-vous du résultat ?

— Tant pis ! s'exclama-t-il. Cette fois c'est Levy qui m'a eu. La prochaine fois c'est moi qui l'aurai.

Il faut reconnaître que ce geste de Gheorghiu n'avait tout de même pas été complètement inutile. Si le C.I.C. n'avait pas cédé dans cette histoire, c'était avant tout pour des raisons de prestige. Les mêmes raisons n'avaient pas joué en ce qui concernait sa femme. Mme Gheorghiu avait en effet déclaré, sur le conseil de son mari, se solidariser avec lui, et, en conséquence, affirmé son intention bien arrêtée de faire elle aussi la grève de la faim. Elle fut relâchée avant même d'avoir mis sa menace à exécution. On ne lui fournit aucune explication, bien entendu. Elle ne sut jamais pourquoi on l'avait remise en liberté, pas plus qu'elle n'avait su pourquoi on l'avait tenue enfermée pendant près d'un an dans la promiscuité la plus répugnante qui, avec la misère et la bestialité, régnait au camp de femmes de Ludwigsburg.

La libération de sa femme calma pour un temps notre fougueux écrivain. Mais cela ne dura pas. Comme les promesses faites par Levy ne se réalisaient pas, Gheorghiu écrivit une nouvelle lettre au C.I.C., la 53e si ma mémoire est bonne, avisant les autorités que si trois jours plus tard il n'était pas libéré, il se suiciderait. Levy le fit venir de nouveau à son bureau.

— Je puis vous garantir que d'ici une semaine vous serez libre, lui dit-il. J'ai envoyé un nouveau rapport et j'attends la réponse incessamment. Je vous prie donc de bien vouloir patienter encore huit jours.

Gheorghiu ne pouvait faire autrement que de se laisser fléchir. Il céda.

Mais il fut encore une fois berné, car avant que les huit jours ne se fussent écoulés, Levy, qui savait déjà, lorsque Gheorghiu était venu le voir, qu'il allait être transféré à un autre bureau, était parti. Il n'était donc plus le chef du C.I.C. de Kornwestheim. Son seul souci avait été d'empêcher à tout prix Gheorghiu de lui créer des ennuis pendant les quelques jours qu'il lui restait à demeurer en fonctions.

Gheorghiu ne se tint pas pour battu. Il écrivit cette fois au nouveau chef du C.I.C., un lieutenant d'origine allemande nommé Netze. Ce dernier ne répondit pas. Peut-être n'avait-il pas pris au sérieux les menaces de son prisonnier. Celui-ci décida alors de passer aux actes. Il choisit un genre de suicide renouvelé de la Rome des Césars : un matin, il se coupa les veines du poignet avec une vieille lame de rasoir. Se cachant sous sa couverture, il laissa couler pendant un moment son sang appauvri, puis, comme il allait s'évanouir, il se mit inconsciemment à gémir. Ses compagnons de « boîte à sardines » soulevèrent alors la couverture et virent la flaque de sang qui inondait le lit commun. Ils donnèrent aussitôt l'alarme et Gheorghiu fut transporté à l'infirmerie par deux brancardiers qu'accompagnait le médecin de service. Il demeura assez longtemps dans le mystérieux local.

Quant à Netze, un blond géant nordique au tempérament épais et lourd, aux petits yeux d'éléphant, il ne sembla pas attacher une grande importance à ce qu'il considérait sans doute comme un simple incident.

Après ce nouvel échec, infiniment plus déprimant que le premier, Gheorghiu se calma enfin et consentit à vivre comme les milliers d'autres détenus qui n'essayaient même plus de lutter contre le courant. Les théories de Tzironikos s'étant révélées inefficaces, il ne restait rien d'autre à faire que prier le ciel de bien vouloir secouer l'indifférence des Américains, de leur rendre un peu de ce sens commun qu'ils avaient l'air d'avoir complètement perdu, si toutefois ils en avaient jamais été pourvus.

IX

PREMIERES LUEURS D'ESPOIR

Dès les premiers jours du printemps, les visages ternes des détenus de Kornswestheim s'illuminèrent, non seulement à cause des tièdes rayons d'un soleil encore timide, mais aussi parce que leurs cœurs étaient pleins d'un nouvel espoir.

Certes, la libération paraissait encore à tous lointaine, mais en revanche, il nous était enfin donné de profiter des bienfaits de la « démocratie ». Les autorités américaines étaient sûrement d'avis qu'il était dangereux de lâcher comme cela, sans précautions, du jour au lendemain, ces milliers de maudits nazis dans la lumière aveuglante des institutions démocratiques qui régissaient le monde extérieur. Il fallait auparavant leur enseigner au moins l'a, b, c, des principes démocratiques, et leur faire apprécier les avantages inhérents à leur application.

Il tombait sous le sens que jusqu'à présent les « nazis » n'avaient fait que recevoir le châtiment de leurs funestes égarements. Dorénavant, il devait en être autrement. La deuxième mission de l'Amérique commençait. L'heure était venue d'inculquer à tous ces anciens nazis, ou présumés tels (pour les Américains c'était tout un) les principes élémentaires de la démocratie.

En conséquence, les détenus du camp furent invités à se gouverner eux-mêmes. Le camp allait être doté d'une nouvelle administration, laquelle serait élue et fonctionnerait selon lesdits principes.

Chaque block serait dirigé par un « maire », et à la tête du camp serait placé un « maire général ». Quant aux anciens fonctionnaires, les kapos, ils devraient céder la place à d'autres. Les nouveaux dirigeants seraient non plus nommés mais élus, selon les meilleures règles démocratiques. En outre, l'administration générale du camp serait surveillée et contrôlée par deux « Parlements », un « grand » et un « petit », dont les membres seraient désignés par vote direct et secret, toujours selon les mêmes excellents principes.

Le petit Parlement, composé uniquement des chefs de block, figurerait une sorte de Chambre des lords ou de Sénat américain. Quant au grand Parlement, dans lequel entreraient tous ceux du petit, plus les « personnes de confiance » élues par chaque étage, il serait une sorte de Chambre des communes ou de Chambre des représentants.

Cet auguste appareil démocratique aurait à exercer son autorité selon la libre volonté du peuple, c'est-à-dire des détenus, sur tout le territoire délimité par les barbelés et les miradors. Le C.I.C. en assurerait le contrôle pédagogique.

Bien sûr, cette administration d'un nouveau genre aurait pu se maintenir à mi-chemin du sérieux et du ridicule, de l'action efficace et de la bouffonnerie, si le « peuple » qui allait avoir à « décider librement de son sort » n'avait pas été composé de milliers d'hommes dont certains n'avaient que des notions rudimentaires et enfantines en matière de politique, et dont les autres, c'est-à-dire la majeure partie, avaient l'esprit totalement déformé par toutes les confusions politiques, aussi bien celles dont ils avaient été les victimes que celles qu'on essayait de leur inculquer à présent. Tous ces gens, qui pour la plupart semblaient très raisonnables et d'humeur paisible, se transformaient soudain, dès qu'il était question de politique. Ils donnaient alors l'impression de s'être échappés d'une ménagerie ou d'un asile d'aliénés. On en venait à croire que, sous prétexte de procéder à la réorganisation démocratique du camp, le C.I.C. de Kornwestheim avait en réalité monté une sinistre farce. Tout le monde se souvient de l'atmosphère politique de l'époque, non seulement en Allemagne mais également dans presque toute l'Europe. Il faut bien dire que l'incohérence et le désordre qui la caractérisaient n'étaient rien à côté de ce qui se passait au camp, et de la comédie prétendument démocratique qui s'y déroulait, en vertu des dispositions prises par les autorités supérieures.

De nombreux candidats surgirent de tous les coins du camp, chacun avec sa clientèle particulière, conformément aux meilleures traditions démocratiques. La campagne électorale battit son plein à tous les étages des blocks et dans tous les dortoirs, se manifestant par une avalanche d'injures, d'accusations, d'insultes, d'invectives ordurières, d'allusions au passé des adversaires, et même par des coups. Certains accusaient leurs ennemis d'être des « bolcheviks ». Des conférences furent tenues pour « éclairer le peuple » en tâchant d'éviter, comme de juste, tout ce qui aurait pu évoquer Goebbels. Des historiens distingués firent de savants exposés sur le fonctionnement des institutions britanniques. D'autres, qui avaient eu jadis l'occasion de faire un voyage aux Etats-Unis, dirent ce qu'ils savaient de la démocratie américaine. Le camp tout entier était en proie à la fièvre électorale, et chaque détenu sentait passer le grand frisson à l'idée de pouvoir enfin recommencer à « faire de la politique ». Il y avait bien entendu des exceptions, mais elles étaient rares. Les seuls à se tenir à l'écart étaient soit des étrangers que l'ignorance et la naïveté politique de leurs compagnons faisaient sourire, soit encore certains sceptiques, peu désireux de s'afficher par crainte d'être envoyés dans un autre camp pire que celui où nous étions.

Mais ce qui retenait particulièrement l'attention, c'était le comportement des anciens nazis, les vrais. Certains d'entre eux, fort nombreux d'ailleurs, avaient la franchise de reconnaître qu'effectivement ils avaient été autrefois d'authentiques « nazis ». Et alors, de deux choses l'une : ou bien ils n'étaient pas encore convaincus de leur culpabilité, estimant qu'il était parfaitement moral d'être et de rester nazi, ou bien ils reconnaissaient au contraire loyalement avoir été dans l'erreur et s'en repentaient. Mais, je le répète, ces deux catégories ne représentaient ensemble qu'un pourcentage extrêmement faible dans la masse des anciens nazis authentiques. Ils constituaient le groupe des nazis « décents » et étaient respectés, ou détes-

tés, non pour leur attitude ou leur action présente, mais pour ce que chacun savait d'eux et de leur passé du temps où ils étaient au pouvoir.

Mais la grande masse des anciens nazis appartenait à une tout autre catégorie, celle des crapules dont le nombre étaient réellement impressionnant. Ils n'arrêtaient pas de fulminer contre les « criminels » qui avaient abusé de leur bonne foi. Aucun d'eux, bien entendu, n'avait su ce qui se passait en Allemagne lorsque Hitler était là. Aucun d'eux n'avait jamais entendu parler des camps de concentration, ni entendu dire qu'on eût jamais « bousculé » si peu que ce soit un juif. Ah ! s'ils l'avaient su !...

Leur feinte indignation était vraiment belle à voir. Ils la manifestaient avec un éclat et une verve inlassables, donnant ainsi la preuve manifeste qu'ils étaient, qu'ils avaient été, qu'ils seraient toujours et en toute occasion, quoi qu'il arrive, les démocrates les plus ardents et les plus convaincus.

On pourra penser ce que l'on voudra de leur attitude, mais le fait était là : étant les plus nombreux, ils étaient par cela même, par le jeu même de la démocratie, ceux qui avaient le plus de droits à prendre en main la nouvelle direction du camp.

Il y avait aussi d'autres catégories de candidats. Celle des « innocents », des « ignorants », des « utopistes » ou des « chasseurs de lune », mais ils étaient trop peu nombreux pour faire pencher de façon sensible la balance électorale.

Malgré tout, il aurait été possible de réaliser tant bien que mal quelque chose d'acceptable si un spectre ne s'était levé, surgissant brusquement du fond du passé, après plusieurs siècles d'oubli. Je veux parler des guerres de religion.

En effet, la frénésie qui s'était emparée des détenus depuis que leur avait été accordée la liberté de faire de la politique, à la seule condition toutefois de ne professer ni le nazisme officiellement proscrit, ni le communisme officiellement autorisé, mais non moins officiellement déconseillé, était peu de chose, comparée au véritable délire religieux qui envahit les esprits, lesquels s'ouvraient en grand maintenant aux formes les plus diverses de la foi chrétienne, tout comme les esprits jadis « nazis » s'étaient ouverts à la « démocratie ». Chaque ancien nazi se demandait comment il avait pu s'écarter de la vraie foi, se retirer de l'Eglise, se fermer à Dieu, etc. Telles des brebis dispersées momentanément par l'approche

de quelque danger, ils se pressaient de rejoindre le troupeau et affluaient en masses compactes vers les portes du catholicisme, du protestantisme ou de l'une quelconque des sectes auxquelles ils se rappelaient avoir jadis appartenu. Les quelques prêtres admis à pénétrer dans le camp se voyaient obligés de célébrer messe sur messe à la demande de leurs ouailles, dans les blocks, et même dans les dortoirs. Ils n'arrêtaient pas de confesser, de bénir, de donner la communion. Les prières en commun et les causeries religieuses ne se comptaient plus. Comme si tout cela n'était pas suffisant, il fallut désormais prévoir au programme des heures spéciales de prière, non seulement par block, mais par chambre. Du matin au soir, l'air résonnait de cantiques édifiants que tous reprenaient en chœur. On se serait cru sur le *Titanic* à l'heure où les passagers, croyants ou non, avaient réuni leurs voix dans une même prière, afin de sauver leurs âmes, tandis que le grand paquebot s'abîmait peu à peu dans les flots...

Puis, catholiques et protestants entrèrent en concurrence. Les prêtres catholiques s'efforçaient d'attirer vers leur Eglise la masse des indécis, et les protestants faisaient de même. Des clubs religieux prirent naissance, à l'instigation de quelques malins qui cherchaient à se faire remarquer par leur dévotion, en nourrissant l'espoir de recueillir sur le plan politique le fruit de leur édifiante activité religieuse. C'était à qui donnerait le plus de gages de sincérité de sa conversion à la démocratie ; et la ferveur religieuse, pensaient-ils, était l'une des preuves les plus évidentes de cette sincérité.

Comme on le voit, les préoccupations religieuses, naturelles chez tous ceux dont l'âme est en détresse et qui se rapprochent de Dieu, parce qu'ils ne conservent d'espoir qu'en lui, n'étaient, chez beaucoup, rien d'autre qu'une attitude, qu'un paravent masquant leurs intentions véritables. Chez les autres, elles prenaient la forme d'une véritable hystérie.

Aussi l'atmosphère était-elle singulièrement tendue lorsque eurent lieu les élections générales où devaient être désignés nos futurs Parlements, maires, chef d'étage et hommes de confiance.

Durant la période qui avait précédé les élections, le camp tout entier avait été secoué par les accès d'une sainte colère démocratique. Les anciens Kapos furent tous accusés de corruption, de détournement d'aliments au profit du marché noir et de complicité avec les sergents américains du service de l'intendance. En raison de la juste indignation des masses,

ils furent donc renversés et remplacés par d'autres qui, eux, au moins, « étaient des nôtres » !

Cependant, les espoirs que le « peuple » avait mis en eux furent cruellement déçus. Notre nourriture devenait de plus en plus mauvaise et les rations diminuaient de jour en jour. Les deux Parlements, le grand et le petit, furent convoqués. On parlait de fraudes scandaleuses, au détriment des détenus, dans les services de l'intendance et dans les cuisines où notre maire général avait ses hommes de confiance. Les médecins de l'*Hospital* s'étaient eux aussi, paraît-il, copieusement servis. On exigea le renvoi immédiat du préposé à l'approvisionnement et son remplacement. Mais le commandant américain du camp estima que cette petite plaisanterie avait assez duré, et, jugeant sans doute que les détenus se mêlaient de ce qui ne les regardait pas, coupa court aux délibérations du Parlement.

Qu'y avait-il derrière tout cela ? Dans ces coulisses politiques que constituaient les chambres et les couloirs, on portait de graves accusations contre le commandant du camp qui était, chuchotait-on, de connivence avec les « démocrates » des services de l'intendance, et qui se servait royalement. Cependant, personne n'osa jamais préciser lesdites accusations, lors des séances plénières qui réunissaient les deux Parlements, séances auxquelles assistait toujours un représentant du C. I. C., qui venait là histoire de s'amuser un brin. Les principes élémentaires de la stratégie démocratique auxquels nos vaillants représentants entendaient se conformer, les incitaient en premier lieu à se tenir sur une prudente et sage réserve. Ils allaient bien, nos apprentis « démocrates ! » Qu'ils continuassent dans cette voie et ils se verraient bientôt octroyer un certificat de « maturité politique » !

. . . .

Le nouvel état de choses eut des répercussions inattendues sur les occupants de la chambre 304, la nôtre, et davantage encore sur ceux de la 308, occupée par les anciens Kapos de l'étage. Ces derniers furent accusés de favoritisme par les « hommes de confiance » nouvellement élus, lesquels entreprirent, armés de mètres improvisés mais certifiés conformes, de mesurer ces deux locaux afin de déterminer le cubage d'air dont chacun de nous disposait. Ils découvrirent ainsi que ses occupants avaient bénéficié d'un volume d'air respirable nettement supérieur à celui dont jouissait la « masse du peuple ». Un tel régime d'exception était certes concevable, mais les bénéficiaires ne pouvaient en être que les nouveaux élus. Il ne

pouvait être question, pour leurs prédécesseurs et leurs protégés, de continuer à respirer un air moins chargé en microbes, moins dense en oxygène que les occupants des autres chambres. C'était contraire à la démocratie. En conséquence, les locataires de la chambre 304 furent mis en demeure de céder sur-le-champ la place aux nouveaux élus. Et pour les punir d'avoir injustement profité de tant de mètres cubes d'air supplémentaires, on les entassa dans la chambre 308, avec ceux qui s'y trouvaient déjà. On leur adjoignit même trois autres représentants de l'« oligarchie » : l'ancien ministre bulgare Rogozaroff, ainsi que mes deux vieilles connaissances, le général croate von Dessovic, et le colonel slovaque Androvich. Des anciens locataires de la chambre 304, le seul à y demeurer encore était Müller qui, entre temps, était passé avec armes et bagages dans le camp des nouveaux dirigeants.

X

LA CHAMBRE 308

Notre nouvelle demeure, une chambre de 5 mètres sur 2 m. 50, abritait donc huit personnes : Rogozaroff, von Dessovic, Androvitch, le Docteur B..., l'ex-président D..., Höger, ancien commandant de police, Georg Plange et moi-même. En dépit de l'exiguïté du lieu, on ne pouvait pas dire que l'atmosphère n'y était pas agréable. Je peux même affirmer que le temps que j'y ai passé a été relativement le plus facilement supportable de tout mon séjour à l'*Internment Camp 75 Kornwestheim*.

Nous passions le temps à parler politique ou philosophie, et nous arrivions ainsi à oublier le déplorable état d'esprit qui régnait dans le reste du camp. La présence des étrangers nous était infiniment précieuse en ce sens qu'elle élargissait notre horizon. Rogozaroff, qui avait largement dépassé la soixantaine, était le plus âgé de nous tous. Il était aussi le plus calme, le plus pondéré, ou, du moins, il le paraissait. Il avait été, à la fin de la guerre, chef du Front du Travail

en Bulgarie, et il avait réussi à s'échapper de son pays aux jours sombres de l'invasion russe et du changement de régime qui en était résulté. Il s'était réfugié en Allemagne, et, avec l'ancien premier ministre Tzankoff et quelques autres patriotes bulgares, avait cru pouvoir y organiser un mouvement de résistance à l'oppression sous laquelle gémissait son pays. Un de ses fils, qui avait à peine dix-huit ans, se trouvait lui aussi interné dans un camp américain. Sa femme avait trouvé refuge à Füssen. En Bulgarie, il avait été condamné à mort par contumace, comme d'ailleurs tous ceux qui avaient participé au gouvernement précédent. Ce n'était pas cela qui l'affectait le plus, mais bien plutôt les malheurs qui s'étaient abattus sur son peuple. Il était convaincu que, par la force des choses, un jour ou l'autre une coalition universelle se dresserait contre le bolchevisme. C'était, selon lui, une question de vie ou de mort que les hommes libres ne pourraient pas longtemps éluder.

L'heure, pensait-il, n'était pas encore venue, du fait que l'Europe était trop débile pour fournir l'effort nécessaire en vue de l'organisation de la défense commune. Il déplorait la myopie politique des Anglo-Américains qui assistaient passifs, et divisés entre eux, à la décomposition de l'Europe.

— Ce sont les conséquences fatales de leurs fautes et de leurs mensonges ! dit Dessovic. C'est le résultat de l'hypocrisie et du pharisaïsme des Anglo-Américains, lesquels, pour mieux se servir des Russes afin d'écraser l'Allemagne, ont dû auparavant dédouaner Staline et blanchir les soviétiques pour mieux se les attacher dans une lutte commune contre le nazisme. Leur propagande a dû pour cela non seulement ménager le bolchevisme, mais encore lui attribuer un rôle prépondérant et volontairement exagéré dans l'action de libération des peuples opprimés par le fascisme. Les soviétiques, forts des éloges décernés imprudemment durant la guerre par les Alliés, exigent aujourd'hui le paiement de la traite qu'on a tirée sur eux. Comment les dirigeants anglais et américains seraient-ils considérés par l'opinion publique de leur pays respectif s'ils s'évertuaient à présent à démontrer que le bolchevisme russe est tout aussi dangereux pour la démocratie que le nazisme lui-même, contre lequel ils étaient partis en croisade ? S'ils agissaient de la sorte, l'homme de la rue, en Angleterre comme aux Etats-Unis, en viendrait tout naturellement à se demander si le monstre nazi était vraiment aussi noir qu'on le lui avait dit, ou du moins s'il était aussi noir que le monstre soviétique qu'on lui mettait maintenant sous les yeux.

Androvich rongeait son frein en silence. Il enrageait de ne pouvoir mettre un terme à la situation absurde et inextricable dans laquelle il se trouvait. Il avait à plusieurs reprises renouvelé sa demande d'extradition, préférant retourner dans son pays plutôt que de rester interné dans un camp. On ne lui avait bien entendu même pas répondu. Il était dans un tel état d'excitation qu'il préférait se renfermer en lui-même plutôt que de prendre part à un débat qui n'aurait pu que l'irriter davantage.

Quant aux Allemands qui vivaient avec nous, ils ne cessaient de se dénigrer les uns les autres. La nouvelle organisation démocratique du camp leur avait délié la langue. B... traînait dans la boue tous les nazis, depuis Hitler jusqu'au dernier block-leiter. D... également, quoique avec plus de modération : il réservait ses injures à quelques-uns seulement des chefs nazis, et déclarait garder beaucoup d'estime aux autres. Le côté curieux de l'affaire était que B... aussi bien que D..., tout en prétendant avoir prédit depuis longtemps la catastrophe vers laquelle se dirigeait l'Allemagne nazie, se reprochaient mutuellement, à l'insu l'un de l'autre, d'avoir résigné leurs fonctions non parce que le nazisme leur était apparu sous son vrai jour, mais parce qu'ils y avaient été contraints à la suite de la révélation soit de leur incapacité notoire soit de leur malhonnêteté. Leur cas n'était pas isolé. Tous les anciens nazis se déchiraient entre eux, jaloux qu'ils étaient d'accaparer chacun à son profit personnel la moindre parcelle de chance semblant s'ouvrir sur l'avenir. C'était à qui renierait le plus haut sa foi passée, et jetterait le plus de boue à la face des anciennes idoles.

Rogozaroff me confiait souvent le dégoût que lui inspirait un tel manque de caractère. J'étais beaucoup plus indulgent et c'est tout juste si les débordements verbaux de nos compagnons de captivité arrivaient à me faire sourire. Je savais combien artificiel était l'immense complexe « nazi » : l'opportunisme politique était le trait commun à la plupart des fidèles de l'ancien régime.

— Comment se peut-il, s'écriait Rogozaroff au comble de l'indignation, que ces hommes puissent se vanter d'avoir contribué à saper le régime et le gouvernement de leur pays tout en continuant à jouir des faveurs et des bénéfices dont ce même régime les comblait ? N'avaient-ils donc pas conscience de trahir leur propre pays ? Certes, des traîtres il y en a toujours eu, et partout ! Mais que l'on se vante, que l'on se

félicite, que l'on se loue d'être un traître, cela dépasse l'imagination !

Dessovic intervenait à son tour.

— Comment s'étonner que des nazis comme eux, qui n'ont été malgré tout que des personnages de second plan, se comportent de la sorte, alors que les piliers du régime, ceux-là mêmes qui ont été jugés à Nuremberg, sont apparus aux yeux de tous aussi écœurants de lâcheté et de bassesse ?

— Cela est malheureusement vrai, répondait Rogozaroff. Le procès de Nuremberg a parfaitement atteint le but que s'étaient assigné les juges, c'est-à-dire compromettre irrémédiablement le nazisme par la bouche même de ses représentants les plus authentiques. C'était là l'objet principal du procès. Le reste n'était que secondaire et accessoire.

. . . .

Notre existence était devenue plus supportable depuis qu'il nous était permis de communiquer avec l'extérieur. Les colis qui nous arrivaient en assez grande quantité contribuaient dans une large mesure à améliorer notre ordinaire. Nous reprenions courage, d'autant plus que nos chances de libération se précisaient de jour en jour davantage. Les autorités d'occupation avaient en effet publié plusieurs communiqués extrêmement prometteurs à cet égard, et c'est assez fréquemment que nous apprenions qu'un de nos codétenus avait été relâché. Nous ignorions toujours ce qui avait pu déterminer les autorités américaines à le libérer. C'était un de ces mystères impénétrables que le C. I. C. se gardait bien d'éclaircir. Nous étions d'autant plus intrigués que, parmi ceux qui avaient été remis en liberté, se trouvaient plusieurs personnalités qui avaient joué un rôle important sous le régime nazi, alors que beaucoup de pauvres hères, qui n'avaient jamais rien eu de commun avec le nazisme, continuaient de moisir dans leur block.

Grâce aux colis que j'avais moi aussi commencé à recevoir de ma famille, je pus enfin reprendre des forces. J'avais bien essayé de convaincre les miens que je n'avais besoin de rien, car j'ignorais tout de leurs conditions actuelles d'existence et de leurs possibilités, ils m'avaient assuré que ce qu'ils m'envoyaient ne les privait pas énormément. C'est donc d'un cœur plus léger que j'acceptais leurs envois.

En avril 1946, j'entrepris de relater par écrit les conséquences qu'avaient eues pour la Roumanie l'orientation de sa

politique vers l'Allemagne, et la guerre contre la Russie soviétique. J'y ajoutai certaines considérations que m'avaient inspirées les événements. Dans la mesure où la connaissance que j'avais de ces événements, grâce aux fonctions que j'avais occupées — et particulièrement celles de ministre de Roumanie à Berlin — me le permettait, ces réflexions pourraient aider à déterminer les causes de l'effondrement politique et national de la Roumanie. Je comptais apporter de la sorte ma contribution personnelle à l'histoire politique de la Roumanie contemporaine.

Ce travail me prenait tout mon temps. Je restais des heures entières à me remémorer le détail des événements heureux ou tragiques dont j'avais été le témoin. Les souvenirs affluaient en masse, mais loin de provoquer en moi des remords, ils apaisaient au contraire ma conscience, car en examinant de plus près mon passé je ne voyais rien qui eût pu le ternir. Cette analyse minutieuse me renforçait dans la conviction que je pouvais être en paix avec moi-même, sans rien regretter, car je n'avais honnêtement aucun motif de regret.

Je me préparais de la sorte, inconsciemment, à encaisser sans broncher le coup le plus dur qui m'ait jamais été porté...

⁂

Un jour, nous eûmes un visiteur. Il apportait un exemplaire du « Thüringer Zeitung », journal publié dans la zone d'occupation soviétique. J'étais allongé sur mon lit et je vis ceux qui étaient présents dans la chambre se pencher sur le journal, puis chuchoter entre eux. Un peu plus tard, j'entendis D... dire aux autres :

— Je crois qu'il vaut mieux le lui dire.

Je sus aussitôt qu'il était question de moi. D... me tendit le journal.

— Tenez, lisez, me dit-il. Qu'en pensez-vous ? Peut-être s'agit-il d'un homonyme ?

Je lus l'article qu'il m'indiquait. C'était une information en provenance de Bucarest et transmise par l'agence Dana. Elle avait trait à la sentence rendue par un tribunal militaire roumain en conclusion du procès intenté aux membres du prétendu gouvernement national constitué à Vienne après le coup d'Etat du 23 août 1944. Selon l'agence Dana, ce procès avait eu lieu dans la première moitié du mois de février 1946.

Les chefs d'accusation n'étaient pas indiqués. L'article faisait simplement connaître que les accusés avaient été condamnés à mort. J'étais du nombre. Les autres condamnés étaient : le métropolite Visarion Puiu, le général Chirnoaga, Vladimir Christi et San-Giorgiu. Je n'en croyais pas mes yeux. Longtemps auparavant, peu après le coup d'Etat d'août 1944, j'avais appris par quelqu'un, qui m'avait assuré l'avoir entendu à la radio, que l'on avait ordonné la confiscation de tous mes biens sous prétexte que je m'étais « échappé du pays (après le 23 août 1944), en vue de pactiser avec l'ennemi... » Cette décision dont j'étais l'objet m'avait simplement fait sourire. Le motif invoqué était en effet absolument contraire à la réalité. A la date du coup d'Etat, je me trouvais à Berlin, à mon poste de ministre de Roumanie dans cette capitale. Je n'avais donc pas eu à m'« enfuir » de mon pays, puisque je me trouvais déjà en Allemagne. En outre, je n'avais jamais « pactisé » avec aucun ennemi, car cela aurait supposé une entente préalable, ayant eu des effets bien définis, avec le gouvernement allemand, ce à quoi je n'avais jamais songé. A cela s'ajoutait l'imprécision des termes : le gouvernement issu du coup d'Etat, tout en m'accusant de « pactiser » avec l'ennemi, avait tout simplement omis de préciser de quel ennemi il était question. C'est un détail qui, pourtant, avait son importance, et, comme tous les Roumains, j'aurais bien voulu qu'on me dise qui était effectivement l'ennemi de la Roumanie ! Quant aux conséquences pratiques de cette décision, elles me laissaient absolument froid, pour la bonne raison que je ne possédais aucune espèce de fortune personnelle.

Je m'étais dit à cette époque que la décision prise à mon égard par le gouvernement issu du coup d'Etat avait définitivement réglé mon cas. Je fus donc d'autant plus étonné d'apprendre qu'un autre gouvernement roumain m'avait condamné à nouveau. Cette nouvelle sentence, infiniment plus sévère que la précédente, était tout aussi injustifiée, car non seulement je n'avais jamais fait partie du « gouvernement national de Vienne », mais encore j'avais catégoriquement refusé de m'y commettre, malgré l'insistance réitérée du gouvernement allemand, lequel voulait éviter à tout prix qu'un membre de la Garde de Fer soit placé à sa tête. Les Légionnaires et leurs chefs avaient en effet été trop compromis par les Allemands pour être utilisés à nouveau, et ils ne leur inspiraient qu'une confiance mitigée. J'avais décliné toutes les offres qui m'avaient été faites, non seulement parce que je n'avais jamais eu aucun rapport avec les Gardes de Fer et que je n'avais jamais vu les chefs légionnaires avec lesquels on voulait me voir collaborer dans un gouvernement fantoche, mais encore et surtout parce que je n'entendais pas que l'action qui devrait tôt ou tard être menée contre le régime postérieur au coup d'Etat soit patronnée par un gouvernement étranger alors en guerre avec mon pays. Dans le cas contraire, c'est à bon droit que j'aurais pu être accusé de « pactiser avec l'ennemi », quoique l'ennemi en question ne fût autre que l'allié de la veille, en compagnie duquel la Roumanie avait combattu coude à coude sur le front russe, sans y être contrainte et de son propre gré, pour la raison qu'elle avait à défendre sa liberté et son intégrité nationale.

Les procédés employés à mon égard par l'actuel gouvernement roumain, qui n'avait pas hésité à m'accuser de fautes imaginaires dans le but évident de justifier ma condamnation à mort, ne pouvaient rien moins que m'étonner, car si les autres inculpés avaient effectivement fait partie du gouvernement national de Vienne, pour ma part je n'y avais aucunement participé, et il m'était difficile de croire que le gouvernement roumain qui avait intenté ce procès l'ignorât.

Pourquoi donc alors avais-je été inculpé ?

Je me demandais encore ce qui avait bien pu inciter les autorités roumaines à faire en sorte que le procès se déroulât en l'absence des accusés, et, en l'occurrence, de la mienne. Devais-je en inférer que les autorités américaines avaient été saisies d'une demande d'extradition concernant les accusés (en supposant que les autres accusés se soient trouvés internés en zone américaine, ce que j'ignorais) et qu'elles n'y avaient pas donné suite ? Pourquoi donc alors intenter un procès à une personne qui, du fait même qu'elle se trouvait internée et à la discrétion d'une puissance dont la Roumanie, conformément aux termes et aux obligations du traité d'armistice, se considérait l'alliée, était dans l'impossibilité totale de prendre connaissance de l'acte d'accusation, de paraître au dit procès, et, partant, de se défendre ?

J'écrivis immédiatement une lettre de protestation aux autorités américaines pour me plaindre de ces procédés. J'attirais leur attention sur le fait qu'elles étaient entièrement responsables de l'impossibilité où je me trouvais, étant interné par elles, de connaître l'existence du procès intenté contre moi, soit que le gouvernement roumain eût jugé préférable, pour des raisons faciles à comprendre, de ne pas demander mon extradition et de me condamner par coutumace, soit qu'il eût au contraire demandé mon extradition et que les autorités

américaines l'aient refusée, ce qui aggravait d'autant leur responsabilité.

Je ne pouvais d'ailleurs faire que des suppositions, car il ne m'a jamais été donné de savoir dans quelles circonstances exactes s'était déroulé mon procès, ni même si les autorités américaines, à la merci desquelles je me trouvais, en avaient eu connaissance. Personne ne m'a jamais communiqué un acte officiel quelconque relatif à ce procès. Le seul élément positif qui me parvint jamais fut le bref communiqué de l'agence Dana, publié vers la mi-février 1946 par le « Thüringer Zeitung », communiqué d'ailleurs sujet à caution comme toutes les informations de source soviétique.

J'accueillis la nouvelle de ma condamnation à mort avec le plus grand calme.

D... s'en montrait infiniment plus affecté que moi, non qu'il entendît prendre sa part d'une émotion qu'il m'attribuait à tort, mais plutôt à cause du caractère sensationnel de l'information. Etant d'un naturel extrêmement mobile et impressionnable, il s'étonnait de me voir à ce point flegmatique.

— Dieu, que je ne voudrais pas être dans votre peau ! me répétait-il sans cesse.

— Cela vous a ému plus que moi, lui disais-je. Mais n'ayez crainte, le principal est de n'avoir rien à se reprocher. Pour le reste, tout finira pas s'arranger.

— « Le condamné à mort est sur le chemin qui mène au surhomme », dit le Docteur B... en citant Nietzsche.

— Bah ! Ne vous tourmentez donc pas pour si peu, dit à son tour Rogozaroff, mieux entraîné que nous à la fréquence toute balkanique de semblables vicissitudes. Tel que vous me voyez, voici déjà un an que j'ai été condamné à être pendu, et je n'en dors pas plus mal...

Par la suite, nous eûmes à plusieurs reprises de longues discussions d'ordre juridique afin d'essayer de déterminer si les Américains auraient pu ou non me livrer aux autorités roumaines, qui avaient monté ce procès de toutes pièces, compte tenu des circonstances dans lesquelles il s'était déroulé. Bien qu'en se référant aux prescriptions élémentaires du droit international on eût pu conclure à une réponse négative, personne cependant n'en était absolument certain. Il n'y avait plus en effet de droit international, les Américains et leurs alliés l'ayant pratiquement aboli en appliquant à chaque cas une

règle différente, choisie en raison de l'intérêt que présentait pour eux la personne ou le cas considéré. Les précédents étaient nombreux, et la perspective d'une extradition restait à envisager. Rien ne permettait de prévoir avec une quasi-certitude les intentions des autorités américaines à mon égard, dans les circonstances présentes. Le sentiment que j'avais de mon insécurité ne me troublait cependant pas outre mesure et il ne me fallut pas longtemps pour oublier ce désagréable incident.

. . . .

Après quelques semaines de vie en commun, nous avions fini par créer entre nous un climat acceptable. Chacun avait réussi à s'adapter au milieu. Les conflits et les discussions orageuses furent ainsi évitées. Nous avions d'interminables conversations sur la situation politique du moment et les grands événements internationaux. Notre chambre 308 recevait souvent la visite d'amis ou de connaissances qui venaient converser en notre compagnie. Déjà, se précisait le désaccord grandissant qui opposait les Alliés occidentaux à la Russie soviétique, et nous cherchions de notre mieux à en dégager les conséquences pour l'avenir. Peu à peu, les deux grands impérialismes mondiaux — d'un côté les Anglais et les Américains (ensemble ou séparément), de l'autre les Russes — se retranchaient sur des positions inconciliables. Le désaccord entre les deux blocs rivaux ne pouvait que profiter, en premier lieu, à l'Allemagne. Il était évident qu'on allait lui demander d'intervenir, en pesant de tout son poids dans la balance des forces en présence. Chacun pouvait se rendre compte de cela, sauf les Allemands !

Je me rappelle avoir entendu un jour du printemps 1944 le colonel-général Jodl, alors chef du « Führer-Stab » allemand, dire au cours d'un exposé sur la situation du front italien près de Nettuno : « Les Américains et nous, sommes également intéressés à l'issue de ces combats. Les seuls qui s'en désintéressent sont les habitants du pays, c'est-à-dire les Italiens ».

On aurait pu en dire autant à présent des Allemands, à considérer la lutte féroce qui avait commencé à mettre aux prises l'Est et l'Ouest en vue de s'assurer de cet important facteur, à la fois politique, social, économique et peut-être même plus tard militaire, qu'allait constituer l'Allemagne. Les Allemands, qui étaient pourtant l'enjeu de cette lutte, semblaient s'en désintéresser complètement, ou, plutôt, ils étaient absolu-

ment inconscients de la gigantesque compétition qui se déroulait entre l'Est et l'Ouest, chacun voulant s'assurer le contrôle, et donc l'utilisation, de ce tremplin d'importance capitale pour une guerre éventuelle que représente l'Europe centrale. Comment expliquer autrement les dissensions qui déchiraient l'Allemagne, ces tentatives absurdes de séparatisme et de régionalisme, rappel des particularismes d'autrefois, et cette folie politique dont les plus ignares en la matière étaient devenus la proie ? L'état de décomposition morale où était tombée l'Allemagne, et ce masochisme frénétique qui s'était emparé des Allemands, auraient donné à réfléchir au moins averti des hommes, car on pouvait à juste titre se demander, à ce moment-là, si ce peuple avait le droit de se prétendre une grande nation.

. . . .

Nous jouions aux grands stratèges politiques, et le temps nous semblait passer plus vite.

Par malheur, le génie organisateur des Américains se manifesta une fois de plus et mit un terme à l'existence relativement agréable qui était la nôtre dans la chambre 308.

On avait décidé en haut lieu, disait-on, de cantonner dans notre camp une unité de l'armée américaine. Il s'agissait, sauf erreur de ma part, d'une batterie d'artillerie. En conséquence, tous les occupants du block A reçurent l'ordre de céder la place à ces militaires. Ils furent répartis au hasard entre les autres blocks, et chacun partit à la recherche d'un nouvel abri. Les occupants du 308 se divisèrent en plusieurs groupes. Le Docteur B..., D... et moi-même trouvâmes à nous loger au block D, 3e étage, chambre 68.

Notre expulsion, car il s'agissait bien d'une expulsion pure et simple, avait eu lieu sans qu'aucune mesure eût été prise au préalable en vue de nous caser ailleurs. On nous chassa en nous laissant le soin de nous débrouiller pour trouver un nouveau gîte. Il n'entrait d'ailleurs pas dans les habitudes américaines de se préoccuper outre mesure du sort des prisonniers. Nous n'étions somme toute qu'un ramassis de nazis, la lie de l'humanité, et nous ne méritions pas qu'on s'intéressât à nous. Nous échouâmes donc à la chambre 68 du block D, grâce aux bonnes relations qu'avait nouées D... avec le chef de chambrée, un nommé K..., maître-ramoneur de son état.

XI

LA CHAMBRE 68

En pénétrant dans la chambre 68 du block D, j'eus exactement l'impression que j'avais déjà eue le jour de mon arrivée à l'*Internment Camp* 75, à la vue de ces grappes humaines accrochées aux lits superposés. Néanmoins, les détenus y étaient relativement mieux installés que dans le dortoir 312. Notre nouvelle demeure mesurait 6 mètres sur 5, et trente hommes seulement s'y entassaient.

Cette chambre 68 se distinguait des autres en ceci qu'elle était occupée presque exclusivement par des nazis de basse catégorie, échantillons de cette pègre que la barbarie de la révolution national-socialiste avait transformés en un ramassis de brutes. Ils auraient tout aussi bien pu être communistes, s'ils n'avaient pas été nazis, car l'attachement qu'ils avaient manifesté, et qu'ils manifestaient encore, pour le côté socialiste de la révolution nazie était identique à celui que ressentent les adeptes du communisme pour l'idée socialiste. Ils ne différaient de ces derniers que par leur docilité écœurante et leur empressement à obéir aveuglément à un homme qui se prétendait leur chef et qui avait réussi à justifier cette prétention par la rigueur de son esprit borné. Cela d'ailleurs, n'était pas à proprement parler un trait de caractère essentiellement nazi, mais bien plutôt une des particularités de l'esprit allemand.

K..., le chef de chambre, régnait en despote sur la trentaine d'esclaves qui rampaient à ses pieds. Tous ses sujets avaient renoncé depuis longtemps — à supposer même qu'ils en aient jamais eu l'intention — à élever la moindre protestation ou à esquisser le moindre geste d'indépendance à son égard, conscients qu'ils étaient de ne jamais pouvoir égaler la faconde insolente du maître-ramoneur K... Leur lâcheté était pénible à voir. Parmi les occupants de la chambre, il y avait des boutiquiers, des cordonniers, des bottiers, des zingueurs, deux ou trois maires de village, quelques employés de bureau, un moniteur d'éducation physique, un ancien intendant militaire, un professeur de lycée et un ancien juge de tribunal du parti. Ces deux derniers constituaient l'élément intellectuel de la chambre 68. Ils avaient bien essayé fort timidement, au début, de résister à la tyrannie de K..., mais celui-ci les avait si rudement rabroués, qu'ils avaient abandonné toute velléité de révolte. Ils s'étaient réfugiés dans un coin obscur,

tout en haut des échafaudages, telles deux souris apeurées, et n'en sortaient pour ainsi dire jamais.

K..., lui, s'était aménagé une couche des plus commodes, deux fois plus large que celle des autres et qu'il avait rembourrée de vêtements divers volés à ses compagnons. Il avait même une lampe électrique à la tête de son lit. Un serviteur lui apportait ses repas et lavait sa vaisselle, et un autre lavait son linge. Tous ceux qui recevaient un colis s'empressaient d'offrir ce qu'il contenait de meilleur au maître. K..., les poches pleines des cigarettes et du tabac offerts par ses sujets, trônait comme un pacha. De son lit situé au premier étage de l'échafaudage, il distribuait ses ordres à ses esclaves ; celui-ci irait chercher le pain et le couperait en tranches, celui-là laverait les carreaux, cet autre balayerait la chambre, etc. Il complimentait celui-ci, gourmandait celui-là. Il y avait longtemps que personne ne songeait plus à se rebiffer. Ceux qui l'avaient tenté avaient été traités de telle sorte qu'ils avaient perdu l'envie de recommencer. Quelques-uns, fort peu nombreux, avaient refusé de se soumettre et étaient partis à la recherche d'un autre toit. K..., grâce à son aptitude au commandement, avait contraint tous les récalcitrants à quitter son fief. Seuls y étaient demeurés ceux qui acceptaient de se soumettre aveuglément à ses ordres et d'approuver chacun de ses actes. Il exerçait un tel empire sur ses sujets que si, d'aventure, l'un d'eux se fût insurgé il se serait heurté non seulement à K..., mais encore à la communauté tout entière.

Lorsque D..., B... et moi, firent notre entrée dans la chambre 68, chacun de nous portant sous le bras les hardes, les cartons et les boîtes à conserves qui constituaient notre bagage, nous nous sentîmes le point de mire de tous les « singes », accrochés aux échafaudages. Ils nous regardaient d'un œil méfiant.

— Bonjour, monsieur K..., dis-je poliment au chef de chambre en me présentant à lui.

— Comment ? Vous avez dit « monsieur » ? Qu'est-ce que cela signifie ? explosa-t-il, encouragé par les regards approbateurs de ses sujets. Sachez qu'il n'y a pas de « monsieur » qui tienne ici. Nous ne connaissons que des « camarades » ! L'époque des « messieurs » est révolue....

Nous nous regardâmes interdits. D... essaya de plaisanter. Il était originaire de la même petite ville de Thuringe que K...

— Voyons K... ! Ne fais donc pas l'imbécile ! Cela fait pas mal de temps que nous nous connaissons, toi et moi !

— Camarade D..., reprit K... d'un ton sentencieux, ceux qui ont été autrefois « monsieur le Président », « monsieur le Général », ou un autre « monsieur » quelconque doivent savoir que ceux qui ont été capables de commander doivent également être capables d'obéir ! Ici il n'y a que des « camarades », et si vous entendez être considérés comme des nôtres, « monsieur » et « vous » sont des mots que vous n'emploierez pas. Ils n'ont rien à faire ici, car ils sont contraires à la camaraderie !

— Il a raison !... Il a raison !... approuva le chœur des esclaves.

Cependant, je m'obstinai.

— Je voudrais bien savoir, dis-je, ce que la camaraderie a à voir avec le tutoiement ! On peut être d'excellents camarades sans avoir besoin de se tutoyer. En outre, la véritable camaraderie n'est pas un sentiment de commande : elle résulte d'une entente parfaite entre deux personnes qui vivent ensemble, ou partagent ensemble les mêmes dangers, les mêmes difficultés, ce qui, en l'occurrence, reste encore à démontrer...

— *So etwas ! So etwas !* reprit avec une feinte indignation le chœur des esclaves.

K... n'en était pas moins visiblement intimidé.

— Tous ceux qui occupent cette chambre ont décidé de n'employer que le tutoiement, dit-il, et nous ne voulons pas que soit troublée l'harmonie qui règne entre nous.

— Celui de vous auquel cela fera plaisir de me tutoyer n'a qu'à le faire, répondis-je, je n'y vois absolument aucun inconvénient. Cependant, personne ne peut m'obliger à tutoyer qui que ce soit.

K... se contenta de grommeler entre ses dents.

— Nous verrons bien ! dit-il en employant à dessein une phrase à double sens.

Il nous désigna nos lits. Les plus mauvais évidemment. D... et moi dûmes tous deux nous hisser au troisième étage, sous le plafond, et nous ménager une petite place où nous étions serrés l'un contre l'autre, ceci en dépit des grognements de nos voisins qui étaient obligés de se pousser pour nous permettre de nous allonger, et voyaient ainsi se réduire l'espace déjà restreint dont ils disposaient.

L'atmosphère qui régnait dans la chambre 68 se révéla dès le début irrespirable. Nous avions décidé, D..., B..., et moi, de vivre le plus possible à l'écart des autres et d'éviter toute discussion susceptible de dégénérer en querelle avec nos

nouveaux « camarades ». C'était mieux ainsi, et d'ailleurs eux-mêmes jugeaient préférable de nous laisser tranquilles. En revanche, le spectacle qu'il nous était donné de contempler à chaque instant était écœurant. Leur manque total de caractère ravalait ces individus au niveau de la bête. L'ex-magistrat, le Docteur Papst, un vieillard de plus de 65 ans qui présentait des signes évidents de gâtisme, et le professeur Schuhmacher, étaient avec nous les seuls de la chambre à souffrir de l'état dégradant dans lequel était tombée la « communauté de camarades » courbée sous le joug du maître-ramoneur.

Nous avions sous les yeux la faune des Hocheitsträger du parti national-socialiste, aux titres prétentieux, absurdes et compliqués ainsi que l'exigeait la ridicule hiérarchie du parti nazi et de ses ramifications. K... lui-même, sans doute à cause de son culot et de sa grande gueule, avait été jadis « Obersturmbannführer » S. A., et « Ortsgruppenleiter » de son village. C'étaient eux que les Américains avaient pris pour de « grands chefs politiques », alors qu'en réalité ils n'avaient été tout au plus que de bruyants supporters, chargés d'exciter les foules et de créer l'atmosphère voulue lors des réunions nazies d'autrefois. A présent, tous tant qu'ils étaient se montraient à la fois complètement désaxés par la confusion qu'ils faisaient de toutes les notions politiques infiniment trop compliquées qui obstruaient leurs cerveaux obtus, et tout à fait abrutis par la misère morale et matérielle qui était leur lot comme celui de tous les internés. Ils n'avaient qu'un seul et unique souci : la nourriture, les *Nachschlager*, c'est-à-dire les rations supplémentaires prélevées sur les restes, lorsque tout le monde avait été servi : le rabiot. Ils s'étaient fait chacun une sorte de calendrier cabalistique qui leur permettait de prévoir approximativement, grâce à de minutieux calculs, la date de la prochaine distribution de *Nachschlager*. Ils passaient ainsi presque tout leur temps libre perdus dans les chiffres, et lorsqu'ils s'arrêtaient, c'était pour injurier copieusement les « cuistots » qui ne remplissaient pas assez la cuiller lors de la distribution de soupe, et les « bandits de l'approvisionnement », qui « suçaient le sang du pauvre peuple ».

Dans la chambre 68, hormis K..., les détenus ne fumaient que par bouffées. Lorsque l'un des prisonniers avait allumé une cigarette, il en tirait la première bouffée, puis la passait à son voisin qui faisait de même, et ainsi de suite. Chacun surveillait le « camarade » auquel était échue la cigarette, afin que la bouffée qu'il en tirait ne fût pas trop grosse et qu'ainsi la cigarette pût repasser le plus possible entre les lèvres de chaque participant.

Par bonheur, l'air se faisait de plus en plus doux, et le printemps, dans ce coin du Wurtemberg, me permettait de passer le plus clair de mon temps dehors et d'échapper ainsi au spectacle affligeant de mes compagnons de chambre. Je n'y étais pratiquement qu'à l'heure des repas ou pour dormir. Je restais donc dehors derrière le block, allongé sur l'herbe, et je lisais à longueur de journée. Mais il était écrit quelque part que je ne pouvais avoir longtemps la paix. Un jour, une rafale de mitrailleuse passa à quelques mètres de moi et me fit sursauter. Non loin de là, tout près des barbelés, un homme s'affaissa sur l'herbe. Que s'était-il passé ? La sentinelle polonaise de la tour de guet — les Américains que ce service ennuyait avaient fait venir des Polonais pour assurer la garde du camp — avait aperçu un détenu étendant son linge sur les barbelés. En dépit du fait que cela se passait en plein centre du camp et au grand jour, donc qu'on ne pouvait même pas soupçonner ce détenu de vouloir s'évader, la sentinelle avait tiré sans sommation, estimant sans doute qu'une pareille occasion ne se représenterait pas de sitôt. Après tout, la vie d'un prisonnier, ça ne compte pas ! La conséquence de ce drame fut qu'on nous interdit l'accès de la cour située derrière le block.

. . . .

Cette vie en commun dans la chambre 68 ne dura pas longtemps. Trois semaines après notre changement de domicile, l'unité américaine à cause de laquelle nous avions été chassés du block A fut transférée ailleurs. Il nous était devenu impossible de réintégrer notre ancien logis, car l'installation avait été en partie démontée. D'autre part, 1.500 nouveaux détenus y avaient été casés. Les Américains évacuèrent également le block F qu'ils avaient occupé jusqu'alors. Nous apprîmes par la suite que les autorités supérieures s'étaient alarmées du comportement de leurs soldats et avaient décidé, en conséquence, de réunir dans des casernes, où il serait plus facile de les avoir en main, toutes les unités jusqu'alors dispersées. Les seuls militaires à séjourner encore dans notre camp étaient ceux du C.I.C. et les Polonais de la garde. Ces derniers logeaient dans un bâtiment isolé du reste du camp par plusieurs réseaux de barbelés. Certains prétendaient que si on les avait si bien isolés, c'était pour éviter qu'ils soient lynchés par les détenus...

Seul le poste de garde situé à l'entrée principale du camp était encore occupé par une sentinelle américaine.

Les anciens occupants de notre vieux block A furent donc transférés dans le block F. Tous ceux qui autrefois avaient habité ensemble dans la chambre 308 décidèrent de se réunir

à nouveau dans une même chambre. Rogozaroff, D..., Dessovic, le Docteur B... et moi nous retrouvâmes donc à nouveau ensemble. Cependant, notre nouveau block était nu. En partant, les soldats américains avaient tout enlevé. La chambre, dévastée, était d'une saleté repoussante. Le plancher était dégradé et crevé par endroits, les murs graisseux et recouverts de dessins obscènes. Il nous fallut deux jours pour laver, récurer, frotter, relaver la pièce afin de la débarrasser de la crasse que nous y avions trouvée. Comment les Américains avaient-ils pu vivre dans une telle saleté, alors qu'ils avaient à leur disposition des milliers d'esclaves parmi lesquels il leur suffisait de désigner la corvée de propreté ?

....

Peu à peu, le block F redevint habitable. Trois jours après notre installation, nous fûmes brusquement tirés de notre sommeil par plusieurs salves de mitraillette, et nous entendîmes des cris à l'étage au-dessus du nôtre. Nous nous précipitâmes hors de notre dortoir. Au bas de l'escalier, il y avait déjà plusieurs détenus, sommairement vêtus, se pressant les uns contre les autres, cherchant à se rendre compte ce qui s'était passé. Au bout d'un moment, apparut un groupe des nôtres, portant un brancard sur lequel un homme âgé était étendu. La respiration du blessé était haletante. Il semblait sur le point de rendre l'âme.

— Qu'y a-t-il ? demanda quelqu'un.

— Coups de feu, répondit laconiquement l'un des porteurs.

Ils se dirigèrent en hâte vers l'infirmerie. Le secrétaire du block, le docteur Berg, nous expliqua comment la chose était arrivée. Le soldat américain qui était de garde à l'entrée principale du camp était ivre mort, et il n'avait rien trouvé de mieux à faire que de vider un chargeur de mitraillette dans les fenêtres du block F devant lequel était le poste de garde. On s'amuse comme on peut ! Les Américains n'étaient-ils pas les maîtres du monde ? Qui pouvait bien empêcher un loyal soldat de la libre Amérique de se distraire en faisant un carton sur quelques nazis ? Une des balles tirées avaient atteint un pauvre type qui dormait. Et après ?

— Ma foi, dit D..., je trouve cela assez original. Qui a jamais songé à fusiller quelqu'un dans son lit, en plein sommeil ?

....

Notre vie en commun au block F ne devait durer que quelques jours, mais ces quelques jours furent suffisants pour me donner de nouveaux motifs d'inquiétude. Mon fils, qui tentait désespérément de me venir en aide, était retourné à Francfort au quartier général américain. Le colonel qui le reçut lui déclara que mon cas était maintenant tout à fait clair : j'allais être extradé en Roumanie, à supposer que cette décision n'eût pas déjà reçu un commencement d'exécution, auquel cas je ne me trouvais certainement plus à Kornswestheim. Atterré, mon fils écrivit sur place une protestation en quatre exemplaires qu'il adressa à divers services américains, leur demandant d'examiner mon dossier et de surseoir, en attendant, à mon extradition. Par la même occasion, il pria le capitaine suisse Perusset, délégué de la Croix-Rouge internationale, d'intervenir dans ce sens auprès du commandement suprême des forces américaines en Europe, ce que celui-ci promit de faire à l'instant même.

Je savais déjà que mon fils était allé à Francfort, car il m'en avait averti dans une de ses lettres. J'attendais donc avec impatience le résultat de ses démarches, sans soupçonner un seul instant la tournure inattendue qu'elles devaient prendre. Au soir du 8 juin, j'étais assis sur le rebord de notre fenêtre, regardant le paysage en direction de Kornswestheim, lorsque, au loin, j'aperçus tout à coup mon fils qui se dirigeait vers le camp. Il nous était cependant impossible d'échanger le moindre mot, car les patrouilles polonaises surveillaient très étroitement les faits et gestes de chaque passant. Je le vis parler au soldat américain qui était de garde à l'entrée du camp. J'avais l'impression qu'il lui demandait de le laisser entrer, tentative vouée d'avance à l'échec, tout d'abord parce qu'il était rigoureusement interdit à toute personne étrangère au camp de communiquer avec les internés, ensuite à cause de l'heure avancée. Je le vis s'éloigner et reprendre la route du village. Avant de disparaître, il me fit un nouveau signe de la main, je ne compris pas ce qu'il voulait me faire entendre. Cependant, les soldats polonais qui patrouillaient sur la route avaient surpris son geste. Ils appréhendèrent mon fils et le conduisirent au poste de garde où il resta enfermé près d'une heure, au bout de laquelle je le vis repartir. J'étais fort inquiet, car je n'arrivais pas à deviner les raisons de son insistance à vouloir me voir à tout prix.

Le lendemain, je reçus une lettre qu'il m'avait écrite de Kornswestheim. Il m'y informait de sa démarche à Francfort et de ses résultats, et me disait comment il avait essayé de

parer au danger qui me menaçait. Il était fort heureux de m'avoir vu, ma présence au camp lui démontrant que la crainte qu'avaient fait naître les déclarations du colonel était pour le moins prématurée. J'étais cependant assez inquiet. Je rédigeai sur-le-champ une plainte que j'adressai au commandant du camp en le priant de bien vouloir la transmettre à la IIIe Armée. J'y protestais contre une éventuelle décision d'extradition prise à mon encontre, alléguant que si je me trouvais effectivement sous le coup d'une condamnation, cette dernière n'en était pas moins illégale, car elle avait été prononcée sur la base de faits non fondés, et, de plus, en mon absence, laquelle ne pouvait en aucun cas être mise à ma charge. Je demandais que mon cas soit examiné de nouveau par les autorités américaines afin de rétablir la vérité et prouver ma non-culpabilité. Je priai Schmidt, notre maire général, de remettre ma lettre en mains propres au commandant du camp. Schmidt me fit savoir peu après que le commandant avait compulsé mon dossier et déclaré qu'il ferait suivre ma lettre, bien que toute cette histoire n'eût aucun sens. Il n'avait jamais été question de m'extrader et il ne pouvait même pas en être question, étant donné les dispositions à mon égard des autorités supérieures américaines, lesquelles n'avaient aucun motif de me considérer comme « criminel de guerre », seul cas qui aurait pu éventuellement motiver mon extradition.

Je n'y comprenais plus rien ! J'avais pu constater assez souvent avec quelle facilité les fonctionnaires de l'administration militaire américaine mentaient et se contredisaient sans l'ombre d'un scrupule, mais, en l'occurrence, il m'était impossible de déceler lequel des deux avait menti, du colonel avec qui mon fils s'était entretenu à Francfort, ou du commandant du camp. Par la suite, je pus me rendre compte que le menteur était le colonel de Francfort, mais ce n'est que beaucoup plus tard que j'en eus la certitude absolue.

. . . .

Les jours suivants, ordre fut donné de dresser la liste de tous les non-Allemands internés au camp, puis une autre liste mentionnant cette fois le nom de tous les généraux, tant allemands qu'étrangers, qui résidaient encore à Kornwestheim. Il y avait longtemps que nous ne prêtions plus aucune espèce d'attention à ces choses. Des dizaines et des dizaines de listes avaient déjà été dressées sans modifier en rien notre condition. Cette fois, il en fut tout autrement. Deux jours plus tard, les étrangers internés à Kornwestheim furent transférés à Darmstadt où ils devaient être réunis à ceux des autres camps. Il y

avait quatre exceptions : Rogozaroff, un autre Bulgare et deux Roumains : Virgil Gheorghiu et moi-même. Tous les quatre nous nous demandions non sans anxiété pourquoi nous n'avions pas été envoyés avec les autres à Darmstadt.

L'esprit des Américains ne connaît sans doute pas les mêmes cheminements logiques que celui des Européens. S'il en fallait une preuve le fait que mes trois compagnons partirent un peu plus tard aussi pour Darmstadt la fournirait. Quant à moi, je devais prendre une autre direction.

Deux jours après le départ d'un convoi de 150 étrangers, le Docteur Berg me fit savoir que le lendemain 17 juin je serais transféré, en compagnie de sept généraux allemands, au camp de généraux prisonniers de guerre de Neu-Ulm. Je rassemblai une fois de plus mon maigre bagage et je fis mes adieux à mes camarades.

Le lendemain, à l'heure dite, je quittai Kornwestheim, sans regrets. Ce camp était le reflet fidèle de la déchéance morale où était tombée l'Allemagne, et le symbole de l'impuissance des Américains à légitimer leurs prétentions démesurées. Le monde avait plus que jamais besoin d'être rebâti sur des assises solides et équitables, celles de l'humanité et de la justice qui constituent l'idéal de toute vraie démocratie et non cette fausse et hypocrite démocratie d'exportation qui n'est en réalité qu'une nouvelle forme de tyrannie, tout aussi cruelle et inhumaine que n'importe quelle autre tyrannie. Tout au long des huit mois que je venais d'y passer, j'avais eu tout loisir de m'en convaincre.

⁂

TROISIEME PARTIE

AUTRES ASPECTS DE LA « DEMOCRATIE D'EXPORTATION »

I

NEU-ULM

Pas plus à mon départ de Kornwestheim que lors de mon arrivée à Neu-Ulm, mes bagages ne furent contrôlés. C'était la première fois que la « démocratie » me traitait de façon aussi courtoise. Le camp de Neu-Ulm était installé dans une caserne d'artillerie. Environ six cents généraux allemands s'y trouvaient internés, ainsi que deux compagnies S. S. qui assuraient le service du camp. Il y avait également l'état-major d'un bataillon d'infanterie américaine et une petite unité de garde. Ces quelques chiffres donnent une idée de la différence existant entre les conditions de vie à Neu-Ulm et celles de ma précédente résidence. Ici, un block abritait à peine 300 personnes tandis qu'à Kornwestheim il en contenait de 1.500 à 3.000. J'avais l'impression d'avoir atterri sur une autre planète. Ces grands espaces libres, un mode d'existence dont je m'étais déshabitué depuis longtemps, le calme surprenant qui régnait ici, tout cela contrastait étrangement avec le vacarme et la confusion que j'avais connus à Kornwestheim. La chambre où je fus conduit était occupée par cinq personnes : deux ingénieurs, les généraux d'aviation Weidinger et Hertel, le général-magistrat Röderer, le général-major Krepel et le général de parachutistes Lothar Schulz. La chambre était spacieuse et assez bien meublée ; chacun de nous avait un lit confortable avec sommier et matelas. Je n'en croyais pas mes yeux ! Et lorsque j'entendais mes nouveaux compagnons se plaindre des « conditions misérables » dans lesquelles ils étaient obligés de vivre, je ne pouvais m'empêcher de sourire. Au demeurant, leurs plaintes étaient justifiées, eu égard aux stipulations de la Convention de Genève concernant le traitement des prisonniers de guerre. La Convention prescrivait en effet d'attribuer à chaque général prisonnier une chambre individuelle, (à la rigueur, une pour deux), et de lui assurer des conditions

d'existence semblables à celles dont jouissent, en service intérieur, les officiers de même grade de l'armée opposée, en l'occurrence l'armée américaine. Je ne pouvais m'empêcher de me représenter la mine hilare des militaires américains à qui on aurait rappelé les dispositions de la Convention de Genève et les obligations qui en découlaient pour eux. Il est d'ailleurs probable qu'ils n'en avaient jamais entendu parler.

La façon dont les Américains traitaient les généraux prisonniers ne correspondant en rien, même de loin, à l'esprit de ladite Convention, les plaintes des mes compagnons étaient donc parfaitement justifiées. Mais pour moi qui avais une certaine expérience de la façon dont pouvaient, à l'occasion, se comporter les Américains, j'étais bien forcé de considérer les choses, non dans l'absolu, mais dans le relatif, et il faut bien dire que l'existence des généraux allemands internés à Neu-Ulm était parfaitement supportable. La nourriture était assez bonne et l'on distribuait régulièrement tabac, cigarettes et objets de toilette. Chacun avait en principe le droit d'écrire une lettre et une carte postale par semaine, et même d'envoyer une fois de temps à autre un léger paquet. Il n'y avait d'autre part aucune entrave à la correspondance qui nous était adressée. Tout cela, je le répète, en principe, car la réalité était malheureusement différente. Les tracasseries administratives dont nous étions parfois l'objet, même de la part du commandant du camp, modifiaient sensiblement ces conditions. Le premier commandant auquel j'eus affaire était le lieutenant Ancell. C'est lui qui commandait le camp à mon arrivée. Sous prétexte qu'il ne disposait pas d'un personnel suffisant pour censurer les lettres, il envoyait toute notre correspondance à Munich où elle demeurait des semaines entières, et parfois des mois, sans que personne songeât à y jeter un coup d'œil. Le plus souvent, les sacs contenant le courrier étaient retournés au camp avec une mention spécifiant que la censure devait être effectuée à Neu-Ulm même et non à Munich. Cela n'empêchait pas Ancell de nous chercher chicane à la moindre occasion. Cet individu m'a toujours fait l'impression d'être un fieffé gredin. La montre en or contenue dans l'enveloppe jointe à mon dossier avec tous mes papiers, ne tarda pas à passer dans sa poche. Je me plaignis immédiatement, d'abord dans une lettre que je lui envoyai et dans laquelle je ne ménageais pas mes termes. Peine perdue ! Ancell avait l'épiderme bien trop épais ; ensuite, sous pli séparé, adressé à la IIIe Armée. Comme on le voit, je n'étais pas encore guéri de ma naïveté. Bien entendu, je ne reçus jamais de réponse. C'est bien à juste titre que les Allemands avaient surnommé l'armée U.S.A. : « Uhren-Sammel-Armee », c'est-à-dire l'armée des ramasseurs de montres.

Un jour, le responsable allemand du camp, le colonel-général von Lindemann — auquel l'officier le plus vieux en grade, en l'occurrence le feldmarschall von Küchler, avait délégué ses attributions — nous annonça que le camp recevrait bientôt la visite d'un capitaine suisse, délégué de la Croix-Rouge internationale. Von Lindemann comptait beaucoup sur lui pour faire cesser les tracasseries et les abus dont les prisonniers étaient les victimes. Il espérait le voir prêter une oreille attentive à leurs doléances, en sorte que les abus de pouvoir commis par les Américains (vols d'objets précieux, confiscation illégale de correspondance, détournement d'aliments ou de tout autre objet) recevraient par son entremise la sanction qu'ils méritaient. Von Lindemann, en bon militaire qu'il était, avait dressé une liste minutieuse et détaillée de toutes les dérogations à la Convention de Genève dont lui-même et ses collègues avaient eu à souffrir. C'est donc avec une impatience bien compréhensible que nous attendions le résultat de l'entretien de von Lindemann avec le capitaine helvétique. La déception des prisonniers fut d'autant plus amère que leur espoir avait été plus grand. Le délégué de la Croix-Rouge déclara que les Américains refusaient purement et simplement de se conformer aux prescriptions de la Convention de Genève. La visite qu'il avait faite au camp devait elle-même être considérée comme tout à fait exceptionnelle, et ce n'est qu'après de longues et nombreuses démarches qu'il avait eu l'autorisation de la faire. Les plaintes et les réclamations des prisonniers n'avaient donc aucune chance d'être prises en considération. Le délégué de la Croix-Rouge internationale exprima ses regrets de ne pouvoir même pas prendre acte des abus qui lui étaient signalés, car il n'était, disait-il, autorisé à faire état que de faits dont il pouvait éventuellement être le témoin et qu'il aurait pu constater *de visu*. Pour cela, il aurait fallu qu'il vécût en permanence au camp, chose impossible, à supposer même que les Américains ne lui eussent pas fait de difficultés, ce qui était loin d'être le cas. Il put seulement promettre d'essayer d'améliorer notre service postal.

A chacun des six cents généraux internés à Neu-Ulm, le délégué de la Croix-Rouge internationale laissa l'impression d'un homme qui se souciait peu de se compliquer en vain l'existence, certain qu'il était, par expérience sans aucun doute, de ne voir aboutir aucune des réclamations qu'il aurait pu adresser aux autorités américaines, et que leur seul résultat

aurait été de compromettre inutilement les rares possibilités qui restaient à l'organisme international qu'il représentait d'intervenir en Allemagne.

. . . .

A Neu-Ulm, l'atmosphère du camp était incontestablement différente de celle que j'avais connue à Kornwesthiem. Ici, les prisonniers se comportaient en général décemment. Ils reconnaissaient à peu près tous les fautes et les erreurs fondamentales du régime national-socialiste, ainsi que la démesure des aspirations allemandes. Mais aucun d'eux n'avait réussi à oublier qu'il était Allemand et que le fait de se déchirer entre frères ne pouvait avoir d'autre résultat que de les précipiter encore plus bas que ne les avait jetés l'issue catastrophique de la guerre et l'effondrement de la révolution « national-socialiste ». Il y avait bien entendu quelques exceptions. On me cita le cas de certains généraux qui s'étaient rendus coupables d'actes de délation, ou qui s'étaient comportés à l'égard des Américains de façon particulièrement servile et humiliante. Mais le fait était assez rare, et ceux qui avaient fait preuve d'un tel manque de caractère étaient tenus dans l'opprobre par tous les autres prisonniers. La grande majorité des généraux internés à Neu-Ulm s'abstenaient de toute activité politique. Toutefois, ils n'étaient pas sans exprimer leur sympathie à l'égard de tel ou tel mouvement politique du moment : c'est ainsi que la plupart d'entre eux étaient dans l'ensemble favorables à l'Union démocrate chrétienne, tandis que d'autres, fort peu nombreux d'ailleurs, inclinaient vers la social-démocratie. Quelques-uns à peine étaient de tendance communiste. Un petit groupe de généraux subissait l'influence du général d'artillerie Böttcher, lequel avait été de longues années durant attaché militaire aux Etats-Unis. Il était pour ainsi dire le seul à déployer une certaine activité politique, encore que les lignes de celle-ci restassent bien floues. Tout ce qu'on pouvait dire est qu'elle était à tendance « démocratique », et c'est pourquoi le petit groupe en question avait été baptisé par les autres prisonniers le « Democrat Club ». Aucun des vingt généraux qui en faisaient partie n'avait une personnalité très marquée. Les plus célèbres d'entre les généraux prisonniers, ceux dont le caractère avait été éprouvé et dont l'esprit était d'une rare finesse, tous ceux qui avaient donné les preuves de leur énergie et de leur courage, évitaient soigneusement de prendre part à l'agitation politique dont l'Allemagne était devenue la proie, agitation dont le tumulte égalait l'impuissance et qui ne faisait

qu'abaisser d'autant le niveau moral, pourtant déjà bien bas, du peuple allemand.

En revanche, presque tous les généraux éprouvaient le besoin impérieux d'apprendre quelque chose, n'importe quoi d'ailleurs, pourvu que cela leur permît de dépenser leur trop-plein d'activité. Beaucoup d'entre eux, bien qu'ayant largement dépassé la soixantaine, fréquentaient avec assiduité les nombreux cours qui étaient professés au camp, surtout ceux de langues étrangères et plus spécialement d'anglais. On pouvait les voir bouquiner à longueur de journée en se servant de curieux dictionnaires, faits par eux sur des feuilles de papier d'emballage. Il y avait aussi des cours de travaux manuels, de comptabilité, de correspondance commerciale ; des cours techniques de construction, d'architecture et même de menuiserie et de maçonnerie. La plupart de ces généraux avaient en effet le désir, comme beaucoup d'Allemands, comme j'avais déjà pu le constater dans les autres camps, d'émigrer à l'étranger. Leurs préférences allaient aux Etats de l'Amérique du Sud. Je crois que si tous ceux qui voulaient partir avaient eu les moyens de le faire, l'Allemagne aurait été à peu près vidée de ses habitants. Ce désir collectif de s'expatrier montrait bien le peu d'espoir que les Allemands avaient maintenant de voir leur pays revenir à une vie plus normale avant longtemps.

A chaque chambre avait été attribuée une parcelle du terrain situé derrière la caserne et transformé par les soins des prisonniers en un immense jardin potager. Nous pouvions de la sorte corser notre ordinaire avec quelques légumes frais, des radis, des oignons, des carottes, des salades. Comme nous faisions également pousser des fleurs, nos tables étaient ornées de jolis bouquets aux couleurs vives. Evidemment, tout cela requérait des soins continuels, d'autant plus que nous n'avions pour ainsi dire aucun outil de jardinage à notre disposition. Les Américains, les considérant comme des armes dangereuses susceptibles d'être utilisées à leur détriment, avaient rigoureusement prohibé leur emploi ! Ridicule mais parfaitement authentique. Leur absurdité à cet égard allait si loin que, même dans ce camp où il fallait avoir l'imagination vraiment fertile pour croire qu'un prisonnier eût envie de sauter à la gorge d'un Américain, la possession d'un simple canif était interdite. Cela ne nous empêchait pas d'en avoir chacun un. Nous étions évidemment forcés de le cacher pour éviter qu'il ne soit découvert lors des inspections inopinées qui avaient lieu quelquefois.

Avec le concours des deux compagnies S. S. qui étaient internées au camp, nous organisions souvent des soirées musicales. Nous montions des pièces de théâtre et même des revues d'une qualité surprenante, étant donné les moyens dont nous disposions. Beaucoup d'Américains, tant soldats qu'officiers, y assistaient et ne ménageaient pas leurs applaudissements.

L'heure des informations était chaque jour la plus impatiemment attendue. Chaque soir, à 19 heures, nous nous réunissions dans la grande salle du block où un général, qui avait un appareil de radio à sa disposition, nous mettait au courant de tout ce qu'il avait pu capter durant la journée, en se tenant à l'écoute des principaux postes allemands et étrangers. Il accompagnait son exposé d'un commentaire fort bien tourné sur la situation politique telle qu'elle ressortait des informations.

Nous partagions nos soirées en discussions politiques ou en parties de bridge ou de « *skat* ».

. . . .

A notre grand soulagement, le commandant du camp, le lieutenant Ancell, fut enfin appelé à d'autres fonctions. Il partit et fut remplacé par un capitaine d'assez bonne tenue, officier d'active, homme d'une grande compréhension et d'une non moins grande bienveillance. Les chinoiseries sans nombre que nous avions eu à supporter jusqu'alors cessèrent comme par enchantement. Nos lettres, en particulier, partirent et arrivèrent désormais régulièrement, et dans les délais les plus brefs. Par malheur, trois semaines plus tard, le capitaine partit en congé et sa place fut prise par un major. Cette nomination nous surprit beaucoup. Jusqu'alors, nous n'avions jamais vu de major à la tête d'un camp. Durant toute ma longue détention, je n'avais jamais eu affaire qu'à des sergents ou tout au plus à des lieutenants. Nous devions bientôt avoir l'explication de ce changement. Le commandant de la 9e Division américaine, sous l'autorité duquel était placé le camp, était exaspéré par le laisser-aller et l'indiscipline de l'unité qui assurait la garde de notre camp. Il faut reconnaître qu'on l'aurait été à moins, et la tenue aussi bien que le comportement de nos gardiens, à défaut de nous étonner, nous amusaient beaucoup. Quelquefois, cependant, ils passaient les bornes. La nuit surtout, il n'y avait pour ainsi dire pas moyen de dormir à cause des sentinelles des tours de guet qui devaient ou bien être ivres, ou bien avoir perdu la raison. Pendant des heures, c'était à qui hurlerait, piaillerait le plus fort. Ils n'en finissaient pas d'imiter le cri de tous les animaux de la création, ceux de la ferme puis ceux des bois. Ils ne s'interrompaient que pour tirer en l'air

des salves de fusil mitrailleur, histoire de rire et de passer le temps. Evidemment, ces jeunes gens débordants de vie, qui restaient des journées entières sans rien faire et dont la seule occupation consistait à être de garde de temps en temps, n'avaient aucun moyen de dépenser leur énergie et de secouer leur ennui, si ce n'est en se livrant à des manifstations du genre de celles dont nous étions les témoins bien malgré nous, et qui ne faisaient que révéler leur manque total non seulement d'éducation militaire, mais d'éducation tout court. Personne ne s'occupait d'eux. Ils étaient absolument libres d'agir à leur guise.

Quelquefois cependant, mais rarement, un sergent un peu plus consciencieux que ses collègues réussissait à grand-peine à rassembler une poignée d'hommes, et leur faisait faire un petit quart d'heure d'instruction. Il était alors donné à six cents généraux allemands d'assister au spectacle le plus réjouissant qui pût être offert aux vieux soldats qu'ils étaient tous. Par la suite, il nous fut interdit de stationner sur le terrain lorsque les soldats américains y faisaient l'exercice. Les autorités du camp n'avaient pas été sans remarquer les sourires ironiques des spectateurs lors de ces exhibitions.

Derrière le block où je logeais, se trouvait le réfectoire des soldats américains. Nous pouvions les apercevoir dans leurs locaux joliment aménagés, aux tables recouvertes de nappes blanches et propres (elles avaient été « réquisitionnées », comme de juste) et agrémentées chacune d'un bouquet de fleurs. Nous les regardions d'un œil envieux ingurgiter les menus pantagruéliques qu'on leur servait. Après s'être copieusement restaurés, ils bourraient leurs poches d'oranges et de pommes de Californie à l'intention des petites amies qui les attendaient à la porte de la caserne. Pendant tout le temps que duraient les repas, un orchestre de prisonniers allemands exécutait des morceaux de jazz, pas plus de trois ou quatre, toujours les mêmes, les reprenant sans cesse, jusqu'à satiété. Cela nous tapait tellement sur les nerfs que nous préférions quitter notre chambre pour ne plus les entendre. L'étrange goût dont faisaient preuve les soldats américains, pour ces flots d'harmonie contestable, nous surprenait au plus haut point. Eux ne s'en rebutaient pas. Bien au contraire, ils semblaient ne pouvoir s'en passer.

. . . .

Le nouveau commandant du camp s'efforçait visiblement de mettre fin au laisser-aller qui régnait parmi ses hommes. Peu de temps après son arrivée, plusieurs soldats S. S. s'éva-

dèrent durant la nuit, ce qui eut le don de le mettre en fureur. La conséquence immédiate fut un durcissement de notre régime. Toutes les recherches entreprises pour essayer de découvrir les moyens utilisés par les prisonniers pour s'enfuir demeurèrent vaines. Le major écumait de rage. Trois ou quatre jours plus tard l'un des fugitifs revint au camp par la même voie qu'il avait empruntée pour partir. Il déclarait avoir seulement voulu revoir ses parents Tous les moyens de pression employés pour le contraindre à révéler comment il avait réussi à s'enfuir — mise au secret, coups de bâton, menaces, restrictions alimentaires — furent sans effet. Il fallait que le chemin restât libre pour tous ceux de ses camarades S. S. qui auraient envie de quitter le camp — et, éventuellement, d'y revenir.

Par ordre du major, tout Américain qui pénétrait dans l'enceinte du camp proprement dit devait obligatoirement être armé d'une matraque en caoutchouc, à seule fin évidemment d'humilier les détenus, car comment un Américain aurait-il pu être amené à s'en servir ? Des appels répétés nous obligeaient à nous lever plusieurs fois par nuit, et nous devions parfois rester plusieurs heures sous la pluie. Le major déversait de la sorte le trop-plein d'une rage impuissante sur six cents généraux qui, eux, n'avaient jamais rien fait qui pût justifier les brimades dont ils étaient l'objet. Le major était cependant persuadé que les généraux connaissaient eux aussi les issues secrètes qui permettaient aux soldats S. S. de se faufiler à l'extérieur du camp et d'y rentrer sans être vus. Il se trompait.

. . . .

Au début du mois d'août, arriva au camp une commission d'officiers C. I. C. chargée de répartir les six cents généraux en deux catégories : ceux dont le cas était « simple » et ceux dont le cas était « grave ». Dans cette dernière catégorie entraient tous les commandants de grandes unités, jusqu'au grade de chef d'armée inclusivement, tous les officiers qui avaient fait partie du grand état-major, et en général tous ceux qui étaient déclarés « dangereux pour la sécurité des forces américaines ». Pour donner une idée de l'arbitraire avec lequel était effectuée cette répartition, il me suffira de citer un seul cas, celui du général-major Hugenberger. Il aurait dû, normalement, être classé dans la catégorie des « simples », s'il n'avait eu l'impertinence impardonnable de déclarer que pendant le temps qu'il avait passé aux Etats-Unis comme prisonnier de guerre (il avait été fait prisonnier en Afrique) il lui était arrivé de souffrir de la faim.

— Comment avez-vous été traité lorsque vous étiez aux Etats-Unis ? lui avait demandé l'un des membres de la commission.

— Cela dépend, répondit Hugenberger. Au début, j'étais très bien traité. Par la suite, cela a changé et il m'est arrivé parfois de souffrir de la faim, tant la nourriture était mauvaise.

— Vous mentez ! s'écria le sous-lieutenant qui l'interrogeait, au comble de l'indignation. Comment osez-vous prétendre que l'on puisse souffrir de la faim dans un camp américain ? Cela est invraisemblable !

— Si vous n'êtes pas disposé à croire ce que je suis en mesure d'affirmer, je ne vois vraiment pas l'utilité de cet interrogatoire, répliqua le général. Je le répète et je l'affirme, il y a eu des périodes pendant lesquelles j'ai souffert de la faim. Si vous ne me croyez pas, interrogez tous ceux qui, comme moi, ont été internés aux Etats-Unis. Il y en a quelques-uns dans ce camp. Je préciserai moi-même que durant toute la durée des hostilités nous avons été très bien traités ; ce n'est qu'après qu'elles eurent pris fin que nous commençâmes à l'être fort mal.

— Si je vous comprends bien, vous insinuez que tant que des militaires américains se trouvaient encore prisonniers en Allemagne, les Américains, par crainte de représailles, traitaient bien les Allemands, mais qu'après la capitulation de l'Allemagne, cette crainte ayant disparu, nous aurions eu la mesquinerie de nous comporter différemment à votre égard ?

— Je n'insinue rien, répondit Hugenberger. Je ne fais que répondre de la façon la plus exacte possible à la question que vous m'avez posée.

Le général fut classé dans la catégorie des « cas graves ».

Lorsque mon tour arriva de comparaître devant la commission, un de ses membres, en entendant prononcer mon nom, s'écria :

— Mais vous n'êtes pas Allemand !

— Non, répondis-je, je suis Roumain.

— Mais vous avez été général, n'est-il pas vrai ?

— Je l'ai été et je le suis encore !

— Hum... ! Avez-vous servi dans l'armée allemande ?

— Non. Je n'ai jamais servi que dans l'armée roumaine.

— Mais alors, que faites-vous ici ?

— C'est ce que je voudrais bien savoir !

Quelque peu intrigué, l'officier qui m'interrogeait compulsa un instant mon dossier, puis il me demanda :

— Que pensez-vous de la guerre ?

— A quel point de vue ?

— Pensez-vous que la guerre soit nécessaire, ou non ?

— Aucune guerre n'est nécessaire pour peu que les hommes d'Etat responsables de la paix aient la sagesse de résoudre par d'autres moyens les problèmes qui se posent à eux, répondis-je.

J'avais l'impression d'être un petit garçon en train de répondre à son maître d'école.

— Hum... ! C'est bon. Vous pouvez partir.

J'ignore encore dans quelle catégorie la commission décida de me classer. Dans celle des « cas graves », très probablement, étant donné la complexité de ma situation.

. . . .

Parmi les six cents généraux avec lesquels j'étais interné, je retrouvai beaucoup d'amis et de connaissances, et même certains camarades que je n'avais pas revus depuis trente-trois ans, époque à laquelle j'étais élève de l'école militaire de Potsdam. Je connaissais beaucoup d'entre eux pour les avoir rencontrés lors des démarches que j'avais dû faire auprès des autorités allemandes en tant qu'attaché militaire, puis comme représentant diplomatique de mon pays à Berlin. Il me fut souvent donné de parler de nos souvenirs communs, les uns agréables, les autres, au contraire, assez tristes. Parmi ces derniers, je citerai seulement ceux qui se rapportent à l'effondrement de la Roumanie. C'est ainsi qu'il me fut particulièrement pénible d'écouter le récit que m'en fit le général Krepel, lequel avait commandé une division allemande sur le front de Moldavie, dans la région de Targu-Neamtz. La division qu'il commandait était encadrée de troupes roumaines. A sa gauche se trouvait la brigade mixte du colonel Teodoresco. Dans la nuit du 22 au 23 août, Krepel fut informé que le flanc gauche de sa division avait essuyé des coups de feu en provenance de la brigade Teodoresco. On lui demandait s'il était au courant de ce qui arrivait et s'il pouvait l'expliquer. La division n'en savait évidemment rien ! Krepel envoya immédiatement un commandant pour demander des éclaircissements. A leur entrée dans le secteur roumain, le commandant et son escorte furent immédiatement cernés et arrêtés. Deux soldats purent néanmoins s'échapper à la faveur de l'obscurité, et regagner les lignes allemandes. Entre temps, Krepel avait téléphoné à ses supérieurs pour leur demander s'ils avaient connaissance des incidents en cours, et s'ils pouvaient expliquer l'attitude surprenante des troupes roumaines. L'échelon supérieur n'était encore informé de rien. Ce ne fut qu'au petit jour que la division Krepel reçut une explication officielle des faits qui l'avaient si fort étonnée. Le 23 août, l'officier de liaison roumain auprès de Krepel avoua

au général que dans la nuit du 21 au 22, c'est-à-dire l'avant-veille, une entrevue avait eu lieu au monastère de Ceahleau — où se trouvait le poste de commandement d'une grande unité roumaine — entre le chef de celle-ci et un général soviétique accompagné de son état-major, lequel avait été conduit au monastère à travers les lignes tenues par la brigade du colonel Teodoresco.

. . . .

J'eus l'occasion, à plusieurs reprises, de m'entretenir également avec le colonel-général Fliessner qui avait été chef d'un groupe d'armées germano-roumaines. Fliessner me dit qu'il avait eu vent, dès avant le 23 août, des événements qui se préparaient. Il s'en était ouvert auprès de la légation d'Allemagne ainsi qu'auprès de la mission militaire allemande en Roumanie. Il lui avait été répondu qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter, que les bruits qui l'alarmaient circulaient en Roumanie depuis fort longtemps déjà et qu'il n'y avait pas lieu de soupçonner la loyauté du maréchal Antonesco. Les soupçons de Fliessner, pourtant confirmés par ses sources d'information, s'évanouirent cependant lors de l'inspection que fit, sur le front de Moldavie, le maréchal Antonesco, quelques jours avant le 23 août. Fliessner, auquel le maréchal avait accordé plusieurs entrevues, en était reparti convaincu que celui-ci considérait la situation avec confiance et qu'il était fermement décidé à faire l'impossible pour maintenir le front en Moldavie et en Bessarabie. Je demandai à Fliessner s'il avait été averti de la visite faite par Antonesco peu de temps auparavant au Grand Quartier Général allemand. Il en avait entendu parler mais ne savait rien des plus récentes divergences de vue qui opposaient Antonesco et Hitler et qui s'étaient révélées avec une telle évidence lors de leur entrevue du 2 août 1944. Le maréchal Antonesco n'avait pas jugé bon d'en avertir Fliessner, et ce dernier, que la confiance et l'optimisme du maréchal avaient ébranlé, fit taire ses soupçons. Un nouveau sujet de méfiance lui avait pourtant été fourni par le brusque changement de commandant à la tête de la 4e armée roumaine. Le général Racovitza avait été remplacé par le général Steflea, chef de l'état-major, peu de temps avant le 23 août. Fliessner prétendait que, conformément aux informations qu'il avait pu recueillir, ce changement inopiné de direction dans le secteur même où était attendue l'offensive soviétique, était en liaison étroite avec les événements qui se préparaient à Bucarest. A en croire Fliessner, le maréchal Antonesco avait été averti de ce qui se tramait, puisqu'il avait de lui-même ordonné que Rarovitza fût remplacé

par Steflea. Racovitza fit d'ailleurs partie du gouvernement issu du coup d'Etat, ce qui confirmerait les dires de Fliessner. Il peut être intéressant de savoir que Fliessner, aussitôt après le coup d'Etat du 23 août 1944, reçut d'Hitler l'ordre de former à tout prix un contre-gouvernement roumain, à l'aide duquel il aurait été possible de rétablir la situation et de continuer la résistance, éventuellement sur la ligne des Carpathes.

Mais la rapidité de l'écroulement du front roumain mit Fliessner dans l'impossibilité d'appliquer les instructions reçues, les unités roumaines ayant reçu l'ordre de fraterniser avec les troupes soviétiques ou ayant quitté la zone des opérations, ce qui rendait tout front intenable.

II

GARMISCH-PARTENKIRCHEN

Vers la fin du mois d'août, nous apprîmes que tous les occupants du camp de Neu-Ulm allaient être transférés ailleurs. Comme de bien entendu, une multitude de bruits contradictoires commencèrent à circuler quant à notre destination future, sans même qu'on pût en dégager un indice quelconque. La seule chose qui nous parut certaine, c'est que les prisonniers seraient scindés en deux groupes, et dirigés sur des localités différentes, tandis que les compagnies de S. S. seraient transférées dans des camps qui leur étaient spécialement réservés. Nous en avions la confirmation par les dispositions prises par les autorités du camp en vue de notre transfert, lequel devait avoir lieu le 1er septembre. Plusieurs groupes avaient été constitués à cet effet et leurs départs respectifs prévus à des heures différentes. Nous passâmes la nuit du 31 août au 1er septembre à faire nos bagages, nettoyer les chambres et brûler tout ce qui ne pouvait être emporté.

Bien que le départ du dernier groupe eût été fixé à 10 heures, le rassemblement de tous les groupes dans la cour fut ordonné pour 5 heures. Chaque groupe devait se tenir à l'écart des autres. Ce matin-là, il pleuvait, de sorte que nous fûmes trempés jusqu'aux os. Les plus favorisés attendirent jusqu'à 10 heures ; d'autres durent patienter jusqu'à midi. Les contacts entre groupes étaient rigoureusement interdits, ce qui semblait confirmer que les départs auraient lieu dans des directions différentes.

Le groupe dont je faisais partie était le plus nombreux. Notre tour arriva enfin et nous fûmes entassés dans des camions avec tous nos bagages. C'est à toute allure, pour ne pas changer, que nous traversâmes les quartiers en ruine de Neu-Ulm et d'Ulm pour aboutir à la gare où nous attendaient des gardes armés. Là, les groupes furent conduits vers des quais différents et embarqués dans des wagons de 3e classe, à l'exception des soldats S. S. qui furent mis dans des wagons de marchandises.

Quoique les différentes rames de wagons eussent été réunies pour ne former qu'un seul train, nous étions cependant persuadés que les groupes qui avaient été constitués avec tant de mystère et de minutie devaient se séparer en cours de route. S'il en avait été autrement, à quoi auraient rimé toutes ces précautions ?

Aussi, quel ne fut pas notre étonnement de voir notre convoi tout entier passer par Augsbourg et arriver, tel qu'il avait été formé au départ, à Garmisch-Partenkirchen où nous débarquâmes à la tombée de la nuit. Là, nous fûmes dirigés sur la caserne de la ville — celle d'un ancien régiment de chasseurs alpins où avaient été détenus jusqu'alors des internés civils, transférés depuis peu à Mosburg. Nous nous vîmes ainsi réunis à nouveau tout comme nous l'étions à Neu-Ulm. Insondables mystères de l'administration américaine.

Notre nouveau camp était assez confortable. Nous y étions relativement bien logés. Les chambres étaient propres, bien aménagées, et le mobilier fort convenable. Lits superposés, tables, chaises, matelas de paille et placards, tout était en bon état. Quant au régime lui-même, il était infiniment moins sévère que celui que nous avions connu à Neu-Ulm, surtout dans les derniers temps. Le commandant du camp, un lieutenant-colonel américain, était d'une très grande affabilité et préférait laisser le soin de tout le service intérieur et de l'administration du camp aux responsables allemands désignés parmi les prisonniers.

Le temps était merveilleux. Un beau soleil d'automne faisait resplendir les montagnes environnantes. Souvent, je me sentais pris de l'envie lancinante de partir à l'aventure et d'escalader les cimes qui dominaient l'horizon de tous côtés. Les barbelés, cependant, me rappelaient à la réalité, qui me barraient tous

les chemins menant vers les hauteurs ensoleillées. Ils ne nous empêchaient heureusement pas de contempler le paysage, et c'était un plaisir dont nous ne nous privions pas. Des masses grandioses et dénudées où les ombres bleues jouaient avec le soleil, offraient à nos yeux éblouis un spectacle d'une splendeur inoubliable.

Peu de temps après notre arrivée au camp, on nous fit enfin savoir qu'il nous serait permis de recevoir des visites, tous les mardis de 13 heures à 16 heures. Des centaines de lettres partirent aussitôt dans toutes les directions pour annoncer la bonne nouvelle.

Le mardi suivant fut une véritable fête, non seulement pour les privilégiés du sort qui purent revoir sans plus attendre leurs parents et amis, mais également pour tous les autres, qui se réjouissaient du bonheur de leurs camarades. Des centaines de femmes et d'enfants envahirent les salles qui avaient été transformées en parloirs pour la circonstance, et décorées en conséquence par les prisonniers. Les quelques dizaines de tables qu'on y avait amenées étaient ornées de bouquets de fleurs des champs. Les prisonniers avaient économisé un peu de leur café pour en offrir à leurs visiteurs. L'émotion générale était d'autant plus forte que dix-huit mois de captivité s'étaient écoulés depuis le jour de la séparation, sans qu'il eût été possible à qui que ce fût de reprendre contact avec le monde extérieur autrement que par lettres. Les pleurs se mêlaient aux cris de joie et forçaient les moins sensibles d'entre les spectateurs à se sentir émus. A ma grande surprise, on m'annonça qu'une certaine Mlle Edel désirait me voir. C'était une jeune amie de ma femme, celle-là même qui nous avait accompagnés sur la route de l'exode, au printemps 1945, de Berlin à Gastein et au Tyrol. Elle avait partagé avec nous toutes les peines et les péripéties de ce voyage de cauchemar. Comme elle habitait maintenant relativement près de Garmisch, elle avait eu la délicate pensée de me rendre visite.

Mais c'est dans une véritable fièvre que j'attendis le mardi suivant. Mon fils m'avait annoncé qu'ou bien lui ou bien sa mère viendrait me voir. Le temps accordé aux visites touchait presque à sa fin, et personne n'était encore là. Enfin, un quart d'heure à peine avant la fermeture des portes, mon fils arriva. Ma femme, ne se sentant pas bien, n'avait pu faire le voyage. Quant à lui, son retard était dû à celui du train. Nous n'avions plus beaucoup de temps pour bavarder ensemble, mais notre joie n'en était pas moins grande : elle était à la mesure de notre séparation.

Mon fils m'assura que ma femme viendrait certainement le mardi suivant. J'étais évidemment heureux, bien qu'un si long voyage, dans les conditions de transport qui régnaient alors en Allemagne, ne fût pas sans me donner quelque inquiétude pour elle, surtout étant donné la fragilité de sa santé. Cette visite tant espérée ne devait cependant pas avoir lieu. Il était dit décidément que je ne la reverrais pas de sitôt !

. . . .

Les jours qui suivirent furent marqués par l'arrivée d'un groupe fort nombreux d'autres généraux, lesquels avaient été jusqu'alors internés à Dachau. D'autre part, on annonçait l'arrivée d'un second groupe, en provenance d'Allendorf, comprenant environ 200 généraux.

Parmi ceux qui venaient de Dachau, je revis avec plaisir deux anciennes connaissances : les généraux Foertch et von Mellenthin. J'avais connu le premier en 1913-1914 à l'école militaire de Potsdam. Je ne l'avais revu ensuite qu'en 1941, à Athènes, où il remplissait les fonctions de chef d'état-major du groupe d'armées du Feldmarschall List, à l'occasion d'une visite du théâtre des opérations des Balkans, visite à laquelle avaient été conviés tous les attachés militaires à Berlin.

Quant à von Mellenthin, il avait été longtemps à la tête de la section des attachés militaires, à l'état-major général de l'armée allemande. Nous avions beaucoup de souvenirs communs, car j'avais eu fréquemment à le rencontrer pour des raisons de service. Von Mellenthin me raconta qu'il avait envoyé à Nuremberg, où se déroulait le procès des dirigeants nationaux-socialistes et des chefs de l'état-major allemand, une longue déclaration sur les différentes activités auxquelles il avait pris part lorsqu'il était au dit état-major. Cette déclaration contenait entre autres choses un témoignage assez gênant pour les Américains, à savoir celui de la visite officielle qu'avait faite l'attaché militaire américain, le colonel Peyton, au chef de l'état-major allemand, le général Halder, le lendemain même de la prise de Varsovie par l'armée allemande, dans le but de présenter à celui-ci les « félicitations officielles de l'Armée américaine pour cette magnifique victoire allemande »...

. . . .

Le 22 septembre au soir, on me fit savoir que je serais dirigé le lendemain vers une nouvelle destination. C'était un

samedi, J'étais on ne peut plus navré, car je savais que ma femme devait venir me voir deux jours plus tard. Je demandai à mon vieux camarade, le général von Bessel, qui travaillait dans les bureaux allemands du camp, de bien vouloir tenter l'impossible pour faire télégraphier ou téléphoner à ma femme de ne pas se déranger inutilement. Comme le lendemain, dimanche, le prêtre catholique de Garmisch devait venir dire la messe au camp, von Bessel me promit de le prier de faire le nécessaire. Je partis de Garmisch sans être assuré que cela serait possible. Peu de temps avant mon départ, von Bessel m'avait fait savoir que ma nouvelle destination était : *Intelligence Service Center, Oberursel.*

Bien que ne m'expliquant pas ce qui avait pu inciter les autorités américaines à me transférer dans un camp dont la réputation, d'après ce que j'en savais, était fort mauvaise, et où les prisonniers en cours d'enquête étaient soumis à un régime assez déplaisant, je me réjouissais cependant de voir enfin approcher le jour sinon de ma délivrance, du moins d'un examen approfondi de ma situation, qui ne pouvait que démontrer l'absurdité de ma détention.

A vrai dire, cette pensée n'occupait plus la première place dans mon esprit. Pour l'instant, ce qui me préoccupait davantage c'était de ne pouvoir revoir ma femme, ainsi que je l'avais tant espéré.

Je me trouvais depuis un mois déjà à Oberursel, lorsque la première lettre que j'y reçus des miens m'apprit qu'en dépit de la diligence de von Bessel et du prêtre de Garmisch, le télégramme était arrivé trop tard à Kissingen : ma femme était déjà partie pour Garmisch. Je m'imaginai sa déception en apprenant que j'avais été transféré à Oberursel.

III

OBERURSEL

Mon départ de Garmisch eut lieu le dimanche 22 septembre au matin. Le temps était magnifique. Je fis le voyage dans une jeep, accompagné par deux sergents américains, tous deux de fort bonne compagnie. Après être sortis de Garmisch, nous grimpâmes les pentes septentrionales des Alpes de Bavière, pour redescendre sur Augsbourg. Je quittais à regret le camp de Garmisch où l'existence était relativement supportable, alors que la nouvelle résidence vers laquelle je me rendais était connue pour être une des plus détestables parmi celles que pouvaient offrir la démocratie et la civilisation américaines d'exportation.

Tandis que la jeep roulait à vive allure sur une route en lacets, je m'efforçais de deviner les raisons de ce changement de résidence. Le sergent que j'avais devant moi compulsait, soit par curiosité soit par désœuvrement, les papiers qui lui avaient été confiés et qui constituaient mon dossier. J'essayais bien de lire du coin de l'œil ce qu'il contenait, mais les secousses de la jeep rendaient mes efforts inutiles. A un carrefour, cependant, l'auto dut stopper un instant et je pus alors lire sur la feuille adressée au *Military Intelligence Service Center*, où je me rendais, tout d'abord l'objet de la correspondance : *Clearance of evacuation*, et, plus bas, une mention qui sans doute me concernait : *to evacuate.*

C'en fut assez pour exciter ma curiosité et renforcer mon désir d'arriver au plus vite à Oberursel, où j'espérais enfin connaître les décisions qui avaient été prises à mon sujet. Je ne croyais plus beaucoup à l'éventualité de mon extradition, rassuré que j'étais par le comportement des autorités américaines à l'égard des « internés qui ne s'étaient rendus coupables d'aucun crime de guerre », dans le sens bien défini attaché à ce terme. Mais alors, que pouvait bien signifier la mention placée en regard de mon nom sur le dossier : *Clearance of evacuation ?*

Vers midi nous arrivâmes à Stuttgart. La jeep tourna longtemps dans les rues de la ville. Nos gardiens semblaient chercher quelque chose. Ils arrivèrent enfin devant l'une des rares maisons qui étaient encore debout, et au fronton de laquelle se lisait l'inscription : *Military Prison.* Cela n'était pas fait pour me rassurer.

L'un des sergents qui m'accompagnaient descendit pour aller discuter à l'entrée de l'immeuble avec un solide gaillard coiffé d'un immense casque de M. P. Il revint vers l'auto et m'invita à en descendre avec mes bagages. Il m'expliqua que nous n'avions plus le temps d'arriver au terme de notre voyage avant la fin du jour, et qu'en conséquence j'aurais à passer la nuit ici. Nous devions repartir le lendemain de bonne heure. Tandis qu'il me parlait, il souriait. Puis mes deux sergents bondirent dans leur jeep et démarrèrent à toute vitesse, impatients qu'ils

étaient de ne rien perdre des distractions qu'offrait ce centre important de l'occupation américaine en Allemagne. Dans les garnisons la vie n'était pas folâtre. Aussi, à chaque fois qu'ils passaient par Stuttgart, les boys se rattrapaient-ils. Je compris soudain pourquoi mes convoyeurs semblaient si peu pressés d'arriver à destination.

A mon entrée dans le hall de la prison militaire, je fus pris en charge par le gardien, un être minuscule dont le visage émacié était orné d'une moustache en broussaille et de deux yeux vifs au regard perçant. Il n'avait pas l'air d'être allemand. Il était vêtu d'un uniforme crasseux et tenait à la main un énorme trousseau de clés. Il m'enferma dans une cellule. Mon premier regard fut pour le *Scheiss-Kübel*, analogue à celui dont s'était tant ému le consul hongrois Mihalcovicz à la prison d'Augsbourg, et qui se trouvait immanquablement dans toute prison allemande. La puanteur lourde, âcre, fétide qui se dégageait de ses flancs semblait avoir imprégné non seulement l'atmosphère mais également les murs de la cellule. Dans un coin, à même le sol, était posé un lit. Il était pourvu d'un matelas crevé et d'une couverture graisseuse, souillée de déchets d'aliments. Il y avait en outre une table et une chaise. Je décidai de passer la nuit assis sur cette chaise, le lit et la couverture étant par trop répugnants.

Afin de tuer le temps, j'examinai les murs en détail. Ils étaient couverts d'inscriptions dont la plupart révélaient la stupidité de leurs auteurs. Certaines, pourtant, n'étaient pas dépourvues d'intérêt ; elles reflétaient assez fidèlement l'esprit du temps. Il en était d'assez drôles. Un prisonnier avait écrit :

Wer hat uns verraten ?
— Die Sozial-Demokraten !
Wer machte uns frei ?
— Die Nazi-Partei !

Un autre avait désespérément invoqué Staline : *Stalin ! Stalin ! Komm schnell !*

Quelques-uns de ces graffiti étaient en anglais. Des soldats américains étaient eux aussi passés par ici. *Take it easy !* recommandait l'un d'eux, philosophiquement. Mais la plupart des inscriptions étaient en russe.

Vers la fin de l'après-midi le gardien ouvrit la porte et me tendit un bol rempli d'une soupe verdâtre, faite probablement d'herbes hachées et bouillies. Cela constituait le repas du soir des détenus. Je ne pus en avaler une gorgée, et pourtant je n'avais rien mangé de la journée. Enfin la nuit arriva. Je croisai les bras sur la table, y posai la tête et essayai de m'endormir. Je n'eus pas de peine à trouver le sommeil tellement j'étais fatigué. Je dus dormir assez profondément, car je ne me réveillai qu'au milieu de la nuit et seulement à cause du froid humide qui me transperçait jusqu'aux os. Peu après mon réveil, j'entendis une horloge voisine sonner trois quarts. J'attendis. Au bout d'un quart d'heure l'horloge sonna un coup. Il n'était plus question de dormir, car le froid me faisait claquer des dents. Le silence fut soudain déchiré par des cris stridents. Ils étaient poussés par une femme, jeune, d'après sa voix. Je compris qu'on venait de l'amener. Elle abreuvait ses geôliers d'injures. Son vocabulaire indiquait qu'il s'agissait d'une femme de mœurs légères. Elle était probablement ivre. Jusqu'au petit jour elle n'arrêta pas de hurler, tapant du poing et du pied contre la porte de sa cellule. Je crois que le gardien, excédé, la frappa pour la faire taire. Je n'entendais pas les coups mais je les devinais à la façon dont les cris redoublaient alors d'intensité. Les heures qui s'écoulèrent ainsi jusqu'au jour me parurent interminables.

A l'aube, le gardien entrouvrit la porte et me jeta un balai en m'invitant à balayer ma cellule. Il me fallut ensuite vider le seau à ordures puis apporter de l'eau dans la cuvette, qui n'en contenait pas plus de deux litres. Un peu plus tard, le geôlier m'apporta un gobelet plein de « café » et une tranche de pain. Le pain était assez bon ; quant au café, il était impossible de savoir avec quoi il avait été fait. L'aspect en était des moins engageants : on aurait dit un jus de sciure de bois noirci au goudron. Je m'abstins d'y toucher.

Vers huit heures, on vint me dire de prendre mes bagages et de sortir. La jeep m'attendait devant le perron, avec mes deux sergents. L'auto démarra et l'un d'eux me demanda :

— *Have you had breakfast ?*

— *Yes ! A weed-soup !* répondis-je.

Le sergent eut un sourire amusé.

⁂

Tôt dans l'après-midi, nous arrivâmes au terme de notre randonnée. Je regardais de tous côtés, essayant de deviner ce que serait ma nouvelle demeure. Je n'apercevais pour le moment qu'une rangée de baraques assez mal entretenues. La jeep stoppa devant l'une d'elles et je descendis avec mes bagages tandis que l'un des sergents allait porter l'enveloppe contenant mes papiers au bureau. J'aperçus par la fenêtre,

assis dans un fauteuil et les pieds allongés sur la table, un *staff-sergent* noiraud, lippu, les cheveux en désordre. Il me semblait bien l'avoir déjà vu quelque part. Je finis par l'identifier. C'était le beau Johny ! Ma vieille connaissance de Bärenkeller aux premiers jours de ma détention !

Johny était monté en grade. De soldat il était passé adjudant. Maintenant il pouvait se permettre de poser ses pieds chaussés de grosses bottines sur le rebord des bureaux, tout en mastiquant nonchalamment son éternel chewing-gum.

Il sortit dans le couloir.

— Pose tes paquets le long du mur, m'ordonna-t-il.

Puis il me fit signe d'ôter mon pardessus. Je comprenais mal ce qu'il voulait dire. Mon pardessus alla rejoindre mes bagages.

— Le chapeau aussi, ajouta Johny.

J'enlevai mon chapeau et le mis avec le reste.

Puis un soldat me conduisit dans une des cellules disposées de part et d'autre du couloir central de la baraque. La cellule portait le numéro 10 B.

— Sors tout ce que tu as dans tes poches m'ordonna le soldat.

Je m'exécutai et déposai le tout sur le lit. Tout, y compris mon mouchoir. Le soldat s'approcha et fouilla chacune de mes poches, les retournant pour les tâter et les examiner sur toutes les coutures. Puis il tâta la doublure de mes vêtements, centimètre par centimètre. S'étant ainsi assuré que je n'avais rigoureusement plus rien sur moi, il se releva et me dit :

— C'est bon ! Maintenant retire tes lacets, ta ceinture et tes bretelles.

A peine eus-je ôté mes bretelles que mon pantalon tomba à mes pieds, comme un sac vide. J'avais maigri, et il était devenu beaucoup trop large.

— Comment voulez-vous que je fasse tenir mon pantalon si je n'ai pas de bretelles, dis-je au soldat qui se tordait de rire sur le seuil.

— Je n'en sais rien. Ça vous regarde... C'est le règlement.

Il partit en emportant mes affaires, sans oublier de fermer la porte à clé.

Je commençais à être inquiet, me demandant ce que tout cela signifiait. Puis j'entrepris de passer l'inspection de ma cellule, ce qui ne me demanda qu'un court instant, car, en dehors d'un lit de planches, elle ne contenait strictement rien,

pas même une chaise. Quant au lit, il était garni d'un matelas de paille dont le contenu, réduit en poussière, s'échappait par tous les trous de la toile. Deux couvertures crasseuses complétaient cet ensemble peu engageant.

J'en étais là de mon inspection lorsque la porte s'ouvrit à nouveau et la sentinelle cria laconiquement :

— Dîner !

Elle me conduisit au fond du corridor où avait été amené un petit chariot contenant la nourriture. Je reçus une tranche de pain, un quart de café et une assiettée de soupe de haricots, puis je fus reconduit dans ma cellule et l'on referma la porte à double tour derrière moi.

Je regardai avec perplexité autour de moi, me demandant où je pourrais bien poser mon assiette et mon café, et je dus me résigner à les mettre sur le lit. J'avais à peine commencé à manger que la porte s'ouvrit à nouveau :

— *Mach snell !* cria la sentinelle, et elle me conduisit à nouveau au petit chariot pour le deuxième plat. Comme je n'avais pu terminer mes haricots, le deuxième plat fut versé sur ce qu'il en restait. C'était une espèce de ragoût de pommes de terre à la sauce tomate. Je retournai dans ma cellule et la sentinelle referma la porte. Mettant les bouchées doubles, je me mis alors à avaler le contenu de mon assiette sans même prendre la peine de respirer. Bien m'en prit, car j'avais à peine terminé que la porte s'ouvrit encore une fois. Je dus porter l'assiette, le quart et la cuiller au petit chariot où l'on contrôla le tout avec soin, de peur que j'eusse gardé un ustensile.

Tous les détenus étaient traités de la même façon. On les faisait sortir de leurs cellules un par un, de sorte que nul ne pouvait apercevoir son voisin. Le rythme de l'ouverture et de la fermeture des portes était si rapide que la distribution et la consommation des repas étaient terminées, dans toute la baraque, en moins d'un quart d'heure.

— *Mach snell ! Mach snell !* criaient sans cesse les sentinelles. C'étaient là les seuls mots d'allemand que les soldats connaissaient, et ils s'en servaient à longueur de journée et à la moindre occasion.

J'aperçus dans le mur qui séparait ma cellule du couloir un anneau sous lequel était écrit en allemand : « Pour appeler la sentinelle, tourner l'anneau. Tout abus sera sévèrement puni. »

Je voulais justement aller au W. C. Je tournai donc l'anneau. Aucun résultat. La sentinelle semblait ne s'être aperçue de rien. Ce ne fut qu'au bout de dix minutes qu'elle consentit

à entrouvrir la porte. Je compris qu'elle entendait par là affirmer son indépendance à mon égard ; elle n'ouvrait que lorsqu'elle le voulait bien, et non pas lorsque je le lui demandais.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je voudrais aller aux cabinets.

Le soldat m'y conduisit et s'immobilisa devant la porte. Comme je le voyais tourné vers moi et ne faisant pas mine de s'en aller, ou tout au moins de se retourner, j'attendis un instant.

— *Mach snell ! Mach snell !* s'écria-t-il en me voyant hésiter. J'eus ridiculement honte de faire autre chose qu'uriner. Le cow-boy ne me quittait pas des yeux. Je me rendais bien compte qu'il ne faisait que se conformer à la consigne — d'ailleurs générale — qui enjoignait aux sentinelles de surveiller les détenus même lorsqu'ils allaient aux latrines. C'était évidemment répugnant et pénible. Je mis quatre ou cinq jours à vaincre ma gêne. Après, je faisais comme si la sentinelle qui me contemplait dans l'exercice de mes fonctions naturelles n'avait pas existé.

Quelque temps plus tard, je devais apprendre la raison de semblables consignes. Dans cette prison de l'*Intelligence Service Center*, beaucoup trop de suicides s'étaient produits. Ces mesures de surveillance continuelle, et l'interdiction faite de posséder quoi que ce soit susceptible d'être utilisé comme moyen de suicide, avaient pour but d'enrayer cette épidémie. Mais c'était là un cercle vicieux : on voulait empêcher par des mesures draconniennes les détenus de se tuer, mais ces mêmes mesures les poussaient au désespoir.

Jamais peut-être je ne m'étais autant tourné et retourné que durant cette première nuit que je passai dans ma nouvelle prison. Je me sentais abattu, déprimé, incapable de débrouiller tant soit peu l'écheveau des causes qui avaient amené mes « éducateurs en démocratie » à me faire subir un tel régime. Je savais pourtant qu'il était inutile de chercher la moindre trace de logique dans le comportement de mes éducateurs, ou soi-disant tels.

A l'aube, j'entendis la clé tourner dans la serrure. On me jeta un balai. Je me mis aussitôt à balayer ma cellule. Cependant, comme la fenêtre était hermétiquement close, je ne pouvais tout au plus que déplacer la poussière à travers la chambre. Dix minutes plus tard, la porte s'ouvrit à nouveau. Les saletés devaient être déposées sur le seuil, en un petit tas bien net.

Le balai me fut arraché des mains et la clé tourna par deux fois dans la serrure.

Pendant un long moment, je n'entendis dans le couloir que le bruit des portes que l'on ouvrait et refermait sans cesse, l'une après l'autre. Les détenus étaient ainsi dans l'impossibilité absolue de se voir entre eux.

Cet étrange manège allait se répéter. Les prisonniers furent conduits un à un aux lavabos où se trouvaient une cuvette et un robinet. Les *Mach snell ! Mach snell !* retentirent à nouveau au milieu du vacarme des portes ouvertes puis refermées une à une. Après quoi ce fut le petit déjeuner. Chaque détenu était conduit au chariot, au fond du couloir, où il recevait la tranche de pain, la tasse de café et l'assiettée de soupe du matin. Il était ensuite reconduit à sa cellule et la porte en était fermée à double tour. Elle était ouverte quelques instants plus tard, lorsqu'on supposait que le petit déjeuner était avalé, et la sentinelle reprenait l'assiette, la tasse et la cuiller et verrouillait la porte. C'était à devenir fou.

Ces manœuvres absurdes et répétées me gênaient d'autant plus que je devais retenir en permanence, soit avec la main soit même avec le coude, mon pantalon qui, sans cela, serait tombé à mes pieds, pour la plus grande joie des lourdauds de soldats qui étaient dans le corridor. Je me dominais de mon mieux pour éviter de provoquer ces brutes chez lesquelles je sentais parfois un désir ardent d'utiliser la matraque en caoutchouc qui semblait leur démanger le poignet.

Pendant les entractes, enfermé dans ma cellule, étendu sur le lit, je regardais le plafond et donnais libre cours à mon imagination. J'attendais avec impatience d'être interrogé une bonne fois, afin de ne plus avoir à vivre ce cauchemar déprimant.

Vers midi, à en juger par la position du soleil, un soldat entra, un pulvérisateur à la main.

— Vous êtes Roumain ? me demanda-t-il.

— Oui, répondis-je.

— Je suis allé en Roumanie, moi aussi, il y a quelque temps déjà.

— Vraiment ! Et à quelle occasion ?

— Cela, je n'ai pas le droit de vous le dire. Mais j'ai été à Targu-Jiu en avion...

Il avait appris quelques mots étrangers : « mademoiselle », « tzuica », « fromage ». Il était jeune, un peu naïf, mais au demeurant bon garçon et même brave type.

— Il faut que je vous passe au D. D. T., me dit-il. Vous avez des poux ?

— Ce n'est pas la peine, dis-je, je n'en ai pas.

— Ça ne fait rien. Il faut que je vous pulvérise quand même de l'insecticide...

J'enlevai ma veste et la lui tendis. Il donna deux ou trois coups de pompe dans les manche et bâilla d'un air ennuyé.

— Ça ira comme ça, déclara-t-il. C'est pour la forme, que voulez-vous ! Le règlement c'est le règlement !

— Pourriez-vous m'expliquer, lui demandai-je, pourquoi le règlement est si sévère, et surtout si bizarre ? On se croirait à Sing-Sing ma parole !

— Sévère ? Bizarre ? fit-il d'un air étonné. Vous faites erreur... C'est toujours comme ça.. C'est le règlement !

Il réfléchit un moment puis reprit :

— Vous avez besoin de quelque chose ? Tabac ? Livres ?

— Merci pour le tabac, je ne fume pas. Mais si vous pouviez m'apporter de quoi lire, ne vous gênez pas !

— Bon, dit-il, je vous apporterai un livre.

Il partit et je ne le revis que quelques jours plus tard. Il avait dû oublier sa promesse.

Mais un autre soldat vint qui m'ordonna de le suivre. Il me conduisit à travers un labyrinthe de couloirs au bureau d'enregistrement : *In take office*.

Dans ce bureau, un caporal compulsait les pièces de mon dossier. Derrière lui, les murs étaient couverts de photographies prises dans les anciens camps de concentration nazis : amas de cadavres, hommes réduits à l'état de squelettes vivants, etc. Au-dessus, un grand écriteau : « Mort aux nazis ».

— Tournez-vous face au mur, m'ordonna le caporal.

Je mis le nez contre le mur et c'est dans cette position que je dus répondre aux questions habituelles concernant mon identité.

— Emmenez-le, dit-il, après avoir terminé, au soldat qui m'avait escorté. Donnez-lui une serviette, un savon, une brosse à dents, mais pas plus !

Je fus reconduit à ma cellule muni de ces trois objets.

Trois jours plus tard, la sentinelle du corridor m'invita à l'accompagner. Elle me conduisit dans une autre cellule qui donnait sur le couloir principal de la baraque. Tout le bâtiment était construit en forme de râteau dont la base était ce couloir principal. C'était là que débouchaient les corridors secondaires dénommés Wing A, Wing B, etc., parallèles entre eux, donc perpendiculaires au couloir principal. La disposition des locaux rendait la surveillance extrêmement facile.

Ma nouvelle cellule ne différait en rien de la première. Pourquoi dès lors m'en avoir fait changer ? Au moment du repas du soir, cependant, je me rendis compte que ma situation s'était quelque peu améliorée. En effet, dans cette partie du baraquement, au lieu d'aller prendre leur nourriture un à un, les détenus y allaient en groupe. Je fus tout étonné de me trouver soudain avec une dizaine de prisonniers qui faisaient la queue devant le petit chariot. La distribution du premier plat achevée, nous fûmes reconduits dans nos cellules et enfermés. Les portes des cellules s'ouvrirent à nouveau pour nous permettre d'aller prendre le deuxième plat, puis se refermèrent lorsque nous les eûmes réintégrées et ainsi de suite...

Il ne m'était pas indifférent d'apercevoir, au moins lors des repas, quelques-uns de mes compagnons de captivité. Je renouais ainsi avec l'humanité. Je ne connaissais aucun d'entre eux, mais la pénible sensation d'isolement que j'avais éprouvée depuis mon arrivée s'était dissipée.

J'avais remarqué que le rectangle de papier collé sur la porte de ma cellule, au lieu de porter la lettre S au crayon rouge, comme avant, était maintenant vierge. Certains de ceux apposés sur d'autres portes portaient des indications : la lettre S en bleu, simple ou barrée, ou bien la lettre D. J'en connus plus tard la signification. « S » voulait dire « Solitary confinement » ; « D », « dangerous ». Quant aux billets blancs, ils indiquaient les détenus qui bénéficiaient des repas en commun, ou des sorties en groupe lorsqu'elles avaient lieu, ce qui n'était pas régulier. Quelquefois, nous sortions un quart d'heure tous les jours, ou bien nous restions 3 ou 4 jours, parfois davantage, sans sortir.

Ainsi j'étais passé de la catégorie S à celle des billets blancs sans que l'on m'en eût expliqué la raison et sans que j'aie jamais pu deviner pourquoi j'avais été classé dans une catégorie plutôt que dans une autre.

L'organisation savante de la prison, la disposition des locaux, les interminables manœuvres d'ouverture et de fermeture des portes, tout cela avait pour seul but d'empêcher toute espèce de communication entre les détenus que le C.I.C. avait condamnés à l'isolement. Aucun prisonnier désigné par la lettre S (barrée ou non : ce qui indiquait encore une différence de régime) ou la lettre D, n'était autorisé à savoir

avec qui il se trouvait interné dans cette étrange prison, laquelle avait d'ailleurs des succursales dans tous les bâtiments du C.I.C. mais dont celui-ci était le centre, une sorte de maison-mère. Le local lui-même avait été édifié par la Gestapo nazie dont nos « éducateurs » avaient pris la suite, méthodes y comprises.

Ma nouvelle classification comportait quelques autres menus avantages. Ceux de la catégorie des billets blancs recevaient de temps en temps quelques journaux allemands et des livres. Chaque semaine, on leur donnait une enveloppe et une feuille de papier pour leur permettre d'écrire à leur famille. L'adresse que nous devions indiquer à nos correspondants n'était pas une adresse directe, mais celle d'une boîte postale : *C. C. D. Offenbach, Box* 133. Les lettres que nous recevions étaient d'abord dirigées sur un bureau de censure militaire d'où on nous les renvoyait. De la sorte, aucun de ceux qui nous écrivaient ne pouvait savoir où nous nous trouvions.

⁂

Je profitais des rares instants où les détenus à billet blanc étaient autorisés à se promener ensemble pour échanger quelques mots avec mes compagnons. J'étais curieux de savoir avec qui je me trouvais interné, et ce qu'on leur reprochait, dans l'espoir que je pourrais, par recoupement, découvrir les raisons de ma présence à Oberursel.

C'est ainsi que je fis la connaissance d'un amiral allemand, Schulz, qui avait été fait prisonnier par les Anglais, mais qui avait été prêté par eux aux Américains aux fins d'enquête. Il avait donc été emmené aux Etats-Unis où il avait séjourné plusieurs mois, puis il avait été ramené en Allemagne et interné à Oberursel, dans une cellule « D ». Dix-sept semaines durant, il y fut tenu dans l'isolement le plus complet. Il ne pouvait ni lire, ni écrire, ni recevoir de lettres. Il finit par protester auprès du commandant de la prison contre le traitement auquel il était soumis, sans raison apparente. Il ne reçut aucune réponse mais la lettre « D » qui était sur la porte de sa cellule fut enlevée et remplacée par un billet blanc, sans qu'aucune explication lui ait été donnée. De toute évidence, il n'y avait pas eu de raison sérieuse de le maintenir au secret absolu pendant dix-sept semaines ; du reste il n'avait jamais été interrogé, de sorte qu'il ignorait totalement pourquoi il se trouvait ici.

Le cas du Docteur Windelmann, lequel faisait commerce d'objets d'art, était différent. Bien que citoyen allemand, il ne

résidait plus en Allemagne depuis de longues années déjà, et c'est à l'étranger qu'il exerçait sa profession. Il avait été arrêté en Italie, sans explication, et interné à Oberursel. Le spécialiste du C. I. C. qui était chargé de son cas ne désirait pas obtenir autre chose de lui qu'une déclaration de ses avoirs à l'étranger. C'est pourquoi il avait été emmené en Allemagne, bien qu'il n'y possédât plus aucun domicile, mais où, en vertu de la loi sur la confiscation des bien allemands à l'étranger, il se voyait obligé de faire la déclaration de ce qu'il possédait. Windelmann s'y refusait avec obstination, prétendant que la loi en question ne s'appliquait pas à ceux qui ne vivaient pas habituellement en Allemagne, et qu'il n'avait en conséquence aucune raison de faire ce qu'on lui demandait. Le spécialiste du C. I. C. n'était évidemment pas de cet avis, et tenait *mordicus* à ne pas laisser échapper une aussi belle proie. Le séjour de Windelmann à Oberursel menaçait donc de se prolonger à l'infini.

Un autre détenu, jeune lieutenant de réserve démobilisé, avait été arrêté et interné à Oberursel sur le simple soupçon de son adhésion à un mouvement de résistance que l'on disait exister en Allemagne. Il protestait de son innocence, alléguait qu'il n'avait jamais entendu parler d'un quelconque mouvement de résistance, et qu'en tout cas il n'avait été affilié à aucun. Néanmoins, cela faisait déjà plusieurs mois qu'il se trouvait à Oberursel, bien qu'on n'eût rien pu prouver contre lui. Ce qui le rendait suspect aux yeux des Américains, c'est probablement le fait qu'il était un exemple parfait de blond nordique, tel que le régime nazi en avait popularisé le type pour les besoins de sa propagande raciste. De temps en temps il était appelé au bureau :

— Alors, fils de Wotan ? Tu ne veux toujours rien nous dire ? lui demandait l'enquêteur.

Parmi les autres détenus de ma catégorie avec lesquels je pus échanger quelques mots, se trouvaient deux Polonais et un Français qui avaient combattu dans l'armée allemande, un Bulgare, un Allemand qui avait été arrêté pour la seule raison qu'il avait fait partie du régiment Gross Deutschland, et un Ukrainien.

⁂

Le lendemain, un caporal entra dans ma cellule :

— Habillez-vous et suivez-moi, dit-il.

Je me rendis en sa compagnie, le long des corridors, tout

au fond des baraquements. Il me fit pénétrer dans une sorte de petite pièce étroite, puissamment éclairée. Je compris que je me trouvais dans un cabinet photographique. Le caporal m'accrocha au cou une plaque où était écrit mon nom, et me photographia par deux fois, de face et de profil. C'était la première fois que l'on me photographiait depuis que je me trouvais interné, alors que la plupart de mes compagnons de captivité l'avaient été depuis longtemps déjà. Je ne pouvais m'empêcher d'avoir honte à l'idée que cette photo ne pourrait que donner l'image du malfaiteur classique, car ma barbe était vieille de plusieurs jours, j'étais sans cravate et j'avais un veston presque en loques.

Cette opération une fois terminée, je fus reconduit dans ma cellule. En passant devant la sentinelle qui était de garde dans le couloir, un Mexicain café-au-lait, je crus m'apercevoir qu'elle avait cligné de l'œil à mon intention. J'en étais encore à me demander si le Mexicain avait effectivement voulu me faire signe, ou si au contraire cela n'était chez lui qu'un tic nerveux, lorsqu'il ouvrit la porte de ma cellule et me demanda à voix basse :

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Je n'en sais rien, répondis-je. Du reste, je ne crois pas que quelqu'un le sache...

Le Mexicain me gratifia d'un sourire.

— J'ai renoncé à comprendre, ajoutai-je.

— Est-ce que vous vous imaginez par hasard que nous on y comprend quelque chose ? répondit-il. Il se tut un moment puis me demanda :

— Comment avez vous appris le français ?

— Et comment savez-vous que je sais le français ?

— Je vous ai entendu l'autre jour à la chancellerie.

— Je l'ai d'abord appris à l'école, puis en France.

— Vraiment ? fit-il, à la fois étonné et ravi.

Il projeta vers le sol un long jet de salive, puis conclut d'un ton encourageant :

— *Take it easy !*

Peu de temps après son départ, un sergent vint me chercher et m'emmena au bureau de l'enregistrement.

— Tournez-vous face au mur, me dit-il. Nom..., prénoms..., lieu et date de naissance... C'est bon... Allez-vous en...

Il me reconduisit à ma cellule et ferma la porte à clef.

L'histoire de fous continuait. J'avais, du reste, bien l'impression de me trouver dans un asile d'aliénés.

Un peu plus tard, on frappa à la porte de chacune des cellules du couloir. Après chaque coup j'entendais demander :

— *Doctah ?*

C'était la prononciation faubourienne du mot *Doctor*. Le représentant du service social de la prison demandait ainsi à chaque détenu s'il avait besoin de consulter le médecin. Puis, le Mexicain ouvrit à nouveau ma porte et me demanda si je voulais aller me raser. Sur ma réponse affirmative, il me conduisit aux lavabos et me tendit un rasoir. Dans la cuvette se trouvait un petit morceau de savon.

— Vous n'auriez pas une glace par hasard ? lui demandai-je.

— Nous non plus on n'en a pas ! me dit-il.

— Vous voulez rire...

— C'est pourtant vrai... Dépêchez-vous ! Vous n'avez que trois minutes... C'est le règlement !

La lame de rasoir avait déjà été utilisée de nombreuses fois, car elle arrachait la barbe plus qu'elle ne la coupait. J'opérai à l'aveuglette et à toute allure. Il n'était pas question de me raser de près. La sentinelle était à la porte des lavabos et ne me quittait pas des yeux.

— C'est le règlement, répétait le Mexicain comme pour s'excuser. C'est pour éviter les suicides...

Il me reconduisit à ma cellule et m'y enferma. Après quoi il ouvrit la porte à un autre détenu qu'il mena aux lavabos, et ainsi de suite. Tous se rasaient avec la même lame qui passait de l'un à l'autre sans être désinfectée ni même lavée.

⁂

Chaque jour, j'entendais dire que l'un ou l'autre de mes compagnons avait été conduit à l'interrogatoire. J'attendais avec impatience d'être interrogé moi aussi et les jours s'écoulaient lentement. Par bonheur, le préposé au service social nous distribuait quotidiennement trois ou quatre journaux. Les seuls à bénéficier de ce privilège étaient bien entendu les détenus à billet blanc. N'ayant rien d'autre à faire, je les lisais tous de la première à la dernière ligne. La déchéance morale de l'Allemagne s'y révélait dans toute son ampleur, et j'y observais plus particulièrement l'erreur volontaire, la véritable escroquerie historique que les Alliés tentaient d'accréditer

dans le monde, à savoir que le national-socialisme avait été non la métamorphose spontanée et révolutionnaire de la nation allemande tout entière, mais un vulgaire complot ourdi par une bande de criminels sans scrupules, qui avaient réussi traîtreusement à s'emparer du pouvoir. A en croire les journaux, on n'aurait jamais pu imaginer que l'idéologie nazie avait été partagée par les neuf dizièmes au moins de la nation allemande, laquelle s'était enthousiasmée, et avec quel éclat ! s'était sacrifiée, avait souffert, lutté, combattu aux quatre coins du monde pour faire triompher l'idéologie nouvelle, avait déclenché pour cela une guerre sans exemple dans l'histoire, s'était donnée corps et âme à ses chefs et pour eux avait sombré dans le désastre le plus complet. Non, tout cela était faux, tout cela devait être rayé de l'histoire. Selon eux, le peuple allemand n'avait été composé que d'enfants innocents, induits en erreur, trompés et mystifiés par la bande des criminels nazis, lesquels avaient abusé de la candeur de ces bons Allemands pour arriver au pouvoir et provoquer une guerre malheureuse, dans le but de servir les seuls intérêts égoïstes des membres de la clique nazie. Telle était la version officiselle de l'avènement du nazisme et des causes de la deuxième guerre mondiale !

⁂

Après avoir attendu encore longtemps, et en vain, d'être une bonne fois interrogé, j'écrivis au chef du C. I. C. pour le prier de faire en sorte qu'il me soit enfin permis de connaître les raisons de mon internement dans cette singulière succursale de la Gestapo américaine qu'était Oberursel.

Je ne reçus aucune réponse, mais le jeune soldat qui m'avait dit avoir été en Roumanie vint me voir. Il était une des rares figures sympathiques de l'endroit.

— *Everything O. K. ?* me demanda-t-il.

— Comment voulez-vous que tout soit O. K. ! dis-je avec humeur. Cela fait déjà quatre semaines que je me trouve dans cette cellule et personne ne m'a encore jamais dit pourquoi !

— Vous êtes Roumain, n'est-il pas vrai ?

Je le regardais sans comprendre.

— Mais vous le savez bien, répliquai-je.

— Qu'est-ce que vous avez fait en Roumanie ?

— Ce que j'y ai fait ? Qu'entendez-vous par là ?

— Quel était votre métier ?

— Je suis général, je vous l'ai déjà dit!

— Ah oui ! En effet, je me rappelle ! Et que désirez-vous ? Vous voulez retourner en Roumanie ?

— Certes non ! Du moins pas encore ! Mais pourquoi me le demandez-vous ? En serait-il question par hasard ?

— Oh non !

— Mais alors, que me veut-on à la fin ? Je voudrais parler à quelqu'un du C. I. C., je n'en demande pas plus. Cela est-il vraiment impossible ?

— J'en parlerai au capitaine, me dit-il.

Quelques jours plus tard, j'eus l'occasion de le croiser dans le corridor, à l'heure du repas.

— Alors ? lui dis-je à voix basse. Vous avez parlé au capitaine ?

Pour toute réponse il me cligna de l'œil comme pour me dire de ne pas m'inquiéter, que tout était O. K.

Je ne le vis plus jamais. Sans doute avait-il été transféré ailleurs.

⁂

Chaque semaine nous avions droit à un petit paquet de tabac. Au bout de quatre semaines, ayant mis de côté les petits bouts de ficelle avec lesquels ils étaient attachés, j'en eus assez pour faire tenir mon pantalon et l'empêcher de tomber. Enfin délivré de ce souci stupide, je pouvais désormais me mouvoir plus à l'aise.

Un jour, en revenant des lavabos, j'aperçus dans le corridor un officier américain petit de taille, qui inspectait les sentinelles. C'était le premier officier que je voyais à Oberursel. Comme je passais près de lui, il se retourna, et je pus à peine en croire mes yeux ! L'officier n'était autre que ma vieille connaissance des premiers jours de captivité à Bärenkeller, le petit Napoléon. c'est-à-dire Kahn. Sur ses épaules brillaient les deux barrettes argentées qui indiquaient le grade de capitaine auquel il avait été promu. Les loyaux services qu'il avait rendus à la démocratie lui avaient valu cette récompense, bien méritée assurément. Ainsi donc, c'était le petit Napoléon qui était le chef redouté de ces lieux !

Le lendemain, le règlement de la prison fut affiché dans chaque cellule. C'était une feuille ronéotypée, rédigée en anglais, en français, en allemand et en russe. Je lus avec attention l'énoncé de toutes les sanctions, punitions, châtiments qui nous attendaient à la moindre infraction au règlement élaboré par Kahn, ainsi que les récompenses promises à tous ceux

dont la conduite serait exemplaire. Ces derniers pourraient se promener tous les jours, se raser trois fois par semaine et même aller le dimanche à la messe ! Comme de bien entendu, seuls les articles concernant les punitions étaient respectés ; les récompenses étaient le plus souvent oubliées. Ainsi, les détenus qui étaient surpris à regarder par la fenêtre, bien que ceux à billet blanc eussent le droit d'ouvrir la leur, étaient aussitôt privés de courrier, de tabac et de journaux, ceci à la première infraction, sans compter qu'ils n'avaient plus le droit d'ouvrir leur fenêtre. Le règlement prévoyait des sanctions plus sévères : mise au cachot, au pain sec et à l'eau, privation de lit, etc. Quant aux récompenses, personne ne songeait à nous en faire bénéficier. L'*exercise* n'avait lieu que lorsque le beau Johny était bien luné ; quelquefois tous les jours pendant dix minutes, à moins qu'il ne nous laissât enfermés durant toute une semaine sans mettre le nez dehors. Pour nous raser il en était à peu près de même, et la plupart du temps nous n'y allions guère plus souvent qu'une fois tous les huit jours. Il nous arriva même de garder une barbe vieille de douze jours, jusqu'à ce qu'un soldat parmi ceux qui bâillaient d'ennui à longueur de journée, se décidât enfin à nous mener aux lavabos. On imagine aisément le plaisir que nous ressentions à couper une telle barbe, en trois minutes seulement, sans miroir, à l'aide d'une lame ébréchée et rouillée et d'un peu de savon de lessive !

— *Mach snell ! Mach snell !*

Quant au service religieux, uniquement catholique, il était célébré le dimanche après-midi à la chapelle par un aumônier américain, et seuls les détenus à billet blanc avaient le droit de s'y rendre. Durant quelque temps, nous y fûmes conduits assez régulièrement, puis cela cessa sans que l'on sût pourquoi.

Un fait qui eût passé inaperçu partout ailleurs, mais auquel nous attachâmes de l'importance parce qu'il rompait le cours monotone de notre vie à Oberursel, se produisit. A proximité de la prison, une horloge se mit à sonner les heures, les demi-heures et les quarts d'heure. Qu'elle nous semblait douce, cette chanson écrite sur une seule note. Elle nous reliait à l'extérieur. Elle nous redonnait courage et nous permettait d'échapper quelque peu à l'engourdissement qui s'emparait de l'esprit et du corps dans cette atmosphère de morne absurdité que nous respirions tous. La joie que j'éprouvai la première fois que je l'entendis est impossible à décrire. Enfin, me dis-je, voilà quelque chose de sensé ! Mais cette joie ne devait durer que quelques jours à peine. L'horloge se tut. Sans doute avait-on estimé en haut lieu que le son en était subversif et constituait un danger pour la sécurité des forces américaines.

Un autre fait survint, qui nous arracha à notre torpeur. Une femme avait été arrêtée par les Américains, Dieu sait pourquoi, et internée à Oberursel. C'était une Russe. A en juger par ses cris et sa façon de parler, car personne n'avait pu la voir, elle devait être assez jeune et fort malade. De véritables crises d'hystérie la prenaient parfois et la faisaient hurler pendant des heures sans discontinuer. Sa voix en devenait tellement enrouée qu'on aurait pu croire à la présence non pas d'un être humain, mais d'une bête sauvage aux abois. Elle criait jusqu'à épuisement complet, jusqu'à en perdre connaissance. Les soldats qui étaient de garde dans les couloirs en devenaient malades, surtout la nuit. On sait en effet que le premier souci d'une sentinelle américaine consiste à savoir comment elle pourra dormir à poings fermés. Or cela n'était plus possible, car les hurlements de la femme n'auraient permis à personne dans la prison de fermer seulement un œil.

— *Warum suda ? Warum suda ?* (pourquoi ici ?) criait-elle à tue-tête lorsque la sentinelle n'y tenant plus entrait dans la cellule pour la faire taire.

— *Warum suda ? Warum suda ?*

Cette expression mi-allemande, mi-russe était apparemment la seule qu'elle eût à sa disposition pour se faire comprendre. Elle la répétait inlassablement, même lorsqu'on la faisait sortir de sa cellule pour l'emmener à l'interrogatoire. Ses cris se répercutaient dans le corridor puis s'affaiblissaient graduellement à mesure qu'elle s'éloignait.

Le soir, elle recevait habituellement la visite du médecin de la prison, lequel lui administrait de force une injection d'un calmant quelconque. Elle tombait alors en léthargie et nous avions enfin la paix. Puis tout à coup, au beau milieu de la nuit, nous sursautions en l'entendant répéter à tue-tête la même phrase :

— *Warum ? Warum suda ? Warum ? A a a a h ? Warum suda ? A a a a a h !...*

⁂

L'espoir que j'avais d'être promptement interrogé fut déçu une fois de plus, en dépit de mes demandes réitérées. L'existence que je menais à Oberursel devenait de plus en plus décourageante. Au début, les lettres que je recevais de ma famille me parvenaient avec deux ou trois semaines de retard. Mais il

y avait longtemps que je n'avais plus rien reçu des miens, et lorsque nous étions autorisés à nous promener dans la cour je demandais à mes compagnons si leur correspondance leur arrivait régulièrement. Mais cela ne me fournissait aucune indication précise, car aucun de nous n'était soumis au même traitement, bien que nous fussions classés dans la même catégorie, celle des billets blancs. Les uns n'avaient jamais reçu de lettres ; d'autres en étaient privés depuis des semaines et parfois des mois. Je ne savais que penser et le manque de nouvelles de ma femme et de mon enfant était, de tout ce que j'avais à endurer, ce qu'il y avait de pire.

Certains des soldats qui nous gardaient m'étaient devenus odieux, et j'éprouvais une répulsion instinctive à les voir, même de loin. On aurait dit de véritables gangsters. Ils étaient dépourvus non seulement de toute intelligence, mais encore de toute chaleur humaine. D'autres cependant étaient parfaitement convenables, et accomplissaient leurs tâches avec une extrême correction, bien que celles-ci fussent le plus souvent dénuées de sens commun. Parmi les premiers se détachaient particulièrement deux brutes parfaites : l'une d'origine polonaise, l'autre d'origine hongroise. Ces deux gardiens étaient chargés de distribuer la nourriture. Sans le moindre motif, ils accablaient d'injures tous les détenus qu'ils approchaient. Si l'un de nous, après le repas, lui redonnait sa tasse avec l'anse à gauche, la sentinelle l'injuriait pour ne pas l'avoir mise à droite, et vice versa. Lorsqu'il parlait, la bave lui coulait sur le menton. Il faisait attendre une heure, parfois deux, le détenu qui demandait à aller aux cabinets. Et, même alors, il lui cherchait noise :

— Toi, je t'ai vu rire, disait-il, l'œil mauvais.

— Mais non, voyons. Je n'ai pas ri ! répliquait le détenu accroupi à ses pieds.

— Tu mens ! hurlait l'autre.

Ou bien :

— Ouvre la fenêtre !

Le détenu s'exécutait.

— Je t'y prends à regarder dehors !

Et cela recommençait.

Lors d'une de nos promenades dans la cour, un certain Hammes, qui avait été conseiller de légation à Madrid pendant la guerre, me raconta que dans la cellule voisine de la sienne il se passait des choses peu ordinaires. Un lieutenant soviétique inculpé d'espionnage y était, paraît-il, enfermé, sans lit et sans couverture. Comme en ce début de novembre la température était assez basse et que sa cellule n'avait pas de vitres, le Russe gémissait de froid toute la nuit. Hammes prétendait même qu'un soir son voisin avait été déshabillé et inondé d'eau glacée. Je ne saurais dire avec certitude si l'histoire est vraie ou non, et je la relate sous toutes réserves. Toujours est-il qu'un matin j'entendis le Russe passer dans le couloir en donnant plutôt l'impression de se traîner que de marcher. Il avait la démarche caractéristique des ivrognes et ne pouvait faire trois pas sans s'écrouler sur le sol.

— *Mach snell ! Mach snell !* criaient les sentinelles.

L'homme se relevait, faisait deux ou trois pas et tombait à nouveau.

Une nuit, la porte d'une cellule proche de la mienne fut ouverte toutes les cinq minutes. Le bruit que faisait la serrure chaque fois qu'on ouvrait et refermait la porte aurait réveillé un sourd. Je ne comprenais pas à quoi cela rimait et j'étais très intrigué. Le lendemain, la sentinelle recommença ce petit jeu et la nuit cela continua. Un détenu, voisin de la cellule en question, m'expliqua, lors de notre promenade dans la cour, les raisons de ce manège. Son voisin était un nouveau que l'on « préparait » en vue de l'interrogatoire en l'empêchant de dormir pendant trente-six heures consécutives. Les bruits de serrure et de cadenas n'avaient pas d'autre but que de le « mettre à plat » à la fois par manque de sommeil et par l'exaspération que provoquait ce bruit lancinant. Lors de l'interrogatoire, les enquêteurs du C.I.C. n'auraient ainsi devant eux qu'une sorte de chiffe sans volonté et incapable de résister.

⁂

Noël approchait. J'étais navré d'avoir à le passer dans un lieu aussi détestable qu'Oberursel, et si loin des miens, sans nouvelles d'eux. Et toujours la même question obsédante me tourmentait : pourquoi mon absurde détention se prolongeait-elle ? Pourquoi ne m'en donnait-on pas la raison ? Pourquoi adoucissait-on mon sort pour me replonger tout à coup, sans explication, dans un enfer pire que tous ceux que j'avais connus ? A quoi rimait tout cela ? Mes changements de régime s'inscrivaient-ils dans une ligne politique générale fluctuante, ou bien les différences de traitement que j'observais d'un camp à l'autre n'étaient-elles imputables qu'à la nature plus ou moins perverse de ceux qui les dirigeaient ? Je penchais pour cette

deuxième hypothèse. Placez un Lissanetz dans un camp jusque-là habitable, il en fera immédiatement un enfer.

A Oberursel comme ailleurs, je constatais chez les Américains ce même manque d'unité et de logique dans leur conduite, ce même souci de fuir toute responsabilité, cette même propension à n'agir que selon leur bon plaisir, qui avaient compromis toute l'œuvre qu'ils s'étaient proposé de réaliser en Europe.

Je m'étais imaginé qu'il existait un motif quelconque légitimant mon transfert à Oberursel, motif qui, logiquement, pour être valable, devait être précédé ou suivi d'une enquête, car c'est bien en cela que consistait la mission principale de cet organisme du Service Secret américain sous la coupe duquel je me trouvais présentement. Or j'étais à Oberursel depuis près de trois mois et personne encore ne m'avait dit pourquoi. Il ne me restait plus qu'à m'armer de patience en attendant la prochaine tuile qui me tomberait sur la tête...

Dans la semaine qui précéda Noël, un haut-parleur de la prison nous fit entendre au moins deux fois par jour des enregistrements de chants de Noël, et entre autres « Stille Nacht, heilige Nacht », au milieu de disques de danse et de chansons américaines de music-hall. Au début, ces disques bien que dénaturés et affadis par les chœurs de girls, me touchaient profondément. Je voyais défiler devant moi, à travers les larmes qui me brouillaient la vue, les heureux noëls du passé, alors que j'étais encore au milieu de ceux que j'aimais. Mais d'entendre les mêmes sons nasillards, deux fois par jour, cela finit par me taper sur les nerfs et par me faire grincer des dents.

La nuit de Noël, j'entendis qu'on ouvrait les portes des cellules l'une après l'autre. Lorsque mon tour arriva, la clé tourna dans la serrure et j'aperçus dans l'encadrement de la porte le valeureux commandant de notre prison, le capitaine Kahn, accompagné des préposés au service social. J'en demeurai bouche bée, me demandant ce qu'ils venaient faire. Kahn m'adressa la parole :

— *Ich wünsche Ihnen ein fröhliches Fest*, me dit-il en fixant sur moi son regard froid.

— *Thank you*, répondis-je, éberlué.

— *Ich schenke Ihnen diese Kleinigkeit*, poursuivit-il en me tendant un paquet.

— *Thank you*, répétai-je d'une voix étranglée.

— *Vorläufig kann ich nicht mehr für Sie sein machen. Ich hoffe aber dass das nächste Jahr sin besseres für sie sein wird.*

Je regardai Kahn avec étonnement, ne sachant plus que répondre. Quant à lui, il semblait sur le point de dire encore quelque chose, mais il y renonça.

— *O. K. ?* me demanda-t-il seulement, d'un ton engageant.

Je le regardais toujours sans rien dire.

— *O. K. ?* dit-il lui-même pour conclure. Et il partit. La clé tourna par deux fois dans la serrure. La cérémonie officielle de Noël était terminée. J'ouvris le paquet et y trouvai deux petits sacs de tabac, une minuscule tablette de chocolat, une plaque de chewing-gum, un savon de toilette, une boîte de poudre dentifrice, et... une paire de caleçons d'enfant ! Ce fut le Noël le plus triste de ma vie.

⁂

Trois jours plus tard, je reçus d'un coup six lettres de ma famille. Elles m'avaient été adressées six mois auparavant, alors que j'étais encore à Neu-Ulm ! Ce simple fait indique à lui seul l'incohérence et le désordre qui régnaient au sein de l'administration américaine. Le lendemain, je reçus enfin une lettre, plus récente, celle que j'attendais. Elle avait été expédiée un mois auparavant ; quant au mois précédent, l'absence de nouvelles s'expliquait par le fait qu'on ne m'en avait pas envoyé. Ma femme avait été gravement malade, et tant qu'elle s'était débattue entre la vie et la mort, mon fils s'était volontairement abstenu de m'écrire. Cette lettre m'accabla. Les nouvelles que mon fils me donnait étaient, du fait même des circonstances et des précautions qu'il croyait encore devoir prendre, assez vagues. Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il se décida à me décrire en détail la maladie dont avait souffert ma femme. Elle avait été victime d'une attaque d'apoplexie qui avait provoqué un début de paralysie du cerveau, heureusement passagère, caractérisée par des effets d'aphasie. Lorsque tous ces détails me furent révélés, je n'étais déjà plus à Oberursel. A l'époque, je les ignorais complètement, et tout ce que je savais c'était que ma femme était au plus mal. Au comble de l'inquiétude, je ne cessais de me tourmenter jour et nuit en pensant à elle, me demandant ce qui avait bien pu provoquer ce nouveau malheur.

J'avais appris par les journaux que dans certains camps les Américains accordaient à leurs prisonniers des permissions lorsqu'un des leurs était gravement malade. De toute évidence, j'ignorais encore le véritable caractère de l'administration

d'Oberursel, puisque j'eus la naïveté d'introduire une demande. Il n'y fut pas répondu.

⁂

Le nouvel an arriva. Rien n'avait changé pour moi. J'étais cependant content de savoir que cette malheureuse année 1946 était enfin terminée. C'est donc plein d'un nouvel espoir, et armé de mon inébranlable optimisme, que j'abordai 1947.

Le 2 janvier, je fus conduit à notre *shower* hebdomadaire, en compagnie de deux détenus. Quel ne fut pas mon étonnement en reconnaissant dans l'un d'eux le prince August-Wilhelm de Hohenzollern, le propre fils du Kaiser et l'un des principaux leaders nazis ? J'avais fait sa connaissance lorsque j'étais ministre à Berlin et je l'avais rencontré à plusieurs reprises au cours de diverses réceptions. August-Wilhelm était maintenant méconnaissable, il n'avait plus guère que la peau et les os. Vieilli, malade, il marchait en boitant, chaussé de gros souliers de rebut de l'armée américaine. Pendant les quatre minutes qui nous étaient accordées pour le *shower*, le prince eut le temps de me dire qu'il arrivait du camp de Darmstadt, et qu'il aurait dû aller à celui de Ludwigsburg où avaient été transférés tous les détenus qui se trouvaient à Darmstadt après la suppression de ce camp par les Américains. Il ignorait pourquoi il avait été amené à Oberursel, qu'il connaissait du reste pour y avoir séjourné. Il se plaignait de ne pouvoir rien manger à cause de son estomac malade. C'était donc lui qui dérangeait si souvent les sentinelles américaines pour être conduit aux cabinets, ce qui n'était pas pour plaire aux soldats qui commençaient à être excédés et qui le houspillaient sans ménagement.

— *Mach snell ! Mach snell ! You dirty big pig !*

Pauvre prince ! Grandeur et décadence....

⁂

Au matin du 3 janvier, je fus surpris de constater que le soldat du service social qui faisait chaque matin la tournée des cellules en jetant dans chacune une poignée de journaux, était passé devant la mienne sans s'arrêter. Soit erreur, soit caprice, il m'était déjà arrivé d'être oublié lors de la distribution des publications réservées aux « billets blancs ». Cette fois cependant, cela me paraissait bizarre. Je frappai à la cloison et demandai à voix basse à Hammes s'il avait bien reçu ses journaux.

— Oui, me répondit-il, et vous ?

— Pas encore. Je me demande s'il l'a fait exprès.

— En effet, c'est curieux.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le beau Johny ouvrit ma porte.

— Vous avez dix minutes pour faire vos bagages, me dit-il. *Mach snell !*

J'eus un coup au cœur. Ce n'était pas trop tôt ! J'échappais enfin à cette maudite prison de la Gestapo américaine qu'était Oberursel ! Il m'était totalement indifférent de savoir où j'allais. Le tout était de sortir d'ici, et le plus tôt serait le mieux...

Johny revint un peu plus tard.

— Allez ! Suivez-moi ! me dit-il.

J'étais prêt depuis longtemps. Il me conduisit à la chancellerie. Devant la porte, je vis mes bagages jetés par terre, en désordre, avec ceux de trois autres détenus qui devaient partir en même temps que moi. En regardant mes bagages de plus près, je m'aperçus que mon manteau, mon chapeau et ma serviette avaient disparu. Je refusai de signer le récépissé que Johny me présentait et réclamai ce qui manquait. Je pensais en effet avec terreur au voyage que j'aurais à faire par un froid intense et dans un camion ouvert à tous les vents, sans manteau ni chapeau, voyage qui durerait plusieurs heures peut-être. Les soldats se mirent en grognant à la recherche des objets manquants. Au bout d'une demi-heure, ils les découvrirent derrière des caisses. J'étais soulagé, bien que la doublure de mon manteau eût été mangée par les souris, ainsi que tout ce qui était dans ma serviette. Celle-ci était toute remplie de leurs crottes.

— *Mach snell ! Mach snell !*

Je grimpai dans le camion et nous partîmes.

IV

LUDWIGSBURG

Il gelait à pierre fendre lorsque nous quittâmes Oberursel. Où allions-nous ? Sur l'autostrade Francfort-Karlsruhe, nous laissâmes derrière nous la route de Darmstadt. Donc nous

n'allions pas à Darmstadt ainsi que je l'avais supposé tout d'abord. Puis, notre camion abandonna l'autostrade et s'engagea sur la route de Stuttgart. Notre nouvelle destination ne pouvait donc être que Heilbronn ou Ludwigsburg. J'avais pour compagnons de voyage deux anciens officiers allemands qui avaient été détachés pendant la guerre à la légation d'Allemagne à Lisbonne, et un fonctionnaire civil de cette même légation. Tandis que nous roulions, je réfléchissais au sinistre séjour que j'avais fait à Oberursel. J'y étais demeuré plus de trois mois sans que l'on eût jamais songé à m'interroger. Mon transfert à Oberursel était-il dû à une erreur, ou bien était-il le fait de l'inconséquence manifeste dont j'avais pu constater les méfaits depuis les premiers jours de ma captivité ? Il m'était difficile de préciser à qui je devais rendre grâces de ce séjour aussi inutile que stupide.

En fin d'après-midi, nous quittâmes la grande route pour prendre celle qui menait au camp de Heilbronn, dont on apercevait déjà les lumières et les tours de guet. Heilbronn était-il donc notre nouvelle destination ? Je savais qu'il ne s'y trouvait plus qu'un camp de prisonniers de guerre.

Le camion stoppa à l'entrée du camp. Le sergent qui nous accompagnait sortit de la cabine, suivi de son chien policier, et fit descendre l'un des deux officiers allemands. Je compris qu'il était le seul de nous à être transféré à Heilbronn ; notre destination, à nous qui restions, devait être Ludwigsburg. Les formalités de remise du prisonnier une fois terminées, nous reprîmes notre route, en direction de Ludwigsburg précisément. Nous y arrivâmes en pleine nuit.

Nous fûmes reçus correctement. Non seulement nos bagages ne furent pas pillés, mais encore on mit à notre disposition un petit chariot pour les transporter depuis la porte du camp jusqu'au block qui nous était assigné. L'impression favorable que nous avions eue dès l'entrée devait se confirmer ultérieurement. C'était en effet le camp le mieux organisé et le moins inhumain de tous ceux que j'avais connus jusqu'alors. Son commandant, le major Dahl, était un homme des plus affables comme des plus consciencieux. Il avait eu l'heureuse idée d'abandonner tout le soin de l'administration intérieure aux détenus eux-mêmes, se contentant d'assurer la garde du camp et la surveillance générale, et de fournir la nourriture.

Toute l'organisation intérieure — poste, intendance, hébergement, service social, programmes d'instruction, loisirs, — fonctionnait admirablement sous la direction du Docteur Vogt.

Dans la chambre où je me trouvais maintenant, l'ambiance était des plus agréables. J'étais en compagnie de plusieurs officiers d'état-major, les colonels Eckstein et Egelhalf, les commandants Pfahlbusch et Feldmann, ainsi que du Docteur Pickert, ancien médecin légiste de Stuttgart, et de deux adjudants S. S. Aucun d'eux n'avait autre chose à se reprocher que d'avoir servi sa patrie ; aussi les rapports étaient-ils cordiaux. Tous étaient joyeux, pleins d'entrain et d'optimisme. Il aurait été impossible de ne pas se sentir à l'aise parmi eux, et l'on s'accoutumait aisément au rythme du camp. Tout ce que l'on pouvait y voir et y entendre était digne d'intérêt : conférences, représentations, concerts donnés avec le concours des artistes de Ludwigsburg. Je rencontrai là, évidemment, beaucoup d'anciennes relations. Le baron von Steengracht, ancien secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, et von Dörnberg, ancien chef du protocole au même ministère, vinrent me voir le lendemain même de mon arrivée, et nous évoquâmes beaucoup de souvenirs communs. Le camp, d'ailleurs, regorgeait d'anciens diplomates allemands : les ambassadeurs Ritter, von Rahn, le baron von Halem, le *Geheimrat* Ruhe, etc., avec lesquels j'avais eu affaire autrefois. Il s'y trouvait également de nombreux industriels et fonctionnaires supérieurs. Je rencontrai même un jour, à ma grande surprise, un de mes plus anciens compagnons de captivité, le consul général Wüster que j'avais connu à Bärenkeller. Lorsqu'il en était parti, nous avions tous cru qu'il allait être libéré. En réalité, il avait été transféré ici où il se trouvait depuis lors. Sa principale occupation consistait à diriger les ateliers où l'on confectionnait des jouets, des articles en céramique et autres objets d'art. J'appris que se trouvait également au camp mon ancien camarade de chambre de Kornwestheim, le ministre bulgare Rogozaroff. Sa maladie faisait qu'il était interné à l'infirmerie. Certains détenus qui étaient ici depuis plus longtemps me donnèrent des nouvelles de plusieurs de mes anciens compagnons. Le général croate von Dessovic avait été libéré en octobre, et le colonel slovaque Androvich avait été envoyé en Tchécoslovaquie. Tous ceux qui avaient été autrefois à Kornwestheim avaient dû, avant d'échouer enfin à Ludwigsburg, passer par de nombreux camps, sans qu'ils aient jamais pu déceler le pourquoi de ces déplacements continuels.

⁂

Ludwigsburg était un camp de triage. Après examen de leurs dossiers, une partie des internés devait être relâchée ; une autre devait être dirigée sur Dachau. Ceux-là étaient retenus

comme témoins à différents procès ou comme suspects. Mais la plupart d'entre nous devaient être transférés dans les camps allemands où il leur faudrait passer devant les cours de dénazification. Une question non encore résolue était celle des étrangers. Il y avait au camp plusieurs citoyens roumains, minoritaires allemands de Transylvanie. On leur avait donné à opter soit pour la nationalité roumaine, auquel cas ils auraient à subir les effets de la « détention automatique » en leur qualité d'anciens volontaires S. S., soit pour la nationalité allemande, ce qui aurait pour conséquence de les faire passer devant les cours allemandes de dénazification. Parmi ces Allemands de Transylvanie, je rencontrai le colonel Dengel, qui avait été autrefois officier dans la cavalerie roumaine mais avait démissionné pour s'enrôler dans l'armée allemande comme S. S., et le colonel Broser, des troupes de montagne, qui était dans la même situation. Mais le cas le plus difficile était celui de ces jeunes Roumains qui avaient été envoyés en stage d'instruction spécialisée en Allemagne, et que le 23 août 1944 avait surpris alors qu'ils étaient encore dans ce pays. Les autorités allemandes leur avaient donné à choisir entre le camp de concentration et la continuation de la lutte dans les unités où ils se trouvaient. La plupart, bien entendu, avaient opté pour cette seconde solution. Certains d'entre eux, pour leur malheur, furent versés dans un régiment de S. S., ce qui leur valait maintenant d'être toujours prisonniers, car ils étaient des « automatiques », alors que ceux de leurs camarades qui avaient été versés dans l'armée régulière, c'est-à-dire la Wehrmacht, étaient libres depuis longtemps. Parmi ces anciens S. S. malgré eux, se trouvaient les sous-lieutenants Andreevici, Puscariu et Carabella. Quelques-uns auxquels on avait reconnu la qualité de légionnaire (rien de commun avec les légionnaires de la Garde de Fer) avaient cependant été relâchés.

Chaque jour, des groupes importants de détenus étaient libérés. D'autres étaient transférés dans les camps allemands, entre autres les officiers d'état-major. Ceux qui devaient prendre part aux procès étaient dirigés soit directement sur Nuremberg, soit sur Dachau, dès qu'on les avait rangés dans telle ou telle catégorie. De toute évidence, le camp de Ludwigsburg était en voie de liquidation, car l'activité intense qu'on y déployait en vue de classer les détenus rompait nettement avec les habitudes américaines. J'attendais avec l'impatience que l'on devine la décision qu'on allait prendre à mon égard. Comme je voyais que beaucoup d'étrangers, surtout des Ukrainiens, étaient remis en liberté par groupes entiers, je sentais croître en moi l'espoir de me voir bientôt relâché moi aussi.

Cet espoir fut déçu une fois de plus. Ordre fut donné en effet, on ne sait trop pourquoi, de remettre immédiatement le camp aux autorités allemandes. Cette passation de pouvoirs devait être effective deux jours plus tard, c'est-à-dire le 11 février, date à laquelle le camp devrait passer aux mains des dites autorités. Cette hâte aussi insolite qu'inexplicable, fit que les opérations de classement furent brusquement interrompues. Pour simplifier les choses, les détenus furent partagés en deux catégories : ceux qu'on avait décidé de remettre aux autorités allemandes, et ceux dont le cas n'avait pas encore été tranché. Les premiers, qui étaient les plus nombreux, seraient maintenus en détention à Ludwigsburg, dans le camp devenu allemand ; les seconds seraient transférés à Dachau, seul camp américain d'internés civils subsistant en Allemagne, en vue d'achever leur classement. J'étais désolé. Cela retardait d'autant ma délivrance, sans compter que j'aurais à supporter une fois de plus les désagréments d'un transfert dans un autre camp, les fatigues du voyage, les difficultés d'une nouvelle installation, tout cela en plein hiver, par un froid intense. Il faudrait attendre des semaines, des mois peut-être, avant que soient reprises les opérations de classement si malencontreusement interrompues.

Notre transfert fut décidé pour le lendemain (qui était le 10 février). Par une ironie du sort, je me voyais dirigé sur le camp de triste mémoire de Dachau le jour même de la signature du traité de paix entre les Etats-Unis (et leurs alliés) et la Roumanie.

Au matin du 10 février, tous ceux qui devaient partir durent se lever à 4 heures. Il gelait à tel point que nous en avions le souffle coupé. Nous fûmes entassés avec nos bagages, les uns par-dessus les autres ainsi que nous en avions déjà pris l'habitude, dans des camions ouverts, qui nous emmenèrent à toute allure à la gare par les rues désertes de Ludwigsburg. Aux fenêtres des maisons, nous pouvions entrevoir les visages des femmes et des enfants que le tintamarre des camions et les jurons des cow-boys avaient effrayés et qui soulevaient leurs rideaux pour voir ce qui provoquait ce tapage.

Notre convoi stoppa sur le quai des marchandises. Une rame de wagons délabrés nous y attendait et l'embarquement commença à raison de vingt personnes par wagon. Le plancher de ceux-ci était recouvert d'une épaisse couche d'ordures gelées. Dans chacun d'eux avait été installé un poêle de fortune, en tôle rouillée, auprès duquel se trouvait un tas de bois. La paroi du wagon avait été percée pour faire passer le tuyau cabossé et branlant qui aboutissait au poêle. Quant à la porte, il était impossible de la fermer, car les rails sur lesquels elle aurait

dû glisser étaient tordus et mangés par la rouille. Nous n'avions aucune provision de route. Avant même de partir, nous étions déjà glacés jusqu'aux os. Que serait-ce à notre arrivée à Dachau ?

Un soldat américain grimpa dans le wagon, les poches pleines à craquer de chocolat et de cigarettes. Enfin, le train s'ébranla. Il était onze heures passé et nous grelottions déjà depuis un long moment. Le poêle ne réchauffait pas l'atmosphère. En revanche il dégageait une fumée noire et âcre qui nous faisait tousser et déposait une couche de suie sur nos visages. La sentinelle, après avoir fumé cigarette sur cigarette et grignoté un bon nombre de tablettes de chocolat, nous demanda si nous n'avions rien à lui vendre. Aussitôt, plusieurs détenus fouillèrent dans leurs poches et retirèrent de leur cachette divers objets, en particulier des bagues d'aluminium fabriquées par les anciens concentrationnaires, dont même des Papous n'auraient pas voulu. Notre sentinelle achetait ces bagues à raison de 40 cigarettes et une tablette de chocolat chacune. Satisfait, le soldat les enfila à ses doigts avec celles qu'il possédait déjà, puis il s'assit sur une chaise et piqua un somme, son fusil à côté de lui. Si nous l'avions voulu, nous aurions pu nous sauver le plus facilement du monde. Près de Dachau, il finit par se réveiller et sursauta en s'apercevant qu'il avait dormi si longtemps. Après avoir regardé tout autour de lui, il parut content de voir que le compte y était. Il offrit une cigarette à chacun de nous.

— *Good boys !* dit-il tout réjoui.

Nous arrivâmes à Dachau.

V

DACHAU

Dachau ! Lieu de sinistre mémoire, rendu tristement célèbre par les atrocités qu'y avaient perpétrées les Nazis, et qu'une adroite propagande avait particulièrement montées en épingle, avec un luxe inouï de détails et de précisions. A la répulsion et au dégoût que je ressentais aujourd'hui en passant

le seuil de l'ancien camp nazi devenu camp américain, se mêlait pourtant une certaine curiosité. Tout bien considéré, je n'étais pas fâché de pénétrer dans ce lieu d'horreur et d'avoir ainsi la possibilité de faire par moi-même, et en toute impartialité, la part du vrai et du faux dans tout ce que j'avais entendu dire sur ce qui s'y était passé, d'établir la comparaison entre la propagande et la réalité.

Mais que faisais-je moi-même dans ce camp ? Cette question, je me l'étais déjà posée plus de mille fois depuis les premiers jours de ma captivité, et jamais encore je n'avais pu trouver de réponse satisfaisante.

Tard dans la nuit, notre convoi ralentit son allure et s'engagea en grinçant sur la voie intérieure qui desservait le camp de Dachau. Le train s'arrêta devant des hangars. Nous avions sous les yeux le même spectacle que celui auquel nous avions déjà assisté tant et tant de fois : des officiers du camp, cigarettes aux lèvres et les mains enfouies presque jusqu'aux coudes dans les poches de leurs pantalons ; un essaim de sergents s'agitant dans tous les sens, enroués à force de hurler : *Get going ! Get going !*.... surgissant de l'ombre dans la lumière aveuglante des phares, et y rentrant aussi soudainement. Nous n'apercevions pas d'autre lumière que celle de ces phares braqués sur le train, où les trois cents nouveaux « hôtes » de Dachau attendaient en claquant des dents, le visage noirci et la gorge desséchée par la fumée des poêles, qu'on leur donnât l'ordre de descendre des wagons. Un peu plus loin, une unité de mercenaires polonais attendait, l'arme à la bretelle, l'air mauvais, de passer à l'action si besoin était.

Les cris des sergents redoublèrent d'intensité, et les *Get going !* reprirent de plus belle.

Nous sautâmes hors de nos wagons en jetant dans le noir, pêle-mêle, tous nos bagages. Nous nous mîmes aussitôt en colonne, nos paquets à la main ou sur l'épaule. Les Polonais nous encadrèrent et nous fûmes comptés et recomptés par les sergents un nombre désespérant de fois.

— *Let's go !*

Notre colonne s'ébranla enfin, presque au pas de course, et nous longeâmes une barrière de barbelés haute de plus de 4 mètres, puissamment éclairée par des projecteurs placés au sommet de chaque poteau.

— C'est ici qu'on entre ? demandèrent plusieurs voix.

— Non, répondirent d'autres qui connaissaient les lieux.

C'est l'hôpital. Nous avons encore deux bons kilomètres à faire avant d'arriver au camp proprement dit.

Tous les cent pas, nous nous arrêtions pour souffler et changer nos bagages de main. Nous avions pris avec nous tout ce que nous avions pu, en prévision d'un internement de longue durée, et cela pesait assez lourd, étant donné notre faiblesse.

Nous aperçûmes enfin une porte monumentale sur laquelle était écrit en grandes lettres noires : « *S. S. Compound.* »

— Nous arrivons au logis, murmura quelqu'un à côté de moi.

Plusieurs détenus étaient tombés en cours de route, épuisés de fatigue, ou bien avaient glissé sur l'épaisse couche de glace qui recouvrait le sol. Des Polonais étaient restés en arrière pour les ramasser.

La colonne s'arrêta devant la porte du « S.S. Compound ». Nous fûmes à nouveau comptés et recomptés, puis répartis en groupes de 50 chacun. Les groupes ainsi constitués passèrent l'un après l'autre la grande porte du camp. Sur les deux côtés de la grande allée qui partait de l'entrée, nous apercevions dans la nuit les files de baraquements en bois.

Trois cents mètres plus loin, se trouvait une autre porte barrée d'une double rangée de barbelés. Notre groupe s'arrêta à nouveau et nous fûmes une fois de plus comptés.

— C'est le camp des W.C. ! dit quelqu'un.

— Qu'est-ce que c'est, les W.C. ? s'enquit un autre.

— *War Crimes*, espèce de gourde ! Tu n'as jamais entendu parler des criminels de guerre, peut-être ?

— Mais qu'est-ce qu'on vient faire ici ? fit un troisième d'une voix tremblante.

— Demande-le à ta grand-mère, elle te le dira !

Je profitai de notre halte à la porte du camp des *War Crimes* pour attacher une ficelle à mes bagages afin de pouvoir ainsi les traîner par terre, sur la glace, au lieu de les porter. Je regrettais de ne pas avoir eu cette idée plus tôt.

Notre groupe fut mené à la baraque 135 par un Kapo au visage rébarbatif. Le bâtiment était divisé en quatre dortoirs.

Dans celui où nous fûmes dirigés, le Kapo de salle entreprit de répartir les lits disponibles. Plein de sagesse, il décida que tous ceux qui avaient plus de cinquante ans occuperaient les couchettes du bas, dans la mesure où elles étaient libres, bien entendu, tandis que les plus jeunes devraient se contenter des

couchettes supérieures, au premier ou au second étage, selon leur âge. Les lits disponibles, cependant, étaient dépourvus de planches, car les détenus les avaient utilisées pour se chauffer, le bois qu'ils recevaient chaque jour n'y suffisant pas. Le Kapo, qui en tant qu'ancien garde-chiourme de camps nazis était suspect de crimes de guerre, ce qui expliquait sa présence à Dachau, fit appel aux locataires plus anciens, les priant de prêter aux nouveaux arrivants quelques planches de leurs propres lits.

— Demain vous en aurez d'autres, leur dit-il pour les encourager. On en distribuera ; c'est promis.

Certains se laissèrent fléchir, mais la plupart firent la sourde oreille. J'eus la chance d'avoir pour voisin de lit au 2ᵉ étage un jeune Autrichien à l'air sympathique, ancien officier S.S., lequel me céda obligeamment trois planches dont je mis l'une sous ma tête, la seconde sous mon dos et la troisième sous mes pieds. Malgré ma fatigue, je ne pus trouver le sommeil. Il faisait trop froid. Le poêle était éteint depuis longtemps et dehors il gelait à pierre fendre. Tard dans la nuit, vers deux ou trois heures du matin, le Kapo donna l'ordre d'éteindre toutes les lumières et de ne plus faire de bruit. Chacun se recroquevilla comme il put sur son lit de fortune, se demandant ce qu'allaient nous apporter les jours suivants.

⁂

A six heures du matin, le Kapo cria :

— Tout le monde debout. Appel dans dix minutes devant la baraque !

Chacun sauta hors du lit et s'habilla en hâte, sans même prendre la peine de se laver. Dehors, un vent glacé nous transperçait jusqu'aux os. Nous nous mîmes sur cinq rangs et le Kapo nous compta à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il fût bien sûr qu'il ne manquait personne. Le caporal américain arriva enfin. C'était un grand gaillard aux cheveux ébouriffés, au front étroit. Il ne retirait sa cigarette de la bouche que pour cracher. Il ne nous regarda même pas. Le Kapo fit son rapport avec gravité, d'un air pénétré, tout comme au temps où il était encore gardien dans un camp nazi.

— *All right !* dit le caporal. Après quoi il s'en fut, les deux mains dans les poches et la cigarette au bec, vers une autre baraque.

Nous réintégrâmes notre dortoir et le Kapo nous annonça que personne n'avait le droit d'en sortir jusqu'à nouvel ordre : dans une baraque voisine, quelqu'un manquait à l'appel.

Les yeux encore bouffis de sommeil, les détenus s'entassèrent autour du poêle où l'on avait allumé un feu anémique en sacrifiant de nouvelles planches de lit. Chacun essayait de se garantir du froid en se couvrant de tous les vieux vêtements, de tous les chiffons en sa possession.

A notre grand soulagement, nous apprîmes que nous n'avions été placés que provisoirement dans la section des *War Crimes* ; que bientôt nous serions transférés dans ce que l'on appelait le « Camp libre ». A l'exception, toutefois, de ceux d'entre nous qui étaient classés dans la catégorie des « criminels de guerre ». C'est toujours ainsi, paraît-il, que l'on procédait. Chaque nouvel arrivant devait passer quelques jours dans le « bunker », après quoi, suivant le cas, il était dirigé soit sur le « camp libre », soit sur le camp spécial (*Sonder-Lager*), soit sur le *War Crimes Camp*, à moins qu'il ne fût astreint à demeurer en *bunker*. Comme nous étions trois cents, et que le *bunker* était trop petit pour nous contenir tous, nous avions été mis, pour plus de sûreté, en *Sonder-Lager*. C'est donc ici qu'il nous fallait attendre la décision qui serait prise pour chacun de nous en particulier.

C'était le jour de remise du courrier. La correspondance était assurée d'une façon très irrégulière. Chaque détenu avait le droit d'écrire une lettre et une carte postale tous les quinze jours, détachées des formulaires du type « Prisoner of War », distribués à cet effet au début du mois. Ceux qui n'avaient pas de formulaires devaient attendre le début du mois suivant avant de pouvoir écrire. Personnellement, j'avais ce qu'il fallait, mais j'hésitais cependant à écrire à ma famille, car j'avais entendu dire que la censure du camp appliquait sur nos lettres le cachet « War Crimes », et je ne voulais pas alarmer inutilement les miens. Mais on me dit que toutes les lettres expédiées de Dachau, quelle que fût la section, portaient le même cachet, et je me décidai en conséquence à envoyer ma première lettre de ce lieu mal famé, témoin de tant de misère humaine. Les lettres partaient bien, mais, ainsi que je l'appris, leur arrivée à destination était fort aléatoire. Il en était de même des réponses. Il ne fallait pas espérer recevoir ces dernières sans trois ou quatre semaines de retard, à supposer même qu'elles nous parvinssent. Toujours les mêmes brimades auxquelles nous ne trouvions aucune explication.

Nous recevions chaque matin le tiers d'un pain et de la bouillie de farine, avec parfois des flocons d'avoine ou des

macaronis ; à midi, de la bouillie de pommes de terre et de farine ; le soir de la soupe et 15 grammes de beurre ou de margarine ; quelquefois 50 grammes de saucisse. En ce qui concernait la nourriture, nous n'avions donc pas à nous plaindre. Le plus sensationnel, cependant, c'était les distributions de tabac. Partout ailleurs, dans les autres camps américains, cela faisait des mois que les détenus n'en avaient plus touché. Ici, au contraire, non seulement on en distribuait, mais encore on en donnait tellement que les fumeurs les plus invétérés ne parvenaient pas à venir à bout de leur ration ! Chacun avait droit à sept paquets de tabac par semaine, et il nous arrivait souvent d'en recevoir davantage. Il ne fallait pas chercher à comprendre...

Comme nous étions consignés dans notre baraque, il m'était encore impossible de me rendre compte des dimensions exactes du camp de Dachau, mais à en croire ceux qui s'y trouvaient depuis longtemps, il était immense. C'était une véritable ville formée de plusieurs camps distincts pour chaque catégorie de détenus, plus un camp réservé spécialement aux femmes. Il y avait des casernes pour les soldats américains, des villas confortables pour les officiers, d'autres casernes pour les Polonais, des bains-douches, d'immenses cuisines, des boulangeries, des hôpitaux et même un tribunal. Bien que chaque camp fût réservé à une catégorie spéciale de détenus, les différences de régime étaient minimes. Le traitement était pour ainsi dire le même partout, sauf évidemment dans les « bunkers », soumis au régime des prisons américaines, genre Oberursel. Ceci mis à part, la nourriture, le courrier et l'ensemble des mesures administratives étaient les mêmes pour tout Dachau.

Après le petit déjeuner, quelques-uns d'entre nous s'aventurèrent à l'autre bout de la baraque, dans ce que l'on appelait les lavabos. Il y avait là deux fontaines circulaires, à hauteur de ceinture, au centre desquelles rayonnaient des robinets, comme les baleines d'un parapluie. L'ennui était que l'eau ne coulait que par intermittence. Le soir le débit était, paraît-il, plus régulier. En revanche, l'un des murs comportait toute une rangée de robinets au-dessus d'une rigole de béton. Ils étaient malheureusement placés très bas, mais l'eau en coulait en permanence ; il fallait donc se mettre à genoux pour pouvoir se laver, mais c'était malgré tout mieux que rien.

Après nous être débarbouillés de façon sommaire, nous courûmes nous réfugier à nouveau près du poêle. Il n'y avait vraiment pas moyen de faire autrement tant il faisait froid partout ailleurs dans le dortoir. Bientôt cependant, comme celui

qui manquait à l'appel avait été retrouvé, la consigne fut levée, et la vie de la baraque reprit son cours normal. En conséquence, notre demeure fut presque prise d'assaut par les agents du marché noir qui pullulaient au camp. Toute une foule d'individus, aux visages marqués par de longues années de camp de concentration, accoururent vers nous, les épaules chargées de sacs contenant les marchandises les plus hétéroclites. Ils avaient flairé en chacun des nouveaux arrivants une dupe possible, et s'empressaient de traiter avec nous avant que nous ne soyons au courant des prix qui avaient cours à Dachau. Le bruit courait d'ailleurs que les Américains eux-mêmes, et en tout cas les Polonais, étaient les premiers à approvisionner ce marché noir. Comment aurait-on pu expliquer autrement la présence entre les mains des détenus de café, cacao, sucre, conserves de viande, qui avaient depuis longtemps disparu de notre ordinaire ? Les fripouilles qui s'adonnaient à ce genre de commerce étaient pour la plupart d'anciens concentrationnaires. J'en ai entendu un se vanter d'avoir douze ans de camp de concentration. La seule différence entre sa situation d'hier et celle d'aujourd'hui était que le camp, au lieu d'être allemand, était maintenant américain. Mais, à part cela, il n'y avait rien de changé pour lui. La monnaie d'échange, dans les transactions du marché noir, était le tabac. Une paire de souliers neufs de bonne qualité valait 15 paquets ; une bonne chemise en valait 8 ; un pain, 2 ou 3 paquets ; une livre de café 8 paquets ; une livre de sucre, 6 paquets, etc. Comme tous ceux qui arrivaient de Ludwigsburg n'avaient plus vu de tabac depuis des mois, ils étaient prêts à vendre tout ce qu'ils avaient sur eux pour se procurer celui qu'on leur offrait en échange. Le tabac était fort bon marché à Dachau, étant donné la libéralité avec laquelle les Américains le distribuaient. Le prix du paquet était fixé à 30 marks, ce qui était relativement bon marché comparé aux prix du dehors. Les cours de Dachau exerçaient leur influence jusqu'à Munich, qui était la ville d'Allemagne où le tabac américain valait le moins cher. De Dachau, il en sortait des quantités énormes qui allaient alimenter le marché noir munichois.

⁂

Le lendemain dans la matinée, la plupart des nouveaux arrivants furent transférés de la section des *War Crimes* dans le camp libre. Je m'y retrouvai en compagnie de plusieurs vieilles connaissances de l'ancien ministère des Affaires étrangères telles que von Dörnberg, von Haelm, Sohnleiter, von Tadden. S'y trouvaient également certains grands industriels : Henschel, Tengelmann, le Docteur Ringer, le chimiste Reppe, le banquier Rummel, ainsi qu'un petit nombre de jeunes Roumains qui avaient eu la déveine d'être incorporés de force dans des unités S. S. après le 23 août 1944. J'habitais avec eux dans la baraque 153. Elle avait été évacuée peu de temps auparavant par ses occupants, de sorte qu'elle avait été aussitôt saccagée et pillée par les autres détenus, ainsi que c'était la coutume. Les lits n'avaient plus aucune planche ; toutes les lampes avaient été volées et il manquait même des vitres aux fenêtres, mais le poêle était toujours là et il fonctionnait bien. Nous ne pouvions faire autrement que d'aller de baraque en baraque implorer tous nos amis et connaissances de bien vouloir nous céder une planche. Le résultat de cette quête fut plus que décevant. Cependant, l'un de nous s'avisa de regarder par le trou d'une serrure et aperçut dans une chambre fermée à clé plusieurs lits intacts. La porte fut bientôt enfoncée et tout le mobilier transporté en un clin d'œil dans notre baraque. Chacun de nous eut de la sorte suffisamment de planches pour pouvoir en garnir son lit. Comme la baraque 153 était restée vide très longtemps, il était presque impossible de la réchauffer, bien que le poêle dans lequel nous brûlions toutes les planches inutilisables ronflât sans discontinuer. La nuit surtout, le froid était tel qu'il nous empêchait de dormir. Il pénétrait par les interstices des planches, par toutes les portes à moitié sorties de leurs gonds comme par les fenêtres qu'on ne pouvait fermer, tant leurs cadres étaient rouillés.

Le baron von Halem, ancien ambassadeur d'Allemagne à Lisbonne, fut élu par nous chef de baraque. Malgré la vie impossible que nous menions, notre bonne humeur ne nous abandonna pas un seul instant. Nous formions un groupe assez uni, et nos relations mutuelles étaient empreintes de suffisamment de civilité pour nous faire oublier parfois l'endroit où nous nous trouvions. Petit à petit, nous parvînmes à faire en sorte que notre demeure fût relativement habitable. Pour le service intérieur, nous fûmes répartis en plusieurs groupes chargés chacun, à tour de rôle, d'une corvée différente : corvée de cabinets, de balayage, de marmite, de bois, etc. Von Halem, par égard pour moi, avait manifesté l'intention de m'épargner certaines tâches particulièrement déplaisantes, comme celle qui constituait à nettoyer les cabinets, mais je le priai de ne rien faire dans ce sens, me refusant à voir mes camarades de captivité me remplacer dans cette besogne, aussi répugnante fût-elle.

⁂

Le 17 février, je reçus l'ordre de me rendre sur-le-champ

à la direction du camp. J'étais assez perplexe, et ce n'est pas sans inquiétude que je revêtis les habits d'un collègue, habits marqués dans le dos, sur les genoux et sur les hanches, des deux lettres P. W. (*Prisoner of War*), et sans lesquels je n'aurais pu sortir par la porte principale. Je me présentai donc à la Chancellerie. Là, je fus mis en présence d'un compatriote, le prêtre gréco-catholique Octavian Barlea, membre de la Mission du Vatican auprès du quartier général américain de Francfort. Barlea avait fait le voyage de Francfort à Dachau exprès pour me voir. Il avait cédé aux instances de mon fils avec lequel il était depuis longtemps en correspondance. Il avait déjà cherché à me voir du temps où j'étais enfermé à Oberursel. Il lui avait alors été répondu que je ne m'y trouvais pas. Le fait qu'il ait pu découvrir ma présence à Dachau constituait pour moi une énigme. L'entretien que nous eûmes fut des plus étranges. J'étais évidemment fort touché de voir quelqu'un d'étranger à ma famille s'intéresser aussi vivement à moi, mais j'étais cependant surpris des questions qu'il me posait. Le père Barlea semblait en effet s'intéresser plus particulièrement à la nature de mes opinions politiques, par rapport à la situation de fait existant en Roumanie. Il s'enquit de ce que je pensais de l'attitude et de la politique du roi Michel et des principaux dirigeants actuels de la Roumanie occupée (Groza, Tataresco, Maniu, Stirbey). Barlea déclarait nourrir une admiration sans bornes pour les Américains. Il me fut impossible de discerner si les convictions qu'il affichait étaient sincères ou si elles n'étaient que l'écho des instructions politiques données par le Vatican aux membres de la mission dont il faisait partie. Barlea se déclarait prêt à entreprendre quelque chose en ma faveur, mais il ne prit aucun engagement précis. Je ne pus discerner si les questions inquisitoriales qu'il avait jugé bon de me poser émanaient d'un sentiment naturel à un homme désireux de savoir à qui il avait affaire avant d'intervenir en sa faveur, ou bien si leur seul but était au contraire de recueillir des informations en vue de l'édification d'un tiers. Quelles qu'aient été ses intentions, la visite du père Barlea m'émut beaucoup et me redonna à la fois courage et espoir dans l'avenir.

⁂

Le lendemain, j'eus la surprise de rencontrer dans la grande allée du camp toute une foule de vieilles connaissances, parmi lesquelles le colonel baron von Mengden, autrefois chargé des affaires roumaines à la section des attachés militaires de l'état-major général allemand. Von Mengden n'étant pas officier d'état-major ne pouvait donc pas se trouver ici en « détention automatique », cette merveilleuse découverte juridique américaine qui permettait de maintenir en prison des centaines de milliers d'hommes auxquels on n'avait rien d'autre à reprocher que d'avoir appartenu à certaines catégories de fonctionnaires supérieurs, ce qui suffisait à les rendre suspects de sentiments inamicaux à l'égard des Américains. Pourquoi donc avait-il été arrêté ? Von Mengden me dit comment de Bärenkeller, où je l'avais rencontré aux premiers jours de ma captivité, il avait été transféré à Ludwigsburg, l'un des camps dont la réputation était, à l'époque, des plus mauvaises. C'est là qu'étaient internés tous ceux que l'on soupçonnait d'avoir commis des crimes de guerre. Le régime y était des plus féroces, les « passages à tabac » et les tortures de pratique courante. Von Mengden avait eu la malchance, au cours d'un interrogatoire de déplaire à un caporal américain pris de boisson, auquel sa figure de colonel avait probablement déplu, et qui le déclara « suspect ». Il n'en fallut pas plus pour qu'il fût dirigé sur le camp n° 73, celui de Ludwigsburg. Von Mengden, en me racontant son arrivée au camp, avait la gorge serrée. Conduit dans une petite salle complètement vide, il s'était trouvé en présence de deux solides gaillards dont l'un était nu jusqu'à la ceinture. Ce colosse lui intima l'ordre de se déshabiller complètement, non sans lui avoir fait auparavant les poches. Puis, sauvagement, il le frappa du poing au creux de l'estomac. Le colonel s'écroula. Un seau d'eau le fit revenir à lui et le second des deux acolytes le releva. Nouveau coup de poing dans le ventre. Remis sur pied et adossé à la cloison, ses deux bourreaux entreprirent alors de lui marteler la mâchoire. Von Mengden me montra les alvéoles vides de dents qui lui rappelaient cette séance de boxe où il tenait le rôle de punching-ball. Il fut abandonné, couvert de sang, dans la pièce où il ne revint à lui que beaucoup plus tard. On ne lui expliqua jamais pourquoi on l'avait traité de la sorte. Un soldat vint le chercher, lui ordonna de se rhabiller et le conduisit dans un block.

De Ludwigsburg, von Mengden erra de camp en camp, mais toujours dans les plus mauvais, tel Zupfenhausen. Il finit par aboutir à Dachau, à la section des *War Crimes*». Traînant toujours l'étiquette de « suspect ». Il y demeura de longs mois, astreint à un régime des plus pénibles, sans que personne ne se souciât jamais de vérifier le bien-fondé de l'accusation portée contre lui. Un jour, à Bärenkeller, un ivrogne l'avait déclaré suspect une fois pour toutes aux yeux des autorités.

Après avoir séjourné pendant plus d'un an à la section des *War Crimes*, il avait été transféré, sans explications, au

camp libre. Cela faisait déjà plusieurs mois qu'il s'y trouvait et il n'avait toujours pas la moindre idée de ce qui avait pu provoquer son arrestation, alors que tous ses collègues de même grade avaient été depuis longtemps déjà remis en liberté.

En sa qualité de vieux pensionnaire de Dachau, von Mengden me fit une description fidèle de l'endroit. Je lui demandai où se trouvaient les installations célèbres qui avaient révolté l'humanité tout entière, et où avaient été torturées plusieurs centaines de milliers de personnes lorsque Dachau était aux mains des nazis : chambres à gaz, crématoires, etc.

Von Mengden me regarda d'un air soudain ironique :

— Vous n'aurez pas l'occasion de les voir, me dit-il, on a renoncé à les faire visiter. Au début, tous ceux qui étaient amenés au camp étaient conduits obligatoirement à la chambre à gaz, et on la leur montrait complaisamment, dans le but sans doute d'éveiller soit leur compassion, soit leur réprobation, soit leur remords.

— Et pourquoi n'en est-il plus ainsi ?

— Pour la raison toute simple que les réactions des visiteurs était loin de répondre à celles qu'on attendait d'eux.

— Je ne comprends pas.

— Pour tout esprit impartial, il apparaissait en effet évident que le nombre des victimes que l'on prétendait avoir péri gazées et brûlées était hors de proportion avec les dimensions des installations incriminées. La capacité de ces dernières était si réduite que, même utilisées à plein rendement, elles n'auraient jamais pu anéantir le nombre exorbitant de victimes qu'on a porté à l'actif de Dachau. On a avancé le chiffre de 200.000 supplicés. Ce chiffre comporte au moins un zéro de trop.

— Vous trouvez, peut-être, que cela n'est pas suffisant ?

Il ne s'indigna pas. Il eut seulement un sourire triste :

— Vous auriez raison, si ce chiffre déjà notoirement plus faible ne comprenait pas, *comme le savent* tous ceux qui ont vécu à Dachau alors qu'il était nazi, le nombre de ceux qui sont morts des suites de l'épidémie qui a ravagé le camp ; ainsi que celui des victimes des bombardements alliés sur Munich, lesquelles ont été amenées ici pour y être incinérées. La preuve est maintenant faite — et il faudra bien que l'humanité entière en soit informée un jour ou l'autre — que parmi les milliers de photos qui ont été répandues à travers le monde pour stigmatiser les horreurs nazies, de nombreuses personnes ont reconnu les cadavres de parents ou d'amis tués lors des bombardements alliés, et brûlés au crématoire de Dachau.

— Cela est peut-être vrai, et je l'ai déjà entendu dire, mais personne ne saurait nier que de nombreux israélites, et avec eux des criminels de droit commun, ont été d'abord gazés puis incinérés au crématoire de Dachau.

— Cela est malheureusement vrai. Il n'empêche cependant que leur nombre a été intentionnellement gonflé pour les besoins de la cause, en l'occurrence la propagande que nous connaissons bien, et dans de telles proportions qu'il est apparu invraisemblable à tout observateur impartial.

« C'est pourquoi, conclut-il, on ne fait plus visiter à personne les crématoires de Dachau. »

Personnellement, je n'eus pas l'occasion de visiter ces lieux d'épouvante, mais il me fut donné de constater que le témoignage de tous ceux qui avaient pu le faire concordait avec celui de von Mengden.

⁂

Un jour, je vis passer dans l'allée principale du camp un groupe d'individus, sales, mal rasés, mal vêtus, l'air anxieux. Avec eux, se trouvaient plusieurs femmes. Ils étaient encadrés pas des soldats polonais. Je demandai à un vieux pensionnaire du camp s'il savait qui étaient ces gens.

— Ils vont au *Schaubühne*, au théâtre, me répondit-il. Chaque jour on y donne une représentation. Ce sont d'anciens prisonniers des K. Z. nazis. Ils constituent le public. N'ayant rien de mieux à faire, ils ont accepté de travailler au service des Américains. Ils habitent le camp, sont bien nourris et servent aux confrontations.

Je ne comprenais toujours pas.

— Tous ceux qui sont internés aux *War Crimes* sont pour la plupart d'anciens gardes-chiourmes nazis. On en amène chaque jour un groupe dans une baraque spécialement aménagée et où une scène a été installée, comme dans un théâtre. Les « suspects » sont introduits un à un sur la scène, où un projecteur les éclaire en plein, et on les oblige à faire quelque pas, à se tourner, à se montrer de face et de profil tout comme des mannequins lors d'une présentation chez un couturier. Les spectateurs sont là pour les identifier, pour dire quels sont ceux qui se sont rendus coupables de mauvais traitements ou

de crimes sur la personne des anciens concentrationnaires. Lorsque l'un des suspects monte sur scène, le « régisseur » annonce par exemple : « Vous avez devant vous X..., ancien gardien au camp de Buchenwald. Y a-t-il quelqu'un qui ait eu affaire à lui ? » Remous dans la salle, puis, selon le cas, murmures d'hésitation ou bien au contraire agitation, menaces, hurlements hystériques. Lorsque le « suspect » n'est reconnu par personne, il passe en « réserve », et attendra d'être présenté à d'autres spectateurs. Mais s'il est reconnu, l'enquête commence aussitôt et le suspect est passé au crible. Pour qu'un suspect soit reconnu coupable, il est suffisant que deux spectateurs témoignent l'avoir vu donner une gifle à un détenu, ou injurier l'un d'eux, ou faire partie d'un peloton d'exécution... Presque toujours, le suspect mis en cause proteste de son innocence, s'indigne, prétend qu'on l'a confondu avec quelque autre lui ressemblant, affirme qu'il n'a jamais fait partie du service de garde de tel ou tel camp, etc. Si deux anciens détenus des camps nazis persistent à le reconnaître, l'homme est automatiquement et définitivement inculpé de crimes de guerre. Quant à se disculper, il n'y doit pas songer. C'est matériellement impossible.

Cette curieuse façon de rendre la justice est en elle-même des plus révélatrices. Elle est renouvelée des méthodes employées au moyen âge. Elle procède de celles de l'inquisition et des plus sombres époques de l'histoire.

Est-il besoin d'ajouter qu'elle est indigne d'une nation civilisée ? La plupart des pauvres bougres jetés ainsi en pâture aux « spectateurs » étaient innocents. Soldats, en service commandé ils n'avaient fait qu'exécuter les ordres reçus. Eussent-ils, d'aventure, été coupables, que les résultats en majeure partie négatifs de ce *Schaubühne* auraient été là pour démontrer l'absurdité du système. Comment une nation civilisée en est-elle venue à se comporter de la sorte envers des êtres humains ? N'a-t-elle pas d'autres méthodes à sa disposition pour découvrir les vrais coupables ?

Combien de fois a-t-on vu des hommes qualifiés de « suspects » par suite d'une similitude de nom ? On ne compte plus les Meyer, anciens soldats S.S. maintenus en prison deux années durant, maltraités et tenus pour criminels de guerre parce qu'un autre Meyer avait été dénoncé, mais était demeuré insaisissable.

Les « suspects » n'étaient pas les seuls à monter sur les planches du *Schaubühne*. On y poussait en effet souvent certaines personnalités marquantes du régime nazi, évidemment

pas pour être confrontées avec leurs victimes ou avec les témoins de leurs crimes supposés, mais simplement pour le plaisir pervers de les voir servir de cible aux quolibets des « spectateurs ». Tenir à sa merci, sous la lumière crue des projecteurs, un des anciens dirigeants de l'Allemagne, et pouvoir l'accabler de lazzis, d'injures, de menaces, ne constituait-il pas, pour la foule, un divertissement de qualité ?

C'est à un spectacle de ce genre que fut forcé de participer un jour l' « Obergruppenführer » et Général S.S. Jüttner. Voici les questions qui lui furent posées, pour la plus grande joie des spectateurs, par l' « enquêteur » américain :

— Vous êtes un fameux buveur, n'est-ce pas ? Du reste tous les chefs nazis étaient des ivrognes, n'est-il pas vrai ?

— Comment se fait-il que vous ayez atteint un grade si élevé ?

— Est-ce que tu as connu « madame Hitler » ?

— Est-il vrai qu'elle avait du sex-appeal ?

Etc., etc...

Je laisse juge le lecteur.

⁂

L'hiver semblait ne jamais devoir finir. Dans notre baraque, nous grelottions. Nous nous pressions frileusement autour du poêle. La nuit, c'était pire que le jour. Le froid nous transperçait. Dès l'aube, nous nous levions pour battre la semelle.

Le camp tout entier était comme engourdi. Les milliers d'internés, ceux de la section *War Crimes* comme ceux du camp libre, demeuraient toute la journée à l'intérieur des baraques. Le seul événement marquant était l'apparition d'une quelconque commission étrangère, laquelle « venait chercher de la marchandise à conduire aux abattoirs ». Ces commissions, polonaises, tchèques, françaises, se succédaient à un rythme rapide. Elles faisaient la chasse aux « criminels ». Il suffisait qu'un détenu ait rempli une fonction quelconque dans l'administration allemande d'un territoire occupé pendant la guerre, pour qu'il se voie réclamé « pour enquête » par les commissaires du pays dont faisait partie ce territoire, puis jugé par les tribunaux du dit pays. L'arrivée à Dachau d'une de ces commissions était toujours suivie d'un transfert massif de détenus.

Entre temps, la voie de garage du camp devenait le siège d'une activité fébrile ; les wagons étaient préparés en vue du voyage. L'opération était assez compliquée, car les voitures

devaient être transformées chacune en une sorte de cage dont la porte était des plus étroites, de sorte qu'on ne pouvait y pénétrer qu'en rampant. Le poêle en tôle qui se trouvait à l'intérieur dégageait plus de fumée que de chaleur. Chaque wagon était relié aux autres par téléphone, de sorte que les sentinelles pouvaient communiquer entre elles au cas où serait survenu un incident quelconque. Les « criminels » étaient entassés par 20 ou 25 dans chaque wagon. Ils passaient par la petite chatière, (la porte principale était condamnée) et on leur remettait des provisions pour toute la durée du voyage, ainsi que deux ou trois boîtes en fer-blanc pour y faire leurs besoins. Après quoi on tirait le volet et le wagon était déclaré paré pour le voyage. Les « criminels » que l'on expédiait de la sorte en Pologne, en France, en Tchécoslovaquie, etc., n'étaient prévenus qu'à la dernière minute. Ils avaient tout juste le temps de rassembler leurs affaires personnelles. Ils étaient d'habitude conduits en premier lieu au *bunker*, pour vérification. Là, on leur prenait tout ce qui était susceptible de servir d'instrument de suicide. Cette opération était généralement accompagnée d'un délestage généralisé, et tout ce qui présentait un intérêt quelconque aux yeux des soldats chargés de l'inspection était systématiquement confisqué. A chaque transport de ce genre, les suicides étaient assez fréquents. Ceux qui avaient effectivement commis des crimes n'étaient pas les seuls à mettre fin à leurs jours. Il y avait aussi tous ceux qui étaient à bout de nerfs et auxquels la perspective de la vie misérable qui les attendait dans une prison tchèque ou polonaise était insupportable. Il suffisait d'un coup de lame de rasoir pour s'ouvrir les veines du poignet. Faute de lame, certains désespérés avaient recours à d'autres moyens, particulièrement atroces, et se dépêchaient de se tuer durant les quelques instants qui précédaient leur entrée au *bunker*. C'est ainsi qu'un vieux général, en apprenant qu'il allait être remis aux autorités polonaises, n'hésita pas à se faire harakiri en se servant d'un vieux couteau tout ébréché. D'autres réussissaient à dissimuler sur eux une lame qu'ils utilisaient durant le voyage.

Le caractère particulièrement tragique de ces transferts avait été amèrement mis en évidence par l'expression qu'on leur avait consacrée : « Achats aux abattoirs de Dachau. »

On ne pouvait apprendre ce qui se passait lors de chacun de ces transferts sans s'en indigner.

⁂

Un jour, l'un de ceux qui étaient internés aux *War Crimes* vint faire une visite à l'un de ses amis qui habitait notre baraque. Il avait pu s'éloigner sans se faire remarquer de la corvée à laquelle il travaillait. Il était aux *War Crimes* pour avoir été soldat S.S. et gardien dans un camp de concentration ; c'est pourquoi il était depuis plusieurs années déjà « suspect de crimes de guerre ».

Il nous raconta avec indignation comment un jour il avait été conduit, en compagnie de plusieurs codétenus, au crématoire du camp. Là, ils avaient été obligés de servir de figurants pour un film qu'on tournait. On leur avait ordonné de se déshabiller et de se placer derrière un rideau de flammes artificielles. Ceux qui verraient le film auraient ainsi l'impression de les voir brûler vivants. Ces plans, pour paraître véridiques, devaient être réalisés avec beaucoup de soin. Les hommes choisis pour y figurer n'étaient pas prévenus du rôle qu'ils auraient à jouer, de sorte qu'ils ne savaient pas exactement ce dont il s'agissait. Soit par ignorance, soit par crainte d'éventuelles représailles, ils se prêtèrent à cette mystification macabre. Par la suite, on leur demanda de venir tourner d'autres plans, mais ils refusèrent et les « metteurs en scène » n'insistèrent pas. Ils préféraient sans doute aller quérir d'autres naïfs.

⁂

L'existence que menaient tous les occupants de la baraque 153 était d'une monotonie désespérante. Le matin à six heures, nous étions tirés de notre sommeil pour nous rendre à l'appel. Chaque jour, à heure fixe, nous nous rassemblions dehors, devant la baraque. L'appel n'avait jamais lieu, car le caporal américain qui en était chargé était bien trop paresseux pour se lever de si bonne heure. Nous étions néanmoins forcés d'aller grelotter chaque matin un bon quart d'heure dans la neige, en attendant qu'on nous donne l'ordre de rentrer.

Ce qui nous exaspérait le plus, c'était la situation créée par le mauvais fonctionnement du service postal. A Dachau, étaient enfermés environ 12.000 détenus. Or il y avait, paraît-il, seulement dix personnes au service de la censure. Evidemment, elles ne pouvaient suffire à la tâche, et le courrier s'accumulait. Des milliers et des milliers de lettres se trouvaient ainsi bloquées, et nous arrivaient avec des semaines de retard. Parfois, les réclamations étaient si nombreuses qu'elles parvenaient jusqu'aux autorités supérieures qui décidaient de faire lever les vannes retenant notre courrier. Plusieurs dizaines de milliers de lettres se déversaient alors sur le camp, et il arrivait qu'un détenu en reçoive plus de dix à la fois, dont aucune n'était

censurée. Puis les vannes se refermaient et le courrier recommençait à s'accumuler par tonnes à la censure. J'aurais bien voulu que l'on m'expliquât pourquoi, deux ans après la fin des hostilités, on jugeait nécessaire de maintenir un service de censure...

Dans le reste de l'Allemagne, les choses ne s'amélioraient pas, bien au contraire. La pénurie alimentaire, l'incapacité notoire des dirigeants, le manque de plan et de moyens qui faisaient que les meilleurs intentions demeuraient lettre morte, la généralisation du marché noir, tout cela avait pour résultat une démoralisation croissante de la nation, démoralisation dont les proportions devenaient alarmantes. L'horizon international était sombre, bouché. Pas la moindre lueur d'espoir, rien qui se révélât de nature à redonner à l'Europe le goût de vivre et de prospérer. La plupart des nations, des chefs d'Etat limitaient leur politique à des prises de position vindicatives ou tout simplement négatives. Dans cette atmosphère de découragement, se creusait de jour en jour davantage le fossé qui séparait maintenant l'Est et l'Ouest, et s'accentuait l'antagonisme qui opposait les deux impérialismes rivaux : le russe et l'américain. Tant bien que mal, on était arrivé à conclure des traités de paix avec les pays dits « satellites », mais il était déjà évident que l'application effective de ces traités dépendait essentiellement de la position de l'Allemagne en Europe et du statut qui lui serait donné.

La conférence de Moscou, où les pays participants s'étaient proposé de jeter les bases de ce futur statut et donc de décider de l'avenir de l'Europe, semblait n'avoir d'autre but que de vérifier les positions acquises par les deux grands impérialismes rivaux. Ces derniers, en prétendant poser la première pierre du futur édifice allemand, n'avaient rien d'autre en vue que de placer l'Allemagne dans leur zone d'influence respective. D'où la difficulté à s'entendre sur ce problème de façon claire et définitive.

Quant aux malheureux internés qui étaient encore parqués comme du bétail deux ans après la fin des hostilités, un peu partout en Allemagne, les événements internationaux qui avaient obligé la politique américaine à s'orienter différemment devaient se répercuter sur leur situation. Il était en effet absurde de continuer à maintenir derrière des barbelés des centaines de milliers d'hommes qui, dans leur immense majorité, n'avaient fait autre chose que servir leur patrie. En réponse à cette nouvelle orientation politique de Washington, il semblait que l'opinion publique américaine commençât à se

dégager de l'influence démoniaque des forces qui lui avaient fait accepter le joug des servitudes imposées par le traité d'alliance avec la Russie soviétique. Subjugués par ces influences néfastes, les Américains s'étaient révélés incapables de réaliser quoi que ce soit de constructif dans l'Europe d'après guerre, notamment en Allemagne. Ils avaient ainsi contribué dans une large mesure à saper ce qui pouvait encore demeurer dans ce pays d'assises morales. A y bien réfléchir, ils n'avaient pas tellement, comme ils le prétendaient, recherché le châtiment de ceux qui s'étaient rendus coupables d'infractions aux lois et coutumes internationales, ou avaient commis des actes qui de toute évidence faisaient de leurs auteurs des criminels de droit commun. Un autre mobile les guidait. Aussi bien en zone russe, où toutes les valeurs nationales allemandes étaient délibérément sacrifiées aux exigences de l'expansion communiste, qu'en zone américaine où tout était subordonné à la soif de vengeance, les valeurs nationales étaient poursuivies avec acharnement et détruites sans pitié, afin d'annihiler toute velléité de résistance morale du peuple allemand. Quel autre sens auraient pu avoir d'une part les privations de liberté ou les punitions dont se voyaient frappés tous ceux qui n'avaient fait que leur devoir en servant leur patrie, et d'autre part la mise au pinacle des traîtres et des incapables qu'on présentait comme des démocrates modèles ? On en était arrivé à punir ceux qui, dans l'exercice de leurs fonctions, avaient eu à poursuivre des traîtres ou des déserteurs ! Le maintien de centaines de milliers d'hommes dans des camps, et l'impossibilité de leur reprocher rien d'autre que leurs opinions politiques ou d'avoir exercé des fonctions administratives, ne pouvait signifier autre chose que la volonté délibérée de détruire les valeurs nationales du peuple allemand.

A cette époque, cependant, l'antagonisme entre les deux impérialismes, le russe et l'américain, devenait de jour en jour plus aigu ; l'opinion publique américaine revenait de ses erreurs, mais on ne pouvait pas pour autant changer les choses du jour au lendemain. L'hypocrisie avec laquelle on avait réussi à endormir l'opinion avait poussé des racines beaucoup trop profondément pour qu'il fût possible de les arracher sans d'infinies précautions. Une des premières conséquences de cette évolution fut la liquidation des camps de concentration en Allemagne et en Autriche. La mesure n'était d'ailleurs par radicale. On abolissait définitivement les camps américains, mais en leur lieu et place on créait de nouveaux camps allemands. Il est vrai qu'à cette occasion des dizaines de milliers d'hommes furent remis en liberté, mais il est non moins vrai que des

dizaines de milliers d'autres ne firent que changer d'enseigne. Au reste, les nouveaux camps n'étaient allemands que de nom, et les Américains en étaient toujours les maîtres, car personne ne pouvait être remis en liberté sans leur assentiment. Les Américains s'étaient ainsi hypocritement déchargés de leurs responsabilités sur le dos des autorités allemandes, mais la réalité n'avait pas changé et les détenus restaient comme par le passé, sous surveillance américaine. L'essentiel était que le gouvernement militaire américain soit en mesure d'annoncer à l'opinion publique internationale qu'en Allemagne n'existait plus aucun camp de concentration américain, à l'exception bien entendu de Dachau.

Quant au maintien de ce dernier camp, au renom sinistre, il semblait qu'un fort courant d'opinion aux Etats-Unis lui fût nettement hostile. A certains signes, nous pouvions aisément deviner que Dachau lui aussi allait bientôt être dissous. Une vive activité commençait à s'y déployer. On triait les prisonniers. Les non-« automatiques » étaient aussitôt rendus à la liberté. Les autres étaient remis aux autorités allemandes. Bien sûr, les prisonniers étaient heureux d'entrevoir la fin de leur calvaire, mais la détention aussi absurde qu'inutile qu'ils avaient dû subir durant de si longs mois avait rempli leur âme d'amertume. J'ai toujours été impressionné par la haine que les Américains avaient réussi à faire naître dans le cœur et l'esprit des Allemands. Dans les nombreux camps par lesquels j'étais passé, j'avais vécu au milieu des gens les plus différents, aussi bien par leur origine que par leur profession ou leur milieu. C'est donc en parfaite connaissance de cause que je peux affirmer ne jamais avoir vu l'un d'eux ne pas ressentir à l'égard des Américains une sorte de mépris haineux. Je me suis toujours efforcé d'analyser ce sentiment avec le plus grand calme, en toute impartialité, et je crois pouvoir affirmer qu'il n'était dû ni aux privations subies ni aux vaines brimades dont nous avions été trop souvent les victimes, et qui avaient pour origine le côté foncièrement primaire de l'Américain moyen et non sa méchanceté. Il n'était dû ni à l'insupportable fatuité de prétendus « éducateurs », pour la plupart ignares, grossiers, totalement dépourvus des plus élémentaires notions de civilité, ni à leur ridicule prétention de rééduquer les Allemands, ni même à leur hypocrisie manifeste ; au contraste flagrant entre leurs déclarations et la réalité, c'est-à-dire les actes de banditisme, l'indécence, la vulgarité et parfois la cruauté de tous ces prétendus « missionnaires » de la démocratie en Europe. La véritable cause de cette haine et de ce mépris était la déception douloureuse provoquée par leur

ignorance totale des problèmes européens et leur incapacité à réorganiser le monde en se fondant sur la justice et le bon sens, ce qu'ils avaient pourtant expressément promis de faire, et ce pourquoi ils prétendaient être entrés en guerre. Les hommes les plus simples ne pardonnaient pas à leurs vainqueurs de les avoir trompés, de les avoir déçus.

Il était particulièrement pénible de se rendre à l'évidence, à une époque où le monde n'avait d'autre choix qu'entre les Etats-Unis, qui avaient comme je viens de le noter, déçu tous ceux qui avaient cru en eux et en leurs possibilités, et le communisme soviétique, contre lequel l'esprit des Européens se révoltait par un instinct de conservation facile à comprendre.

⁂

C'est dans la seconde moitié du mois de mars 1947 que commença la liquidation du camp de Dachau. Elle débuta par le camp libre, où des miliers d'hommes attendaient depuis des mois la délivrance. Chacun eut à compléter de nouveaux questionnaires, lesquels servaient de préliminaires aux interrogatoires. Ces formalités n'avaient d'autre but que de masquer l'inutilité d'une détention qui n'avait déjà que trop duré. Ceci fait, la liquidation proprement dite commença. Chaque jour des centaines de détenus étaient renvoyés à leurs foyers ; d'autres centaines, considérés comme « automatiques » étaient transférés dans les camps allemands pour y être « dénazifiés ». Personne, semblait-il, ne devait continuer à résider à Dachau. Dans notre baraque on lut une longue liste, d'au moins soixante noms d'internés, lesquels étaient déclarés « C. O. C. », c'est-à-dire à la disposition du ministère public au Tribunal de Nuremberg (*Chief of Council*), soit comme témoins pour les procès qui allaient s'y dérouler, soit comme accusés (fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères, représentants de la grande industrie, principaux chefs militaires, etc.).

Tous ces prisonniers furent transférés de leurs baraques dans un local réservé à eux seuls. On tenait à les avoir sous la main, en cas d'un éventuel interrogatoire à Dachau même, ou d'un transfert inopiné à Nuremberg. Cette liste de soixante détenus C. O. C. comprenait tous les personnages les plus importants habitant notre baraque, à l'exception de Henschel et de moi-même, ce qui nous amena à penser que nous avions été rayés de la liste I. M. T. (*International Military Tribunal*) devenu à présent C. O. C., ce qui était exactement la même chose, à cela près que les initiales avaient changé. Nous nous

félicitions tous deux d'avoir échappé à cette tuile, qui n'aurait fait que retarder davantage encore notre libération. La démocratique justice américaine n'avait en effet rien trouvé de mieux que d'enfermer les témoins des différents procès qui allaient se dérouler à Nuremberg, dans des cellules individuelles, et de les soumettre au régime des criminels qu'on s'apprêtait à juger... C'est ainsi que von Dörnberg, von Halem, le banquier Rummel, l'industriel Tengelmann, le directeur ministériel Dankwaerts, les chimistes Reppe et Ringer, les diplomates Sohnleiter, von Tadden et Senner, etc., furent transférés dans le baraquement réservé aux C. O. C.

Tous ceux qui avaient rempli le formulaire de rigueur devaient subir un simulacre d'interrogatoire, et un beau matin mon tour arriva. Henschel m'y avait précédé de quelques jours. On lui avait promis sa libération pour une date proche. J'étais donc plein d'espoir lorsque je me rendis à la chancellerie.

Celui qui s'apprêtait à m'interroger était un jeune Américain, probablement un étudiant. Il paraissait très timide. Il m'invita à m'asseoir, et plongea le nez dans mon dossier.

— Qui donc a écrit ceci ? me demanda-t-il en s'arrêtant de lire un des papiers.

— J'ignore de quoi il s'agit, répondis-je.

— Ce n'est rien ! Ce n'est rien ! reprit-il en avalant sa salive. Tout est en règle.

J'avais cependant remarqué, au bas du papier qu'il avait en main, la signature de mon fils. J'en avais déduit que le papier en question devait être la pétition que mon fils avait adressée au quartier général américain de Francfort, pour protester contre mon éventuelle extradition.

— Qu'est-ce que la « Garde de Fer » ? me demanda le préposé aux enquêtes.

— C'était un mouvement politique d'aspirations nationalistes et de caractère fasciste, qui a existé autrefois en Roumanie.

— En avez-vous fait partie ?

— Non, jamais.

Mon interlocuteur semblait fatigué à l'extrême et n'arrêtait pas de bâiller.

— Pardon ! me dit-il en mettant la main devant sa bouche. Il sourit d'un air gêné.

Je m'inclinai, puis il reprit :

— Vous avez été général ?

— Je le suis encore, répondis-je.

Il plongea à nouveau le nez dans mon dossier et se mit à le compulser rapidement.

— En vérité, me dit-il, votre cas est nouveau pour moi, et je ne sais trop que vous dire. Il vous faudra sans doute rester interné quelque temps encore...

— Mais pourquoi donc ? m'exclamai-je.

— Votre situation n'est pas très claire... Voyez-vous, la Roumanie a été en guerre avec les Etats-Unis...

— Mais quelle importance cela peut-il encore avoir ? La guerre est finie depuis longtemps, et le traité de paix entre les Etats-Unis et la Roumanie a même été signé ! Que voulez-vous de plus ? Le fait que la Roumanie et les Etats-Unis se soient trouvés jadis en guerre à la suite d'un malheureux concours de circonstances, ne va tout de même pas m'obliger à rester votre prisonnier jusqu'à la fin des temps... Nous sommes en paix à présent...

— La paix ? Mieux vaut n'en pas parler... me répondit-il avec un sourire triste.

Je le regardai avec étonnement, car je ne comprenais pas très bien ce qu'il avait en tête en me parlant de la sorte. Le traité de paix signé par les Etats-Unis n'était-il donc pas pris au sérieux ?

— Vous ne pourrez pas rentrer en Roumanie avant longtemps, me dit-il d'un ton bienveillant.

— Je ne crois pas en effet que ce soit le moment.

— Voilà ce que je vais faire, reprit-il, non sans avoir hésité un moment. Je ne peux, quant à moi, rien vous dire de précis. Revenez cet après-midi. Entre temps je demanderai des instructions.

Je pris congé de lui, mais bien qu'un peu anxieux, je n'augurais cependant pas trop de mal de l'issue de notre entrevue. Ma remise en liberté n'était sans doute plus très lointaine.

. . . .

L'après-midi, je retournai voir le jeune timide.

— J'ai examiné votre dossier, me dit-il. Jusqu'à présent, vous avez été en détention « automatique ». Mais vous avez cessé de l'être, de sorte que vous pouvez espérer être relâché

d'ici trois à quatre semaines. Bien entendu, ajouta-t-il, sauf opposition du quartier général...

Je respirai. Rien n'aurait pu me causer une plus grande joie.

— Alors ? me demandèrent mes compagnons de baraque lorsque je fus de retour. Et c'est avec émotion que je reçus leurs vœux à tous.

Comme j'avais appris que le certificat médical que m'avait envoyé ma femme et que j'avais annexé à ma demande de permission lorsque j'étais à Ludwigsburg, se trouvait dans mon dossier, je renouvelai ma demande. A supposer que je fusse obligé de prolonger mon séjour à Dachau, j'entendais au moins profiter de quelques jours de permission. Trois jours plus tard, on me fit savoir que ma demande avait reçu un avis favorable. J'avoue que, sur le moment, j'eus une certaine hésitation : devais-je ou ne devais-je pas profiter de la permission qui m'était enfin accordée ? Etant donné que je devais être bientôt libéré, était-ce vraiment la peine que je m'absente, au risque de compromettre peut-être ma libération maintenant proche ? Je me dis cependant qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, et je décidai de profiter de ce que l'on m'accordait, décision dont plus tard, je n'eus qu'à me féliciter.

⁂

Mes deux semaines de permission passèrent comme un rêve. Je ne parlerai pas de l'atmosphère d'accablement qui régnait alors en Allemagne, du délabrement et de la saleté des trains, de la misère et de la privation dans les villes, de la démoralisation et du dévergondage surtout chez les jeunes, de l'incurie et de l'incapacité de la nouvelle administration, représentée par des hommes incompétents et dénués non seulement de caractère, mais même de bonne volonté, de l'indifférence des autorités d'occupation, qui ne se préoccupaient que de leurs seuls intérêts personnels, et dont les représentants ne songeaient pour la plupart qu'à abuser des privilèges que leur conférait leur situation. Tout cela n'était pour moi que l'arrière-plan ténébreux sur lequel se détachait, claire et lumineuse, la joie que j'éprouvais à respirer à nouveau l'air de la liberté momentanément retrouvée. Qui dira le soulagement que l'on éprouve à ne plus avoir devant les yeux les kilomètres et les kilomètres de barbelés, à pouvoir secouer cet engourdissement mental qui s'empare de tous ceux qui vivent dans un camp de concentration ? Quel soulagement de voir

s'éloigner pour un temps ce décevant cortège de petites, certes, mais innombrables misères, et de pouvoir regarder partout librement, sans que l'horizon se trouve limité aux murs d'une prison ! C'est d'un pas alerte que j'arpentais les chemins qui s'ouvraient devant moi...

Et quelle fut ma joie en revoyant ceux dont j'étais séparé depuis deux ans ! Je frappai à la porte de bonne heure le matin. A l'intérieur, le silence se fit aussitôt. Qui pouvait frapper à la porte à une heure aussi matinale, devait-on se demander ?

— Qui est-ce ?

— C'est moi !

Cris de joie derrière la porte, que des mains toutes tremblantes n'arrivent pas à ouvrir assez vite, puis des baisers. Aucun mot n'aurait pu alors sortir de nos gorges serrées d'émotion.

.. ..

Et puis, il fallut se décider au retour. Il s'effectua dans un train archibondé et, je revis Dachau, triste et morne comme toujours.

Après ces quatorze jours de détente, l'endroit me semblait encore plus sinistre qu'auparavant. Durant mon absence le camp s'était à peu près vidé. Quelques milliers de détenus avaient été remis en liberté. Quelques milliers d'autres avaient été transférés dans les camps allemands. Cependant le camp libre voyait affluer en masse nombre de ceux qui étaient jusqu'alors détenus aux « War Crimes ». Une enquête sommaire avait suffi à établir que ces hommes, qui étaient restés des mois et des mois présumés coupables de crime de guerre, sans qu'on pût en rien d'ailleurs étayer ces soupçons, n'avaient effectivement rien commis qui pût les justifier. Du jour au lendemain les chefs d'accusation étaient retirés, et ceux qui la veille étaient encore présumés coupables des crimes les plus atroces, se voyaient remis en liberté. Il y en avait ainsi plusieurs milliers qui avaient depuis longtemps abandonné tout espoir, et supporté, la mort dans l'âme, deux ans durant, les conséquences d'une criante injustice dont rien n'annonçait la fin. Ils étaient à présent comme fous, tant leur joie était grande, autant leur surprise.

.. ..

Dès mon arrivée, j'allai aux nouvelles. J'étais sûr que mon retour au camp n'était au fond qu'une simple formalité, et que

ma mise en liberté, sur laquelle je n'avais plus aucun doute, était imminente. A la Chancellerie on me déclara cependant qu'aucune décision n'avait encore été prise à cet égard. J'insistai pour en connaître les raisons. Je fus sidéré d'apprendre qu'il ne pouvait nullement être question de me relâcher pour le moment, car, entre temps, j'avais été à nouveau remis à la disposition du C. O. C. Je dus déménager sans plus tarder et m'installer dans la baraque réservée aux détenus de cette catégorie.

Que pouvais-je faire ? Je courbai les épaules devant ce nouveau coup du sort, et je souris avec amertume en pensant que j'avais certifié à ma femme que notre nouvelle séparation durerait quelques jours à peine, et que je serais définitivement de retour avant les fêtes de Pâques.

Ma nouvelle prison était acceptable. Le milieu y était assez agréable. J'y trouvai d'anciens diplomates, d'anciens magnats de l'industrie et de la finance allemande, de grands fonctionnaires et même quelques hommes de science universellement connus. Certains d'entre eux venaient d'arriver de Nuremberg, où ils avaient passé de nombreux mois enfermés en cellule ; d'autres s'attendaient à y aller, et tous se trouvaient à la disposition de l'accusateur général américain, pour un temps illimité. Etant donné le climat des procès de Nuremberg, beaucoup de nos compagnons n'excluaient nullement l'éventualité de se voir un beau matin promus au rang d'inculpés. La plupart cependant ne participaient à ces mêmes procès qu'en tant que témoins. Mais témoin ou accusé, le régime était le même pour tous.

Evidemment, je me demandais de quelle utilité je pourrais bien être à Nuremberg, et dans quel but j'avais été incorporé parmi les « C. O. C. » A mon sens, ce n'était là qu'un prétexte. En réalité, la Chancellerie n'osait prendre sur elle de me remettre en liberté. Toujours est-il que cette ingénieuse formule dite des C. O. C. était extrêmement commode et permettait de me maintenir en détention illimitée. Il ne me restait qu'à m'efforcer de garder mon calme et à attendre de sang-froid la suite des événements. Les conversations que j'eus avec mes nouveaux compagnons me dévoilèrent certains aspects peu catholiques des méthodes américaines. Le cas n'était pas rare où il n'était nullement question de rechercher ou de punir des coupables, mais bien plutôt d'exercer une pression sur telle ou telle institution bancaire ou industrielle, ou même sur certains individus, en vue de donner une forme légale à la confiscation de leurs biens, ou pour obtenir la révélation de certains secrets de fabrication. Von Schnitzler, l'ancien directeur général de la puissante *I. G. Farbenindustrie*, était convaincu que le procès qu'on avait intenté à cette vaste organisation industrielle n'avait d'autre but que de légitimer sa mise à sac. Le Dr Pitsch, président de la *Reichswirtschaftkammer*, savant très connu pour ses travaux sur la fabrication de l'oxygène, continuait à être incarcéré pour s'être jusqu'à présent refusé obstinément à révéler certains procédés de fabrication. Le cas du Dr. Reppe était semblable. Ce chimiste avait passé de nombreux mois en cellule, aussi bien à Nuremberg qu'à Oberursel, où il avait dû subir un régime des plus sévères, pour avoir refusé de dévoiler le résultat de ses recherches dans le domaine des surpressions, dont il était un spécialiste éminent. Et toutes les fois qu'il protestait contre les brimades systématiques dont il était l'objet, il se voyait répondre :

— Tout cela est votre faute. Cela ne vous serait pas arrivé si vous aviez accepté de signer le contrat qu'on vous a offert pour aller continuer vos travaux aux Etats-Unis.

. . . .

Un jour, j'eus l'occasion de revoir Hencke, ancien sous-secrétaire d'Etat à l'*Auswärtiges-Amt*. Il me fallut un certain temps avant d'en croire mes yeux, tant il était décharné. Son corps était maintenant pareil à celui d'un enfant, et il devait avoir perdu au moins 30 kilos, bien qu'il n'eût jamais été très corpulent. Il avait erré dans une multitude de camps avant d'échouer à Dachau, à la section des *War Crimes*, sans qu'on lui eût jamais dit ce dont il était accusé, sans qu'il ait jamais été soumis à d'autres interrogatoires que ceux relatifs à son identité. Il souffrait d'une infection du maxillaire, avec répercussion sur le cœur, et allait bientôt être admis à l'hôpital du camp. Je fus très impressionné par l'état de cet homme dont j'avais toujours pu constater l'extrême affabilité.

VI

LA DELIVRANCE

Un mois s'était écoulé depuis mon retour à Dachau lorsque sonna enfin pour moi l'heure de la délivrance. Ce moment tant espéré arriva alors que je m'y attendais le moins. La veille encore plusieurs de mes compagnons avaient été transférés à

Nuremberg. Cette fois encore le mauvais sort était passé près de moi sans m'atteindre ! Le lendemain, le responsable allemand du camp, le Dr Vogt, celui-là même qui avait été notre responsable à Ludwigsburg, me fit appeler dans son bureau pour me demander, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre du M.I.T. (*Military International Tribunal*), si je connaissais les deux personnes dont on lui avait communiqué le nom et si j'étais leur parent. Quelle ne fut pas ma surprise en apprenant qu'il s'agissait de Virgil Gheorghiu qui avait été mon compagnon d'infortune à Kornwestheim, mais qui avait été relâché depuis, et de sa femme. Je répondis au Dr Vogt que je les connaissais en effet, mais que nous n'étions nullement de la même famille. Le Dr Vogt ignorait tout comme moi les raisons de cette curieuse demande de renseignements.. Quant à moi j'étais assez inquiet. J'avais peur en effet que Gheorghiu, qui habitait Ludwisburg depuis sa libération, ne se soit livré selon son habitude à quelque nouvelle bravade. La similitude de noms pouvait en effet faire croire aux Américains que nous étions parents lui et moi.

Le lendemain, le Dr Vogt me communiqua par téléphone l'heureuse nouvelle, à savoir qu'il avait vu mon nom sur la liste de ceux qui seraient remis en liberté dans les vingt-quatre heures. Je reçus cette nouvelle avec un calme absolu. Un épisode de ma vie vient de prendre fin, me dis-je, et sur le moment c'était tout ce dont j'étais capable. Tous mes compagnons de baraque, ayant deviné ce que l'on venait de m'annoncer, firent cercle autour de moi pour me féliciter et me poser les questions habituelles en pareil cas :

— Où irez-vous ? où est votre famille ? Quels sont vos projets ? Avez-vous l'intention de revenir en Roumanie ? Quand ? Comment ? etc.

Le lendemain à 9 h. du matin, je sortis avec vingt de mes anciens compagnons par la grande porte du camp, au-dessus de laquelle n'avait pas encore été effacée l'inscription tracée par les nazis :

« Es gibt nur einen Weg zur Freiheit. Seine Meilensteine heissen : Arbeit ! »

J'eus un sourire amer en lisant pour la dernière fois cette hypocrite devise, que la non moins grande hypocrisie de la prétendue « démocratie » américaine n'avait pas hésité à faire sienne. Elle continuait à s'étaler, en lettres énormes, tout

comme autrefois, sur le fronton de la grande porte du camp de Dachau de tragique mémoire.

. . . .

Après deux ans de captivité, je me retrouvais enfin libre !

A cet instant solennel de mon existence, je pensais à tout le cortège d'absurdes cruautés, d'injustices flagrantes, d'infractions manifestes et délibérées aux notions les plus élémentaires de la liberté et de la dignité humaines. J'entendais même résonner à mes oreilles les ritournelles papelardes que cette « démocratie » américaine d'exportation avait invoquées pour justifier en toute occasion les inqualifiables méthodes dont elle avait usé pour maintenir enfermés, des années durant, dans d'innombrables camps, des centaines de milliers d'hommes qui n'étaient coupables que d'avoir accompli leur devoir de patriotes, soit comme soldats, soit comme fonctionnaires, soit même comme simples citoyens.

A quoi bon tout cela ? Et pourquoi donc avais-je été moi-même privé de liberté pendant deux longues années ? Il m'était encore impossible de le deviner, et aujourd'hui moins que jamais !

A l'école de la rééducation démocratique, dont les Américains, soit par prétention naïve et puérile, soit dans le but hypocrite et conscient de masquer leurs véritables desseins, s'étaient faits les champions, j'avais effectivement appris beaucoup de choses que je n'aurais jamais sans elle crues possibles.

Je sortais de cette école, où la ridicule surestimation des Américains dans leurs propres possibilités, à l'exception toutefois de leurs possibilités matérielles, m'était apparue dans toute son ampleur, avec le même doute qui avait torturé l'esprit de tous ceux qu'il m'avait été donné de rencontrer dans les divers camps où j'avais séjourné : les Etats-Unis, auxquels s'accrochent désespérément tous les peuples anxieux de voir enfin s'édifier un monde plus juste, pourront-ils dans un proche avenir répondre à cet espoir et réaliser ce miracle ? Personnellement, parmi tous ceux qui, comme moi, ont eu l'infortune de passer par cette expérience de la prétendue « rééducation démocratique », je n'en ai jamais rencontré un seul qui fût sincèrement impressionné par un autre aspect de la supériorité américaine que celui de leur invraisemblable potentiel matériel. Cependant un espoir demeure, celui que les Américains arrivent à se rendre compte du résultat désastreux de leur méthodes « démocratiques ». Les souffrances qu'ont eu à endurer

tous ceux qui eurent à subir les effets de cette « rééducation démocratique » n'auront pas été vaines, pour peu que les Américains s'aperçoivent enfin qu'il est préférable de donner l'exemple de la modestie, de l'honneur, de la décence, de l'esprit de justice et de tolérance, qui sont les véritables fondements de toute démocratie réelle, plutôt que de se réclamer à tous les échos d'une démocratie dont on ne respecte pas soi-même les plus élémentaires principes, et qui n'est pas autre chose qu'une démocratie destinée exclusivement à l'exportation.

FIN

Bad-Kissingen
Fin 1948.

TABLE DES MATIERES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN NOVEMBRE 1954
SOUS LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE NORMANDE,
A DIVES - SUR - MER
(CALVADOS)

LES PETITS FILS DE L'ONCLE SAM

Cet ouvrage constitue moins un reproche qu'un avertissement. Si son auteur a relaté avec minutie les exactions, les brimades dont furent l'objet des dizaines de milliers d'hommes, son dessein n'a pas été la vengeance, mais bien de mettre en garde le monde libre contre certains procédés qu'il ne s'attendait pas à voir employés.

"Les petits-fils de l'oncle Sam" n'est pas le procès de la Démocratie, avec un grand "D", c'est celui d'une forme haïssable de la démocratie, une forme qui n'aurait jamais dû avoir cours chez des peuples réputés libres.

Voilà pourquoi le volume "Les petits-fils de l'oncle Sam" intéressera tout homme vraiment épris de vérité.



IMP. DARBOY PARIS.